

217

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES
GYNOGRAPHES,
OU
IDÉES DE DEUX HONNÊTES-FEMMES
SUR
UN PROJET DE RÉGLEMENT
*Proposé à toute l'Europe, pour mettre les FEMMES
à leur place, & opérer le bonheur des deux sexes;*
AVEC
DES NOTES HISTORIQUES ET JUSTIFICATIVES.

A d'austères devoirs le rang de Femme engage,
Ét vous n'y montez pas, à ce que je prétens,
Pour être libertine, & prendre du bon-temps.

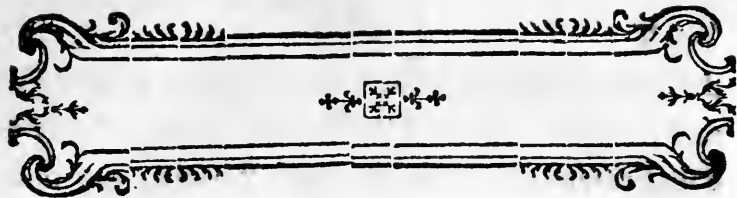
Éc. des Fem. III aët. 1 sc.

Seconde Partie,
CONTENANT LES NOTES.

LES Lettres suivantes traitent de matières qu'on ne pouvait étendre dans le *Projet de Règlement* : ce sont différentes petites dissertations neuves & curieuses sur la *BEAUTÉ*, sur l'*AMOUR*, sur le *MARIAGE*, les usages des différens Peuples relativement aux *FEMMES*, &c : Toutes ces matières ont été indiquées dans la *Première Partie*, sous les renvois [A], [B], [C], [D], &c.

HQ
1301
R43
1777
V. 3
coll. spéc.

LES



LES
GYNOGRAPHES, *SECONDE*
PARTIE.

OU

LA FEMME
REFORMÉE.



ONZIÈME LETTRE.

De madame DES-TIANGES.

VOS Historiètes mettent souvent en action ce que nous avons mis en préceptes ; ainsi notre correspondance nous est également avantageuse. Vous vous souvenez que nous avons promis de traiter dans celle-ci , d'après les Notes que nous fournit M. D'Alzan , de *la beauté*, puis de *l'amour* ? Nous allons entrer en matière sur-le-champ.



Note [A], *La Beauté.*

I Partie
P. 36.

M. D'ALZAN définit la beauté en un mot ; c'est un air d'hilarité , ou de satisfaction ; & la laideur est un air de mélancolie ou de chagrin. Il justifie la double définition. Cette convenance admirable

II Partie.

P

des traits dans un beau visage , annonce la sérénité , le calme ; elle est l'effet non du hasard , mais d'un heureux concours de circonstances , qui ont maintenu le fœtus dans un état libre , paisible , exempt de douleur dans le sein de sa Mère, lors de sa conformation : c'est une vérité dont il voudrait que toutes les Femmes & tous les Maris fussent bien persuadés , afin qu'elle les engageât à commander à leurs passions, & à procurer aux Mères la situation d'esprit convenable. D'après sa manière d'envisager la beauté , elle est le bien le plus desirable ; puisqu'elle indique la paix de l'âme , des passions réglées , & la conformation intérieure la plus heureuse. Cependant l'expérience n'annonce pas que toutes les belles Personnes aient ces précieuses qualités : mais , comme il l'a dit dans ses observations sur notre Projet de Règlement , c'est par des causes postérieures & étrangères , qu'existent les défauts contraires à la beauté : ils sont nés des mauvais-exemples, des préceptes pernicieux, ou des tourmens qu'on a fait souffrir , comme les contradictions violentes , les coups ; ils peuvent même n'avoir été occasionnés que par les maladies. Sans ces causes étrangères , quiconque est beau , serait bon. La beauté est l'état naturel : la laideur est un état forcé , contre nature , & l'effet de quelque gêne violente, soit interne, soit externe : de-même, la bonté est l'état naturel , dont nous ne sortons que par force , &c. Les défauts dans la taille & dans la conformation , ont chacun une relation

particulière avec quelqu'un des traits du visage : on reconnaîtrait un Bossu , en ne voyant que son buste. La légèreté, l'étourderie sont indiquées par un nez retroussé ; le nez aquilin aucontraire bien proportionné, indique ordinairement de la gravité : les caractères vicieux, qui tiennent de tout , ont aussi une figure moins prononcée. Il n'y a pas de Ville où l'on puisse faire là-dessus des observations plus multipliées & plus sûres qu'à Paris , à-cause de la variété des conditions. Les Femmes du commun portent sur leur visage l'expression de leurs passions grossières & de leurs goûts crapuleux : Le minois des petites Bourgeoises , des Filles de Marchands &c , annonce une douceur factice : Les Femmes des conditions relevées ont l'empreinte de la délicatesse , de la finesse d'esprit , ou de l'orgueil. Dans toutes ces conditions , un habile Observateur qui aurait suivi les Parens , étudié leurs panchans , bien connu leurs affaires , pourrait dire la cause de tel & tel défaut qui se remarque sur la physionomie de leurs Enfans. Nos Provinces ont aussi un caractère particulier pour la figure , qui se modifie en mille façons différentes , mais qu'un œil attentif distinguera. Ces principes lumineux posés , il est facile de voir quelle induction l'on en doit tirer pour sa conduite en qualité de Père & de Mère , & pour l'éducation des Enfans. On doit poser des règles fixes en entrant en ménage ; les Parens , ou après la réforme , les Comités ne manqueront pas de sug-

gérer aux Nouveaux-épous ces règles sages, qui feront leur bonheur, en perfectionnant l'espèce humaine. La première & la plus importante, sera de modérer toutes les passions ; les Femmes les ont vives, extrêmes, & les impressions en restent sur la figure du fruit qu'elles portent : la seconde, de procurer aux Femmes, pendant l'âge des Enfants, une gaîté raisonnable : la troisième, qui est une conséquence des deux premières, c'est que les Comités auront l'œil sur les ménages, pour les préserver des catastrophes inattendues, & des chagrins inévitables qu'elles occasioneraient : la quatrième, est que les Femmes évitent la gêne de l'habillement pendant la grossesse : cette gêne est ce qui produit les bossus, & ces figures hétéroclites, ratatinées, qu'on ne peut voir sans rire.

La beauté est une ; elle est générale : qu'on ne nous dise pas qu'elle est arbitraire : si les Sauvages se cicatrisent le visage, ce n'est pas pour être plus beaux, mais aucontraire plus terribles : si les Chinoises se déforment le pied, ce n'est pas qu'on ait dans ce pays une fausse idée de la beauté ; mais les Hommes ont établi cette mode par politique : si les Habitans des Alpes paraissent estimer les goîtres, croyons que c'est parce qu'ils sont communs chés eux, & qu'ils ont affecté d'en faire une beauté, pour ne pas rougir de ce défaut monstrueux. De même, si nos Dames se fardent, ce n'est pas qu'elles pensent que la couche de blanc & de rouge qu'elles se mettent sur le visage soit une beau-

té réelle , non, elles ne le pensent pas ; mais elles ressemblent aux Habitans des Alpes ; la vraie beauté étant fort rare , elles ont mis à la mode une beauté factice qui peut être générale. La vraie beauté consiste dans une taille moyenne & bien proportionnée ; dans des traits réguliers , nobles & délicats ; & dans une plus belle peau. *C'est une toile qu'a formée la nature* , dit Vandermonde , *pour y fonder toutes les variétés du plus beau coloris ; tantôt elle y fait éclore les lis & les roses ; tantôt on n'y voit que la sombre violette , ou le fruit noir du myrte.*

Chaque Nation veut dans les Femmes une beauté particulière, selon M. Rouquet : Les Anglais demandent une peau fine & très-blanche , des couleurs tendres & légères , un embonpoint seulement de santé , un visage plus oval que rond , un nez un-peu allongé , mais d'une belle forme , assés comme l'antique , des yeus grands & moins vifs que touchans , une bouche gracieuse , sans sourire , d'un tour même un-peu boudeur , qui lui donne à-la-fois de la dignité & une forme voluptueuse , des cheveux propres , toujours sans poudre , une taille avantageuse & droite , le cou long & dégagé , les épaules quarrées & plates , la gorge saillante , des mains presque toujours un peu trop maigres , & d'une forme qui , je pense , ne passe pour belle qu'en Angleterre.

Un autre Auteur dit : *A mes yeux les plus belles Femmes de l'Europe sont dans la Biscaye Espagnole , dans le Comtat Venaissin , & sur-tout à Avignon , & dans la Grèce. Mais les Biscayennes*

me paraissent mériter la préférence. Celles-ci sont assés grandes & très-bien faites ; elles sont d'une blancheur d'albâtre ; elles ont le plus beau teint du monde , des couleurs admirables , un air de fraîcheur qui charme , & une vivacité piquante. Ajoutez à cela des yeux grands & bien fendus , des sourcils noirs & bien fournis , assés d'embonpoint pour plaire , & vous aurez le portrait exact & fidelle d'une belle Biscayenne. Les plus beaux Hommes que j'aie vus , c'est à Toulouse en Languedoc ; ils y sont grands & bien faits , & ils y ont l'air mâle & la démarche ferme & dégagée. Mon suffrage n'est rien moins que le décisif , & je n'en fais point non-plus une règle sans exception ; car j'ai vu aussi de très-beaus Hommes & des Femmes d'une beauté parfaite à Paris , à Londres , à Stockholm , à Moscow , à Rome , à Vienne & ailleurs. Les grâces , l'air & le bon-ton de nos Françaises , & sur-tout de nos Parisiennes , peuvent , ainsi que leurs modes , servir de modèle par toute la terre. Les Anglaises sont généralement trop blanches ; ce qui fait qu'elles paroissent fades ; mais elles ont tant de sentiment qu'elles méritent bien du retour. Une Suédoise , malgré sa blancheur & sa bonne mine , s'annonce souvent avec trop de fierté ; & ce ton ne peut guères lui être avantageus que dans le ménage. Les Allemandes pèchent souvent par trop d'embonpoint ; mais elles ont beaucoup de sincérité & de douceur , & , peut-être aussi quelquefois un peu trop d'ingénuité ; elle conservent longtemps leur

fraîcheur. Les Italiennes abondent en sentimens , & , quand elles ont de l'éducation , elles sont infiniment aimables : quoiqu'elles soient brunes , elles se passent bientôt. Les Espagnoles sont tendres , sincères , & pleines de feu ; mais elles pèchent souvent par le contraire des Allemandes , c'est-à-dire , par la maigreur : les Espagnoles se passent aussi bientôt, de-même que les Italiennes. Il est à présumer que les unes & les autres se soutiendraient plus longtemps, si elles étaient formées plus tard qu'elles ne le sont. Trop de feu chés les Grecques empêche qu'on ne s'attache à elles autant qu'elles le méritent d'ailleurs par les agrémens de leurs figure. Une Russe aimable ne l'est jamais médiocrement. Les Polonaises ont plus de vivacité que les Allemandes ; & elles ont assez d'agrémens pour plaire & assez de mérite pour se faire aimer : mais , comme elles s'attachent plus volontiers à Diane qu'à Vénus , leurs succès répondent à leur goût. Les Hongroises tiennent de Polonaises , les Danoises des Suédoises , les Hollandaises & les Suisses des Allemandes , & les Portugaises des Espagnoles.

Le goût des Femmes pour les couleurs artificielles est général. Lorsque les Hollandais abordèrent pour la première fois dans la *Polynésie* , pays austral , les Sauvages leur montrèrent leurs Femmes , en leur faisant connaître qu'ils pouvaient disposer d'elles , & en enmener quelques-unes dans leurs vaisseaux. Ces Femmes sont , en-général , fardées d'un rouge très-vis & qui surpasse de beaucoup celui que nous

connaissions. Les Hollandais n'ont pas pu découvrir de quoi elles composent une couleur si belle. Elles se couvrent de couvertures rouges & blanches , & portent un petit chapeau fait de roseaux ou de paille. Elles venaient s'asseoir auprès de leurs nouveaux Hôtes , & se deshabillaient en souriant & en les agaçant par toutes sortes de gestes. D'autres les apelaient , & leur faisaient signe de venir auprès d'elles.

Mais est-il indifférent en ménage d'avoir une Femme jolie ou laide , pourvu qu'elle soit aimable ? Il est certain , d'après ce que nous avons dit , que physiquement la beauté est toujours préférable : d'ailleurs , il y a différentes sortes de laideurs ; celle d'accident , postérieure à la parfaite conformation , & même à l'accroissement du corps ; celle qui n'est que des traits ; & celle de conformation. La première doit être de nulle considération , si la Personne est d'ailleurs aimable ; elle n'aura aucune influence sur les Enfans , ce qui est d'une grande considération : La seconde espèce de laideur , qui est la plus commune , est aussi de peu de conséquence ; car quoiqu'elle soit originelle , elle n'est l'effet que de quelques convulsions légères du Fœtus , occasionées par les passions du Père ou de la Mère : Mais la troisième espèce doit arrêter : il y a des familles où la laideur se perpétue ; il y en a où le sang est toujours assez beau. J'ai connu une famille dans le Berri , dont toutes les Femmes qui en sortaient avaient de beaux Enfans ; quelle que fût

la figure du Mari. Toutes les Filles de cette maison étaient grandes , brunes , avaient la démarche noble , aisée , & d'une grâce inexprimable ; elles avaient beaucoup de tempérament , & restaient jolies jusque dans la vieillesse ; parce qu'elles avaient le visage plein , rond ; la bouche petite , les yeus agaçans & mignards. Toutes ces Femmes étaient gaies , douces , engageantes , mais peu économes. J'ai de-même observé d'autres familles, où la laideur & une certaine dureté de caractère se perpétuait. La cause physique de cette série de bonnes ou de mauvaises qualités , est le degré de force qu'elles ont dans le Sujet. Lorsque ce Sujet se marie , son tempérament plus tranché l'emporte , & donne le ton aux organes du Fétus.

Restent les figures basses , rampantes , dont ceux qui les portent ont quelquefois des qualités supérieures que ces figures n'annonçaient pas , dit-on. Je répons à cela , que je n'ai pas dit que la laideur ne pût pas être la compagne de la force du génie & de celle du corps : savoir si les Gens de génie ont de la bonté ; savoir quelle est leur genre de laideur ; quelle a été leur éducation ; quelles ont été leurs alentours. Aureste , je défie qu'on me cite un seul Homme d'esprit dont les yeus , ces parfaits miroirs de l'âme , aient été froids & bêtes.

Resumons : la figure est l'expression visible (*)

(*) Heu ! quam difficile est crimen non prodere vultu !

Ov. 1 Métamorp.

de l'âme invisible. La beauté & la bonté sont compagnes ; elles sont naturelles à tous les Individus ; des causes accidentelles les détériorent ; ces causes sont infinies en nombre & en variété : il n'y a point de remède physique à la beauté perdue ; mais l'Auteur de la nature a voulu qu'il y en eût à la bonté viciée , & c'est le point le plus important sans doute. C'est aux Parens & aux Instituteurs à trouver ces remèdes.



Note [B] , *L'amour.*

1 Partie,
p. 181.

L'AMOUR est ordinairement l'effet de la beauté. On peut définir l'Amour , l'*Appétit de notre reproduction*. C'est un sentiment répandu dans toute la nature ; c'est le sentiment unique , dont tous les autres , même ceux qui en paraissent les plus éloignés , sont une modification. L'Amour & la vie sont la même chose : aussi tous les êtres éprouvent-ils ce sentiment , à-proportion de leur degré de vie. Nous n'entrerons point dans tous les détails physiques que fournit cette vaste matière , & il ne sera ici question de l'amour que relativement à l'espèce humaine.

L'Homme aime comme tous les autres Êtres , & de-plus , d'une façon qui lui est particulière. L'appétit , l'instinct aveugle , qui porte un sexe vers l'autre , est une de ces lois admirables de la nature , auxquelles l'habitude empêche de donner toute l'attention qu'elles méritent. Mais plus une

loi est parfaite , plus elle est importante , plus elle a de moyens d'exécution ; plus il est criminel , desavantageux , facile d'en abuser. Tel est l'amour physic. Les délices dont la Sagesse infinie a accompagné l'exécution de cette loi , sont cause que trop souvent les accessoires l'emportent , & qu'ils font manquer le terme. De-là mille abus, tous plus dangereux les uns que les autres. Mais auparavant que d'entrer dans ces détails, il faut dire quelque chose de la manière d'aimer particulière à l'espèce humaine , qu'on peut apeler *amour de tendresse*.

La *tendresse* est un sentiment de sympathie & de préférence pour un Objet , qui rend celui ou celle qui l'éprouve , indifférent pour les autres Individus : sentiment si délicieux , que nous croyons l'Homme aussi relevé par lui au-dessus des autres animaux , que par tous les avantages de la raison. L'amour de tendresse renferme tous les autres sentimens affectueux, tels que l'amour physic , qui est la base, l'amitié , l'estime , la reconnaissance , le respect, la confiance , le dévouement absolu , l'abnégation de soi-même, qui fait qu'on n'existe réellement que dans l'Objet aimé : chacune de ces affections est comme un sens , un organe de l'amour , qui fait éprouver à l'Amant des plaisirs & des satisfactions , dont ceux qui n'ont pas véritablement aimé ne peuvent avoir d'idée. Mais cet amour est un sentiment indivisible , qui périt par le moindre partage ; comme une lame batavique , qui se brise en poussière , pour peu qu'on en ôte.

L'amour est l'effet de la beauté : c'était l'opi-

nion des Anciens , qui fesaient *Cupidon* fils de *Vénus* : ce qui ne veut pas dire que la beauté parfaite inspire toujours de l'amour , & à toutes sortes de Persones. On trouve dans les goûts la même variété que dans les figures ; on a même observé que la véritable beauté n'inspirait pas de fortes passions , ce qui est une qualité de-plûs ; parce les inclinations violentes & forcenées ont toujours quelque chose de vicieux , & qu'elles sont occasionées par un certain ensemble de traits qui indique une faiblesse analogue à ce que l'on souhaite le plus ordinairement de l'Objet aimé ; au lieu que la beauté parfaite , indique une âme sereine , tranquille & sans défaut : aussi les minois chiffonnés , les nez retroussés , & les figures irrégulièrement jolies font-elles les plus fortes passions. On en sent la raison , si l'on se rapelle les principes que nous avons posés dans la Note sur la beauté.

— Mais , si (comme nous l'avons dit) la beauté est l'état naturel , pourquoi est-elle si peu commune , & l'amour raisonnable qu'elle inspire , si rare ? le mal doit-il donc toujours l'emporter ? — La Nature fait toujours le mieux : cette sage Nature fait qu'il en est pour tous les sens des animaux comme du goût , il leur faut de la variété ; les choses les meilleures , ou les plus belles , les lassent bientôt , & la variété seule peut les réveiller. Voilà pourquoi la nature a voulu qu'il y eût une infinité de combinaisons différentes dans les traits , comme dans les couleurs , dans les sons , dans les saveurs , dans les odeurs , & dans les surfaces des objets

papables. Un Univers ou tout serait uniformément beau, serait moins parfait qu'un Univers varié ; bien-plûs , une vie dans une position égale de bonheur, ne vaudrait pas une vie agitée, remuée, réveillée par des sensations tantôt plûs, tantôt moins agréables : c'est la maladie qui fait connaître le prix de la santé. Qui peut exprimer la douceur des mouvemens qu'éprouve un Convalescent à sa première sortie ? lorsqu'il revoit les Persones , les lieux qu'il s'était cru sur-le-point de quitter pour jamais ? tout est jouissance pour son cœur rajeuni ; une émotion délicieuse se fait sentir à chaque pas qu'il fait.

Mais est-il bien vrai que le mal l'emporte ? Pour ne pas sortir de notre sujet , il est certain que la laideur extrême est plus rare que la beauté : Les physionomies vont de nuances en nuances, du beau au moins beau , jusqu'au laid absolu ; mais dans cette immensité de gradations, il est très-peu de minois qui ne plaisent par quelque chose, & qui n'inspirent de desirs ; ils ont donc un degré d'agrément & de beauté ? Dans la vie, il y a généralement plûs de bien que de mal ; comme dans l'année, il y a plûs de beaux jours que de temps pluvieux.

—Avec quelle sorte de figure est-il plus avantageux de se livrer au sentiment de l'amour ? —Ce sentiment n'est jamais raisonné ; ainsi le choix n'est pas libre : mais en suposant qu'il le fût, ce serait avec la beauté qu'on risquerait moins de s'engager ; pourvu, que ce ne fût pas une beauté viciée par ses alentours : cependant elle n'est pas essentielle, & l'on

peut aimer sans elle avec sécurité, pourvu que la *laideur aimable* (*), telle qu'il en est, soit accompagnée de tant de bonnes qualités, que la base du panchant soit factice, c'est-à-dire, que cette base soit l'estime & l'admiration, au lieu de l'amour physic, qui est la base naturelle.

—Qu'est-ce que l'amour de tendresse, tel qu'il existe parmi les Nations policées? —C'est une véritable ivresse, une maladie, qui a son milieu, sa crise, & sa fin. Comme dans l'ivresse causée par le vin, les commencemens de la tendresse sont délicieux; bientôt l'amour absorbe, accable; & quand il finit, on en est si fatigué, qu'on croit recevoir une nouvelle vie en le sentant s'éteindre. Qu'on infère de-là, s'il faut asseoir sur une ivresse momentanée la convenance de deux Jeunes-Époux qui doivent rester unis toute leur vie!

—Qu'est-ce que l'amour des Gens à-la-mode? —C'est l'amour physic, ravalé audessous de la manière dont le ressentent les animaux; car dans ceux-ci, il est l'effet du besoin & d'une bonne constitution: au lieu que parmi les Gens-à-la-mode, c'est une affaire de caprice, un dérèglement de l'imagination: il n'entre rien dans cet amour de ce qu'on nomme tendresse; au contraire, c'est une sorte d'escroquerie desobligeante, accompagnée de quelque chose qui ressemble beaucoup à

(*) Cette expression usitée est un contresens; il n'y a point de *laideur aimable*; mais il y a certaine *laideur* mêlée de *beauté* qui la rend aimable. [*Note de D'Alzan*].

la haine , puisqu'on cause tout le mal possible à l'Objet quitté ; on le décrie , on le dénigre , on le persifle , & sans la sévérité de nos lois , on lui ferait pis encore ; c'est un amour à la tygre ; on se déchire en se caressant : l'amour brutal des Paysans & même des Sauvages est beaucoup audeffus (*).

Il y a dans les *Réflexions diverses* du Chevalier de Buis quelques vérités frappantes sur l'amour.
 1 , *Heureux ou malheureux , l'amour est une passion bouillante ; mais sa vivacité naturelle , s'accroît encore par les rigueurs : Tel l'embrasement d'une forêt , dont les feus du midi n'augmentent point l'activité , redouble de fureur au soufle glacé du*

(*) « Ou du moins c'est la même chose que l'amour des *Mikimaks* , anciens Barbares du Pérou. Deux *Mikimaks* s'aimaient à leur manière ; l'Amante , à demi pâmée au pied d'un arbre , paraissait dans cette anéantissement voluptueux qu'éprouve une âme qui n'existe que par le sixième sens , quand tout-à-coup paraît un énorme *jaguar* (le tygre du nouveau monde) l'œil en feu , la gueule béante , le crin hérissé , qui tente de s'élancer sur sa double proie ; le Sauvage vit seul le péril qui le menaçait ; il fit en-même temps ces deux réflexions : Nous ne sommes plus-à portée de nous servir de nos arcs ; ma Maitresse est plus légère que moi , & je serai seul dévoré par le monstre. Il n'acheva pas la conclusion ; mais , prenant une de ses flèches , il l'enfonça dans le sein de son Amante , & tandis que le jaguar s'amusait à déchirer les membres palpitans de cette victime , il le perça lui-même sur le cadavre ensanglanté. Le *Mikimak* victorieux disait en souriant : J'ai tué la bête , & je vis encore ; je suis un grand homme ».

septentrion. 2, L'Amour, dans les Femmes, & l'art, ont cela de commun, que plus ils se montrent, moins ils valent. 3, L'amour est déjà bien-loin quand on pense à le retenir. 4, Le dernier trait de l'amour & le plus sûr, c'est l'habitude.

L'amour-de-galanterie, est un effet de la politesse ; ce n'est pas un sentiment, c'est un semblant, une mine. Il a quelquefois des effets très-dangereux pour les mœurs : Un des effets de cet amour, bien extravagant, dit M. de Sionville, c'est que les Militaires oublient assés leur état, pour ne suivre que les modes & les ridicules de certaines Femmes dans la façon de se parer, afin d'en paraître plus beaux. Ils se fardent de blanc, de rouge, mettent des mouches, & se rendent tellement esclaves de leur figure, qu'ils craignent de gâter leur beau teint au soleil, & n'osent même tourner la tête, crainte de déranger leur frisure. Ces Messieurs les Narcisses, pour assortir leur beauté prétendue, ainsi que d'autres par ostentation, poussent le luxe à l'excès, & se font un soin principal de se surpasser en magnificence ; comme si le plus ou le moins d'or sur un habit était la marque de distinction entre les personnes d'honneur & d'esprit. Alexandre disait dès sa jeunesse, que le trop grand soin de se parer appartenait aux Femmes, & qu'il aurait assés de beauté, s'il pouvait avoir de la vertu.

Quand l'amour est galant (dit un autre Auteur) il est rarement tendre, & l'on perd presque toujours du côté du sentiment, ce qu'on gagne du côté

côté des grâces. Celles de l'amour, sont l'amour lui-même.

Un Médecin Anglais (M. Emert) a fait un Livre curieux , où il explique le mécanisme des appétits amoureux. Il explique pourquoi les Femmes sont propres à concevoir, & pourquoi il s'en trouve de stériles : pourquoi les jeunes Hollandaises s'aperçoivent-elles à peine à quinze ans qu'elles peuvent être utiles à la propagation , tandis que les Parisiennes y sont propres cinq ans plutôt. Mais nous nous interdisons tous ces détails, qu'on est convenu de ne passer qu'aux Médecins *.

L'amour veut être libre : si l'on commandait à l'Amant le plus passionné d'aimer sa Maîtresse, sans qu'il fût libre de ne le pas faire , sur-le-champ l'amour s'éteindrait; son Amante fût-elle aussi belle que *Venda*, cette Reine de Pologne , qui se noya dans la Vistule , pour ne plus troubler le repos de ses Sujets par ses charmes.

Nous allons terminer cette Note par un portrait de l'amour.

Amour , Amour , où ne portes-tu pas
 Ét le bonheur & l'innocente joie ?
 En quelqu'endroit que se tournent tes pas ,
 Sur tous les fronts la gaîté se déploie ,
 La paix te suit : les flots séditieux ,
 Quand tu parais , retombent & s'apaisent ;
 L'Aquilon fuit , les Tonnerres se taisent ,
 Et le Soleil revient plus radieux ,
 Dorer l'azur dont se peignent les Cieux.
 A ton aspect la nature est émue :

* On trouve ce Livre traduit , à Paris, chez Vincent, rue des Mathurins.

En rugissant, le lion te salue,
 L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs,
 L'oiseau léger te chante dans la nue,
 Et l'Homme enfin, par la voix des soupirs,
 Te rend honneur & t'offre ses desirs.
 Rien ne t'échape, & l'abîme des ondes.
 S'embrâse aussi de tes flâmes fécondes,
 Ét sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
 Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
 Tu vois bondir tous les monstres des Mers.
 C'est toi par qui sont les Êtres divers,
 Amour, c'est toi, qui rajeunis les Mondes,
 Ét dont le souffle anime l'Univers.

[*La manière de faire l'amour des différens Peuples ,
 se trouve sous la Note MARIAGE.]*



QUATORZIÈME LETTRE.

De madame DES - ARCIS.

*V*OS Notes sur l'Amour & sur la Beauté nous ont fait plaisir, & fournissent la matière de nos conversations. Madame De-Mériadec veut qu'on s'aime ; & Madame sa Mère pense à-peu-près comme vous. Lorsque celle-ci fut unie à l'Épous qui fait son bonheur, ils n'avaient de passion ni l'un ni l'autre, & se connaissaient à-peine. Ainsi, vous voyez qu'il y a du pour & du contre. Quant à la Note sur la Beauté, j'ai été charmée de la distinction que vous y faites des Personnes laides & des enlaidies ; sans cela, je n'aurais pas osé la laisser voir à Madame De-Mériadec, à laquelle cet endrait a fait plaisir. Septimanie a-t-elle vu les observations & les Notes de M. D'Alzan ? J'aurais bien voulu

qu'il y eût eu quelque chose de bien particulier pour elle. Mais je ne veux pas faire trop la raisonneuse , & je vais vous raconter mon Historiète , qui sera toute à l'avantage de l'amour & de l'inclination

UN jeune Avocat au Parlement de Paris nommé ^{SEPTIÈME} H... , natif de Joi... , d'une figure agréable , & ^{NOUVELLE.} doué des talens les plus brillans , eut le bonheur d'avoir pour client M. P*** , Homme de Finance fort riche. L'affaire était de la plus grande importance , fort épineuse & de longue halaine : Le jeune Avocat l'aprofondit , & s'y livra tout entier pendant trois ans qu'elle dura. Dans cet intervalle , H... allait souvent chés M. P... , mais il était introduit sur-le-champ dans son cabinet , & ne voyait que lui. Lorsque l'affaire fut prête à être jugée , qu'on imprima les Mémoires , & qu'on plaida à la grande Chambre , H... s'attira l'admiration de tout le monde. Madame P... & trois Demoiselles qu'elle avait , assistèrent *incognito* à toutes les audiences , & furent enchantées de l'éloquence de leur Défenseur. Mais rien ne peut se comparer à l'enthousiasme de M. P... : cependant il attendait le succès de son affaire , pour expliquer ses desseins.

H... de son côté , avait dans le cœur une passion violente & invétérée ; il aimait depuis huit ans , sans aucun espoir , une Jeune-personne qu'il avait vue pour la première fois à Saintsulpice , où elle entendait la messe avec sa Mère. Depuis il avait rencontré cette charmante Personne aux Spectacles & aux promenades ; mais la voyant

dans un équipage qui annonçait l'opulence, il s'était contenté de l'adorer en secret, & de rechercher toutes les occasions de la voir. C'est ainsi que s'écoulèrent près de sept années. L'Avocat attendait, non sans en frémir quelquefois de jalousie, que quelque Rival heureux lui enlevât l'Objet de ses vœus, & la fît disparaître pour jamais. Mais elle demeurait toujours Fille, & son Amant caché, qui chaque année la trouvait embellie, sentait toujours croître sa passion. Elle parvint au point qu'elle lui ôtait le repos, précisément dans le temps où il plaidait & faisait les Mémoires pour M. P. . . .

Un-soir, qu'après son travail, il se promenait aux environs de Paris, il aperçut avec surprise sa Maitresse dans un jardin, lisant quelque chose qui ressemblait à un Mémoire. Cette vue le troubla plus fortement que jamais; comme l'obscurité s'approchait, il résolut d'attendre un-peu, & d'essayer s'il ne pourrait pas se glisser dans ce jardin qui était au-delà du corps-de-logis. Le sort le favorisa; la cour, & la galerie qui conduisait au jardin se trouvèrent desertes; il s'avance, & gagne une palissade de rosiers, devant laquelle était assise sa Maitresse. Cette Demoiselle causait avec une de ses Sœurs lorsqu'il approcha, & elles s'entretenaient de ce que la première venait de lire. C'était précisément le Mémoire de H. . . . pour M. P. . . . : le jeune Avocat entendit louer son mérite par la bouche qu'il adorait, donner des éloges à sa manière

de plaider , & vanter les charmes de son éloquence ; & quelle situation pour un cœur bien amoureux ! Les Demoiselles se retirèrent : H... les suivit de près sans être vu : la Belle en tirant son mouchoir laissa tomber un étui , qu'il se hâta de ramasser. Ensuite il sortit heureusement , quoique le Portier le vît ; mais cet Homme crut qu'il venait de chés ses Maitres.

H... n'attendit pas qu'il fût arrivé chés lui , pour examiner l'étui ; il était d'or , & se trouva plein de différentes choses qui servaient à la parure , comme épingle-à-diamans , deux bagues une paire de petite boucle d'oreilles , & un papier roulé où était une petite nate de cheveux , avec ces mots , *Pour celui qui aura mon cœur*. Dans son premier mouvement , H... fut charmé d'avoir ce petit-trésor ; il baisait amoureusement tout ce qui pouvait avoir touché sa Maitresse : mais ensuite il fut fâché de ce qu'elle en alait être privée , & se reprocha la peine que cette perte lui causerait. Il résolut de tout renvoyer sur-le-champ , à l'exception des cheveux , dont il ne pouvait se résoudre à se défaire. Il les ôta de l'étui , & retourna sur ses pas. Mais en chemin , il fit réflexion qu'il ne pouvait les garder sans la plus grande témérité ; il entra dans un café , pour écrire sur un rouleau tout pareil à l'enveloppe , le Billet que voici : *Mademoiselle , l'Homme qui a trouvé l'étui , est un Amant qui vous adore ; s'il ne consultait que sa vénération pour tout ce qui vous appartient , il quit-*

terait plutôt la vie que de s'en priver : mais il se reconnaît indigne de posséder ce trésor ; il se reprocherait comme un crime la moindre inquiétude que cette perte vous pourrait causer ; il rend donc tout , même les cheveux ; & c'est ce qui lui a causé le plus de combats. Mais la devise ne permet de les garder qu'à celui qui aura le bonheur de les recevoir de vous. Mademoiselle , je vous aime depuis huit ans ; vous n'en aviez guère que dix lorsque je vous rencontrai pour la première-fois à Saint-sulpice ; & malgré cette extrême jeunesse , votre vue a fermé mon cœur à toute autre inclination. Je suis néanmoins sans espérance ; & , je vous en fais l'aveu , c'est parce que je me crois d'un rang trop au-dessous de vous. Ce soir je vous ai vue chés vous pour la première-fois. Pardonnez , Mademoiselle , l'indiscrétion de mon Billet ; mais il falait ou l'écrire , ou garder vos cheveux : peut-être l'indiscrétion du Billet est elle la moindre. J'ai l'honneur d'être avec un respect sans bornes , &c.

Après avoir roulé ce Billet , H... le mit dans l'étui , qu'il envelopa & cacheta , prit un Commissionnaire , & le conduisit jusqu'à la porte de sa Belle ; là , il lui remit le paquet , pour qu'il le rendît au Portier , comme une chose très-pressée. Tout étant exécuté , il s'en retourna sans s'être montré.

La surprise fut extrême quand madame P... ayant ouvert le paquet en présence de ses deux Filles , trouva qu'il renfermait un étui d'or , qu'elle recon-

- nut pour celui de son Aînée. La Jeune-personne le chercha, & ne le trouva pas dans sa poche. Sa Sœur lui rapela qu'elle avait ôté ses boucles d'oreille dans le jardin ; mais tout cela n'éclaircit pas comment il avait passé dans les mains de l'Étranger qui le renvoyait. On visita les bijoux qu'il contenait ; il n'en manquait aucun. On ne fit pas d'abord attention aux deux papiers, & l'on s'épuisa en conjectures. Mais lorsque les deux Sœurs furent retirées pour se mettre au lit, la plus Jeune les fit observer à son Aînée, en lui disant quelle les avait bien remarqués, mais qu'elle n'avait voulu rien dire devant leur Mère, à cause de la devise qui enveloppait le petit *naté* de cheveux. On *déplia* les deux papiers : le premier était celui de la devise, le second le Billet. Cette phrase : *Ce soir, je vous ai vue chés vous pour la première-fois*, leur parut incompréhensible ; & sans l'étui, elles se seraient imaginées qu'on se trompait ; que ce Billet était pour une autre : mais l'étui trouvé le soir même, sans qu'elles fussent sorties, levait tous les doutes, sans rien diminuer de la bisarrerie de l'aventure.

H... n'était pas sur-le-point de l'éclaircir ; il avait trop de cœur pour s'exposer à un affront, par une témérité déplacée. Un-jour néanmoins (c'était le dernier des cinq Audiences qu'il avait employées à la défense de son Client) ayant en finissant jeté les yeux sur une des lanternes de la Grand'Chambre, il entrevit avec autant d'étonnement

que de satisfaction l'Idole de son cœur. Mais elle disparut fort vite ; & ayant eu affaire à M. l'Avocat-Général , il ne put savoir avec qui elle s'en retournerait. Le soir il alla voir M. P... , qui voulut l'engager à venir souper dans une maison-de-campagne aux environs de Clichy , où était sa famille. Le jeune Orateur fut obligé de refuser , parce qu'il avait un Mémoire à faire , pour un de ses Parens , dont le procès devait être décidé sous trois jours. Enfin , le jour du jugement de la cause de M. P... arriva ; il la gagna avec dépens : mais pour ne pas être exposé à toutes les tranfes qui précèdent une décision , il n'avait pas assisté à l'audience , ni personne de chés lui. Le jeune Avocat avait seulement dépêché deux Laquais qu'on lui avait envoyés , le premier après les conclusions favorables des Gens-du-Roi , le second , avec ce seul mot , *Arrêt conforme aux Conclusions*. Ce dernier fit une si grande diligence ; qu'il précéda son Camarade , qui entra un instant après lui , & comme son Maître ordonnait qu'on mît ses chevaux au carrosse pour aler éclaircir l'énigme. Parfaitement instruit , M. P... , vola au Palais , il y trouva H... , qui venait d'écrire le *prononcé* de l'Arrêt , & qui partait pour se rendre chés son Client. M. P... l'embrassa , en lui disant : — Mon Ami , tu fais bien ton noble métier , mais il est tuant ; je veux te faire avoir une Charge , & quelque chose de-plûs. Tu es garçon ; j'ai une Fille aînée très-méritante , c'est un présent à faire à un Ami ; je te la propose : Touche-

là ; tu feras ton chemin ; & je veux être ton Ami ; ton guide & ton Père—. H... fut pénétré de reconnaissance , mais il était furieusement embarrassé. Il ne répondit que par des politesses générales , & alla dîner tête-à-tête avec M. P... Après le repas , lorsque la fève du champagne eut augmenté la cordialité , M. P... repela sa proposition. —Votre bonté pour moi vous aveugle , Monsieur , (répondit H... en rougissant) , passez-moi cette expression : pourquoi sacrifier mademoiselle votre Fille , qui par sa fortune peut prétendre aux Partis les plus relevés. —Qu'est-ce ? (reprit M. P...) tu me refuses ? Pour t'en faire repentir , je n'aurais qu'à te montrer ma Fille. Non , je ne crains pas la sacrifier ; une Honnête-homme , qui a beaucoup de capacité , est un bon parti , quelle que mince que soit sa fortune.... Mais je ne crains pas au desintéressement parfait : dis-moi ? as-tu quelques raisons secrètes ? fais-moi ta confidence ; je n'en abuserai pas. —S'il faut , pour répondre à l'intérêt obligeant que vous prenez à moi , vous tout découvrir , Oui , j'ai une raison ; j'aime. —Quelque jolie grisète ? —Non , c'est une Demoiselle , & trop audeffus de moi , à ce qu'il me paraît , pour que je puisse avoir des prétentions. —Son nom ? —Je ne le fais pas. —Vous êtes bien discret ! ... Ne parlons donc plus de ma proposition. Mais envérité , je vous regrète—. On en resta-là. H... prit congé de M. P... , en lui promettant de le revoir le surlendemain.

Le soir, M. P... se rendit à sa maison-de-campagne à une lieue de la Capitale, où était sa famille, à laquelle il avait déjà fait annoncer le gain de son procès. Il y trouva une petite fête, préparée par ses Gens, & après souper il y eut un feu d'artifice, dont le prétexte fut la fête de M.^{lle} P... l'aînée, qui se nommait *Clotilde*. Quand ce petit divertissement fut terminé, madame P... dit à son Mari, qu'il leur était arrivée la veille une aventure singulière. Et elle raconta l'histoire de l'étui renvoyé (car la Maitresse de l'Avocat était mademoiselle P... elle-même.) Dans le cours de la journée, Clotilde & sa Sœur avaient cru devoir montrer à leur Mère le Billet amoureux; madame P... l'avait gardé, elle le remit à son Mari. M. P... le lut. —Mais, je connais cette écriture—! Il chercha le *prononcé* que H... lui avait envoyé; il compara, se convainquit, & se tut sur sa découverte. Il interrogea ses Filles. Elles ne connaissaient, elles ne soupçonnaient pas même l'Auteur du Billet. —Ah! je vous tiens-donc, Monsieur l'Amoureux—! (dit en lui-même M. P...) Ensuite il fut adroitement tirer de Clotilde ses sentimens sur H..., qu'elle avait entendu plaider. Il les trouva tels qu'ils les désirait. Après ces lumières, il attendit impatiemment le surlendemain.

H... vint sur les onze heures. Après qu'on se fut entretenu d'affaires, M. P... lui dit : —J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit l'autre jour, de ton amour romanesque; je ne crains pas qu'une pareille

passion doit faire manquer la fortune d'un Honnête-homme; ainsi j'exige de toi que tu m'en fasses le sacrifice. — Je vous ferai tous ceux que vous exigerez, hors celui-là (répondit H...); craquez que ce n'est pas entêtement de ma part; c'est impossibilité; je sens au dedans de moi un obstacle insurmontable; mille-fois depuis avanthier, me rapelant votre généreuse proposition, j'ai voulu me vaincre: mais... il m'est impossible. — Alons donc! fadaise!... Sais-tu bien qu'il est heureux qu'il n'y ait que moi qui t'entende? tu serais deshonoré; on te prendrait pour une tête fêlée. Est-ce que les Romains t'ont gâté l'esprit? — Les Romains? ceux du siècle passé, apparemment? Car pour ceux d'aujourd'hui, ils donnent des idées bien contraires à celles que vous trouvez ridicules en moi. — Un Homme, que tout le monde craint sage, tenir à de pareilles misères contre un établissement avantageux! — Cela prouve bien, orgueilleux vermineux que nous sommes, notre dépendance & notre passivité; notre liberté est une chimère: dans les plus petites choses nous sommes mus & poussés, tandis que nous crayons nous déterminer! — De la philosophie! mais de celle qui t'autorise dans ta folie. Dis-moi, qu'est-ce que la vertu? — La pratique des choses difficiles, & la victoire sur les passions. — Aies donc de la vertu, ou dis-moi comme tu veux que je te regarde? — Ma raison est pour vous; mon cœur même, plein de reconnaissance.... — Partons pour ma

maison-de-campagne de...; je veux te présenter à Madame P... & à mes Filles ; on a la plus haute opinion de toi ; mais je veux qu'on en rabate—.

Ils partirent. En chemin , M. P... dit à H... : Il est arrivé dans une maison de ma connaissance une aventure singulière , sur laquelle il faut que je te consulte—. Il lui raconta l'histoire de l'étui & de la lettre. Ensuite il lui demanda ce qu'il croyait qu'on dût faire , dans le cas où on découvrirait l'Auteur ? H... rougit & pâlit vingt fois pendant ce discours ; mais M. P... feignit de ne s'en pas apercevoir. —C'est un Fou (répondit enfin le jeune Avocat) ; qu'il faudrait abandonner à sa folie. —Je l'en ferais punir (répondit M. P...)—. Là-dessus ils arrivèrent.

M. P... conduisit H... dans l'appartement de sa Femme , qui n'avait auprès d'elle que sa seconde Fille. Le jeune Avocat fut accueilli de la manière la plus flatteuse. —Où est Clotilde ? (dit M. P... à une Femme-de-chambre) avertissez-la que je viens d'amener le jeune Orateur qu'elle a entendu avec tant de plaisir—. Clotilde accourut : M. P... observait l'Amant caché : son trouble fut extrême ; il balbutia , il chancela , & si M. P... n'eût pas fait diversion , H... , n'aurait pu y tenir. L'on se mit à table pour dîner. H... ne mangea guère : M. P... s'amusait de son trouble ; & pour y mettre le comble , au sortir de table , il prit un prétexte pour lui faire écrire cinq à six lignes ; & les présentant aussitôt à Clotilde ,

il lui dit : — Connâtriez-vous cette main-là ? Les deux Sœurs examinèrent le papier ; & la Cadète P... dit ingénûment , que c'était la même écriture que celle de la lettre trouvée dans l'étui de sa Sœur. Ce mot fut un coup-de-foudre pour H..... Dans ce moment , il crut que le Père de Clotilde était instruit de ses sentimens depuis longtemps , & qu'il avait voulu se moquer de lui , en lui offrant la main de sa Fille. Cependant M. P... se fit montrer la lettre. — Cet écrit est il de vous , dit-il à H..... ? — Je l'avoue , répondit le Jeune-homme : mais pardonnez une imprudence... — En ce cas , ma Fille est donc cette Maitresse dont vous m'avez parlé ? — Oui , Monsieur. — J'en suis fâché ; je vous l'aurais donnée sans cette passion ; votre penchant pour elle a été trop fort & trop long ; il est près de sa fin , & ne peut être suivi que de l'indifférence ou de la haine : c'est ce que nous apprend l'expérience—. H... au desespoir se jeta aux piéds du Père de Clotilde , & la crainte de la perdre , déliant sa langue , il dit les choses les plus fortes & les plus touchantes. Mais M. P... parut inflexible durant trois mois. Ce ne fut qu'après avoir purgé la passion du jeune Avocat de tout ce qu'elle avait de romanesque , qu'il le fit revêtir d'une charge de... , & qu'il lui donna sa Fille.

Cette union est très-heureuse ; mais M. P... assure , & M. H... en convient lui-même , que si on lui eût donné tout-de suite sa Maitresse , ce bonheur facile aurait relâché les ressorts de son

cœur trop fortement tendus. Le premier dit que nous sommes des machines , qu'il faut monter avec art , pour qu'elles se maintiennent en action tout le temps nécessaire.

Cette Histoire a été plus longue que je ne comptais , il ne me reste plus de place que pour nommer mes Enfants , &c. Adieu.



QUINZIÈME LETTRE.

De madame DES-TIANGES.

IL faut vous dire, mais sans entrer dans aucun détails que nous venons assister au mariage de Septimanie avec M. Du-Chazal ; cela s'étant décidé tout-d'un-coup , parce qu'il faut que le Jeune-épous aille en tournée pour les affaires de sa compagnie. La nouvelle Mariée paraît contente de son sort. Elle avait eu la veille un assés long entretien avec M. Des-Tianges ; elle lui a parlé fort sincèrement ; elle a avoué son penchant pour l'Homme que vous savez ; mais en-même-temps elle a assuré qu'elle embrassait avec joie l'occasion qui se présentait de se donner à un Homme de mérite , quoique sans l'aimer , pour se soustraire au péril. Elle a ajouté , que dans ses entretiens avec M. d'Alzan, il n'avait jamais été question que de choses sérieuses , telles que la physique , l'histoire , & les autres sciences. Nous sommes très-contentes madame d'Alzan & moi , que ce mariage soit terminé. Mais nous laissons-là ce sujet , relative-

ment à votre Belle-sœur , sans pourtant quitter la matière ; car c'est du Mariage que nous alons vous entretenir dans la *Note* que nous vous envoyons.



Note [C], *Le Mariage.*

1^e Partie,
p. 191.

LE Mariage est l'union légitime d'une Homme & d'une Femme. Parmi les Chrétiens, c'est un contrat civil & un sacrement. Il faut pour le contracter , deux Persones libres, nubiles , autorisées du consentement de leurs Parens : il faut que les bans de du mariage aient été publiés ; que le Curé des Partis fasse la cérémonie ou l'approuve , & que les Épous ne soient pas dans un degré de parenté prohibé par les lois , ou qu'ils en aient obtenu la dispense. Les effets du mariage sont la procéation des Enfans ; la puissance du Mari sur la Femme ; la communauté de biens , dont l'administration reste au Mari , & une telle intimité , que la persone du Mari & celle de la Femme ne composent qu'un seul & même Citoyen , qui n'a qu'un nom dans tous les actes.

Le mariage , cette union sacrée , la plus propre à faire , le bonheur du genre-humain , est viciée d'une infinité d'abus parmi les nations Européennes , & leurs Colonies : ces abus sont un effet de la corruption des mœurs , & ont les mêmes causes. Les Maris sont inconstans , égoïstes , dissipateurs ou avarés : Les Femmes sont impérieuses , accariâtres , frivoles , sans économie , coquêtes , & même libertines : Avec de pareils défauts , deux Per-

sones unies indissolublement peuvent-elles être heureuses ? La cause prochaine de tous les vices , c'est la trop grande disparité des fortunes ; avec une forte d'égalité , il n'y aurait presque point de corruption : mais tel est le malheur des institutions sociales , que les choses les plus nuisibles ont une sorte de nécessité : Sans la grande disparité des moyens , un Homme qui réfléchit sentira que les Sciences , les Arts , les Métiers même ne se fussent jamais perfectionés : c'est à l'extrême inégalité qu'on doit le génie , les arts qui rendent la vie délicieuse & en doublent le prix , ces chefs-d'œuvres d'Architecture qui étonnent l'art qui les a élevés ; enfin ces productions de l'esprit , par lesquels l'Homme quittant l'animalité , semble s'élever au niveau des pures Intelligences. Avantage immenses , comme on voit , mais qui sont payés par le bonheur des deux tières du genre-humain : ne sont-ils pas achetés trop chers ? J. J. Rousseau dit que oui , mais nous , nous n'osons décider.

La conduite imprudente des Maris , est trop souvent la cause du desordre dans les mariages. *Chesterfield* , poète Anglais , sentait si vivement cet abus , qu'il donne à son Fils , les avis suivans : *Comme les Femmes , font une partie agréable & nombreuse de la société , & que leur suffrage sert beaucoup à établir le caractère d'un Homme ; il est nécessaire de leur plaire : je veux par-conséquent vous initier dans quelques secrets qui vous seront très-utiles , mais que vous devez garder en vous-même ,*

même , & cacher avec le plus grand soin. Les Femmes sont des Enfans d'une large & bonne crûe : elles ont la parole , de l'esprit quelquefois : mais le solide bon-sens & le raisonnement , je n'en'ai jamais connu de ma vie qui en eût , ou qui agit & raisonnât vingt-quatre heures de suite. La moindre passion , le moindre goût rompt sur-le-champ leurs meilleures résolutions. Leur beauté négligée ou contredite , quelques années de plus , enflamment à l'instant leurs petites passions , & dérangent tout le système moral de leur conduite qu'elles avaient arrangé dans leurs momens raisonnables. Un Homme de sens joue avec elles , les flatte , les amuse , comme il ferait avec un Enfant ; mais ne les consulte jamais , ni ne leur confie des secrets intéressans , quoiqu'il leur persuade souvent qu'il le fait ; c'est la chose du monde qui flatte le plus leur vanité : elles aiment beaucoup à se mêler dans les affaires qu'elles embrouillent & gâtent presque toujours. Justement persuadées que les Hommes en-général ne les regardent que comme de jolis bijoux , elles adorent cet Homme , qui leur parle sérieusement , & qui paraît se confier à elles & les consulter ; je dis qui paraît , car les Hommes faibles les consultent en-effet , le Sage n'en fait que le semblant. Aucune flatterie n'est trop forte , ni trop dégoûtante pour elles. Elles avalent tout avec avidité : vous pouvez flater une Femme sur son goût supérieur dans le choix de son évantail. Les Femmes qui sont , ou très-belles , ou très-laides , aiment qu'on

les flate sur leur esprit ; celles qui ne sont ni laides ni belles , aiment mieux qu'on leur parle de leurs grâces & de leur beauté. Ces secrets doivent être inviolables , si comme Orphée , vous ne voulez être mis en pièces par tout le sexe.

Outre les abus dont nous avons parlé plus haut, & qu'on pourrait qualifier d'abus *volontaires*, il en est d'autres, qui sont comme forcés. En effet, beaucoup d'unions seraient heureuses, si le besoin ne venait assaillir les Époux, si la fortune trop bornée ne faisait payer pas chèrement à des Infortunés chargés de famille, la moindre imprudence, la plus légère inattention, la plus petite dépense inconsiderée. Or il est impossible que dans le cours de l'année, il n'échape pas au Mari ou à la Femme les plus rangés un grand nombre de ces inconsiderations; de-là des bouderies, des querelles (& quelquefois pis); enfin la mesintelligence & la haine.

Il est aisé de voir que le Projet de Réforme remédierait à tous les inconveniens, sans avoir ceux qu'amènerait l'égalité absolue des fortunes.

Nous allons parcourir fort rapidement les usages des différens Peuples pour le Mariage : Ils sont si variés ; quelques uns sont si extraordinaires, qu'ils ne peuvent manquer de fournir aux Lecteurs philosophes des réflexions agréables & utiles. Nous allons commencer par les Peuples les plus éloignés, afin de nous rapprocher insensiblement de notre pays & de nos usages.

Il est un genre d'Hommes infortunés, vil rebut AMÉRIQUE. de la nature, êtres d'autant plus malheureux qu'ils sont plus sensibles, que les Blancs ont assujétis, & qu'ils traitent avec barbarie, les Nègres esclaves en Amérique : Ces Malheureux, ravalés au-dessous des brutes, n'ont conservé des privilèges de l'espèce humaine, que celui d'aimer & de l'être : un tempérament de feu leur fait un besoin de l'amour ; & cependant ces Hommes, plus sages, malgré leur ivresse, que les froids Européens, conservent la dignité de leur sexe, avec les Femmes : Un Nègre mange seul au milieu de sa famille ; il s'en fait servir avec une sorte de respect ; & quand il a cessé de manger, il se fait apporter sa pipe, & se retournant, il dit d'un ton grave : *Alez manger, vous autres.* Si l'Européen lui fait quelque reproche à ce sujet, il répond, avec le plus grand bon-sens : *Les Blancs peuvent avoir leurs raisons pour agir comme ils font ; mais nous avons aussi les nôtres, pour en user à notre manière : si vous voulez considérer combien les Femmes blanches sont orgueilleuses & peu soumises à leurs Maris, vous avouerez que les Nègres, qui tiennent toujours les leurs dans le respect, ont pour eux la justice & la raison.* Les Garçons portent deux pendans-d'oreilles, & les Hommes mariés n'en gardent qu'un, pour indiquer leur état. Les Filles vont nues ; les Femmes portent deux jupes, un corset blanc attaché avec un échelle de rubans, des pendans-d'oreilles, des bagues, & des brasselets.

Si nous passons à cette autre portion du genre-humain , presqu'aussi avilie que les Nègres , les Naturels de l'Amérique , nous trouverons des mœurs & des usages , relativement au mariage , absolument différens des nôtres.

ANTILLES. Chés les *Caraïbes* des Antilles , les Femmes sont d'une taille médiocre , mais bien prise : elles ont toutes beaucoup d'embonpoint : elles ont les cheveux & les yeus noirs ; le tour du visage rond , la bouche petite , les dents fort blanches , l'air ouvert , gai & riant , & les manières très-modestes. Elles se peignent le corps ainsi que les Hommes , excepté qu'elles ne se font ni moustaches , ni raies noires. Un petit pagne orné de grains de rassade , couvre leur nudité : c'est ce qu'elles appellent *camisa*. Elles aiment à la fureur les brasselets & les pendans-d'oreilles. Les Enfans de l'un & de l'autre sexe n'ont qu'une ceinture de grains de verre pour tout habillement , jusqu'à la puberté. Alors on fait prendre aux Filles la camisa , & leur Mère , ou quelque Parente leur mettent des brodequins de coton , qui étant travaillés sur la jambe , depuis la cheville jusqu'à quatre ou cinq pouces de hauteur , forcent le mollet à devenir plus gros & plus dur qu'il ne l'aurait été naturellement. Elles doivent porter toute leur vie une pareille chaussure , & la conserver jusque dans le tombeau. Aussitôt qu'une Fille a reçu la camisa & les brodequins , elle doit éviter la fréquentation des Garçons , & se tenir constamment auprès de sa Mère. Il n'est pas rare , que

dès l'âge de quatre ans , elle soit promise à un Jeune-homme , qui s'accoutume à la regarder comme sa Femme. La polygamie est en vigueur chés les Caraïbes : les degrés du sang n'empêchent pas le mariage , & à l'exception des Frères & des Sœurs , ils font d'une telle indifférence , que le même Homme peut prendre pour Femmes trois ou quatre Sœurs , qui sont ses Nièces , ou ses plus proches Cousines. Une chose remarquable dans la langue de cette Nation , c'est que les choses y ont des noms différens pour les deux sexes, & même pour les Enfans ; ainsi un Homme donne à tel animal un nom masculin, la Femme un nom féminin , & l'Enfant un nom imitatif & enfantin : ce qui doit avoir une grâce particulière. Ce sont les Femmes qui travaillent les hamacs qui servent de lits aux Caraïbes ; un Homme serait deshonoré , s'il avait tissé ou filé du coton , & peint un hamac. Les Nègres & les Caraïbes se regardent avec le plus grand mépris. Un Caraïbe n'épousera jamais une Nègresse ; & il est bien rare qu'une Noire veuille prendre un Caraïbe pour Mari.

Dans le continent de l'Amérique , on trouva ^{MEXIQUE.} lors de la découverte, un Empire policé , puissant , que cependant une poignée d'Espagnols soumit sous les ordres de *Hernand Cortez*. C'est le Mexique. Les Prêtres y étaient les ministres du mariage ; mais avant cette cérémonie religieuse , on devait signer un acte par lequel le Mari , en cas de divorce , s'obligeait à restituer les biens que sa Femme lui

apportait en dot. On se rendait ensuite au temple ; où un des Sacrificateurs faisait diverses questions aux deux Parties. Alors il prenait d'une main le voile de la Femme & de l'autre la mante du Mari ; il les nouait ensemble par un coin , afin de marquer l'union des volontés. Ceci fait , les Nouveaux-épous retournaient à leur maison , accompagnés de leurs Amis, & du Sacrificateur. Là , après avoir fait sept-fois le tour du foyer , il se plaçaient devant le feu , pour en recevoir également la chaleur ; ce qui achevait de donner la perfection au mariage. Le Marié devait en-oltre produire deux Vieillards pour témoins de son côté , & la Femme deux vieilles Matrones. A l'entrée de la nuit , une sorte d'Enmetteuse , accompagnée d'autres Femmes portant des torches , chargeait la Mariée sur son dos , & la portait au logis du Marié. Ces fêtes se terminaient toujours par des festins. Dans la province de *Tlascal* , dépendante du même Empire , avant la cérémonie du mariage , on rasait la tête aux Futurs-épous , pour leur apprendre , disait-t-on , que le temps était venu de renoncer aux amusemens de l'enfance. Dans le *Méchoacan* , la Mariée devait toujours regarder fixement son Épous pendant la célébration , sans quoi il aurait manqué quelque chose à la perfection de cette alliance. Dans une autre Province , on feignait d'enlever le Mari , & de lui faire violence , pour l'engager à procréer des Enfans. Dans celle de *Panuco* , les Maris achetaient leurs Femmes, pour un arc , deux

flèches & un filet : ils devaient passer un an avec leur Beupère , sans ôser lui adresser la parole ; & une fois devenus Pères , ils étaient contraints de s'éloigner du lit nuptial pendant deux années. Les Habitans d'une autre contrée , qu'on appelle les *Maccatécas* , passaient les premiers jours de leur mariage dans les jeûnes & dans les prières. Le divorce était fréquent au Mexique , & les mariages se rompaient sans autorité de Juges , sans procédure , & par conséquent avec beaucoup de facilité : la Femme enmenait avec elle les Filles , & le Mari se chargeait des Garçons : mais une loi de l'État leur défendait , sous peine de la vie , de se réunir après le divorce ; moyen unique & faible , que les Législateurs avaient trouvé contre l'inconstance des Mexicains. Les Adultères convaincus étaient lapidés : Mais afin de diminuer le nombre des Coupables , le Gouvernement tolérait les *Femmes-publiques* , & autorisait les maisons-de-débaûche. Les cérémonies que les Peuples de *Nicaragna* observaient dans leurs mariages avaient quelque chose de particulier ; le Prêtre prenait les futurs Épous par le petit doigt , & les conduisait dans une chambre où se trouvait un grand feu : là il leur faisait un discours sur les devoirs de l'état dans lequel ils allaient s'engager , & faisait jurer à la Fiancée qu'elle était vierge. Lorsque le feu venait à s'éteindre , le mariage avait reçu toute sa forme , & les Épous partaient pour le consommer. Cependant , s'il arrivait que la Fille eût fait un faus ser-

ment, le Mari trompé avait la liberté de recourir au divorce. Dans ce pays, les Parens de la Femme adultère étaient deshonorés : celui qui séduisait une Fille était fait esclave ou condamné à payer sa dot : l'Esclave qui avait commerce avec la Fille de son Maître, était enterré vif avec elle. Chés les *Mosquitos*, leurs Voisins, peuples encore indomptés, les Veuves doivent, après avoir enterré leurs Maris, & leur avoir porté à boire & à manger sur la fosse pendant quinze lunes, exhumer leurs os, les laver soigneusement, les lier ensemble, & les porter sur leurs dos quinze autres lunes. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane : La loi est, qu'elles ne se peuvent choisir un nouveau Mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir.

DARIENS. Dans le Royaume nommé de Terre-ferme (en Espagnol *Tierra-firme*,) ou du *Darien*, lorsque les Filles sont devenues nubiles, on les oblige à porter le tablier, & confinées dans leur cabane jusqu'à ce qu'on les demande en mariage, elles ne paraissent même devant leur Père que voilées. Aussitôt qu'une Fille a été promise à un Jeune-homme, elle passe sept nuits sous la garde de son Père, ou en l'absence de celui-ci, sous celle de son plus proche Parent, qui la remet ensuite entre les mains de son Mari. On invite à la fête tous les Indiens de l'habitation : les Hommes s'y rendent avec des hâches ; les Femmes avec un boisseau de maïs ; les Garçons apportent des fruits & des ra-

cines, & les Filles du gibier & des œufs : on place tous ces présens à la porte de la cabane nuptiale, & quand cette longue cérémonie est achevée, les Hommes entrent dans une autre cabane, où le Marié les reçoit avec honnêteté, & leur présente à chacun un verre de quelque liqueur forte : Les Femmes sont reçues de la même manière. Toute la compagnie étant rassemblée, les Pères des Nouveaux-épous arrivent. Celui du Marié prononce un fort long discours sur les avantages & les obligations du mariage ; après lequel il se met à danser jusqu'à perdre haleine : puis s'étant accroupi, il présente son Fils à la Mariée ; dont le Père est aussi accroupi, & la tient par la main. Le Père de la Fille se lève alors, & danse à son tour. Après cette danse, les Épous s'embrassent, & tous les Hommes courent, armés de leur hâche, vers une portion de terre qui a dû être marquée pour l'habitation des Jeunes-mariés. Les arbres sont bientôt abatus, & le terrain défriché ; les Femmes & les Enfans sèment le maïs, & les autres grains, tandis que les Hommes construisent la cabane. Enfin, on se met à boire, & la fête finit lorsqu'il n'y a plus de liqueurs fortes. Ces Sauvages punissent l'adultère avec d'autant plus de rigueur, que pour l'arrêter, ils souffrent parmi eux des Femmes-publiques. L'Épouse convaincue de ce crime est impitoyablement condamnée à être brûlée vive, à-moins qu'elle ne prouve qu'on lui a fait violence ; & pour-lors l'Homme

seul porte la peine. Le supplice d'un Homme qui débaûche une Fille, est de lui enfoncer dans l'urètre un petit bâton hérissé de pointes, qu'on retourne plusieurs fois. Il succombe ordinairement; mais on lui laisse la liberté de se guérir. La polygamie & le divorce sont permis; l'Homme peut renvoyer sa Femme dès qu'il s'en dégoûte. Malgré la pluralité des Femmes, qui dans nos pays causerait les scènes les plus scandaleuses, les Indiens vivent en bonne-intelligence avec elles, & la concorde règne dans toutes ces familles; parce que le Mari a un pouvoir absolu sur elles: les Femmes sont chargées des fonctions les plus viles du ménage; mais d'ailleurs elles sont bien traitées; jamais on ne voit un Indien battre sa Femme, ou même s'emporter contre elle, & lui dire des injures grossières. Dès qu'une Femme est délivrée, les Voisines la conduisent elle & son Enfant à la rivière, & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe le Nouveau-né dans une écorce d'arbre, & on le couche dans un petit hamac. Les Garçons apprennent à nager, à tirer de l'arc & à jeter la lance; c'est en quoi consiste toute leur éducation: à douze ans, ils accompagnent leur Pères à la guerre, & commencent à couvrir leurs nudité avec une espece d'entonnoir. Les Filles aident leurs Mères dans les travaux domestiques; elles font de la soie d'herbe, elle épluchent le coton, & le filent, pour en faire de la toile. Les Femmes suivent souvent leurs Maris à la guerre, combattent

avec eux ; & manient la flèche & l'arc avec beaucoup d'adresse.

Au même Royaume , chés les Peuples de la *Nouvelle-grenade* , au raport de *Purchas* , & parmi les Nations qui habitent les côtes de *Cumana* , les Prêtres sont chargés de la fonction d'ôter la virginité aux Filles qui se marient. Aux funérailles , qui sont une fête , on s'enivre ; ensuite on danse , & les Femmes le font avec une lasciveré dont on aurait peine à se former une idée parmi nous.

Les liens du mariage étaient extrêmement respectés par les anciens *Péruviens* : la Femme légitime ne se trouvait jamais confondue avec les Concubines de son Mari. La Loi ne permettait aux Filles de se marier qu'à l'âge de dix-huit ans : les Garçons devaient attendre qu'ils en eussent vingt-quatre accomplis ; Parce que , disaient-ils , c'est dans ce temps qu'on a obtenu la portion de raison & de jugement nécessaire pour gouverner une famille. L'Inca faisait tous les ans la cérémonie de marier les Persones de son sang : il les apelait par leur nom , & se mettant au milieu de chaque couple , il les prenait par la main , leur faisait donner la foi mutuelle , & les remettait entre les bras de leurs plus Proches , chés quí la noce se célébrait. On apelait les Filles ainsi mariées , Femmes légitimes , ou Femmes livrées de la main de l'Inca. Le lendemain de cette cérémonie , les Officiers du Palais préposés pour cet office , mariaient au nom du Monarque tous les Jeunes-gens de la Ville

qui avaiènt atteint l'âge réglé par la Loi. Les Curacas ou Gouverneurs étaient chargés de cette fonction dans les Provinces. L'Héritier présomptif de la Courone devait nécessairement se marier à sa propre Sœur ; parce que , disait-on , il ne fallait pas mêler le sang du Soleil avec celui des Hommes : Cependant si le Successeur n'avait point de Sœur légitime , il épousait ou sa Nièce , ou sa Tante , ou sa Cousine. Si le Prince n'avait point d'Enfans de sa Sœur aînée , il épousait sa seconde Sœur ; & si celle-ci était encore stérile , il épousait la troisième , &c , jusqu'à ce qu'il en eût. Outre leurs Femmes légitimes , les Incas entretenaient un grand nombre de Concubines , soit leurs Parentes au quatrième degré , soit étrangères. Les Enfans de celles-ci étaient réputés bâtards , & ils n'obtenaient qu'une médiocre considération ; mais ceux des Parentes étaient adorés comme les Enfans des Dieux.

Lorsqu'il naissait un Enfant mâle à un Péruvien ; il célébrait cet avantage par de grandes réjouissances ; mais la naissance d'une Fille n'était marquée par aucune fête. A deux ans on seyait les Enfans , & on leur coupait les cheveux. Ils étaient assés durement élevés. Aussitôt qu'ils étaient nés , on les lavait dans l'eau fraide , & chaque jour , avant que de renouveler leurs langes , on avait soin de les baigner. Ils ne prenaient le sein que trois-fois le jour , le matin , à midi , & le soir. A six ans , ces Enfans étaient remis entre les mains

des *Amantas*, ou Docteurs particulièrement chargés de l'éducation de la Jeunesse, qui instruisaient leurs Élèves avec beaucoup de sévérité, sans pourtant les corriger par les châtimens. Toutes leurs leçons roulaient sur les préceptes de la Religion, sur les Lois du pays, sur le danger du luxe, de la luxure & de l'oisiveté, enfin sur les principaux devoirs de l'Homme social.

Le Péruvien actuel, soumis au joug de l'Europe est un être digne de compassion. Plongé dans une sorte d'imbécilité, il est pourtant d'une indifférence qui surprend : les châtimens & les récompenses, la mort même tout lui est indifférent : lorsqu'il est malade, il sent son mal, mais il s'étonne qu'on lui parle de la mort ; il n'en prévoit pas plus les approches que les plus stupides d'entre les animaux. C'est à cette imbécilité qu'on doit attribuer l'espèce de débaûche dans laquelle il vit avant le mariage & à laquelle il se livre durant ses fêtes, ou aux funérailles : ni les liens du mariage, ni la proximité du sang la plus directe ne peuvent y mettre d'obstacles ; ils s'accouplent comme les brutes. . . . Mais tirons le voile sur ces horreurs.

Les *Créoles*, c'est-à-dire les Enfants des Européens nés au Pérou, se marient dans les formes le plus tard qu'ils peuvent ; mais on en trouve peu qui ne soient liés parce qu'on appelle *mariage derrière l'Église*. Cette liaison, qui ressemble à ce qu'on nomme en Espagne *avoir un Amancebada*, consiste à vivre avec une Maîtresse, dont on reçoit

la foi comme on la lui donne. Suivant les lois du Royaume , les Enfans qui proviennent de ces unions , quoique bâtards , ont à-peu-près les mêmes droits que les légitimes , lorsqu'ils sont reconnus par le Père. Là , ainsi qu'en Europe , on voit des Maris abandonner des Femmes aimables , pour entretenir des Maitresses fort laides , & le plus souvent de vilaines Nègresses : mais en Europe , ce libertinage est du bel-air , & donne un certain relief ; au lieu qu'au Pérou , cette incontinence passe toujours pour odieuse.

Les Femmes Créoles audeffus du commun for-
tent rarement pendant le jour ; elles commencent
leurs visites à l'entrée de la nuit , & on les trouve
souvent dans les lieux où elles devraient le moins
paraître : les plus modestes dans le jour , sont les
plus hardies dans l'obscurité. Enveloppées dans leurs
mantes , elles ôsent tout pour former , pour rom-
pre , ou pour réchauffer leurs intrigues amoureuses.
Dans l'intérieur de leur maisons , elles passent les
journées entières assises sur des careaus les jambes
croisées. Ces carreaux sont placés sur une estrade
haute de six à sept pouces , & large de cinq ou
six piéds , qui règne de tout un côté de la salle ;
les Hommes sont assis dans des fauteuils , & il n'y
a qu'une extrême familiarité qui leur permette
l'estrade. Dans les visites qu'elles reçoivent , elles
se font un plaisir de jouer de la harpe ou de la
guittare , qu'elles accompagnent de leur voix. Leur
danse consiste , dans les inflexions du corps &

l'agilité des pieds , sans aucun usage des bras , qui restent pendans , ou pliés. Leurs danses figurées sont expressives , sur-tout lorsqu'elles quittent le manteau ; mais elles sont plutôt mêlées d'actions que de gestes. Ces Femmes ont beaucoup d'esprit & d'agrément dans la figure ; mais ces fleurs de la jeunesse passent encore plutôt qu'en Europe. *Frésier* , en nous faisant le portrait de ces Dames , semble avoir voulu nous tracer celui de ces *Filles-du-monde* , dont l'entretien , quoique spirituel , se rapproche plus du libertinage outré que de la galanterie décente : les Péruviennes modernes se font gloire d'avoir ruiné plusieurs Amans. Mais elles taisent ce qui est d'une toute autre conséquence , c'est qu'outre la fortune , on risque avec elles de perdre irréparablement la santé.

Les *Brasiliens* évitent seulement dans leurs ma- BRÉSIL.
 riages , de prendre pour Femme leur Mère , leur Fille ou leur Sœur ; tous les autres degrés sont indifférens. Dès qu'un Garçon est en âge d'aprocher des Femmes , il lui est permis de s'en procurer une ; mais il doit la choisir nubile. Il s'adresse aux Parens , ou à leur défaut , aux Amis , ou même aux Voisins de celle sur laquelle il a jeté les yeus , & il la leur demande. S'il n'y a point d'obstacle , on la lui remet entre les mains , & le mariage est aussitôt consommé. La pluralité des Femmes est permise chés les Sauvages Brasiliens , & il y a même de la gloire à en avoir plusieurs , parce que c'est une preuve qu'on veut élever beaucoup d'Enfans , qui devien-

dront de grands guerriers comme leur Père. Le Voyageur *Corréal* assure que toutes ces Femmes , rassemblées dans une même cabane , y vivent sans jalousie , ne songeant qu'à plaire à leur Mari commun , dont l'autorité absolue interdit toute querelle : elles sont répudiées pour des causes assez légères. Les Brasiiliens ont l'adultère en horreur : mais avant le mariage , les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres , & leurs Parens se font un devoir de les offrir aux Étrangers : lorsqu'elles sont liées par leurs propres promesses , elles sont extrêmement sages , & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari , sont assomées sans pitié. Ces Peuples barbares mangent leurs Prisonniers - de-guerre après les avoir engraisés , & malgré cela , ils sont les plus hospitaliers des Hommes : A l'arrivée d'un Voyageur , le Père-de-famille devant la porte duquel il s'est arrêté ; vient le recevoir & le presse d'entrer ; il le fait asseoir dans un lit de coton suspendu , où il le laisse quelque temps sans lui dire un seul mot : mais bientôt toutes les Femmes se trouvent assemblées autour du lit , accroupies à terre , & les mains sur les yeux , elles adressent à leur Hôte mille complimens flatteurs , tels que ceux-ci... *Que tu es bon ! que tu as pris de peine à venir ! que tu es beau ! que tu es vaillant ! que nous t'avons d'obligation ?* Ensuite elles apportent de l'eau , pour laver les pieds & les jambes à l'Étranger ; après quoi , tout ce qu'il y a de meilleur en nourriture & en boisson dans

dans la cabane lui est présenté. Les Brasiiliennes ont une sorte de luxe : elles se font peindre le visage en forme de limaçon , en rouge , jaune & bleu ; elles arrachent tout le poil de leur corps , même les sourcils , & ne laissent crâître que leurs cheveux ; ce qui les distingue des Hommes , qui n'en portent pas : elles se font percer les oreilles , & y mettent de grosses coquilles de mer , blanches & rondes , presque aussi longues qu'une bougie ordinaire. Elles ont de grands brasselets , faits de plusieurs os blancs , coupés & taillés en manière de grosses écailles de poisson : Elles se peignent les cuisses & les jambes en noir ; & du reste , elles vont absolument nues.

Plusieurs Nations de l'Amérique méridionale ORÉNOQUE. habitent les bords de la grande rivière de l'*Orénoque* , savoir , les *Caribes* , les plus cruels de tous ; les *Othomacos* , les *Entabillados* , les *Bocouès* , les *Achaguas* , les *Piaches* , les *Guyaquires* , les *Mapuyes* , les *Quamos* , les *Jiraros* , les *Quayvas* , les *Salivas* , les *Quaronos* , les *Atnacos* , les *Chiricoas* &c. La parure des Femmes , chés tous ces Peuples , ressemble assez à celle des autres Sauvages , si ce n'est que les *Bocouès* fendent la bouche à leurs Enfans jusqu'aux oreilles. Quelques Peuplades punissent l'adultère ; chés d'autres , le Mari offensé va coucher avec la Femme du Coupable autant de fois qu'il le juge à-propos , sans que ce dernier puisse s'en plaindre. D'autres changent de Femmes pour un temps déterminé. Les

Caciques ou Chefs, en ont dix, douze, vingt, trente ; selon leur dignité. Chaque Femme a soin de ses Enfans , & vit séparée. Ces Enfans donnent beaucoup de chagrin à leurs Pères lorsqu'ils sont grands , quelquefois même il les batent. Les Guyaquires , avant de marier leurs Filles , les assujétissent pendant quarante jours au jeûne le plus rigoureux. Ils les enferment , & ne leur donnent par jour que trois dates , trois onces de cassave , & de l'eau : Cette abstinence est morale ; elle signifie que la Fille va entrer dans un état de servitude , où elle peut être exposée aux traitemens les plus durs , dont il faut qu'elle fasse comme le noviciat. Les Mapuyes sont ceux qui pratiquent le plus de cérémonies à leurs noces. La nuit qui précède le mariage , plusieurs vieilles Femmes sont occupées à oindre le corps de la Mariée , & à le couvrir de plumes. Dès que le soleil paraît , une troupe de Danseurs viennent au son des flûtes & au bruit des timbales faire plusieurs fois le tour de la maison en dansant. Une vieille Femme leur présente un plat de viande , avec lequel ils s'enfuient à toutes jambes dans les bois , où ils jettent à terre le plat , en criant : *Prends ce mets , ô le Méchant , & ne viens point troubler notre fête.* Ils reviennent ensuite couronnés de fleurs , tenant un bouquet d'une main , & des sonnètes de l'autre : ils trouvent à la porte de la maison d'autres Danseurs couverts de plumes , avec des flûtes longues de deux aunes : Plusieurs Jeunes-gens des deux sexes se joignent à eux , &

forment une marche candanée. Alors la Mariée paraît , mais dans un état à faire compassion , car elle a jeûné quarante jours , & a passé la nuit sans dormir pour se faire emplumer. A côté d'elle marchent deux vieilles Femmes qui pleurent , en chantant alternativement des couplets dans leurs langue : — *Hélas ! ma Fille , (dit l'une) tu ne te marierais pas sûrement , si tu savais tous les chagrins que ton Mari doit te causer ! — Hélas ! ma Fille (reprend l'autre) , si tu connaissais les douleurs de l'enfantement , tu ne te marierais pas !* C'est ainsi que les Hommes dansant d'un côté , les Femmes pleurant de l'autre , les Épous étourdis , on fait le tour du Village ; on arrive à la cabane du Marié , on y trouve la table mise , chargée de poisson & de tortues ; on mange , on s'enivre , on chante , on danse , on joue des instrument grossiers qui font un bruit épouvantable , &c. Les Quamos sont les Cyniques de l'Orénoque ; ils n'ont aucune idée de pudeur , ni de respect pour le Public. La vie des Othomacos est un modèle d'égalité. Le matin , au soleil levé , ils se rendent à la porte de leur Capitaine , qui en envoie une partie à la pêche , une autre à la chasse , une autre aux champs pour labourer ; car tous les biens sont communs. Ceux qui restent jouent à la paume une partie du jour ; ils ne renvoient point la balle avec la main , ni avec une raquette , mais avec leurs épaules. Pendant ce temps , toutes les Femmes travaillent à plusieurs ouvrages domest-

tiques. Sur le midi, chacune prend son batoir, & l'en-va jouer à la paume, en portant son enjeu. Elles tiennent le batoir à deux mains, & poussent la balle avec tant de force, qu'elles cassent souvent les épaules aux Hommes qui ôsent jouer avec elles. Leurs parties sont de douze ou de vingt, contre un pareil nombre. Les Maris qui sont simples spectateurs, parient pour leurs Femmes. Échauffés par cet exercice, & par l'ardeur du soleil, les Othomacos, même en jouant, se font des incisions aux cuisses, pour diminuer la quantité du sang, & vont ensuite se jeter dans le fleuve, tenant à la main une mote de terre grasse, qu'ils lèchent & favourent avec un plaisir infini, cette terre contenant une substance qui les soutient. A quatre heures, les Pêcheurs arrivent; tous les Joueurs se baignent, & rentrent dans leurs cabanes: Les Femmes vont prendre le poisson, & le portent au Capitaine, qui le distribue également à toutes les Familles, ainsi que la chasse. On soupe; on va se baigner une seconde-fois; ensuite on danse jusqu'à minuit: Les Hommes se tiennent par la main, & forment un cercle; les Femmes en forment un second dans le premier, & les Enfants au-milieu en composent un troisième. Alors le Chef de la Famille entone successivement plusieurs airs, que tous les autres répètent. A minuit, on va se coucher. Chés ces Peuples, les Jeunes-hommes sont obligés d'épouser les Veuves les plus âgées, & les Jeunes-filles, les Vieillards. Par ce moyen, ils

disent que chacun remplit les devoirs du mariage , les Jeunes-gens étant excité par le temperament , les Vieillards par les attraits des Jeunes-filles. Ils trouvent les plaisirs de l'amour si doux , qu'ils veulent en jouir jusqu'au tombeau. Dès que les Jeunes-épous de l'un ou de l'autre sexe deviennent veufs , ils obtiennent le droit de choisir parmi les Filles ou les Garçons ceux ou celles qui leur plaisent davantage. Les Salivas sont les petits-maîtres de l'Orénoque ; une fois coiffés , ils n'osent se grater la tête , de peur de déranger leur parure. Ils n'aiment pas que leurs Femmes accouchent de deux Jumeaus , & regardent cet accident comme un deshonneur : ils reconnaissent un de ces Enfans , & traitent l'autre comme bâtard ; aussi , dans ce cas , les Femmes tuent un de ces Enfans , & gardent l'autre. On a vu un Capitaine assembler toutes les Femmes , & leur déclarer que si une d'elles s'avisait d'accoucher de deux jumeaus, il les ferait toutes fouêter jusqu'au sang. Lorsqu'un Caribe est mort , les Femmes restent auprès du corps , pour chasser les mouches , & empêcher qu'aucune ne s'arrête sur ce corps , qui tombe en pourriture. Après qu'il n'est plus qu'un squelette , ils mettent le cadavre dans une fosse , ayant d'un côté son arc , ses flèches , son sabre & son bouclier , & de l'autre une de ses Femmes qui est obligée d'accompagner le Mort dans l'autre monde pour le servir. Le Fils aîné se met en possession de l'héritage de son Père , & épouse toutes ses Femmes ; la Mère de ce Fils

ainé , par privilège , est celle qui a été enterrée auprès de son Mari. Les Guayvas & les Chiricoas se nourrissent de couleuvres , de tigres , de lions , &c. Ils sont toujours en guerre , & les camps sont composés de la Nation entière : les Jeunes-gens les plus robustes vont les premiers , pour battre la route dans le chanvre plus haut qu'un homme dont la terre est couverte. Les Femmes mariées portent sur leurs épaules des corbeilles où se mettent les plats , les marmites &c. Elles sont chargées en-outré pour l'ordinaire de deux Enfans , dont l'un est assis sur la corbeille , & le plus jeune pendu à la mamelle : les Enfans qui peuvent marcher suivent leurs Mères. Si une des Femmes se trouve en travail , elle se retire un moment à l'écart , accouche , enveloppe l'Enfant avec l'arrière-fais , & continue sa marche ; au premier ruisseau , elle se lave , elle & son Enfant , & se porte comme auparavant. Une circonstance bien critique où se trouvent les Missionnaires chrétiens qui vont parmi ces Peuples , c'est lorsque , suivant l'usage , ils leurs présentent des Femmes pour passer la nuit avec eux. C'est une grande injure de les refuser , & ils faut aux Missionnaires de longues explications , que les Orénokoïs ne sont pas toujours en état d'entendre.

Nota. C'est dans ce Pays que se trouve le *Buïo* , serpent monstrueux , qui lorsqu'il dort , ou guette sa proie , ressemble à un tronc d'arbre ; il a autour de son corps une espèce de mousse , comme celle qui s'attache aux fouches ; sa longueur est

de huit aunes : son mouvement est presque imperceptible , & son corps fait sur la terre la même impression qu'un mât de vaisseau qu'on y roulerait : lorsqu'il entend du bruit , il lève la tête , l'allonge d'une aune ou deux aunes , se tourne vers le lion , le tigre ou l'homme qu'il veut saisir , & ouvrant sa gueule , il pousse un souffle empesté , qui étourdit , & a même une force attractive. Le P. Gumilla craint que ce fut le serpent qui tenta la première Femme.

Le *Mississipi* est le fleuve le plus considérable de la *Louisiane*. Les *Illinois* & les *Natchès* ne commu-MISSISSIPPI. niquent jamais le secret de l'État aux Femmes. Lors du massacre que les *Natchès* firent des Français , la Mère de leur Chef se douta de la conspiration , & en déranginga le jour , en jetant au feu quelques-unes des buchètes qui servaient à en marquer le temps ; ce qui fit qu'il n'eut lieu que chés les *Natchès* , qui le firent plutôt qu'il n'était convenu avec les autres Sauvages ; ce qui sauva une partie des Français.

Les *Allibamons* , sauvages de la *Louisiane* , sont fort affables , & leurs Femmes en-général sont assez belles. La politesse de ces Sauvages est d'offrir des Filles aux Voyageurs : ils s'inquiètent très-peu de la conduite de celles qui ne sont pas mariées , mais ils sont jaloux de leur Femmes. La manière dont ils punissent l'adultère est singulière : Il faut que le Mari ait vu lui-même sa honte : Alors il va trouver le Chef , & lui demande justice : celui-ci envoie secrètement couper des baguettes ; il

assemble ensuite la Nation pour une danse : personne n'y manque ; il y aurait une amende pour celui qui s'absenterait. Au moment où la danse est bien animée , on jète par terre la Femme & son Complice , & on les frappe avec les baguettes sur le ventre & sur le dos : quand ils ont été bien battus , un Parent de chacun de ces Malheureux vient , & met un bâton entre les Flagellés & les Flagellans : les coups cessent aussitôt ; les Mari coupe les cheveux à sa Femme , & lui fait des reproches : on tond aussi le Complice , & on lui dit , en lui montrant l'Infidelle , *Voilà ta Femme*. Lorsqu'il arrive qu'une Femme débaûche le Mari d'une autre , les Femmes s'assemblent entr'elles avec des bâtons longs comme le bras , & vont assaillir la Coupable ; qu'elles batent sans miséricorde ; ce qui fait beaucoup rire les Jeunes-gens ; à la-fin , s'ils n'arrachaient les bâtons des mains de ces Furies , elles tueraient l'Infortunée , pour mieux montrer l'horreur qu'elles ont de sa faute.

CALI-
FORNIE.

L'humanité est dans une enfance continuelle dans toute cette grande presqu'île : cependant le gouvernement y était fort sage avant que les Jésuites s'y fussent introduits , & ressemblait assés à celui de Sparte : les Enfans n'appartenaient point aux Parens , mais à l'État , & les Anciens y avaient toute l'autorité civile & paternelle : c'était l'Ancien du *rancherias* , ou village , qui donnait des Maris aux Jeunes-filles. Le jeune Californien , à qui une d'elles a plu , présente à sa Maitresse une es-

pèce de vase fait de fil de mezcale , apelé la *olo*. Si le présent est bien reçu , c'est une marque qu'on agrée sa recherche ; il s'adresse à l'Ancien , & la Fille , avec la permission de celui-ci , donne au Jeune-homme une coïse de rézeau , faite avec du fil que les Californiennes savent tirer de l'écorce du palmier. Ces rézeaus sont si artistement tissus , que les Européens ne font pas difficulté de s'en servir. Dans ce pays , comme dans une grande partie de l'Amérique , les Hommes laissent aux Femmes les travaux les plus rudes ; ils ne s'occupent que de la chasse & de la pêche. Ces Peuples ont deux grandes fêtes , celle de la récolte des *pitahaias* , & de celle des *peaus*. L'arbre qui porte le pitahaiä , principale nourriture des Californiens , est une espèce de hêtre , qui diffère de tous les arbres que nous connaissons ; il n'a point de feuilles , & le fruit qui naît des tiges , est fait comme un marron d'inde ; mais sa chair ressemble à celle de la figue , avec cette différence , qu'elle est encore plus molle & plus succulente ; il y en a de doux & d'acides. L'adultère , sévèrement puni dans les autres temps , est permis pendant la fête qui accompagne la récolte de ces fruits. A la fête des *peaus* , toutes les *rancherias* se rendent dans un endroit marqué , y élèvent un berceau avec des buissons & des branches d'arbres : pardevant on pratique une carrière spacieuse pour la course. Les Californiens apportent les peaus de toutes les bêtes qu'ils ont tuées dans le cours de l'année , & les étendent

par terre en guise de tapis. Il n'y a que les Anciens & les Caciques ou Généraux, qui entrent dans le berceau ; & le festin, qui consiste en venaison, poisson & fruits, étant achevé, ils s'enivrent avec du cimaron, ou tabac sauvage. Un Ancien, vêtu de ses habits de cérémonie, se place à l'entrée du berceau, & fait à haute voix l'éloge des Chasseurs. Les autres Hommes, courent çà & là comme des fous sur les peaux, tandis que les Femmes chantent & dansent de toutes leurs forces. Cela continue jusqu'à ce que l'Orateur & les Coureurs soient hors d'haleine. Les Caciques sortent ensuite du berceau, & distribuent aux Femmes les fourrures dont elles ont besoin pour toute l'année. Cette distribution est célébrée par de nouvelles réjouissances, qui se terminent par une prostitution générale, comme, à la fête de la récolte du pitahaïa.

VIRGINIE. Les *Virginien*s sans-doute regardent le mariage comme un lien sacré ; mais les Voyageurs ne nous apprennent rien des cérémonies particulières avec lesquelles ces Peuples le contractent. Il y a des cas où il est permis aux Époux de se séparer, quoique le divorce soit une tache inéffaçable pour ceux qui y ont recours. Alors ils partagent les Enfants, comme les Canadiens, & chacun peut se remarier. Les *Virginien*nes, durant les infirmités de leur sexe, en usent comme les *Canadiennes*. Les Filles nubiles sont absolument maîtresses de leurs actions. Cependant en-général les jeunes *Virgi-*

niennes sont beaucoup plus réservées que les autres Filles de l'Amérique, & s'il leur arrive de faire un Enfant, elles ne trouvent que très-difficilement un Mari. Malgré tout cela, lorsqu'on envoie des Ambassadeurs à cette Nation, elle ne craint pas les bien recevoir, si elle ne leur prostitue les plus belles Filles; & celles-ci emploient toutes les agaceries & toutes les mignardises de leur sexe pour s'en faire agréer. Presque toutes les Femmes de ce pays sont exactement belles; elles ont la taille fine, les traits délicats, la jambe admirable; il ne leur manque que de la blancheur. Elles portent leurs cheveux fort longs flotans sur les épaules, ou noués en une seule tresse, qui tombe sur le dos. Elles ont toutes le sein petit, rond, & si ferme, que dans la vieillesse même, on ne leur voit jamais les mamelles pendantes. Elles se couvrent la tête d'une espèce de couronne large de cinq ou six pouces, ouverte au-dessus, composée de coquilles & de baies de différens arbres, qui forment des figures par le mélange singulier des couleurs: dans certains temps, elles changent ces couronnes en une sorte de diadème de fourrure peinte.

C'était la même chose dans la *Nouvelle-Angleterre*, où est Boston.

Les *Floridiens* en - général n'épousent qu'une FLORIDE. seule Femme, qui, sous peine de mort, est obligée de garder la fidélité à son Mari. Les *Parouffis* (Princes ou Caciques) & tous les Principaux de la Nation se dédomagent de cette contrainte, en prenant un grand nombre de Concubines: mais

les Enfans légitimes ont seuls le droit à la meilleure partie de la succession du Père commun. Les *Apalachites*, sauvages du même pays, ne se marient guère que dans leur famille, les degrés de Frère & de Sœur exceptés. Ils donnent à leurs Enfans les noms des Ennemis qu'ils ont tués, des villages qu'ils ont brûlés, ou même des Esclaves qui sont morts à leur service. Jusqu'à douze ans, les Garçons demeurent sous l'autorité de leur Mère; après quoi le Père se charge d'achever leur éducation. Le reste de leurs coutumes ressemblent assés à celles des Canadiens, ci-après.

ACADIE OU
NOUVELLE
ÉCOSSE.

Les *Acadiens* portent la dureté envers leurs Femmes jusqu'à la cruauté : dans leur fureur, ils les batent & les déchirent. Ils ne souffrent pas les moindres remontrances ; & si quelqu'un, témoin de ces scènes barbares, s'avise de leur en faire, — *Je suis le maître de ma maison*, lui disent-ils ; *je puis battre mon chien toutes les fois que cela me plaît*—. Une Femme surprise en adultère, est punie de mort. En-général, les Filles sont très-réservées ; mais s'il arrive que quelqu'une d'elles fasse une faute cachée, ce secret est soigneusement enseveli dans la Famille ; car s'il éclate, le *Sagamo*, ou Chef, ordonne que la Fille soit chassée de la maison : ainsi elle est réduite à errer, & souvent à se prostituer. Ces Peuples aiment tendrement leurs Enfans ; à la naissance d'un Garçon, ils donnent un festin, & passent ce jour-là en grandes réjouissances ; ils en donnent un second à la première dent qui lui perce, & un troisième plus magnifique à la pre-

mière bête sauvage qu'il rapporte de la chasse : c'est-là l'époque de la virilité. Avant que d'aler au combat , ces Sauvages essaient leurs forces contre leurs Femmes , dans une bataille rangée : S'ils sont vaincus , leurs défaite échauffe leur courage , & ils ne doutent point du succès de l'expédition : aulieu que la victoire remportée sur leurs Femmes est du plus mauvais augure.

Les jeunes *Pensylvains* ont la liberté de se faire ^{PENSYLVANIE.} donner la bénédiction par un Ministre de leur communion , après une publication de trois bans , devant tel Juge qu'ils veulent choisir. Dès que le Couple a reçu la bénédiction , c'est l'usage qu'il s'embrasse , soit à l'église , soit en tout autre endroit , en présence de l'assemblée. Si les Père & Mère s'oposent à l'union des deux Amans , il n'y a d'autre moyen d'éluder leur refus que de s'enfuir ensemble ; mais il faut pour éviter toutes poursuites juridiques , que le Jeune-homme monte en croupe derrière sa Maitresse , & qu'ils se présentent l'un & l'autre dans cette situation devant le Juge. La Fille certifie qu'elle a enlevé son Amant , & prie le Juge de la marier avec lui ; ce qui se fait aussitôt. La cérémonie achevée , les Épous vont jouir de leurs droits , & les Parens ne peuvent plus mettre aucun obstacle à leur conduite , encore moins demander la cassation du mariage.

Les *Quakers* habitent la Pensylvanie : Il n'y a rien au monde de si simple & de si propre que la parure d'une Quakeresse ; ce qui prouve davantage contre le luxe des Femmes que tous les discours.

CANADA. Lorsqu'un jeune *Canadien* a jeté les yeus sur une Fille pour en faire sa Femme , il ne lui est permis de l'entretenir que pendant l'obscurité , & même en présence de quelques Amis. Il va à la cabane de la jeune Sauvage , qui n'est fermée qu'avec une simple peau , il a soin d'alumer au foyer une petit éclat de bois , & s'aprochant du lit de sa Maitresse , il lui tire le nez par trois-fois ; ce qui est une formalité effencielle , qui doit être répétée aumoins pendant deux mois : & l'on atteste que durant le cours de ces entretiens muets , tout se passe dans la plus grande décence. Si l'Amant craint être vu de bon-œil par sa Maitresse , il en instruit son Père ou son plus proche Parent , qui va trouver la nuit celui de la Fille ; il l'éveille , alume sa pipe qu'il lui présente , & fait la demande pour son Fils. Le Père répond , qu'il en parlera à sa famille. Lorsque les sentimens sont d'accord , le Père du Jeune-homme fait assembler tous les Parens de son côté , & leur déclare , qu'il va marier son Fils ; & ces Parens apportent dans sa cabane le plus de marchandises qu'ils peuvent , pour former la dot du jeune Sauvage. La Mère du Garçon en porte une partie à la cabane de la Fille , & c'est en ce moment que la Mère de celle-ci lui dit , qu'elle la ma marie à un tel. La Belle ne peut s'en dédire , & il est même de son honneur de consentir sans réplique. Mais par un abus étrange , au raport du Voyageur *la Polherie* , les Mères & les Frères peuvent prostituer cette Fille , parce que son corps n'est pas à elle , mais à ses Parens : & cependant , lors de

leur mariage , ces mêmes Filles pleurent leur virginité pendant quelques jours. La Mère , qui a reçu les présens de la famille du Garçon , les distribue à la sienne , en lui aprenant qu'elle marie sa Fille. Les Sœurs du Jeune-homme huit jours après cette première cérémonie apportent de nouveaux présens ; mais ceux-ci apatiennent à la Future : on l'habille superbement , ce qui veut dire , qu'on lui met sur le corps une peau de castor , & qu'on lui frote les cheveux avec de la graisse d'ours. Ainsi ajustée , elle se rend chés sa Bellemère , qui la dépouille de tous ses ornemens , lui en donne d'autres en échange , & y ajoute une chaudière. Elle retourne chés son Père , ou ses Sœurs la deshabillent encore , & lui donnent leurs propres habits. Enfin sa Mère lui remet une charge de bléd-d'inde qu'elle apporte à son Mari , qui lui ôte encore ses vêtemens. Toutes ces cérémonies remplissent la journée , à la fin de laquelle les deux familles partagent également tous les présens dont il a été parlé. Il est expressément défendu à un Canadien de consommer son mariage avant le quatrième jour : il l'en trouve même , & l'exemple n'est pas rare , qui poussent la continence jusqu'à passer six mois entiers sans connaître leur Nouvelle-épou-e , parce qu'ils se persuadent que c'est le témoignage le plus authentique qu'ils puissent lui donner de leur estime. Au bout de l'année , la Mariée , sans en prévenir son Mari , retourne chés sa Mère , qui devient maîtresse de la chasse , de la

pêche , du commerce & de tout ce que son Gendre peut avoir amassé. Le Mari ne retrouvant point sa Moitié dans la cabane , devine aisément où elle est allée ; il va la trouver , lorsqu'il craint que tout le monde est endormi ; mais le Beupère & la Belle-mère , qui s'atendent à cette visite nocturne , veillent pendant que leur Fille feint de dormir auprès du feu. Le Sauvage , qui connaît que ce feu est préparé pour lui , se place auprès de sa Femme. Le Beupère se lève avec indifférence , remplit sa pipe , l'alume & la lui donne à fumer. La Belle-mère apporte un plat de viande , & le pose à ses pieds. Il mange sans proférer une parole : & pour abrégér le récit , il passe dans cette contrainte deux années auprès des Parens de sa Femme. Ces Épous ne doivent jamais se parler pendant le jour , si ce n'est pour se dire quelques duretés , au moins la pudeur Canadienne l'exige. Les deux ans écoulés , le Mari se retire dans sa cabane , sur-tout lorsqu'il ne pense point , par de nouvelles complaisances , à obtenir pour seconde Épouse une des Sœurs de sa Femme : car il serait indécent qu'il en choisît dans d'autres familles que celle de son Beupère. On donne pour raison de cette coutume , qu'à la mort du Gendre , tout ce qu'il laisse revient à sa Belle-mère , & qu'ainsi il est de l'intérêt de celle-ci de lui donner des Femmes qui n'affaiblissent point ce droit singulier. *[On ne peut assés admirer ici la foule de précautions employées par ces Sauvages pour tenir en haleine la tendresse conjugale des Épous, & l'empêcher*
de

de s'endormir, comme parmi nous, par trop de sécurité.] Les Femmes du Canada doivent se priver de toute société dans le temps de leurs infirmités périodiques : les feus de la cabane doivent être éteints ; il faut nettoyer exactement le foyer, en jeter les cendres au vent, & alumer un feu nouveau. La Malade est transportée dans une chétive cabane faite à la hâte, & séparée de toutes les autres ; elle y demeure huit jours, & l'on n'oserait puiser de l'eau dans le même ruisseau qui sert à ses besoins. Lorsqu'une Femme reconnaît qu'elle est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son Mari jusqu'à ce que l'Enfant ait deux ans. Aussitôt qu'elle sent les douleurs de l'enfantement, on lui prépare une cabane, où elle demeure trente & même quarante jours, si elle accouche de son premier Enfant. Dans le cas de maladie & de danger de mort, on la transporte à sa première habitation : mais après son rétablissement, ou si elle vient à mourir, il faut abattre la cabane, & transporter le domicile dans une autre place. Le divorce est autorisé parmi les Canadiens, & la cause de cette séparation vient presque toujours de la stérilité de la Femme ; parce que ces Sauvages ne connaissent point de plus grand bonheur que celui d'être Père d'une nombreuse postérité. Ils estiment beaucoup plus les Filles que les Garçons, par la seule raison qu'avec un grand nombre de Filles & peu de Mâles, au moyen de la polygamie, on peuple une vaste étendue de pays. Lorsque les

Épous du Canada veulent se séparer , ils sont dans l'obligation de s'avertir huit jours auparavant. On apporte dans la cabane où le mariage s'est célébré , les petits morceaux d'une baguète qui a servi à la cérémonie , on les brûle , & le divorce est consommé ; les Enfans son également partagés entre les anciens Épous , & chacun a la liberté de se remarier : mais une sorte de bienfiance ne permet pas à la Femme de passer à de nouvelles noces , du vivant de son premier Mari. Une Femme qui n'est plus dans le cas de faire des Enfans , ne trouve point de Mari , & elle est réduite à adopter un Prisonnier-de guerre , qu'elle arrache à la mort , en déclarant qu'elle le prend pour Épous. Il y a des occasions , comme lorsqu'il s'agit de faire des conjurations pour guérir un Malade , où le Prêtre-médecin ordonne des danses où les Femmes & les Filles doivent se prostituer. Les Enfans des Canadiens sont élevés de bonne-heure à des exercices laborieux : avant l'âge de quinze ans ils manient l'arc & la flèche avec une adresse suprenante ; ils tuent au vol le plus petit oiseau , & suivent déjà leurs Pères à la terrible chasse de l'ours.

Chés les Sauvages *Nathes* , les Filles des Chefs ont un singulier privilège ; elles n'épousent jamais que des Hommes de famille obscure , & n'ont qu'un Mari à-la-fois ; mais elles ont la liberté de le congédier , & d'en prendre un autre : Si le Mari commet une infidélité , la Femme lui fait casser la tête. Elle n'est point soumise à cette loi ; & elle a droit

d'avoir des Amans , sans que son Mari puisse y trouver à redire.

Parmi les *Hurons* , chés quî la dignité de Chef est héréditaire , c'est le Fils de la Sœur qui succède à son Oncle , ou à son défaut , le plus proche Parent en ligne femelle. Si toute la branche vient à s'éteindre , c'est la Femme la plus âgée de la tribu qui choisit un nouveau Chef ; & si celui-ci est trop jeune pour commander , on lui donne un Régent qui gouverne en son nom. Chaque famille a auprès du Chef un Assistant qui veille à ses intérêts , & ce sont encore les Hurons qui nomment ces Députés , que souvent elles choisissent parmi les Femmes. Chés tous les Peuples de la langue Hurone , les Femmes ont la principale autorité (c'est le même climat que la France) , excepté chés les *Irokois d'Onnegout* , où le pouvoir est alternatif entre les deux Sexes : mais les Hommes , dans toute cette Nation , n'épargnent rien , en attribuant aux Femmes l'honneur du commandement , pour s'en réserver les droits réels. Dans les affaires de police , les Femmes délibèrent les premières , & le Conseil des Anciens décide. Chaque Tribu a son Orateur ; il y a des occasions où les Femmes ont une Oratrice , qui parle en leur nom (*).

(*) Dans la province de *Laplata* , au *Paraguay* , il y a quelque chose de plus singulier : les Jesuites-missionnaires ont établi que les Filles demanderaient les Garçons : ainsi , lorsqu'une Fille en trouve un à son gré , elle avertit le Père-missionnaire , qui fait le mariage.

Les Sauvages de l'Amérique septentrionale s'amuse souvent à un divertissement qu'ils appellent le *Jeu-galant*. On plante des poteaux au milieu d'une cabane, & chaque poteau est orné d'un petit paquet de duvet de différentes couleurs. Ce jour-là les Filles ne manquent pas de porter sur elles des flocons de duvet de la couleur qu'elles aiment. On danse, & le Garçon va détacher d'un poteau un-peu de duvet de la couleur de la Fille qui lui a plu, il le met sur sa tête, & danse autour de sa Maîtresse, en lui donnant par signe un rendez-vous. La fête dure toute la journée, & se termine par un festin ; mais pendant ce jour, il est rare, que malgré la vigilance des Mères, les jeunes Canadiennes ne puissent se rendre à l'endroit assigné par leur Galant.

AFRIQUE. Nous terminons par ce pays, qui a longtemps appartenu à la France, & qui est encore peuplé de Français, le tableau des mœurs Américaines, relativement au mariage.

La plupart des Peuples de cette partie de l'ancien monde, semblent être absolument différens des autres, nonseulement par la couleur presque généralement noire, mais encore par une conformation particulière. Nous avons déjà dit un mot des Nègres transplantés en Amérique ; il faut les considérer à-présent dans leur propre pays. Nous commencerons par les *Hottentots*, peuples de la pointe méridionale d'Afrique.

HOTTENTOTS.

C'est ordinairement à dixhuit ans que les jeunes

Hottentots se marient. Le Père du Garçon est chargé de faire la demande de la Fille sur lequel celui-ci a jeté les yeux. Ils se rendent tous-deux à la cabane du Père de la Future, ou à celle du plus proche Parent de qu'il elle dépend, & pour préliminaires, ils présentent du tabac à la compagnie. On se met à fumer, & lorsque les têtes commencent à s'étourdir par la force de la fumée, on entre en matière. La proposition faite, le Père de la Fille sort de la cabane, pour consulter sa Femme, qui loge en tout temps à part, dans une sorte de gynécée, & revient toujours avec son consentement. Reste à savoir si la Fille donne le sien : pour s'en assurer, on lui permet de passer la nuit avec son Prétendu, qui n'épargne vraisemblablement rien pour triompher de sa faiblesse. Lorsqu'elle résiste à cette épreuve, ce qui n'arrive presque jamais, elle devient libre d'accepter ou de refuser; mais si elle succombe, il faut qu'elle épouse le Jeune-homme. Après cette formalité, le jeune *Hottentot* se retire, & revient bientôt accompagné de tous ses Parens & de ses Amis de l'un & l'autre sexe, au *kraal* (village) de la Femme, où il est reçu avec de grandes démonstrations de joie. On tue un ou plusieurs bœufs; chacun se couvre de la graisse de l'animal, & se poudre de la poussière d'une herbe qu'ils appellent *bükkü* : Les Femmes se peignent le front, les joues & le menton de craie rouge, & l'on commence ensuite les singulières cérémonies du mariage. Tous les Hommes accroupis forment

un grand cercle autour du Marié , qui est placé au centre dans la même posture : Les Femmes s'arrangent de-même autour de la Mariée. Le Prêtre , ou Maître des cérémonies entre dans le cercle des Hommes , & pisse sur le Marié , qui fait avec ses ongles de profonds sillons sur la graisse dont il est couvert , afin de ne perdre que le moins possible de cette dégoûtante liqueur. Le Prêtre passe ensuite dans le cercle des Femmes , ou il accorde la même faveur à la Mariée ; & il va ainsi d'un cercle à l'autre , jusqu'à ce que ses ressources soient épuisées. Cette étrange cérémonie est accompagnée de beaucoup de bénédictions , pendant lesquelles il répète souvent : *Puissiez-vous vivre heureusement dans votre mariage ! Puissiez-vous obtenir un Fils avant la fin de l'année ! Puisse-t-il devenir aussi bon chasseur que bon guerrier !* Ceci fait , on met le bœuf en pièces ; on en fait bouillir une partie , & l'autre placée entre deux pierres rougies par un très-grand feu , est bientôt rôtie. C'est au milieu des Femmes que le Marié se place pour le festin ; mais on lui sert sa portion à-part. La viande est présentée dans des pots luisans de graisse : la boisson est le lait , ou l'eau pure ; jamais il n'y a de liqueurs fortes : on fume beaucoup de tabac , & la fête dure jusqu'à l'entière consommation des provisions. Les Hottentots ont l'usage de la polygamie ; mais rarement on les voit épouser plus de trois Femmes. Ils ne permettent pas l'union entre les Cousins au premier & au second degré ;

ceux qui en sont convaincus , quelque rang qu'ils tiennent dans la Nation , reçoivent une bastonnade mortelle. Lorsqu'un Père marie son Fils , il lui donne deux vaches & deux brebis ; quelquefois les Filles apportent en dot une vache , ou seulement deux brebis ; & si la Femme meurt sans Enfans , le Mari est obligé de les restituer à la famille. L'adultère est toujours puni de mort ; mais une loi constante permet le divorce , pourvu que le Mari en prouve la nécessité ; alors il devient libre , & peut épouser une autre Femme ; permission qui n'est pas toujours accordée à l'Épouse répudiée , pendant la vie du Mari qui vient de la quitter. Toute veuve qui passe à de secondes noces doit se couper la jointure du petit doigt , & continuer la même opération aux doigts suivans , chaque fois qu'elle prend un nouvel Épous. Il y a dans chaque kraal une Sage-femme , à laquelle pour salaire on ne donne que la nourriture & quelques petits présens. Aussitôt qu'une Femme sent des douleurs , le Mari doit abandonner sa cabane , sous peine de donner une brebis aux habitans de kraal , en forme d'amende. Si le travail est laborieux , on fait bouillir du lait & du tabac , & on en fait avaler à la Femme , qui est aussitôt délivrée. L'Enfant nouveau-né est sur-le-champ frotté avec de la fiente fraîche de vache , ensuite avec du suc de la tige de figuier , & enfin avec de la graisse de mouton ou du beurre fondu , que l'on soupoudre de bükkü ; ce qui forme une espèce de croûte. Si l'Enfant naît mort , ou meurt

en naissant, on quitte l'habitation, & l'on va s'établir dans une autre canton : S'il est né deux Jumeaus mâles, on se livre à la joie ; mais si ce sont deux Filles, on tue celle qui semble la plus laide : Si c'est un Garçon & une Fille, la Fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie vive, du consentement de tout le kraal. [*Il serait à souhaiter que les Auteurs qui nous ont transmis ces faits, nous eussent appris l'origine & le motif de ces horribles usages.*] Le kraff, ou la mante sur laquelle les Femmes accouchent, est enterré aussitôt par un Prêtre superstitieux, qui fait craindre quelque sortilège pour la Mère & pour son fruit. C'est la Mère qui a droit de donner un nom à son Fils, & elle lui donne ordinairement celui de l'animal qu'elle chérit le plus. Un Mari ne peut approcher de sa Femme qu'après que toutes les suites de sa couche sont entièrement passées : s'il n'a pas cette délicatesse, il doit donner un bœuf gras à son kraal pour se purifier : la Femme se purifie avec la fiente de vache & des onctions de graisse, & la première entrevue de deux Épous ne se fait qu'à l'aide de ces dégoûtantes préparations. On se persuade mal-à-propos en Europe que les Hottentots naissent avec le nez plat ; ils doivent cette difformité à leur Mère, qui au moment de leur naissance, commence à le leur aplatir avec le pouce ; parce qu'un nez aquilin est regardé dans ce pays-là comme la plus ridicule marque de laideur. Une coutume bien révoltante de ces Peuples, c'est que l'action dénaturée de battre sa Mère y est louée.

Un pays a longtemps existé ignoré du reste du GUINÉE. monde, quoiqu'il n'en fût point séparé par des mers, dont les Habitans tranchent avec l'espèce humaine connue, par la couleur, par la trempe de l'esprit & par les mœurs : c'est la *Guinée*, qui s'étend à seize degrés au-delà de la ligne, & à dix en-deçà ; contrée que les Anciens regardaient comme inhabitable, & qui pourtant était très-peuplée. Les Africains sont plus éloignés des Européens par la forme extérieure, que les Américains eux-mêmes.

Les Filles de cet Empire vont exactement nues MONOMOTAPA. jusqu'à leur mariage : aussitôt qu'elles sont Femmes & Mères, elles se couvrent le sein & toutes les autres parties du corps : La polygamie est permise ; mais la première Femme a toujours la supériorité sur les autres. Ce n'est que lorsqu'une Fille est nubile, & qu'elle a reçu les complimens d'usage à ce sujet, qu'on peut s'unir avec elle. L'Empereur du *Monomotapa* a un grand nombre de Femmes, mais il n'y en a que neuf qui soient honorées du titre de Reines : les unes sont ses Sœurs ou ses proches Parentes ; les autres sont choisies entre les Filles des principaux Seigneurs de la Cour. La première Impératrice est toujours désignée par le nom de *Mazafira* ; c'est elle qui est la patronne de la nation Portugaise établie dans ces cantons, qui lui donne le titre de Mère : la seconde par celui d'*Inahanda* ; elle a sous sa protection les Maures ou Musulmans : la favorite se nomme *Næbuisa* ; elle réside dans l'appartement de l'Empereur : la quatrième est appelée *Navenba* ; la cinquième

Navengare; la sixième *Nizingoapangi*; la septième *Nemongora*; la huitième *Niffani*; & la neuvième *Negaronda*. Chacune de ces Princesses a une cour particulière & aussi brillante que celle de l'Empereur; elles partagent avec lui l'autorité suprême, & ont comme lui le droit de punir & de récompenser. Elle ont leurs revenus qu'elles tirent des différentes Provinces affectées pour leur entretien. Il semble que ce Monarque ne conserve d'autre droit sur ses Épouses, que celui de les visiter lorsqu'il le juge à-propos.

▲AMAZONES

Il y a des *Amazones* dans l'état du *Monomotapa*; elles fournissent régulièrement un corps de six à sept mille Femmes, qui sont les meilleurs troupes de l'Empire: elles se brûlent la mamelle gauche, comme celles dont parle l'Histoire; & rien n'égale leur intrépidité & leur bravoure. Elles combattent à la façon des Parthes; elles décochent leurs flèches en fuyant, puis revenant sur leurs pas, & trouvant les Ennemis qui les poursuivent en desordre, elles les repoussent avec vigueur. Elles habitent un canton séparé, où elles reçoivent des Hommes de temps à autre, dans la vue d'avoir des Enfans: Les Enfans mâles sont allaités & renvoyés aux Pères, & les Filles restent sous la conduite de leur Mère, pour être élevées dans la profession des armes. Ceci montre que les *Amazones* dont parle l'Histoire peuvent avoir existé.

ANZIKOS.
JAGGAS.

L'Afrique est le pays des monstres pour les Animaux; & le peu que les Voyageurs nous ont appris des *Anzikos* & des *Jaggas*, prouve qu'elle l'est.

aussi pour les Hommes. Les Anzikos mangent de la chair humaine , on la vend publiquement à leur boucherie. Les Femmes des Riches sont assés bien vêtues & portent des fouliers ; celles des Pauvres n'ont qu'un simple pagne , & vont sans chaussure : toutes sont bien prises dans leur taille , extrêmement agiles , & ne manquent pas d'agrémens : mais elles sont cruelles au-point qu'elles se débarrassent leurs Enfans les unes aux autres pour s'en régaler.

Quant aux *Jaggas* , tous les Voyageurs en font un portrait des plus affreux : ils sont voisins des *Anzikos* , & répandus dans une grande partie de l'Afrique depuis l'Abyssinie au nord , jusqu'au pays des Hottentots au sud. Ils sont nomades, & mènent leurs Femmes avec eux. Ces Africaines portent leurs cheveux avec des hauts toupets* , entremêlés de coquilles : elles se frottent le corps de musc , & une des beautés qu'elles ambitionent , c'est d'avoir quatre dents de moins , deux enhaut & deux enbas ; celles qui n'ont pas le courage de se les arracher sont l'objet du mépris de la Nation. Tous les Enfans qui naissent de ces Femmes sont inhumainement enterrés au moment de leur naissance , ou dévorés par les Voisins qui peuvent s'en emparer : mais afin de ne pas laisser dépérir la Nation , ils élèvent parmi eux les Enfans des Prisonniers qu'ils ont faits : Ainsi , il n'a que les Esclaves qui aient une famille & qui élèvent de la postérité : dès que ces Enfans peuvent se passer de leurs Parens , ils sont incorporés aux *Jaggas* , qui

* C'est
comme ici.

font tuer le Père & la Mère comme inutiles , & on étale leur chair à la boucherie. Les nouveaux Jaggas ne font pourtant réputés citoyens , que lorsqu'ils ont apporté la tête d'un Ennemi ; alors on leur ôte le colier , qui est le symbole naturel de leur esclavage. On prétend que ce fut une Reine de cet abominable Peuple qui établit l'usage qui règne aujourd'hui : elle se nommait *Ten-ban-Dumba* : cette Héroïne , ou plutôt cette Furie , après avoir mérité par le meurtre de sa Mère & par ses talens militaires de commander aux Jaggas , voulut leur donner des lois qui étouflassent en eux tout sentiment d'humanité : Pour les faire recevoir , certaine que la superstition seule est capable de faire taire la nature , elle l'appela à son secours : Elle assembla ses Soldats , & leur fit cette harangue : — *Amis , je vais vous initier dans les mystères des Jaggas vos Ancêtres ; je vais vous en apprendre les rites & les cérémonies , qui vous mettront au-dessus de toutes les faiblesses , vous délivreront de tous les embarras , vous rendront riches , invincibles , & sèmeront votre carrière de plaisirs : Brisez tous les liens du sang , qui ne servent qu'à vous rendre lâches & pusillanimes*—. Alors se faisant apporter son Fils , encore enfant , elle le mit dans un mortier , & le pila vif , aux yeux de toute l'armée. Après l'avoir réduit en une espèce de bouillie , elle y joignit des herbes & des racines , en fit un onguent , & s'en frotta tout le corps. Ses Soldats , sans balancer , suivirent son exemple ; ils massacrèrent leurs Enfans pour le même usage ;

ce qui est devenu comme une loi inviolable pour la Nation , toutes les fois qu'elle entreprend une guerre. Cette Reine exécrationnable voulut qu'on préférât la chair humaine à toute autre nourriture , les Femmes exceptées : mais la défense ne fit qu'augmenter l'envie d'en manger : & il y a aujourd'hui (dit-on) des Chefs , qui font tuer tous les jours régulièrement une Femme pour leur table. Une autre loi de ce Peuple , c'est qu'on réserve toutes les Femmes stériles pour être immolées aux funérailles des Chefs ; cette même loi permet encore aux Mari de ces Femmes de les tuer & de les manger. Une autre loi faisait un devoir d'une chose très-indécence en présence de toute l'armée *.

* On l'a rapertéedans le Pornographe.
CONGO.

Les Habitans du Congo se font apeler *Mosicongos* : Autrefois ces Peuples prenaient leurs Femmes à l'essai , afin d'éprouver s'ils pouvaient espérer de vivre tranquillement avec elles , & lors de l'introduction du Christianisme , les Missionnaires n'ont pas eu peu de peine à leur faire abandonner cet usage ; ils disaient , qu'il était favorable au bien de la société , & aux douceurs qui doivent naître de l'union des deux sexes : Mais la Religion ne peut vaincre le climat ; pour se dédomager , lorsqu'ils sont mariés , ils prennent autant de Concubines qu'ils en peuvent entretenir. Tous les Mosicongos qui ne sont pas chrétiens , ou qui s'embarrassent peu des remontrances des Missionnaires , conservent leurs anciennes coutumes. Les Parens d'un Jeune-homme envoient à ceux d'une Jeune-fille , un présent qui passe pour douaire ,

& leur font proposer leur alliance : ce présent doit être accompagné d'un flacon de vin de palmier , qui est bu nécessairement avant que le présent soit accepté ; car le refus qu'on ferait de boire , passerait pour un outrage. La réponse faite , le présent accepté , la Fille , en présence des Parens & des Amis , est remise entre les mains de son Amant : Si aubout de quelques semaines ce dernier est mécontent de son choiſ , il renvoie la Fille , & reprend son présent , à-moins que la faute ne vînt de son côté ; car pour-lors on ne lui doit aucune restitution. De quelque valeur que soit le présent , le Père de la Fille doit paraître s'en contenter , s'il ne veut passer pour avoir vendu son sang ; mais il y a une espèce de loi qui règle le don suivant les richesses des Persones qui le font. Un Mosicongo mécontent de sa Femme , & qui ne prétend pas perdre ce qu'il a donné pour l'obtenir , est en droit de la céder à quelque Jeune-homme de sa famille. Cette infâme pratique est autorisée par les lois du pays , & rarement les Missionnaires peuvent en empêcher la consommation. Les Femmes prennent aussi volontiers des Maris à l'essai , & encore plus inconstantes que les Hommes , ce n'est souvent qu'après un grand nombre d'expériences qu'elles se fixent. Le scrupule que se font les Pères & les Mères de contraindre leurs Filles dans le choiſ d'un Mari , a perpétué cette coutume. Un Fille qui laisse prendre sa pipe par un Homme , & qui lui permet de s'en servir un moment , lui donne

des droits sur elle , & s'engage à lui accorder ses faveurs. Un Homme convaincu d'adultère , doit payer au Mari la valeur d'un Esclave , & la Femme doit demander pardon de son crime , ou s'attendre à être répudiée. Le Mari est obligé de se pourvoir d'une maison , de vêtir honnêtement sa Femme & ses Enfans ; d'émonder les arbres , de défricher les terres , & de fournir le ménage de vin de palmier. Les Femmes pourvoient à tout ce qui regarde la nourriture , & vont seule au marché , soit pour vendre , soit pour acheter. Pendant la saison des pluies , qui dure environ trois mois sous la Zone-torride , elle vont travailler aux champs jusqu'à midi , & pendant ces matinées les Hommes se reposent : à leur retour , elles préparent le dîner , & s'il y manque quelque chose , il faut qu'elles se le procurent aux dépens de leur propre bourse ou par échange. La Femme & les Enfans ne mangent qu'après le Maître du logis , & toujours debout , parce que les Mosicongos prétendent que la Femme est faite pour servir l'Homme & pour lui obéir. Si une Fille était surprise par ses infirmités lunaires , lorsqu'elles commencent pour la première-fois , elle serait dans l'obligation de demeurer dans la même place où elle se trouverait , jusqu'à-ce que quelqu'un de sa famille vînt la prendre pour la conduire à la maison paternelle : alors séparée du commerce de tout le monde , elle reste deux ou trois mois avec une Esclave dans une hute , où elle doit se laver six fois le jour au-

moins, & se froter d'un onguent composé d'une certaine poudre. Les Femmes, pendant leurs grossesses, se lient les reins jusqu'aux genous d'un cercle d'écorce. Les Voyageurs disent, qu'aux funérailles, après les gémissemens d'usage, on se met à table, & qu'on ne la quitte que pour danser : le bal fini, tous les Assistans se rendent dans un lieu indiqué, où les deux sexes dans l'obscurité ont la liberté de se mêler sans distinction. Il y accourt même des Étrangers, au bruit des tambours qui annoncent cette infâme cérémonie; de-sorte que les Mères ne peuvent souvent retenir leurs Filles, & les Maîtres leurs Esclaves. Mais ce qui met le comble, c'est que si le Mort est un Homme, la Veuve se prostitue à tous ceux qui lui demandent ses faveurs, avec la condition de ne pas proférer une parole pendant qu'on est seul avec elle. Autrefois le Roi de Congo épousait beaucoup de Femmes, mais depuis sa conversion, il n'en a plus qu'une, qu'on appelle *Mani-mon-bada*; il se dédommage de cette contrainte par un grand nombre de Concubines. Les revenus de la Reine consistent dans une taxe sur la longueur des lits de tous les Sujets du Royaume : cette taxe est fixée à la valeur d'un Esclave par aune. On parle assés mal de la vertu de cette Princesse & de la conduite de ses Dames; pour obtenir leurs faveurs, il ne faut que les rechercher, & escalader hardiment les murs du Palais. Jadis les funérailles des Rois étaient honorées par le sacrifice de douze Jeunes-filles;

filles ; mais le Christianisme a détruit cette coutume barbare. Depuis l'introduction des Portugais au Congo , les Femmes des principaux de ce pays , ont pris le luxe des Dames de Lisbonne.

Les *Angolais* épousent plusieurs Femmes , dont ANGOLAI la première jouit d'une grande supériorité sur les autres , jusques-là qu'elle peut les vendre. Celle qui est devenue Mère , doit être séparée de son Mari jusqu'à-ce que l'Enfant ait des dents. Les Femmes à Angola se mêlent du commerce , & font toutes les affaires du dehors , tandis que leurs Maris , tranquilles dans la maison , s'occupent à filer & à faire des étofes. Elles sont jalouses à l'excès , & capables de déchirer une Rivale de leurs propres mains. Quelques Voyageurs leur attribuent le bizarre usage de tourner le derrière à la lune naissante ; en haine , disent-elles , de ce que cette Planète est la cause de leurs infirmités périodiques.

L'histoire d'une Reine d'Angola, nommée *Anna-Singa*, est assez curieuse pour mériter d'être rapportée. Cette Princesse avait été élevée dans la Religion chrétienne par les Portugais : mais à la mort de son Père sans Enfants mâles, elle voulut recevoir la couronne avec les cérémonies de l'ancienne Religion ; ce qui révolta les Portugais ; ils placèrent sur le trône un Cousin d'Anna , & la forcèrent , elle & les Nobles de son parti , à fuir dans les deserts. Elle fit de vains efforts pour vaincre ses Ennemis , & perdit contre eux plusieurs batailles : mais on assure qu'elle fut plus heureuse dans l'intérieur des terres ,

où elle entendit ses conquêtes , du côté du pays des Jaggas. Passionnée (dit-on) pour la gloire des armes , elle ne se montrait à ses Sujets qu'en habit d'Homme , & lorsqu'elle avait vaincu ses Ennemis , ils étaient assurés de sa protection ; jamais elle ne souffrait qu'on leur fît aucun tort. Souveraine absolue d'un Peuple errant , elle consultait le *Mauvais-principe* avant que de former aucune entreprise , & lui faisait le sacrifice de la plus belle Fille qu'elle avait pu découvrir. Dans ces affreuses cérémonies , elle se couvrait le corps de peaux de bêtes féroces , portait une épée suspendue au cou , une hâche à la ceinture , & un poignard dans la main : prenant alors une plume , elle la passait au travers de son nez par une ouverture qu'elle y entretenait , & faissant la victime , elle lui coupait la tête de sa propre main , & avalait une gorgée de son sang. Son exemple était imité par les Chefs de la Nation. Aulieu d'avoir un Mari , cette Femme extraordinaire entretenait soixante Jeunes-hommes , auxquels elle permettait d'avoir d'autres Femmes , à-condition de tuer tous les Enfans qui naîtraient d'elles : Ces cruels Ministres d'une barbarie sans exemple , étaient toujours couverts d'habillemens de Femme , & en portaient les noms ; tandis que la Reine en habit d'Homme , affectait de prendre un nom masculin , & avait défendu , sous peine de mort , de s'exprimer autrement lorsqu'on parlerait d'elle. Nous tenons tous ces détails de *Fuller* , capitaine Holandais , & témoin oculaire.

Les mariages des *Loangois* n'ont rien de particulier, si ce n'est que lorsqu'une Fille s'est laissée séduire avant le mariage, elle doit paraître à la cour avec son Amant, avouer sa faute, & demander pardon au Roi, qui l'accorde. Cette absolution n'a rien d'humiliant, mais elle est d'une nécessité indispensable; une Fille qui négligerait ce devoir, exposerait son pays à une affreuse sécheresse, qui causerait sa ruine. Rarement les *Loangois* épousent plus de deux ou trois Femmes, qui sont moins leurs compagnes que leurs Esclaves, & qui sont chargées de tout le fardeau du ménage. Les Femmes du Roi sont au nombre de cinq à six mille. C'est dans ce pays qu'on fait l'épreuve de la fameuse liqueur *bonda*: jamais les *Loangois* ne peuvent s'imaginer qu'on soit mort naturellement; à chaque décès, ils consultent leurs *Mokissos* ou *Fétiches*, qui sont leurs idoles: si l'*Enganga* ou Prêtre ne dit pas que ce sont les *Mokissos* qui ont envoyé la mort, on soupçonne les Hommes, on tire au sort les quartiers de la Ville, & le Prêtre le fait tomber sur celui où demeurent ses Ennemis: lorsque le quartier est découvert, on tire encore le sort, & un Homme de chaque rue boit la *bonda* pour ses Voisins: cette liqueur est composée du jus d'une racine grosse comme la cuisse, & longue d'environ six pouces; l'eau dans laquelle elle a infusé devient aussi amère que le fiel; celui qui en boit, s'il est coupable, tombe à terre sans connaissance (& on tombe toujours, si l'on est ennemi

du Prêtre, ou qu'on ne l'ait pas payé, parce qu'il a soin de donner une infusion plus forte.) Les Femmes du Roi ne sont pas exemptes de cette épreuve, lorsqu'elles sont soupçonnées d'adultère; mais si elles sont enceintes, on fait avaler la fatale liqueur à une Esclave, qui, si elle tombe, est condamnée au feu, & sa Maîtresse est enterrée vive. Entre toutes ses Femmes, le Prince en choisit une, à laquelle il défère le titre de Mère; mais il faut qu'il choisisse bien, car c'est une souveraine qu'il se donne: Dans toutes les affaires importantes, il doit prendre son avis: s'il l'offense, ou s'il refuse de se prêter à ses desirs, elle a droit de lui ôter la vie de ses propres mains. Lorsque son âge lui laisse encore quelque goût pour le plaisir, elle est maîtresse de se choisir un Amant, & les Enfans qui peuvent naître de ce commerce, sont comptés parmi ceux du sang Royal. Ce sont les Enfans de la Sœur aînée qui succèdent au trône.

BENIN.

La pluralité des Femmes en est usage parmi les *Béninois*, & leur nombre n'a de règle que le caprice, l'amour ou les facultés du Maris. La demande faite au Père de la Fille, (qui est toujours accompagnée de quelques présens) la Future est conduite chés le Mari, sans autres formalités. Au lieu de donner un festin dans sa maison, le Nouveau-marié envoie une portion à chacun de ses Amis. Les Nègres en-général ne sont réellement jaloux que de leurs Compatriotes, car ils permettent à leurs Femmes, toutes sortes de

libertés avec les Européens (ce qui est assés dans la nature.) Ce sont les Femmes qui sont chargées de tout le fardeau du ménage ; elles vendent achètent, prennent soin de leurs Enfans, préparent la nourriture, & cultivent la terre. Celles qui sont malheureusement stériles deviennent l'opprobre de la nation. L'Épouse , pendant sa grossesse , cesse de prendre place au lit nuptial : Si elle accouche d'un Enfant mâle , il est d'abord présenté au Roi , comme appartenant à la couronne : si c'est une Fille, elle reste avec son Père jusqu'à ce qu'elle soit nubile , temps où il lui est permis de disposer d'elle à son gré. Les deux sexes reçoivent la circoncision ; & quelque douloureuse que soit cette opération , elle l'est beaucoup moins que certaines incisions que l'on fait sur le corps , pour y former diverses figures inéfaçables. Une chose bien étrange , c'est que tandis que dans la Capitale du Royaume de Benin , on regarde comme le plus heureux augure la naissance de deux Jumeaus , dans la ville d'Arébo , quoique dépendante du même État , une Femme qui met deux Enfans au monde de la même couche , est sacrifiée avec ses deux Fruits , en l'honneur d'un certain Dieu méchant , révééré dans une forêt voisine. On peut racheter la Femme en lui substituant une Esclave , mais rien ne peut sauver les deux Enfans. Le bois , où reside ce Dieu , est si sacré pour les Nègres , qu'il ne permettent d'y pénétrer ni à leurs Femmes , ni aux Peuples des autres cantons. Il est permis aux Hommes de vendre

aux Européens pour Esclaves, leur Femmes, s'ils en sont mécontents. Le Fils aîné est seul héritier : il doit assigner une subsistance à sa Mère : quant aux autres Femmes de son Père , il a droit ou de les vendre , ou de les mettre au rang de ses Épouses , ou de les faire travailler à son profit comme esclaves. Un Mari qui a convaincu sa Femme d'adultère , peut lui faire donner la bastonade , & la chasser de sa maison ; mais depuis que les Européens font la traite des Nègres , le Mari offensé se contente de la vendre : par une loi fort sage , ce Mari acquiert un droit entier sur les biens du Complice de l'Adultère. Les Seigneurs de la cour se vengent plus cruellement lorsqu'ils trouvent leurs Femmes dans une galanterie ; ils poignent les deux Coupables , après les avoir exposés liés ensemble sur le sable au soleil brûlant de ces climats , dont l'excessive chaleur fait fondre leur graisse ; ensuite ils abandonnent les deux cadavres aux bêtes farouches. Si l'accusation d'adultère n'est pas bien prouvée , les Accusés sont admis à se purger par certaines méthodes établies : on les conduit devant le Prêtre , qui leur percera la langue avec une plume de coq : si la plume pénètre aisément , c'est une marque d'innocence ; si elle s'arrête au milieu des fibres , il ne faut pas d'autre conviction. Dans une autre épreuve , le Prêtre (qui est toujours un fripon) prend un morceau de terre , qu'il paîtrit avec sept ou neuf plumes , que l'Accusé ou l'Accusée doivent tirer successivement. Si elles sortent sans

peine , c'est une preuve d'innocence ; dans le cas opposé , la conviction est complète. Une troisième épreuve, consiste à cracher dans les yeus des Accusés le jus de certaines herbes ; s'il n'en ressentent aucune douleur , il sont renvoyés libres ; si les yeus paraissent rouges & enflâmés , ils sont condamnés à l'amende. Un anneau de cuivre rougi au feu , & appliqué sur la langue de celle qui est soupçonnée d'adultère constitue la quatrième épreuve ; si la langue est brûlée , la Femme est déclarée coupable. Le serment est la cinquième épreuve : L'Accusé , après l'avoir prononcé , est jeté dans la rivière , qui a la propriété d'engloutir les Coupables , & de rejeter doucement les Innocens , quand ils ne sauraient pas nager : mais tous les Nègres sont bons nageurs , & se parjurent sans scrupule ; ainsi cette épreuve est celle de faveur , elle ne leur fait courir aucun danger ; les autres sont aussi facilement éludées , moyennant un petit présent au Prêtre ; il n'y a de vrai danger , que lorsque l'Accusateur en a fait secrètement un plus considérable. La parure des Béninoises est recherchée ; elles portent de longs paniers de calico , de diverses couleurs , qui sont fermés pardevant avec des boucles : la tête & les épaules sont couvertes d'une mantille ; ou d'un voile d'une aune de longueur : leur cou est chargé de coliers de corail , & l'on voit à leurs bras & à leur jambes une multitude de petits cercles brillans : elles portent au doigts quantité d'anneaux : elles ajustent leurs cheveux en grandes &

petites boucles , & elles en forment sur le sommet de la tête une espèce de crête de coq , qui a beaucoup d'agrément. Les Filles vont nues jusqu'au mariage , à-moins qu'on n'ait obtenu du Roi la permission expresse de leur faire porter des habits ; ce qui passe pour une grande faveur.

ARDRA. Il est inutile de répéter que la pluralité des Femmes est d'usage parmi les *Ardayens*. L'Épouse du Roi a la prérogative de pouvoir vendre les autres Femmes de son Mari , pour suppléer à ses besoins , s'il refuse d'y satisfaire : les Grands-seigneurs épousent des Filles de qualité qui n'ont pas plus de dix ans : ils les rangent dans la classe de leur Servantes jusqu'à ce qu'elles soient en état de passet à l'état de Femme : Tant qu'elles sont Filles , elles restent exactement nues , & elles ne couvrent ce que la pudeur oblige de cacher, qu'au temps où la consommation du mariage est fixée. Ces Femmes n'ont jamais plus de deux ou trois Enfans , & les mariages n'exigent aucune cérémonie remarquable : Les Nègres ne peuvent concevoir que leurs Femmes mettent deux Enfans à-la-fois , sans être adultères. Les Ardayennes ont de la coquetterie & beaucoup de propreté ; elles n'épargnent aucun soin pour plaire à leurs Maris, qu'elles connaissent pour délicats autant que lascifs.

JUIDA. Les *Juidaiëns* sont les plus polis des Nègres , & le cérémonial de leurs visites ressemble assés à celui des Chinois. Le respect des Enfans pour leurs Pères & celui des Femmes pour leurs Maris est

porté aussi loin qu'il peut aler : les premiers & les secondes ne reçoivent rien d'eux sans se mettre à genoux, & sans employer les deux mains ; ce qui est regardé comme la plus grande marque de soumission : s'ils leur parlent , c'est toujours en se couvrant la bouche avec la main , dans la crainte de les incomoder de leur haleine. Par décence , les deux sexes s'accroupissent pour uriner , & toute Femme a droit de faire mettre à l'amende un Homme qui se découvrirait devant elle pour satisfaire aux besoins naturels. On est laborieux au Royaume de Juida ; ce qui est un grand phénomène sous un climat si chaud ! une émulation louable entre les deux sexes , fait qu'il n'y a personne d'oisif : tandis que les Hommes s'occupent du labourage , filent le coton , font des étofes , des calebasses , des instrumens de bois ou de fer , des zagayes &c , les Femmes brassent de la bière , préparent les alimens , ou portent au marché les fruits de leurs travaux & de ceux de leurs Maris. Les deux sexes sont assez décentement vêtus : les Femmes ont plusieurs pagnes fort courts , qui se ferment sur le ventre avec une boucle : Mais elles sont nues jusqu'à la ceinture ; & personne ne se couvre la tête , si ce n'est quelques Nègres opulens qui mettent des chapeaux à la française : Les Filles , jusqu'au temps de leur mariage , ne cachent aucune partie de leurs corps , dont rien n'a gâté les belles proportions : car il paraît que le double motif de marquer la différence des Femmes & des Vierges , &

de maintenir ces dernières dans la sagesse , apporté les Juidaiëns , d'ailleurs décens , à faire aler nues toutes les Jeunes-filles. Un simple Habitant de ce Royaume a quelquefois quarante Femmes ; ce qui vient de ce que le second-sexe y abonde beaucoup plus que le premier : Les Chefs en entretiennent jusqu'à trois ou quatre cents , & souvent le double , & le Roi n'en rassemble jamais moins de trois ou quatre mille. On troque assés chèrement les bestiaux & les marchandises contre des Femmes , qui sont à bon-marché ; si on ne les trouve pas vierges , on est libre de les congédier , & de reprendre ce qu'on a donné pour les obtenir. Cependant une Fille qui a fait ses preuves de fécondité , est fort courue des Hommes , qui espèrent qu'elle leur donnera un grand nombre d'Enfans ; d'ailleurs ces sortes de Filles se donnent à qui veut bien les épouser , & on ne les achète par aucun présent. Pour contracter mariage , il suffit de demander une Fille à son Père : lorsqu'on est d'accord sur le troc , les Parens de la Future la conduisent à la maison du Mari , qui lui présente un-pagne neuf (& c'est ordinairement le premier qu'elle porte) , on tue un mouton pour le festin , & le Mari le mange avec les Parens mâles des deux familles ; car les Femmes ne se mettent point à table avec les Hommes : il a seulement l'attention d'en envoyer une portion à sa Nouvelle-épouse , pour qu'elle la mange avec sa Mère & ses Parentes les plus proches. Les Mariages entre Esclaves exigent encore moins de cérémo-

nies ; il suffit du consentement des Maîtres pour coucher avec une Fille, la regarder comme sa Femme, ou comme Concubine : telles étaient les unions des Ilotes chés les Lacédémoniens , & ceux que *Caton* leur Imitateur autorisait dans sa maison. Les Enfans qui proviennent des Nègres Esclaves , appartiennent au Maître du Mari , s'ils sont mâles , & les Filles à celui de la Femme. Les Juidaiëns sont extrêmement jaloux ; il n'est permis ni de toucher les Femmes , ni même de lever les yeux sur elles : lorsqu'un Homme du commun entre chés un grand Seigneur , il doit crier *Ago* , terme qui avertit les Femmes de se retirer ; la bastonnade est la punition réservée à ceux qui ôsent enfreindre cette loi. Les deux sexes jouissent d'un égal privilège de se quitter par le divorce : Un Mari qui répudie sa Femme , en est quitte pour payer aux Parens le double de ce qu'il leur en a coûté pour les frais du festin : si c'est la Femme qui quitte son Mari , elle est tenue de lui restituer tout ce qu'il a dépensé pour la noce. Pendant leurs infirmités , les Femmes observent la retraite dont nous avons déjà parlé , & elles ne reviennent auprès de leur Mari , que bien purifiées par des bains fréquens. Il est rare que les Juidaiënnnes mettent au monde plus de cinq ou six Enfans ; elle commencent à être fécondes à onze ou douze ans , & cessent à vingt-six environ. Comme à compter depuis les Femmes du Roi , jusqu'à celles des moindres Particuliers , toutes sont dans le cas de mener une vie extrêmement laborieuses

cette continuelle sujétion engage quantité de Filles à prendre le parti du libertinage. C'est à la faveur du grand nombre de Femmes qu'entretiennent les Habitans de Juida, que ce petit Royaume est si peuplé; il s'y trouve des Pères-de-famille qui ont jusqu'à trois cents Enfans; ceux qui ne s'en voient que la moitié de ce nombre se craient malheureux: il est arrivé à un Gouverneur de Province, de repousser un puissant Ennemi avec le seul secours de ses Fils, & de ses Petitfils & de ses Esclaves. Affés communément il se vend un millier de Nègres au marché de Juida pour les traites d'Europe. A la mort d'un Père, le Fils aîné hérite de tous ses biens, & mêmes de ses Femmes, avec lesquelles il commence à vivre en qualité de Mari, sa Mère & sa Grand'mère maternelle exceptées. [*Voyez pour les mœurs de ces Nègres, relativement aux Femmes-publiques & au Filles consacrées au service du Serpent fétiche, le PORNOGRAPHE, p. 297 & suiv.*] Les Juidaïennes ont des Prêtresses, nommées *Bétas*, qui se font apeler les Enfans de Dieu: Elles sont mariées, & sont les seules de la Nation qui maîtrisent leurs Maris. Ces *Bétas* sont élues tous les ans, & les Maris ne peuvent s'opposer à l'élection, quoiqu'ils la redoutent. Lorsqu'un Particulier est convaincu d'adultère, & que le Roi a prononcé sa Sentence de mort, s'il n'est pas arrêté, on le cherche, & si on le trouve, il est affomé au même lieu, & son corps reste exposé à la vue du Public jusqu'à ce qu'il soit entièrement

pourri , ou que les bêtes carnacières l'aient dévoré. Pour justifier cette rigueur , le Roi dit à un Européen , *Que si l'adultère n'était pas puni de la sorte, le repos des familles serait troublé continuellement, & que c'est au peuple à profiter de ces exemples, pour ne jamais souiller le lit d'autrui.* Ce Prince se sert souvent de ses Femmes pour exécuter ses sentences : il en envoie trois ou quatre cents piller les terres & la maison du Condanné. Le Galant d'une Femme du Roi , lorsqu'il est convaincu , est conduit au lieu du suplice , & placé sur une petite élévation , où il sert pendant quelque temps de but aux Grands de la Cour , qui s'exercent à lancer sur lui leurs zagayes ; ensuite , aux yeus de la Coupable , on coupe à ce Malheureux la partie qui l'a rendu criminel , & on l'oblige de la jeter elle-même au feu. Quelquefois ils sont tous-deux précipités dans une fosse profonde , où on les arrose par degrés d'eau bouillante , & on les ensevelit sous des monceaux de terre. D'autres fois , on lie l'Amant à une broche de fer , & on le fait rôtir , tandis que sa Complice , placée tout près du feu , est grillée par la graisse de l'Homme , dont les autres Femmes du Roi sont contraintes de l'asperfer , jusqu'à ce qu'elle soit expirée.

Les Femmes de ce pays sont d'une taille moyen. CÔTE-D'OR
ne , & d'un embonpoint raisonnable : Elles ont la tête ronde & petite ; les yeus vifs , le nez retroussé & voluptueux ; les cheveux longs & frisés ; la bouche petite ; les dents blanches & bien rap-

gées ; la gorge pleine , & le sein parfaitement beau. Elles sont fort adonnées à l'amour , très-intéressées , & leur commerce est d'autant plus dangereux , qu'il n'y a point de Femmes au monde qui sachent prendre autant de pouvoir sur leurs Amans. A trente ans , leur teint est dans sa plus brillante noirceur ; il commence à jaunir à soixante. Entre les bonnes qualités de ces Noires , on doit compter le tendre attachement qu'elles ont pour leurs Enfans , l'intelligence qu'elles mettent dans les affaires de leur ménage , & leur extrême propreté. Quoique les cérémonies du mariage soient les mêmes , quant au fond , à la Côte-d'or , que dans le reste de la Guinée , on y remarque quelques circonstances particulières. Le Père prend soin de chercher une Épouse à son Fils , si le Jeune-homme n'a pas déjà eu cette précaution. Lorsque tout est réglé du côté de l'intérêt ; c'est-à-dire , lorsque le Père de la Fille a obtenu ce qu'il exigeait pour la livrer , on fait venir un Prêtre des Fétiches , pour recevoir le serment des Épous. La Femme jure d'aimer son Mari , & de lui être fidelle : Le Mari jure d'aimer sa Femme , mais il ne parle point de fidélité. Les Parens des deux côtés se font réciproquement de petits cadeaux ; on passe tout le jour à se réjouir ; la nuit venue , le Mari ouvre à sa Femme l'entrée de sa maison , & le mariage est consommé. Il est rare qu'un Père donne quelques provisions à son Fils pour commencer son nouveau ménage ; celui-ci n'y apporte ordinai-

rement que ce qu'il a pu amasser par ses épargnes & par son industrie : La Fille a presque toujours pour dot quatorze florins en poudre d'or ; & si la famille est opulente , on ajoute à cette petite somme, une demie-once d'or pour acheter du vin de palmier , qui sert à enivrer toute l'assemblée. Si la Femme vient à quitter son Mari , il est en droit de répéter contr'elle tous les frais qu'il a avances pour la noce ; mais si c'est lui qui la congédie , il lui rend ce qu'elle a apporté. Quelquefois on marie les Filles avant qu'elles soient nubiles ; alors elles sont conduites trois nuits de-suite au lit du Mari , par deux Matrones , qui doivent les conserver chastes ; puis on les remet entre les mains de leurs Parens pour y demeurer jusqu'au temps de la consommation. Il se trouve des Nègres qui ont jusqu'à trente à quarante Femmes , & ils obtiennent de la considération à-proportion du nombre d'Enfans qu'elles leur donnent. Toutes ces Femmes & Concubines s'occupent à cultiver la terre, excepté deux , lorsque le Mari est assez riche pour le permettre. La première se nomme par les Européens *Mughere-grande* , & elle est chargée du soin du ménage : la seconde , apelée *Bossum* , en langue du pays , est ordinairement quelque belle Esclave achetée fort chère : celle-ci est consacrée au Fétiche de la famille , & par-là , elle tient à la religion des Nègres ; elle a le privilège exclusif de coucher avec le Mari le jour de l'anniversaire de sa naissance , le jour de la fête du Fétiche , le jour du repos , qui est le mercredi chés les Nègres idolâtres. C'est

de la *Boffum* que le Mari est particulièrement jaloux. Le Voyageur *Boffman* assure, que lorsqu'un Nègre veut prendre une nouvelle Femme, il est obligé d'acheter le consentement de la *Mughere-grande*; & *Artus* prétend que toutes ces Concubines ont la liberté de se choisir un Amant, sans que le Mari soit en droit de le poursuivre en justice. La première Femme a le privilège de passer trois nuits chaque semaine avec son Mari; & comme la *Boffum* est en possession de la quatrième, il n'en reste que trois au Mari, qu'il distribue à son petit Sérail avec beaucoup d'égalité, pour éviter les querelles & les jalousies domestiques. Lorsque la *Mughere-grande* est parvenue à un âge avancé, le Mari en choisit une autre, & l'ancienne est reléguée parmi les Servantes. Aussitôt qu'une Noire a des indices sûrs de grossesse, elle est traitée par son Mari avec les plus grandes attentions, & l'on fait de riches dons aux Fétiches de la famille pour la délivrance. Quelques jours après, on la conduit sur le bord de la mer, suivie d'une multitude d'Enfans, qui lui jettent quantité d'ordures: on la lave avec soin; & on est persuadé que sans cette ridicule cérémonie, la Mère, l'Enfant qu'elle porte, ou quelqu'un de la famille mourrait avant le terme ordinaire. Les Femmes de la côte-d'or accouchent sans pudeur en-présence de la plus nombreuse assemblée. Rarement elles sont plus d'un quart-d'heure en travail, & jamais on ne les entend pousser un cri. Sitôt qu'elles sont délivrées, on

leur

leur présente un breuvage composé d'huile de palmier, de poivre de Guinée, & on les laisse dormir quelques heures. Elles se lèvent ensuite, lavent leur Enfant avec beaucoup de soin, le chargent sur leur dos, & retournent au travail. Les Enfans des deux sexes courent nuds & en liberté jusqu'à douze ans : à cet âge, les Filles commencent à faire des paniers, des nates, des bonnets, & tout ce qui est nécessaire dans le ménage : on leur montre à teindre en diverses couleurs, à broyer le maïs, & à faire des pâtes, qu'elles vendent au marché : une parti du profit qu'elles en retirent, sert à former la dot dont nous avons parlé : car il ne faut pas imaginer que ce soit le Père qui la donne ; il vend sa Fille, & ne lui donne rien ; souvent ses Enfans font son unique richesse. Une Femme n'a point de part à l'héritage de son Mari, quoiqu'elle en ait eu des Enfans : tout ce que le Mari possédait passe à son Frère ; s'il n'y a pas de Frère, le bien remonte au Père. Un Mari doit restituer aux Frères, ou au neveux de ses Femmes tout ce qu'il a reçu d'elle. Une Femme veuve doit pourvoir à sa subsistance & à celle de ses Enfans : Comme le Fils de la Concubine d'un Nègre tomberait dans l'esclavage des Héritiers après la mort de son Père, celui-ci a grand soin de l'affranchir pendant sa vie ; & alors personne ne peut lui disputer les privilèges de la liberté. Il subsiste parmi les Nègres une loi dont il ne peuvent rendre raison, & dont ils ne connaissent pas l'origine ; c'est

que l'Aîné des Fils est de droit héritier du Frère de sa Mère, & que l'Aînée des Filles hérite de sa Tante maternelle. Cette loi est inviolable. Au retour du convoi d'un Mari, toutes les Femmes se rendent à une rivière; elles y entrent jusqu'au nombril, & s'y lavent en poussant des cris & des sanglots; ensuite quelques-unes d'entr'elles se détachent, & vont prendre la Femme favorite; elles la plongent dans la rivière, & après l'avoir renversée sur le dos, lui lavent fortement toutes les parties du corps: Toutes les autres Femmes s'approchent pour la délivrer, & la relever; on lui fait ensuite un compliment de condoléance; c'est ce qui termine les funérailles; on ne songe plus qu'à se réjouir, & sur-tout l'on danse. Les Hommes & les Femmes sont passionnés pour ce divertissement; & il serait impossible d'engager une Noire à travailler, lorsqu'elle entend le son de quelque instrument; elle part aussitôt, & se met à danser. Dans toutes les habitations, vers le coucher du soleil, les Hommes & les Femmes s'assemblent sur la place pour chanter & danser avant que de se mettre au lit: les Femmes portent aux pieds, de petits grelots, & les Hommes des queues d'éléfants ou de chevaux-marins qui leur servent d'éventails; on se partage en couples vis-à-vis l'un de l'autre comme dans nos contredanses, & l'on forme ensuite une danse générale, avec les sauts & les gestes les plus ridicules: Mais les danses à l'honneur des Fétiches sont graves &

ſérieuſes. Lorſqu'une Femme donne atteinte à la fidélité du mariage , ſon Mari peut la répudier & la vendre , ſans autre explication que la preuve du fait : le Complice eſt condamné à payer vingt-quatre *pesos* , ou neuf onces d'or : Si c'eſt une Européen , comme il n'eſt pas ſoumis à cette punition , la Femme eſt condamnée à un amende de quatre *pesos* , à prendre ſur ſa dot , ſi elle n'a pas l'art de les tirer de ſon Suborneur. Une Femme ſoupçonnée peut ſe juſtifier par les Fériches : Si l'affront eſt fait au Nègre par ſa *Mughere-grande* , comme cet outrage eſt le plus ſenſible qu'il puiſſe recevoir , le Coupable ne peut ſe ſauver de la mort , qu'en payant une amende au Roi ; mais il ne peut reſter dans le pays ſans riſque. Les cauſes d'adultère ſont portées devant un tribunal de juſtice , & leur déciſion eſt fort embarraſſante : Un Mari explique avec énergie tout ce qu'il a vu , ou cru voir ; l'Accuſé quelquefois avoue tout , mais il prétend ne pas avoir conſommé le crime : La Femme qu'on intéroge enſuite , entre ſouvent dans les détails les plus obſcurs ; ce qui réduit les Juges à ſe contenter du ſerment de l'Accuſé. Mais à beaucoup d'égards les Maris Nègres , reſſemblent à certains Maris d'Europe , & permettent à leurs Femmes d'entretenir un commerce libertin , pourvu qu'il ſoit fructueux ; d'autres conſentent ſeulement qu'elles pouſſent l'intrigue juſqu'à un certain point , & alors étant avertis , ils tirent du Galant tout ce qu'il lui eſt poſſible d'accorder pour ſa vie. Ce manège

est fort en usage sur la Côte , & les Étrangers en ont été souvent les dupes. Un Esclave adultère perd la vie, s'il a affaire à un Nègre puissant , & son Maître est condamné en-outre à une grosse amende. Malgré les punitions qui attendent les Épouses infidèles, leur tempérament les porte avec tant de force à la volupté , & même à la débaûche , qu'elles affrontent tous les dangers pour se satisfaire : On en voit qui se jètent effrontément dans les bras d'un Esclave qui leur plaît, & qui jurent de le dénoncer à leur Mari , comme les ayant voulu violer , s'il ne se prête à leurs desirs : d'autres , pendant la nuit se dérobent de leur hute , & vont le chercher dans sa retraite , se couchent auprès de lui , & le menacent , pour obtenir ses caresses, de faire du bruit afin qu'on les surprenne ensemble. Il y a beaucoup de cantons dans la Guinée où les Femmes ne se marient que fort tard , tant parce qu'il y a plûs de Femmes que d'Hommes , & qu'elles ne sont pas recherchées , qu'afin de jouir des prérogatives & de la liberté de l'état de Filles , dont l'excès ne leur est jamais reproché. Un très-grand nombre même déclarent qu'elles ne se marieront jamais , & dès - lors elles passent pour Femmes publiques ou *Abélérés* , & doivent se faire recevoir au rang de ces infames Créatures.

ISSINI. Les Femmes *Iffinoises* ont la taille bien prise , mais elles n'ont rien de séduisant : elles sont dédaigneuses , rusées , spirituelles , plus avarès que leurs Maris, qui le sont beaucoup, & libertines à l'excès,

ce qui leur est permis tant qu'elles ne sont pas mariées, ou que leur Mari ne leur a pas fait avaler quelque Fétiche pour garant de leur fidélité. Leur vanité est excessive, & elles n'épargnent aucun des ajustemens les plus ridicules pour se rendre belles à leur mode (c'est tout-comme à Paris.) Un Issinois peut tuer sa Femme, s'il la surprend en adultère, & il poignarde aussi le Complice, lorsqu'il n'a pas de quoi se racheter : nos Européens se sont trouvés souvent dans le cas : Cette amende est fixée à cent livres pour un Particulier ; mais elle est portée bien plus haut, si l'Offenseur est riche. Les cérémonies du mariage ne sont pas longues : C'est ordinairement le Père qui jète les yeus sur une Fille pour en faire l'Épouse de son Fils : on convient de la dot ; on fait avaler le Fétiche de fidélité ; deux jours se passent en festins, & le Mari conduit son Épouse dans sa cabane, où il la rend maitresse de tous ses Esclaves. Si dans la suite il prend une autre Femme, ce ne peut-être que du consentement de la première ; mais cette permission n'est jamais refusée, parce que le grand nombre d'Enfans constitue la richesse des Issinois, & que les secondes & troisièmes Femmes sont regardées comme des Concubines. L'habillement des Femmes consiste en un pagne fait d'une étoffe rayée, & soutenu par un autre morceau d'étoffe qui passe sur l'épaule, lequel sert à porter les Enfans : le tour de leurs reins, leurs bras & leurs jambes sont chargés de divers ornemens de cuivre, d'étain, ou d'ivoi-

re, & sur-tout d'un grand nombre de clés, quoique souvent il ne se trouve pas une seule boîte à fermer dans leur cabane; mais on peut supposer qu'elles en ont, & cela flate leur vanité. L'éducation des Enfans ressemble à celle des pays voisins dont nous avons parlé. Les Femmes ont toujours des hutes séparés, mais dans le même enclos que celle du Mari; pour le *burnamon*, qui sert de logement aux Femmes & aux Filles lors de leurs infirmités, il en est à quelque distance. C'est chés les Issinois que l'affreuse maladie qui attaque les sources de la génération, fait les plus terribles ravages; elle y est naturelle, & paraît aujourd'hui à nos plus habiles Médecins originaire de ce pays-là: L'unique remède qu'ils emploient contre ce terrible fléau, est de plonger le Malade dans l'Issini, rivière qu'on regarde comme un bras du Niger, ou du Nil, jusqu'à ce que le froid guérisse ou fasse mourir le Malade; c'est le dernier qui arrive presque toujours. Lorsqu'un Issinois est mort, ses Femmes se répandent dans les habitations voisines, pour demander à tout le monde en pleurant, si on ne la point vu? on leur répond *A-ou-rou*, (il est parti). On enterre le mort en chantant ses louanges, s'il y a lieu, on en excusant ses défauts: quelques jours après, ses Femmes font une procession dans toute l'habitation, & s'arrêtent aux portes des *Brembis* ou Chefs, en formant des danses, & chantant la complainte funéraire: elles reçoivent trois pièces

valant chacune cinq sous de notre monnaie ; ensuite elle retournent dans leur famille , & peuvent se remarier , si elles en trouvent l'occasion. Les Femmes & les Domestiques du Roi ne lui coûtent rien pour leur entretien ; la Reine & les Concubines vivent de leur travail , & sont en-outre obligées à travailler deux jours pour le Monarque , qui va vendre lui-même au marché le produit de leur labeur. On doit inférer de-là , combien est vrai ce qu'a dit M. de-Voltaire , qu'il semble que la nature ait destiné ces Peuples à l'esclavage : ce qui n'autorise pas les Européens à les maltraiter dans les Colonies , mais les rend seulement beaucoup moins injustes qu'on ne le croit au premier coup-d'œil. D'ailleurs , il faut penser que la plupart de ceux qui sont vendus pour la traite , étaient déjà Esclaves , ou au moins prisonniers-de-guerre ; le plus dur pour eux , est la traversée ; l'intérêt seul , indépendamment de l'humanité , devrait engager à prendre plus de précautions qu'on ne fait pour qu'il ne périssent pas de misère , ou suffoqués par la puanteur.

Sur les bords de la rivière de *Cambra* , tout ^{SÉNÉGAL} Nègre est en droit de contracter mariage avec une [&] *CAMBRA.* Fille en âge d'être mariée , mais ce n'est jamais sans la participation des Parens , entre les mains desquels il doit déposer le douaire convenu. Le Chef ou Monarque du canton tire un petit droit pour la ratification du contrat. Ceci terminé , le Mari se fait accompagner par quelques Amis , & la nuit suivante au clair de la lune , il emploie

toute sa dextérité pour enlever sa Femme; il y parvient toujours, malgré les efforts & les cris de l'Épousée, & de toutes ses Compagnes qu'elle appelle à son secours. Cette farce finit agréablement par la chute de la jeune Épousée dans les bras de son Épous. Elle demeure quelques mois dans sa hure sans se laisser voir à personne, & ensuite, lorsqu'elle sort, elle doit avoir la tête entièrement couverte d'un voile, à l'exception d'un œil. Le douaire, dont nous avons parlé, lui est payé, si elle survit à son Mari, & lui sert à acheter un Homme, comme elle a été achetée; car la loi veut absolument qu'elle se remarie. Le Voyageur *Moore* prétend que ces Nègres marient leurs Filles dès qu'elles sont nées, & observe qu'ayant pris cet engagement, ils ne peuvent plus le rompre, au lieu que le Prétendu s'en dégage facilement: En ce cas, le Marié doit donner au Parens de sa Femme deux veaus, deux barres-de-fer (*), & deux cents noix de *kola*: Il faut-en-outré qu'il fasse un festin à toute la Peuplade, & ceux qu'il n'a pas invités sont maîtres de s'y trouver, mais il faut qu'ils apportent de quoi fournir aux frais.

* La barre-de-fer est une sorte de monnaie, qui sert aux Européens dans la traite des Esclaves.

Au *Sénégal*, lorsque les Parties sont d'accord, on conduit la Femme à son Mari, qui lui présente la main, & lui ordonne en-même-temps d'aler chercher de l'eau, du bois, & les autres nécessités du ménage: elle obéit respectueusement: le Mari soupe, & elle ne mange qu'après lui; après quoi elle demeure dans le silence, & attend

son ordre pour l'aler trouver au lit. [Il semble que par ces usages, ces Peuples aient voulu ôter à l'amour toute sa délicatesse ; ce qui, peut-être, est fort sage ; car si dans un pays où le physic seul à tant de pouvoir, on trouvait encore ces obstacles provoquans qui se rencontrent chés les Nations du Nord, le panchant n'aurait plus de bornes, & deviendrait irresistible.] Pour qu'un mariage soit valide, il faut que la Femme soit reconnue vierge, & que les marques de sa virginité soient promenées dans toute l'habitation. Lorsque les preuves ne sont pas complètes, le Mari, sans autre formalité, renvoie la Fille à ses Parens, qui ne laissent pas de s'en défaire, parce qu'elle est prise pour concubine par un autre Nègre. Les Sénégalais ont droit d'épouser autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir ; mais il n'y en a qu'une qui jouisse des privilèges du mariage, & qui ne s'éloigne jamais du Mari. Les Princes & les Gens riches tiennent leurs Épouses séparées dans différentes maisons ; & comme ils aiment à changer de résidence, ils en trouvent par-tout où ils vont, toujours empressées à les servir & à leur plaire. Dans le cas d'adultère, autrefois les deux Coupables étaient poignardés : aujourd'hui l'avarice, plutôt que l'humanité, fait que le Mari aime mieux les vendre aux Européens : toutefois si la Femme est enceinte, il doit attendre qu'elle soit délivrée. Cette sévérité n'empêche pas les Noires d'être passionnées pour les Blancs, & de leur accorder leurs dan-

gereuses faveurs , moyennent des bagatelles. Elles sont toutes au Sénégal d'une taille élégante , d'un noir brillant , & leurs yeus inspirent la volupté. Quant aux Filles , elles jouent la modestie ; mais elles ne tiennent jamais contre les sollicitation d'un Blanc : celles qui se prétendent Portugaises , & qui veulent passer pour Chrétiennes , quoiqu'elles n'aient aucun principe , sont plus réservées.

MANDINGOS. Toujours en se rapprochant de l'Europe, on trouve les *Mandingos* , peuple lâche & paresseux , qui professe en partie une sorte de mahométisme. Lorsqu'après une absence de quelques jours , le Mari rentre chés lui , sa Femme doit se mettre à genous pour le saluer , & c'est toujours dans cette posture qu'elle doit lui présenter à boire. C'est aux Femmes qu'est abandonné tout le soin des affaires & tout le travail ; mais aussi lorsqu'elles ont de côté la provision suffisante pour la famille , il leur est permis de vendre le reste , sans que le Mari puisse y trouver à redire. Les Femmes sont ornées de bagues , de colliers d'ambre , de corail & d'argent , quelquefois pour la valeur de trente guinées.

Les Mandingos est une Idole mystérieuse qu'il nomment *Mumbo-Jumbo* : mais ce n'est qu'une fourberie , qu'ils ont imaginée pour retenir leurs Femmes dans la soumission & le respect : ainsi les Voyageurs ignorans , qui à cette occasion les ont taxés de sortilège , se sont grossièrement trompés. Cette prétendue Idole est haute de sept à huit

piéds , & est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre , avec un bonnet de paille sur la tête : Un Nègre entre dans le corps de la Statue , pour lui faire pousser certains cris effrayans & lugubres , qui ne se font jamais entendre que la nuit : ce Nègre , qui est comme le Prêtre du Mumbo-Jumbo , jouit d'une grande autorité , & on lui porte beaucoup de respect. Quand les Femmes sont en querelle avec leurs Maris , on s'adresse au Ministre du Mumbo-Jumbo , qui fait parler l'Idole , & décide toujours le différend en faveur du Mari. Il n'y a dans l'habitation que quelques Anciens qui soient du secret , & qui ont fait serment de ne jamais le révéler aux Femmes. Le Peuple jure par cette Idole. On raconte que vers l'année 1727 , un Roi de *Jagra* eut l'imprudence de confier cet important secret à une de ses Femmes , qui aussitôt en informa routes ses Compagnes. Celles-ci en firent part à leurs Amies , & bientôt tout le Pays fut instruit de la fraude. Les principaux Seigneurs Nègres s'assemblèrent aussitôt pour délibérer sur une affaire si importante , & ils comprirent que leur Femmes alaient devenir très-difficiles à gouverner , si la crainte du Mumbo-Jumbo ne les arrêtait plus : en-conséquence , ils apportèrent l'Idole au Palais , & firent avertir le Roi de venir lui rendre raison de sa conduite. Le Monarque obéit : *Mumbo-Jumbo* lui reprocha son crime , & lui ordonna de faire paraître sa Femme : Elle se présenta , & fut sur-le-champ poignardée avec son Mari ,

suivant l'ordre que l'Idole en donna. Cette punition sévère , qui fut aussitôt divulguée , rétablit par-tout la terreur du nom redoutable de *Mumbo-Jumbo*.

FOULIS. Ces Peuples sont mahométans , & se marient à la façon des Turcs ; les Voyageurs en font le plus grand éloge. Ils ne se vendent point pour Esclaves , à-moins que ce ne soit pour crime.

JALOS. Quant aux *Jalofs* , leurs mœurs ne sont pas aussi louables que celles des Foulis : leur Souverain s'appelle le *Damel*. Les Femmes de ces deux cantons voisins sont bien faites , vives , gaies , & fort portées à l'amour. Elles ont un goût décidé pour tous les Hommes en-général , mais sur-tout pour les Blancs. Leurs Maris ne sont point enclins à la jalousie , & loin de contredire le panchant de leurs Femmes , ils les offrent de bonne grâce aux Étrangers , ainsi que leur Filles & leurs Sœurs , & regarderaient comme un insulte grâce si on les refusait. Les Femmes Jaloses fument beaucoup , se baignent souvent , & aiment avec passion à danser & sauter au bruit d'unealebasse , d'un tambour , ou d'un chaudron : tous leurs mouvemens sont lascifs & indécens. On dit que pour s'accoutumer à la discrétion , elles tiennent de l'eau dans leur bouche pendant une partie de la journée.

ÉTHIOPIE. Quoique ce Royaume soit Chretien , l'Empereur ne se fait point scrupule d'épouser plusieurs Femmes ; mais il n'y en a qu'une qui ait le titre d'Impératrice ; & l'influence du climat , ainsi que le trop

grand nombre des Femmes qui surpasse celui des Hommes , fait que les *Éthiopiens* changent d'Épouses presqu'aussi souvent que les Nègres. Dans l'*Abyssinie* , une Femme convaincue d'adultère , est bannie de la maison de son Mari ; le Mari qui se trouve dans le même cas avec la Femme d'un autre , est condamné à une amende , dont une partie est donnée à sa Femme. Lorsqu'un Mari se rend dénonciateur du Galant de sa Femme , & vient à bout de le convaincre , le Coupable est condamné à lui donner quarante vaches, quarante chevaux, & quarante habits : si le Galant n'est pas en état de payer sur-le-champ , il est obligé de se constituer prisonnier chés le Mari , jusqu'à la fin du paiement : dans le cas d'une impuissance absolue , il compose avec sa Partie, on apporte du vin & de la viande, le Mari & le Galant boivent & mangent ensemble ; après quoi le Coupable demande pardon à l'Offensé , qui se desiste d'une partie de sa prétention. Un Mari dégoûté de sa Femme a mille moyens de faire casser son Mariage ; il peut la reprendre aussi facilement qu'il l'a quittée ; tout ce que la loi exige , c'est qu'il renvoie la seconde. Les Princesses du sang Royal sont élevées dans une grande liberté ; leurs mœurs sont souvent scandaleuses ; elles ont des galanteries, & changent de Mari lorsqu'elles le veulent.

Les Royaumes tributaires de l'Éthiopie , ou soumis aux Portugais , tel que *Mosanbique* , *Mon-gale* , *Quiloa* , *Monbaze* , & *Mélinde* , professent le Mahométisme , & la pluralité des Femmes y a

Côte de ZAN-
GUEBAR.

lieu : c'est même la permission de cette pluralité ; qui a facilité l'introduction de la loi Musulmane. Sur toute la côte de *Zanguébar* , les mariages se font avec fort peu de cérémonies. Les Parens des deux côtés se rassemblent ; on va chanter & danser à la porte de la Future ; on lui offre des présens , qui consistent en maïz, & chaque Danseuse en reçoit pour sa part une poignée : on se met de la farine sur l'œil gauche & sur la joue ; ensuite on va passer à table le reste de la journée. Dès que le soleil est sous l'horison , le Mari emmène son Épouse , & consomme le mariage. Il y a des cantons où les Filles doivent se rendre dans une campagne inculte , & y pleurer au moins pendant une heure la perte qu'elles vont faire de leur virginité. Le jour baissé , elles retournent à leurs hutes , on se divertit toute la nuit , & le lendemain à la pointe du jour , la Fille est remise à son Prétendu.

CANARIES.

A *Ténériffe* , une des *Canaries* , le Roi avait le droit de virginité sur toutes les Femmes de ses Sujets , qui se trouvaient fort honorées lorsqu'il voulait bien en user.

MADÈRE.

Les débaûches des Hommes des cet île Portugaise ont comme autorisé celles des Femmes : un Étranger n'est embarrassé que du choix. Les Jeunes gens s'y marient sans se connaître : les Parens ne s'embarassent que de de la fortune , & de l'origine : la moindre tache de judaïsme rompt un mariage. Mais une chose qui doit surprendre , c'est que les bonnes-mœurs sont aussi une raison de rupture : On voit des mariages avantageus re-

fusés par les Parens de la Fille , parce qu'après les informations , ils aprennent que le Prétendu a toujours joui d'une santé parfaite , qu'il n'a jamais fréquenté les Femmes de mauvaise-vie , & n'a gagné aucune maladie honteuse avec elles. *Un Homme aussi sage , disent-ils , doit être d'une constitution faible , & ne convient point à notre Fille.*

A *Madagascar* , une des îles du *Cap-vert* , il n'y CAP-VERT. a point de Fille qui avant le mariage n'ait eu des intrigues avec plusieurs Garçons , & aucune d'elles ne se déterminerait à épouser le Mari qui se présente , si elle n'avait éprouvé ses forces un certain nombre de fois. Dans cette île , un Homme surpris en adultère , en est quitte pour payer une amende proportionnée à ses facultés. Les Enfans qui naissent d'une Femme répudiée & remariée , appartiennent toujours à son premier Mari , à-moins qu'elle ne lui remette son *racq* , c'est-à-dire ce qu'il lui en a coûté pour l'obtenir de ses Parens.

Dans une autre île , voisine de l'Arabie & de l'É- SOCOTORA. gypte , l'usage de changer de Femmes est établi , comme à Sparte. Les Pères même transportent leurs Enfans à un Étranger : Pour cela , il font une grande fumée chés eux ; ils sortent ensuite , en s'écriant , le Fils dont ma Femme vient d'accoucher est à un *tel* : Cette formalité suffit : mais celui qui est ainsi chargé involontairement , peut donner l'Enfant à d'autres par la même voie.

La vertu n'était pas fort commune parmi les Fem- ÉGYPTE. mes des anciens Habitans de ce Royaume célèbre :

Hérodote rapporte que le roi *Phéron* étant devenu aveugle , il consulta l'oracle de *Butis* , qui lui répondit , qu'il ne recouvrerait la vue qu'en étuvant ses yeus avec l'urine de la Femme d'un certain Jardinier , qui entre toutes les Femmes de l'Égypte , était la seule qui n'eût connu que son Mari. *Phéron* la découvrit à forces d'épreuves , & par reconnaissance, l'épousa; mais il renferma dans une ville, où il les fit brûler , toutes celles dont il avait inutilement éprouvé la vertu. Observons en passant , que chés les anciens *Égyptiens* , la pluralité des Femmes était permise , mais que les Prêtres ne pouvaient en avoir qu'une. On ignore pourquoi il était recomandé aux Frères d'épouser leurs Sœurs; mais c'était une action louable. Chés les *Égyptiens* modernes , les *Musulmans* suivent les usages ordinaire des *Turcs* : Les *Cophes* , quoique Chrétiens , répudient leurs Femmes & en prennent d'autres; tant il est difficile de vaincre l'influence du climat ! Les *Égyptiennes* jouissent de peu de liberté. Une de leur plus grandes satisfactions consiste à se faire quelques visites réciproques , qu'elles passent à changer d'habits , & à se déguiser en différentes manières. Les bains publics où elles se rendent plusieurs fois chaque semaine , leur procurent le moyen de tromper quelquefois leurs Surveillans; & c'est alors que sans parler , sans écrire , & même sans faire aucuns gestes , à l'aide d'un mouchoir , dans lequel elles renferment certaines choses , elles savent faire des déclarations d'amour , s'exhaler

en reproches, donner des rendévous &c, suivant les circonstances. Dans ce pays, comme ici, la galanterie est plûs le partage des Femmes mariées que des Filles; celles-ci risquent tout à n'être pas sages; car si l'intrigue venait à être connue, elles perdraient absolument l'espérance d'être mariées; en-outre, après le mariage, elles seraient en danger de la vie, si elles ne fournissaient pas des preuves non équivoques de leur retenue. L'habit des Égyptiennes est composé d'une longue chemise de gaze, par-dessus laquelle elles portent une robe à la façon des Hommes, mais plus courte, & dont les manches sont longues & pendantes: elles ont les cheveux relevés en rond sous un bonnet de laine blanche, par dessus lequel elles arrangent un mouchoir brodé. Les Femmes-honnêtes, quand elles sortent, doivent au moins se couvrir la bouche & un œil; les Courtisanes seules usent de la liberté de se montrer à visage découvert: d'ailleurs les anneaux chargés de petits grains de verre qu'elles attachent à leur nez les font assés reconnaître, & on les distingue encore mieux à leurs chants & à leurs danses, ainsi qu'à la ridicule harmonie des instrumens dont elles jouent. A *Sheh-Harîdi*, lieu célèbre par le tombeau d'un Saint Mahométan, il y a un Serpent immortel & miraculeux, qui n'est autre que le Saint lui-même, qui est déguisé sous cette forme: Dès qu'un Habitant est malade, une Vierge sans tache est chargée d'aler chercher le saint Serpent; car si la vertu de

cette Ambassadrice avait reçu la moindre atteinte , le Serpent ferait inexorable. Dès qu'elle l'aperçoit , elle lui fait un compliment , & le supplie de se laisser porter chés le Malade pour le guérir. Le saint Serpent qui ne saurait rien refuser à la vertu du beau-sexe , commence à remuer la queue , & fait quelques sauts : la Jeune-fille redouble ses prières ; alors le Serpent lui saute au cou , se place sur sa gorge , & s'y tient fort tranquile. A-peine est-il entré , que le Malade se trouve soulagé : le saint Serpent ne se retire pas pour cela ; il a la complaisance de rester quelques heures auprès du Moribond , tandis qu'on régale ses Prêtres. C'est ainsi qu'en dépit de l'Islamisme , l'Égyptien qui adorait autrefois des crocodiles , le bœuf , l'ibis &c , révère aujourd'hui un Serpent.

BARBARIE. On nomme ainsi le pays où étaient autrefois *Carthage* , *Utique* , *Hippone* , la *Numidie* , & la *Mauritanie*.

TUNIS. Les *Tunisiennes* sont vives & fort adonnées à l'amour : quelques présens forment bientôt une intrigue , & elles ne souffrent pas qu'on languisse plus d'un jour. Au surplus , il y a beaucoup de Courtisanes dans cette Ville.

AËGER. A *Alger* , ainsi qu'à *Tunis* , les mariages se font sans beaucoup de cérémonies : le Mari ne voit pas la Prétendue : lorsqu'on est convenu de la dot qu'il doit donner , & que les Parens des deux Familles sont d'accord sur tous les points , l'honnêteté veut que l'Épous envoie quelques mets à sa

Future , & qu'il régale ses Amis. Le jour pris pour les noces , on conduit la Femme au logis du Mari , où l'on élève un petit théâtre , sur lequel elle se fait voir autant de fois qu'il lui est possible de changer d'habits & d'ajustemens : Ensuite le Marié la prend par la main , & la conduit en triomfe dans l'appartement qu'elle doit occuper : ils y restent quelques instans , tandis que les Femmes de la noce attendent à la porte qu'on leur remette les preuves de la virginité de la Mariée , afin de les promener par la Ville. Pendant les sept jours qui suivent celui du mariage , les Femmes ne doivent point se laisser voir ; mais dès le lendemain , le Mari se rend aux bains. Les Femmes qui ont des plaintes à porter au Divan , y viennent voilées , & crient de toute leur force à la porte , *Char-Allan !* (Justice de la part de Dieu !) Celles qui sont convaincues d'adultère sont précipitées dans l'eau , d'où on ne les retire que lorsqu'on est persuadé qu'elles sont étouffées. Les Filles sont nubiles à Alger à dix & même à huit ans : les Femmes sont entièrement exclues de la connaissance des affaires publiques ; & cette conduite à leur égard leur paraît si juste à elles-mêmes , que si un Mari communiquait à son Épouse quelque secret de l'État , il attirerait tout son mépris. Très-peu d'entr'elles ont quelque idée de religion , & l'on regarde comme tout-à-fait indifférent qu'elles prient ou non , qu'elles aillent à la mosquée , ou qu'elles restent chés elles : On leur persuade

qu'elles ne sont faites que pour contribuer aux plaisirs des Hommes , & à la propagation de l'espèce. Mais cette opinion les porte à tous les excès du libertinage; elles connaissent toutes les ruses & toutes les manœuvres nécessaires pour se satiffaire. Leurs conversations, dans leurs visites, ne roulent que sur les délices de l'amour , & sur la manière de les raffiner : Elles tâchent de prévenir par cette science le dégoût de leurs Maris , & de reculer les suites de l'âge, si pernicieuses à leur bonheur. Le meilleur, traitement auquel elles puissent s'attendre, c'est d'être regardées dans leur vieillesse comme d'anciens animaux domestiques: séquestrées alors dans un coin de la cour , ou dans quelque mauvais réduit , elles y sont à-peine nourries des restes de la table du Maître. Mais la coutume ordinaire est de s'en débarrasser en les répudiant , dès qu'elles ne sont plus propres aux plaisirs. Lorsque les Algériens reçoivent des visites, toutes les Femmes de la maison en sont averties, afin qu'elles ne se trouvent point dans le même lieu. Les Hommes ne sont pas moins exacts à se tenir à l'écart dans les visites que les Femmes se rendent. Ces visites fournissent au second-sexe des occasions fréquentes de libertinage avec les Esclaves chrétiens; les Maîtres ne daignant pas avoir de soupçon sur leur compte , parce qu'ils les regardent comme des bêtes-de-somme.

MAROC. A *Maroc* & à *Fèz* , il n'est question , pour être marié , que de rassembler un Cadi , un Notaire , & des Témoins. On spécifie la dot, le No-

taire en dresse l'acte public, & tout est en règle. Si dans la suite, le Mari veut répudier sa Femme, il doit lui payer la dot qu'il lui a promise, & dès le lendemain il est libre de se remarier : mais la Femme ne peut passer à de nouvelles noces, qu'au bout de quatre mois. Les noces obligent à de grandes dépenses, & les Maures ont fait passer en proverbe, que les *Chrétiens dépensent leurs biens en procès, les Juifs dans leurs Pâques, & les Maures à leurs noces*. Ils doivent toutes les nuits à leurs Épouses légitimes, & ne peuvent donner que le jour à leurs Concubines, quoiqu'ils en entretiennent en grand nombre. On promène la Fiancée couverte d'un voile, & montée sur une mule richement harnachée, par toute la Ville : Plusieurs autres mulets sont chargés avec appareil de ses effets les plus précieux : Les Parens & les Amis, tant Hommes que Femmes, suivent les mulets, & ce brillant cortège est fermé par une troupe de Danseuses qui batent du tambour à la morefque, & qui chantent une sorte d'épithalame. Les *Mauresques* portent de larges chemises & des caleçons qui s'attachent audeffous du gras de la jambe, & pardeffus ce premier habillement, un double voile de soie ou de laine : elles ont des bonnets de soie en été, & de drap en hiver ; des souliers ou des mules, & elles ornent leur cou, leurs bras & leurs jambes de quantité d'anneaux & de bracelets enrichis de pierreries. Cet habillement qui paraît extrêmement simple, est très-élégant, &

les Femmes des États d'Afrique voisines de l'Europe, savent en tirer un excellent parti. Un ridicule qu'elles ont , mais qui leur a été communiqué par le goût des Hommes, c'est de chercher à augmenter par toutes sortes de moyens leur embonpoint naturel. Pour cet effet , elles usent avec excès des viandes succulentes , jusqu'à se nourrir de la chair de jeunes chiens & de jeunes chats, qu'elles craient plus propres à remplir cet objet. Il y a beaucoup de bains dans les principales Villes des États barbaresques, & sur-tout à Fez ; les Hommes & les Femmes ont des heures marquées pour s'y rendre séparément : mais la police qui y règne n'empêche pas que ces endroits ne soient des lieux-de-plaisir & de débaûche, où l'on fait bonne-chère , & où l'on termine à son gré des aventures à-peine entrâmées. Les Hôtelleries sont encore plus infâmes ; tous les vices y règnent ; ceux qui en sont les Maîtres, gens perdus d'honneur, tiennent à leur solde des Prostituées qu'ils louent à tous ceux qui sont assez dépravés pour fréquenter ces repaires de la corruption.

TRIPOLI. Les *Tripolitaines* ne ressemblent en rien aux Égyptiennes dont elles sont voisines : Elles sont grandes , & sont consister la beauté dans une taille excessivement longue (ce goût est passé jusqu'à Paris :) ainsi que les Femmes Arabes, elles se font des piqûres sur le visage, & particulièrement aux joues & au menton. Les Turcs leurs ont donné sans-doute le goût des cheveux rous (ils l'ont apa-

renment aussi communiqué aux Françaises), pour lesquelles elles sont passionnées; c'est pourquoi elles se servent de vermillon pour teindre ceux de leurs Enfants.

Cette belle *Partie-du-monde* offrira un tableau *ASIE*. plus varié, & sur-tout plus agréable que l'*Afrique* & l'*Amérique*. Nous allons parler d'abord des contrées les plus éloignées.

Les *Chinois* regardent le mariage comme l'Acte ^{CHINOIS.} le plus important de la société : Un Père s'expose au mépris public, s'il néglige de marier ses Enfants : Un Fils manque au premier de ses devoirs, s'il refuse de perpétuer sa race. Quand l'Aîné d'une famille n'aurait recueilli aucun héritage de son Père, la loi ne lui impose pas moins l'obligation de prendre soin de ses Frères & Sœurs, & de les marier. C'est lui, qui comme Aîné, devient leur Père, & qui, s'il manquait à ce devoir, se rendrait responsable envers ses Ancêtres, des honneurs qu'ils n'auraient pas reçus de leurs Descendants. En-conséquence, c'est au Père ou au plus proche Parent qu'appartient le droit de choisir la Femme & de faire les conditions du mariage; qui consistent, à payer une certaine somme pour l'achat des habits & des bijoux; car loin qu'une Chinoise apporte une dot, il en coûte beaucoup au contraire pour l'obtenir. Une chose qui va faire prendre une juste idée de l'importance que les Chinois donnent à la procréation des Enfants, c'est qu'ils ont quelquefois suspendu l'exécution

de Criminels condamnés , pour que ceux-ci pussent habiter avec leurs Femmes , & avoir postérité : Car , disent-ils , nous avons bien condamné cet Homme à mort pour son crime , mais non ceux qui doivent naître de lui , qui sont innocens : c'est mourir mille-fois , que de mourir sans s'être reproduit ; puisque le Fils n'est que la prolongation de l'existence du Père &c. Lorsqu'un Chinois ne peut obtenir d'Enfans de sa Femme , il la suppose grosse , & va secrètement demander un Enfant à l'Hopital , & cet Orfelin devient le Fils de la maison ; il peut posséder les plus éminentes charges ; privilège que n'ont point les Infortunés qui en sont tirés publiquement : D'autres fois , ils adoptent un Neveu , un Parent éloigné , ou même un Étranger : s'il naît dans la suite un autre Fils dans la famille , l'Enfant adoptif n'en participe pas moins à l'héritage. La raison de cette coutume , c'est que le mariage est indissoluble à la Chine , si ce n'est par cause d'adultère ; & encore le divorce n'a-t-il lieu que parmi le bas Peuple. Mais les Chinois ont des secondes Femmes , ou si l'on veut des Concubines , qui tiennent rang après les premières , dont les Enfans héritent avec ceux de l'Épouse , à laquelle ils sont sensés appartenir : on accorde même à ces secondes-Femmes certaines prérogatives , lorsque l'Épouse légitime ayant passé quarante ans , elle ne laisse plus aucun espoir de fécondité ; car alors les Enfans de la Concubine sont réputés à elle , & non à la Femme légitime. Les

Missionnaires ne nous apprennent point la manière dont les Chinois fiancent leurs Enfans , quoique cette pratique soit si commune chés eux , qu'ils les fiancent quelquefois au moment de leur naissance. Il arrive même que la Mariée reste plusieurs années chés ses Parens avant que de consommer le mariage : *Les rits ordonnent* , dit un ancien Auteur chinois , *que l'on marie les Filles de bonne-heure ; qu'on les fiance à quinze ans , & qu'elles se marient à vingt.* Les Chinois marient aujourd'hui leurs Enfans beaucoup plutôt : l'on observe qu'à mesure que le monde vieillit , l'âge du mariage remonte du côté de l'enfance , & que les deux sexes sont plutôt nubiles qu'autrefois , sous une même latitude aparente. Comme les Femmes à la Chine sont si exactement renfermées , que leurs plus proches Parens même n'ont pas la liberté de les voir , il s'y trouve de vieilles Entremetteuses , qu'on pourrait apeler *Négociatrices de mariage* , dont l'unique métier est de faire des alliances. On imagine bien que ces Femmes , payées largement par les Pères ou les Parens , en imposent souvent sur la beauté ou sur leurs talens de la Prétendue ; car si le Mari mécontent la renvoie , il perd les présens qu'il a faits. La première demarche auprès de la Fille , est de lui demander son *Nean-kung* , ou écrit de huit lettres ; ces huit lettres renferment l'année, le mois , & le jour de sa naissance ; le Futur y joint le sien , & on se sert de ces écrits pour tirer l'horoscope des deux Épous. Le con-

trat signé , l'argent reçu , les joyaus donnés , on fait les préparatifs de la noce ; mais il faut observer que le simple soupçon d'avoir pris des libertés avec sa Prétendue , empêcherait le mariage. Le jour arrêté pour la cérémonie , la Jeune-personne richement parée se met dans une chaise dorée , suivie de ceux qui portent les meubles & ses habits , renfermés dans de grandes caisses : Si le Père est opulent , tous les Domestiques suivent avec des flambeaus fût-ce en-plein midi ; si ce sont des Personnes d'une médiocre fortune , on loue des Hommes pour former le cortége. La chaise est entourée des Parens & des Amis , & de quantité de haut-bois , de fifres & de tambours. Un Domestique préposé à cet effet , tient la clé de la chaise dans sa poche , & ne doit la rendre qu'au Mari , qui attend son Épouse à la porte de sa maison ; lorsqu'on est arrivé , le Domestique présente la clé à l'Épous , qui juge alors si le sort l'a bien ou mal servi : on en a vus quelquefois , qui desespérés de la supercherie des Entremetteuses , ont mieux aimé perdre les dépenses déjà faites , & qui ont renvoyé la Femme , la chaise , la clé , le Domestique & les Parens. Mais lorsque les arrangemens tiennent , & que l'Épous est content , il présente la main à la Mariée , & la conduit dans la salle d'assemblée , où elle commence par quatre révérences au *Tien* , & quatre autres aux Parens du Mari ; ensuite elle se retire dans un appartement séparé avec les Femmes invitées à la noce , tandis que le Marié demeure

parmi les Hommes, avec lesquels il passe la journée en réjouissances & en festins. Toutes ces formalités ne s'observent point dans les mariages des *secondes-Femmes* : l'Épous signe seulement un écrit aux Parens , par lequel il s'oblige d'en agir honnêtement avec leur Fille : mais ces Épouses obéissent à la Première , à laquelle seule tous les Enfans des autres donnent le nom de Mère. Il se trouve des Maris qui promettent à leur future Épouse de ne lui point associer de Concubines , ou qui n'en prennent que pour avoir des héritiers , & qui les renvoient ensuite. (chose dure & injuste , tant il est vrai que les convenances parfaites n'existent qu'en Europe). Après la mort de la Femme légitime , le Mari peut élever à ce rang une Concubine (ce qui est juste , sur-tout s'il préfère celle qui lui a donné des Héritiers). Une Veuve qui a des Enfans , devient chef de famille , & est indépendante : aussi ne court-elle jamais le deshonneur d'un second mariage , sur-tout si c'est une Personne de qualité. C'est l'attention que l'on a que rien ne manque aux cérémonies , qui fait la force des mariages à la Chine. Un Mari peut rendre sa Femme , s'il prouve qu'elle a voulu l'abandonner , & à bien plus forte raison , si elle a quitté son logis. Mais aussi une Femme laissée par son Mari , peut , après trois ans d'absence , se présenter devant un Mandarin , & obtenir la permission de se remarier. Il y a six cas principaux qui empêchent la célébration d'un mariage , ou la rendent nulle :

1 Une Jeune-personne déjà promise à un Jeune-homme, est comme engagée par les présens mutuels des deux familles, & ne peut devenir l'Épouse d'un Autre. 2 Le mariage est nul, dès qu'il y a supposition de personne; par-exemple, comme si, à quelque Personne qui aurait été vue par les Négociateurs, on avait substitué une Femme laide & desagréable; ou si, en place d'une Femme libre, on donnait une Esclave: De-même, si le Mari n'était qu'un Esclave, qu'un Père-de-famille aurait entrepris de faire passer pour son Fils légitime. 3 Un Mandarin ne peut se marier dans une Province ou dans une Ville dont il est gouverneur. 4 Le mariage est nul avec une Fille ou un Garçon qui le contractent pendant le deuil de leur Père ou de leur Mère. 5 Une promesse de mariage faite pendant la vie du Père, cesse à sa mort, pourvu que le Jeune-homme en avertisse par un billet les Parens de la Fille: Cependant ceux-ci ne se craient point encore dégagés; ils attendent que le temps du deuil soit expiré; alors s'expliquant à leur tour par un billet, il font souvenir le Jeune-homme de son ancienne promesse; si le Jeune-homme rejète alors leurs propositions, la Fille est déclarée libre, & peut s'engager dans un autre mariage: Le cas est le même s'il arrive quelque disgrâce dans cette Famille, telle que l'emprisonnement du Père ou de quelque proche Parent: Il faut aumoins que le Prisonnier donne son consentement; & si le mariage n'est pas rom-

pu, il se fait sans fête & sans réjouissances. 6 Enfin, les mariages sont défendus dans une même famille, à quelque éloignement que soit le degré de parenté : deux Frères ne peuvent épouser deux Sœurs ; un Homme veuf ne peut marier son Fils à la Fille d'une Veuve qu'il épouse ; & la loi prononce des châtimens contre ceux qui se trouvent dans ces cas. Quelques provinces de l'Empire diffèrent en certains points : Dans la Province de *Chan-si*, on se rend d'abord au Temple des Ancêtres, pour leur déclarer que leur Petit-fils, de tel âge, se propose d'épouser une telle Fille, & pour leur demander leur consentement & leur assistance : les Parens de la Fille font le même acte de religion ; ils se réservent la somme que le Marié donne à titre de dot. C'est le sort qui décide du jour heureux auquel doit se faire le mariage, & l'on en instruit solennellement les Ancêtres : lorsque la Mariée part de la maison, elle emporte du riz, du froment, & d'autres grains, pour marquer que les revenus de l'Épous vont recevoir de grands accroissemens, & l'on casse un œuf, ce qui signifie qu'elle fera féconde. Le soir, la Nouvelle-mariée est conduite dans la chambre de son Mari, où elle trouve sur une table des ciseaux, du fil & du coton, pour lui donner à entendre qu'elle doit aimer le travail & fuir l'oisiveté. Depuis le jour du mariage, jamais Beupère ne voit le visage de sa Belle-fille ; il ne la visite jamais chés elle ; ses Parens & ses Amis ne lui parlent plus sans témoins.

La célébration des noces est précédée de trois jours de tristesse , parce qu'on regarde le mariage des Enfans , comme un avis à leurs Parens de songer à la mort : les Amis de la maison , en félicitant le Père , n'articulent jamais le mot de noces. Dès que la Jeune-femme est enceinte , elle va en donner avis aux Mânes des Ancêtres , dans leur Temple ; & deux mois après qu'elle est accouchée , elle y retourne présenter son Enfant & faire ses remerciemens. Elle revient encore à la Pagode au bout de l'année , demander aux Ancêtres de le faire craître &c.

Sous les races chinoises , lorsque l'Empereur ou l'Héritier de la couronne devait se marier , le Tribunal des cérémonies faisait choix de vingt Matrones les mieux exercées dans cet emploi , qui rassemblaient vingt Filles les plus agréables , sans aucun égard à la naissance ni à la famille : ces Jeunes-persones étaient transportées au Palais dans des chaises bien fermées. La Reine-mère , ou si cette Princesse ne vivait plus , la première Dame de la Cour , les examinait toutes en particulier , & leur faisait faire divers exercices violens , pour s'assurer si elles n'exhalaient point de mauvaise odeur , ou si elles n'avaient point quelques défauts corporels. Lorsque l'examen était fait avec l'attention la plus scrupuleuse , elle en choisissait une , qu'elle présentait avec beaucoup de cérémonies à l'Empereur ou au Prince. A cette occasion , il y avait des fêtes magnifiques , un pardon général accordé à

tous les Criminels de l'Empire , exceptés les Rebelles & les Voleurs ; des Charges & des emplois distribués , des présens considérables faits aux Officiers du Palais , ainsi qu'aux Mandarins de toutes les classes , & de superbes réjouissances publiques. La future Impératrice était couronnée avec beaucoup de pompe ; on lui donnait quantité de titres , & on lui assignait des revenus considérables. Les dix-neuf autres Jeunes-filles étaient mariées aux Seigneurs les plus qualifiés de la Cour ; & lorsqu'il ne se trouvait pas assés de bons Partis pour toutes , celles qui restaient sans Maris étaient renvoyées chés leurs Parens , avec une dot assés riche pour leur faire trouver des établissemens avantageux. Mais sous les Princes Tartares qui règnent aujourd'hui , l'usage est changé ; les Empereurs s'allient avec les Filles des Rois de la Tartarie Orientale. Ou compte dans le palais plus de trois mille Concubines , entre lesquelles on distingue trois *Impératrices* (*), qui jouissent de

(*) D'autres Auteurs disent , qu'il n'y en a qu'une qui ait ce titre , & qui ait la permission de manger avec l'Empereur : parmi celles d'un rang inférieur , il y en a neuf du second , & trente du troisième , qu'on appelle simplement *Femmes* , après elles , viennent celles qu'on appelle *Reines* , quoiqu'à proprement parler , elles ne soient que des Concubines. L'Empereur en a tout autant qu'il lui plaît , & les tient dans des apartemens séparés des premières , à moins qu'il n'en prenne quelqu'une en amitié ; dans ce cas , il la fait passer dans la cour intérieure. En-général , il témoigne plus d'affection à

tous les honneurs : Elles ont chacune un Palais séparé, une Cour, des Dames & des Officiers qui ne prennent les ordres que d'elles : l'Empereur n'épargne rien pour satisfaire leurs fantaisies & leur procurer des amusemens. Les Enfans des trois Impératrices sont tous légitimes, avec cette seule différence, que les Fils de la première sont préférés pour la succession à l'Empire. Tant que les Empereurs Chinois ont occupé le trône, le Tribunal-des cérémonies était autorisé à rassembler un certain nombre de Jeunes-hommes, âgés seulement de quatorze ou quinze ans, entre lesquels l'Empereur choisissait des Maris pour ses Filles ou pour ses Sœurs : Tout ces Jeunes-gens étaient conduits dans une sale, où la Princesse à marier, pouvait librement & sans être vue, les examiner, & laisser tomber son choix sur celui qui lui plaisait davantage. On nommait ces Maris, qui ne pouvaient être Mandarins, *Tu-ma*, c'est-à-dire, Parens de l'Empereur par leurs Femmes. Jusqu'au moment qu'ils devenaient pères, ils étaient obligés soir & matin de fléchir le genou devant leurs Épouses, & de frapper trois-fois la terre de leur front. Les Empereurs Tartares qui règnent à présent à la Chine, marient leurs Filles ou leur Sœurs aux Fils des

celles qui lui donne plus d'Enfans, sur-tout à la Mère du premier, quoiqu'elles soient toutes inférieurs à l'Impératrice, & obligées de la servir à table. Les Mandarins ont soin de choisir les plus belles Filles de leur département pour les envoyer au palais de l'Empereur.

Grands

Grands de leur Cour , ou à ceux des Khans de la Tartarie Orientale.

Les Chinois ont une juste idée du second-sexe , qui est effectivement une *imperfection* de la nature , en donnant à ce mot , non la signification de *défaut* ou de *vice* , mais celle du *non-achèvement* : Ils regardent la Femme comme inférieure en force , en génie , en qualités , & en vertu : Aussi , lorsque les Chinois disent qu'une *Femme à toute la capacité d'un Homme* , c'est le plus bel éloge qu'ils puissent faire d'elle : On lit sur la tombe d'une Impératrice qui fit beaucoup de bien , cette épitaphe : *Passant , ici repose une Femme qui ne tenait rien de son sexe ; tout était mâle , généreux , en-un-mot un prodige en elle*. Ils pensent que dans la génération , la *vie* & la *substance* viennent de l'Homme , & que l'*accroissement* & l'*existence* viennent de la Femme. Nous nous servons ici des mots *substance* & *existence* , pour rendre leur idée , mais il faut les expliquer : Par le mot *substance* , nous exprimons ce qu'ils entendent par l'être lui-même ; & par celui d'*existence* , le développement , la production au dehors. Ces idées sont justes : L'Homme sème , il produit ; la Femme reçoit , & nourrit : Elle manque absolument du principe producteur ; en quoi elle est imparfaite ; mais elle a la faculté de favoriser dans son sein le développement des germes , &c. Cette manière de voir , est celle qu'auraient tous les Hommes , si l'éducation ne l'avait pas écartée : Les Jeunes-gens de campa-

gne sur-tout ressembtent presqu'aux Chinois & aux Sauvages de l'Amérique dans un point , c'est qu'ils se crairaient deshonorés, s'ils parlaient à leurs Maitresses en public, & s'ils leur donnaient quelques marques de déférence. Ils affectent une sorte de fierté avec elles ; ils rougiraient de honte , si quelqu'un leur parlait de leur prochain mariage , & se fâcheraient sérieusement. Quoique les Dames Chinoises soient très-renfermées , & qu'elles ne voient que les Femmes qui les servent , il ne paraît pas qu'elles aiment moins la parure que les Européennes; elles passent tous les matins plusieurs heures à leur toilette , quoiqu'elles sachent que personne ne les verra. Leur coiffure consiste en plusieurs boucles de cheveux , entremêlées de petites houpes d'or & de fleurs d'argent. Quelques-unes y ajoutent la figure du *fong-wang* , ou le fénix. Les Jeunes-femmes portent ordinairement une espèce de courone de carton , recouverte d'étoffe , dont le devant s'élève en pointe , & est orné de riches bijoux ; elles mettent sur le sommet de la tête des fleurs artificielles : les Femmes âgées se contentent d'un morceau d'étoffe de soie , qui fait deux ou trois-fois le tour de leur tête. L'habillement des Chinoises est extrêmement-modeste : il consiste dans une longue robe , qui leur descend jusqu'aux piéds , de-manière qu'on ne leur voit que le visage ; elles ont les mains cachées dans leurs manches qui traînent jusqu'à terre : lorsqu'elles présentent quelque chose à un Homme,

c'est toujours avec les mains envelopées dans leurs manches ; & si un Homme la leur présente , il la met sur une table , où elles viennent la prendre , après s'être envelopé les mains. C'est même une indécence à elles , lorsqu'elles saluent un Homme , d'user de la formule ordinaire , *van-fô* ; je vous souhaite toute sorte de bonheur ; leur politesse se borne à une simple révérence , pareille à celle des Femmes Européennes. Le successeur d'un Empereur Chinois ne voit jamais ni les Femmes ni les Concubines de son Prédécesseur ; & il porte le respect si loin à cet égard , que jamais il ne met le pied dans leur appartement. Enfin les Filles , même celles qui sont uniques , n'héritent pas de leurs Pères ; ce sont les Oncles , ou les Neveux , & à leur défaut les Cousins &c. Les Femmes Chinoises font consister leur beauté , à avoir les pieds extrêmement petits , & de-là vient que dès qu'elles naissent , les Nourrisses ont soin de les leur ferrer avec des bandes , pour les empêcher de croître ; de sorte que lorsqu'elles sont en âge d'être mariées , elles ne les ont pas plus gros qu'un Enfant de trois ou quatre ans. Elles portent des souliers brodés & fort propres. Une Femme convaincue d'adultère , est bannie de la maison de son Mari ; le Mari qui se trouve dans le même cas avec la Femme d'un autre , est condamné à une amende , dont une partie est donnée à sa Femme. Lorsqu'un Mari se rend dénonciateur du Galant de sa Femme , & vient à bout de le convaincre , le Coupable est condamné à lui donner quarante vaches , quarante

chevaus , & quarante habits : Si le Galant n'est pas en état de payer sur-le-champ , il est obligé de se constituer prisonnier chés le Mari , jusqu'à la fin du paiement : dans le cas d'une impuissance absolue , il compose avec sa Partie , on apporte du vin & de la viande , le Mari & le Galant boivent & mangent ensemble ; après quoi le Coupable demande pardon à l'Offensé , qui se désiste d'une partie de ses prétentions. Un Mari dégoûté de sa Femme a mille moyens de faire casser son mariage : il peut la reprendre aussi facilement qu'il l'a quittée ; tout ce que la loi exige , c'est qu'il renvoie la seconde.

ЛИЭВОКИЭВО.

C'est le nom d'un Royaume triburaire de la Chine , composé de trente-six îles : Chaque famille y est distinguée par un sur-nom , & les Hommes & les Femmes qui portent le même ne peuvent contracter mariage ensemble. La pluralité des Femmes y est autorisée , & les cérémonies du mariage sont des plus simples. Lorsqu'un Jeune-homme doit se marier , il lui est permis de voir la Fille qu'il recherche ; si les deux Parties se conviennent mutuellement , il se marient , c'est-à-dire , que l'Épous , accompagné de ses Parens & de ses Amis , va chercher la Prétendue , & qu'il la conduit dans sa maison , où il donne un festin. Les Femmes & les Filles sont très-reservées ; elles n'usent ni de fard ni de pendans-d'oreilles ; elles ont de longues aiguilles d'or à leurs cheveux , tressés au haut de la tête en forme de boule. Le Roi ne peut se marier qu'à des Filles de

trois grandes familles , qui exercent les charges les plus considérables de l'État : il y a une quatrième famille aussi distinguée que les trois autres , mais le Roi & les Princes de son sang ne peuvent contracter alliance avec elle , parce qu'on doute si elle n'est pas sortie de la même souche que la maison Royale.

Il est d'usage dans la *Corée* (presqu'île qui forme LA CORÉE. un Royaume tributaire de la Chine) de marier les Enfans dès l'âge de huit ou dix ans , en observant toutefois , que les alliances sont défendues jusqu'au quatrième degré : Les Jeunes-femmes , à moins qu'elles ne soient Filles uniques , passent aussitôt dans la maison de leur Beau-père , afin d'y apprendre à travailler , & à gouverner leur famille. La célébration est précédée de bien peu de formalités : l'Époux , le jour du mariage monte à cheval , suivi de ses Amis ; il se promène dans toute la ville , & ne s'arrête qu'à la porte de sa Future : il est reçu en cérémonie par les Parens de la Fille , qui la conduisent chés lui , où le mariage est aussitôt consommé. Un Corésien peut avoir autant de Femmes qu'il est en état d'en nourrir , mais il faut qu'il les loge hors de sa maison , où la Femme légitime seule a droit de demeurer. Malgré ce privilège , une Femme Corésienne ne peut guère se regarder que comme une Esclave , puisque son Mari , après en avoir eu plusieurs Enfans , peut la renvoyer avec eux , sans qu'il soit tenu de pourvoir à l'entretien ni de l'une , ni des

autres. Un Corésien porte trois ans le deuil de son Père : durant tout ce temps , il ne peut habiter avec ses Femmes , & les Enfans qui en naîtraient seraient illégitimes.

LES
FORMOSÉS.

Sitôt que les jeunes *Formosanes* sont nubiles , il leur est permis de se marier. Un Jeune-homme qui recherche une Fille pour Femme , doit prier sa Mère , sa Sœur , ou quelqu'autre Parente d'aller chés elle , de lui offrir des présens , & de la demander en mariage à son Père , ou à ceux dont elle dépend. Si la demande est acceptée , les présens sont livrés , & sans autre formalité , le mariage est conclu. Les présens , consistent en habits de toile ou de peaus , en bagues de cristal , & brasselets de bambou. Jusqu'à l'âge de trente-six ans les *Formosanes* ne voient leurs Maris qu'en secret & la nuit , encore faut il toujours que ce soit elles qui le fassent avertir. L'Épous se rend à l'invitation ; il passe devant la porte de sa Femme ; si elle est d'humeur à le recevoir , elle l'appelle , sinon , il est obligé de se retirer. Lorsqu'il est dans la maison , il ne lui est pas permis de s'approcher du feu ni de la chandelle ; il faut qu'il garde le silence , & aille se coucher tout-de-suite : veut-il du tabac , il touffe doucement , & sa Femme vient lui en apporter en cachète ; ensuite elle s'en retourne , & ne va se mettre au lit que lorsque les Gens du logis sont tous retirés : le lendemain dès le matin , le Mari se lève , & sort de la maison sans proférer une parole. La raison de cet usage singulier , c'est qu'il n'est pas permis aux Formo-

sanes de devenir enceintes avant l'âge de trente-six ans ; & lorsqu'elles tombent dans ce cas , il faut qu'elles se fassent avorter : pour cet effet elles mandent leurs *Juibas* ou Prêtresses , elles se couchent devant elles , & se font fouler le ventre d'une certaine manière qui procure l'avortement. Cependant la polygamie est permise chés ce Peuple : les Formosans quittent leurs Femmes lorsqu'ils le jugent à-propos , mais sans pouvoir reprendre les présens qu'ils lui ont faits. C'est faire un affront à un Mari de cette île , que de lui demander en présence d'un Tièrs , de quelle Famille est sa Femme , si elle est belle ou laide , & comment elle se porte.

La Religion est dirigée par des Femmes dans l'île Formose , sous le nom de *Juibas* , qui exercent en-même-temps la médecine.

Les *Japonais* marient toujours leurs Filles entre JAPON. quinze & seize ans , jamais plus tard , & souvent même ils les engagent dès le berceau. Ce sont les Parens des deux côtés qui forment ces nœuds , où l'inclination des Parties n'est jamais consultée , puisque les deux Jeunes-épous ne doivent point s'être vus avant la cérémonie du mariage. Cet usage , qui nous paraît singulier , est adouci par la liberté accordée aux deux sexes de rompre ce contrat gênant & de se séparer , & aux Hommes d'entretenir autant de Concubines qu'ils le jugent à-propos. Le divorce n'a lieu que parmi les Gens-du-commun ; les Grands ne répudient jamais leurs

Femmes ; ils les relèquent dans l'intérieur de leurs maisons , & en épousent d'autres : la crainte d'éprouver ce traitement rend les Japonaises extrêmement complaisantes & dociles : ajoutons , qu'en-général les Femmes du Japon sont chastes ; l'honneur y est en si grande recommandation , que le moindre crime contre la pudeur y est puni de mort par l'Épous offensé , à quî les lois accordent ce droit. Les Femmes des Grands-seigneurs sont enfermées dans un espèce de fêrail , mais avec moins de contrainte que chés les Musulmans ; elles y jouissent de la liberté de voir leurs Parens les plus proches , & rien n'est épargné de tout ce qui peut rendre leur retraite agréable. Une Japonaise n'apporte en dot que les habits qui la couvre ; le Mari est même obligé de lui donner une sorte de douaire , qu'elle distribue à ses Parens , en reconnaissance de la peine qu'ils ont prise pour son éducation. Il n'appartient qu'à la Femme légitime de manger avec son Mari , toutes les autres sont obligées de le servir. Les Fils de cette première Femme héritent de tous les biens du Père , & ceux des Concubines n'obtiennent qu'un présent assés médiocre. Dans les alliances , on ne respecte que le premier degré , sur lequel on ne se relâche jamais. Pour les cérémonies du mariage , lorsque les Parens des deux côtés sont d'accord , on s'assemble séparément de grand matin ; le Marié & la Mariée sont placés chacun dans un morimon superbe , traîné par des buffles ou par des chevaux ; ils sont suivis par leurs Parens & leurs Amis , &

par quelques bandes de Musiciens : On sort de la Ville , dans le plus bel ordre possible , & l'on s'avance vers une coline par des chemins différens ; au-milieu d'une grande foule de peuple , qu'il faut ordinairement que quelques Archers contiennent : arrivés aubas de la coline , les chariots qui portent les présens du Marié , sont offerts à la future Épouse , & elle les distribue à ses Proches. Le Marié sort de sa voiture alors , & la Mariée quitte la sienne ; les Parens & les Joueurs d'instrumens les accompagnent ; ils montent par des escaliers coupés d'une barrière , qui les sépare l'un de l'autre : lorsqu'on est parvenu au haut de la coline , chacun prend place , les Parens derrière la Mariée , & tous les Musiciens derrière le Marié ; les Parens deux-à-deux sous un parasol soutenu par des Valets , & les Musiciens assis à terre & frapant avec des bâtons sur des boules de cuivre , creuses & suspendues à des chaînes , qui rendent des sons sur lesquels ces Gens se remuent en cadence : l'espace qui se trouvent entre le Marié & la Mariée est occupé par une tente fort éclairée , de figure octogone , qui finit insensiblement par six pointes en pyramides , soutenues par quatre piliers ; tout le dehors est couvert de papier huilé , tandis que le dedans est tapissé d'une superbe étoffe de soie : au milieu de la tente paraît un autel richement orné , sur lequel on pose le Dieu du mariage , représenté avec une tête de chien , les bras ouverts , & un fil de laiton dans les mains ; ce qui marque

la fidélité , ainsi que l'union étroite qui doit se trouver entre les Mariés. Devant l'Idole est un Bonze , qui avec quelques prières & plusieurs cérémonies est préposé pour achever le mariage : la Mariée est à sa droite , le Marié à sa gauche , chacun tenant un flambeau. La Mariée allume le sien aux lampes qui brûlent hors de la tente , & le Marié au flambeau de son Épouse : alors tous les Assistans poussent un cri de joie , souhaitant toutes sortes de prospérités aux Nouveaux-épous. Cet Acte est terminé par une sorte de bénédiction que donne le Bonze , & le sacrifice des deux Bufles. Pendant que ces cérémonies s'achèvent , les Parens & les Convives sont occupés à faire un grand feu, dans lequel ils jettent tous les jouers qui ont servis à la Mariée pendant son enfance : Plusieurs placent devant elle un rouet , une quenouille &c. Au son des instrumens , on descend de la coline , & l'on amène en triomphe l'Épouse chés son Mari : elle trouve la maison parée de guirlandes , jonchée de fleurs , & décorée de pavillons & de banderoles. On prétend que ces fêtes coûtent considérablement ; elles durent huit jours. Une réflexion qui se présente naturellement , c'est que ces cérémonies Japonaises ressemblent aux noces des anciens Peuples : le flambeau nuptial se retrouve chés les Grecs & chés les Romains , ainsi que la quenouille ; & l'on jetait des nois , pour marquer que la Mariée devait renoncer aux amusemens frivoles. Les Maris Japonais sont despo-

riques chés eux ; ils ont droit de vie & de mort sur leurs Enfans ; mais le respect des Enfans est tel , que presque jamais les Pères n'usent de ce droit terrible. Le Japon est peut être le seul pays où la pauvreté n'ait jamais rien de honteux ; un Homme y est toujours considéré, abstraction faite de ses entours, de ses charges & de ses possessions, qui n'influent en rien sur les sentimens qu'il inspire.

Les Japonaises sont coiffées, en cheveux : les Bourgeoises les relèvent avec une aguille ; les Dames les laissent tomber, ou les nouent en toufes pendantes : elles portent une sorte de boucles-d'oreilles de perles ; leur ceinture est large , semée de fleurs & de figures. C'est par le nombre des vestes qu'on juge de la qualité des Femmes : on prétend qu'elles en portent jusqu'à cent ; mais qui sont si déliées , qu'on en peut mettre facilement plusieurs dans une poche ; elles passent par-dessus ces vestes une robe flottante , qui traîne de quelques piéds ; elles ne sortent jamais qu'avec un cortége nombreux, suivies d'une troupe de Filles magnifiquement parées , qui portent des mules de prix , des mouchoirs , & toutes sortes de confitures dans de grands bassins : des Femmes-de-chambre entourent leur Maitresse , les unes avec des éventails , & d'autres avec un parasol en forme de dais , dont la crépine est très-riche. Les Japonaises ont tant d'honneur & de gloire , qu'une simple Servante se donna la mort , parce qu'elle avait aprêté à rire à ses dépens. Cependant on a dans ce pays encore plus mauvaise opinion

des Femmes qu'à la Chine ; elles ne sont point admises dans le paradis des Japonais , *par la raison*, disent ils , *qu'il ne peut y entrer rien d'inmonde, ni d'exécration, & que les Femmes sont naturellement telles. Celles qui auront vécu suivant la loi, seront transformées en Hommes, après leur mort, pour recevoir le prix de leurs œuvres.*

TONQUIN.

Les Tonquinois marient leurs Filles à seize ans , pour l'ordinaire ; mais dans les cérémonies qui s'observent pour unir les futurs Époux , on n'en remarque aucune qui soit relative à Religion. Lorsqu'un Jeune-homme a jeté les yeus sur une Fille pour en faire sa Femme , il doit la demander au Père , en cérémonie , & accompagner la demande de quelques présens : Si la demande est acceptée , on convient de la dot : le futur Mari envoie à la maison paternelle tout ce qu'il destine à l'usage de la Prétendue ; & le jour marqué pour consommer cette union , la Fille accompagnée de ses Parens & de leurs Amis , est portée avec sa dot , & tout ce qu'elle a reçu de présens , au logis de son Mari , où la fête se termine par un festin : En y entrant , la Femme se rend à la cuisine , & salue le foyer ; ensuite elle se prosterne à terre , pour marquer sa soumission envers son Époux. La polygamie est permise ; seulement l'Épouse dont les Parens sont les plus qualifiés , obtient toujours le premier rang , & porte seul le titre de Femme légitime. La loi permet le divorce aux Hommes , & n'a pas la même condescendance pour les Femmes : lorsqu'un Mari veut répudier sa Femme , il

prend un des bâtons qui lui servent de fourchère à ses repas : & un de ceux qui servent à son Épouse ; il rompt ces bâtons , & chacun en garde précieusement la moitié dans un morceau d'étoffe de soie : cette cérémonie préliminaire achevée , le Mari donne à sa Femme un billet signé de lui , & auquel il a apposé son sceau , par lequel il déclare qu'il renonce à tous ses droits sur elle , & qu'il lui rend la liberté , avec tout ce qu'elle a apporté : s'il y a des Enfans , ils restent au Mari , & la Femme munie de ce certificat , peut passer à d'autres noces , sans que la répudiation porte aucun préjudice à son honneur : ces conditions , toutes avantageuse à la Femme , rendent les répudiations très-rares. Un Mari qui surprend sa Femme en adultère , est libre de la tuer , elle & son Amant ; mais il faut que les Coupables périssent par ses mains : s'il remet le soin de sa vengeance à la Justice , la Femme est écrasée par un éléphant , & son Suborneur périt par un autre supplice.

Il y a deux Souverains au Tonquin , le *Bova* , qui n'a que l'ombre , & le *Chova* qui a la réalité de la puissance. Le Chova entretient beaucoup de Concubines : Celle de ses Femmes qui lui donne le premier Fils reçoit des honneurs distingués ; les Concubines qui ont des Enfans de lui , prennent le nom de *Ducha* , qui signifie excélente Femme : les Enfans mâles , à l'exception de l'Aîné , portent celui de *Ducong* (Homme excélent) , & toutes les Filles celui de *Batua* , qui revient au

titre de Princesse : ce n'est que dans les dernières années de sa vie qu'ordinairement le Chova se marie, & lorsqu'il n'est plus en état d'avoir des Enfants : il fait toujours choix d'une Femme du sang royal du Bova, qui prend le nom de *Mère du Tonquin*, & dont le rang est audessus de toutes les Concubines, même de celle qui a donné le premier Fils, nommé le *Chura*, qui doit succéder à son Père. En-général, les Tonquinoises sont laborieuses, économes, & valent mieux que les Hommes.

Pégü. Les Femmes du *Pégü* semblent avoir renoncé à toute modestie & à toute pudeur : elles se montrent en public presque nues ; leur unique vêtement est une ceinture d'une étoffe légère & transparente, qu'elles attachent avec tant de négligence, que souvent rien n'est dérobé à la vue. Le Voyageur *Cheldon* parut scandalisé de cette coutume indécente : Elle lui répondirent que cet usage étaient ancien dans leur pays, & venait d'une Reine, qui, pour empêcher que les Hommes ne tombassent dans de plus grands desordres, avait ordonné aux Femmes de la Nation de paraître devant eux dans l'état le plus capable d'irriter leurs desirs. [*Il semble au contraire, que c'était le moyen de les éteindre.*] Pour arrêter le cours du desordre, les Pégüans ont imaginé de peindre en bleu leurs Jeunes-garçons ; cette couleur véritablement leur donne un air terrible ; mais ce qu'on aura peine à s'imaginer, c'est qu'une sonnette, qui devrait être tout ensemble douloureuse à recevoir & honteuse à porter, passe dans ce Royaume pour un

ornement , & est devenue une marque de considération , sur-tout lorsque le Roi ôte la sienne & la donne à un de ses Sujets. Les Pégiens ne font point difficulté d'offrir leurs Filles aux Étrangers , & de les leur céder pour un temps dont on convient, moyennant une certaine somme ; après quoi elles rentrent dans le sein de la famille : Il y a plus, si une Fille se marie , & que l'Étranger son premier Amant revienne dans le pays , il est en droit de la redemander au Mari , qui la lui cède pendant son séjour , & la reprend après son départ. [*Les deux extrêmes se touchent ; les Habitans des pays chauds sont jaloux à la fureur , où donnent dans l'excès diamétralement opposé.*] Un Pégien est obligé d'acheter sa Femme , & d'en payer le prix à ses Parens : si après quelques mois de jouissance , il n'en est pas satisfait , la voie du divorce lui est ouverte , & il peut s'en débarrasser ; mais il n'est pas en droit de redemander l'argent qu'il a donné : les Femmes ont aussi la liberté de quitter leurs Maris , & pour-lors les Parens sont obligés de restituer à ce dernier le prix de leur Fille. Le Roi n'épouse ordinairement qu'une seule Femme , mais il a grand nombre de Concubines ; comme dans tous les autres États du Levant , où le nombre des Femmes surpasse de beaucoup celui des Hommes.

On a peu de renseignement sur les mariages des ARRAKAN. *Arrakanois* ; il semble même par le silence des Voyageurs , qu'ils ne sont accompagnés d'aucune cérémonie particulière : tout ce qu'on trouve dans

les Relations concerne , la manière dont le Roi fait choix de ses Concubines. Chaque année les Gouverneurs de province choisissent dans leurs départemens respectifs douze Filles , nées avant les douze mois révolus , & les font élever aux dépens du Prince , jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur douzième année : Alors elles sont conduites à la cour , où on leur fait endosser une robe de coton , & elles sont exposées à l'ardeur du soleil ; jusqu'à ce que leurs robes soient pénétrées de sueur : ces robes sont présentées au Roi , qui les sent l'une après l'autre , & retient pour lui les Filles dont l'odeur ne lui semble pas désagréable , persuadé que c'est une preuve non-équivoque qu'elles ont le corps sain : les autres Filles sont distribuées aux grands Seigneurs. Cet usage pourrait bien être une imitation grossière de l'ancienne manière dont les Monarques de la Chine choisissaient leur Femmes.

SIAM. L'usage à *Siam* , n'est pas de permettre aux Filles de fréquenter les Garçons ; les Mères emploient tous les moyens possibles pour les retenir , & châtient sévèrement celles qui font quelques fautes ; mais la nature , plus forte que la défense & la punition, sollicite leur désobéissance , & pour l'ordinaire sur la fin du jour , elles trouvent l'occasion de s'échaper. Sous ce climat, les Filles sont nubiles à douze ans , & quelquefois plutôt. Aureste le commerce de l'amour n'entraîne aucune honte ; on le regarde comme une espèce de mariage , & le

Le changement d'Amant où de Maitresse passe pour un divorce. On se presse à Siam de marier les Filles & les Garçons, & s'il se trouve quelque Fille qui garde le célibat, la fantaisie de se faire *Talapouine* ou Religieuse, ne lui prend que lorsqu'elle approche de la caducité. Quand il est question d'unir deux Persones par le mariage, les Parens du Jeune-homme vont en cérémonie demander la Fille à ses Père & Mère; l'affaire est traitée ordinairement par des Femmes âgées & d'une bonne réputation : si elle convient aux deux familles, on consulte alors le goût de la Jeune-personne; ensuite on fait venir le Devin, pour savoir, si le mariage fera heureux, si les Épous vivront en paix, & si la dissention n'amènera pas le divorce. Le Devin prend l'heure de la naissance du Garçon & de la Fille, il trace des lignes, & suivant qu'il a été sollicité, ou suivant ce qu'il espère de sa fraude, il prédit du bonheur ou de l'infortune : son avis décide formellement : le mariage une fois arrêté, le Jeune-homme va faire trois visites à sa Prétendue; il lui présente du bétel & des fruits, mais rien de plus précieux : A la troisième visite, tous les Parens s'assemblent, on compte la dot de l'Épouse, on délivre à l'Épous futur à-peu-près l'équivalent de la dot, & tout cela se fait avec simplicité, sans avoir besoin qu'un contrat assure la validité des conventions : la noce est accompagnée de danses & de divertissemens; mais les Nouveaux-épous ne dansent point. Cette cérémonie, absolu-

ment civile, n'est suivie ni précédée d'aucun acte religieux; il est même expressément défendu aux *Talapoins* ou Prêtres, de se trouver à aucun mariage: seulement après la consommation, ils vont jeter de l'eau de l'eau-bénite chés les Jeunes-mariés, & recevoir quelque aumône. Après les noces, les Jeunes-époux restent quelques mois chés les Parens de la Femme, avant que de s'établir dans leur propre maison. Il y a une distinction, réservée aux Filles des grands Officiers; on leur place sur la tête un cercle d'or, qui est la marque que les Gens élevés en dignité portent sur leur bonnet de cérémonie. La polygamie est en usage dans le Royaume de Siam: entre les Femmes, on distingue la légitime; les autres sont des Esclaves achetées, que l'on nomme les *Petites-femmes*, & qui doivent obéir à la première. Les Enfans de la *Grande-femme* appellent leur Père *Po*, & ceux des *Petites-femmes*, *Po-tchaou*, c'est-à-dire, *Père-seigneur*. Il n'y a pas de peuple au monde qui parle aussi poliment aux Femmes que les Siamois; de quelque rang qu'elles soient, c'est toujours. *Jeune Princesse*, *jeune Fleur*, *jeune Diamant*, *jeune Ciel*; l'épithète *jeune* accompagne tout ce qu'ils leur disent de gracieux. Les Siamois peuvent épouser leur Cousine germaine, & successivement les deux Sœurs; le Roi a même le privilège de prendre ses Sœurs pour Épouses. A la mort du Mari, la succession appartient entièrement à la Femme principale, & se divise par portion égale entre ses Enfans. Les *Petites-femmes* & leurs Enfans sont vendus au profit

des Héritiers. L'usage des testamens est inconnu ; & les Filles des Petites-femmes sont vendues , pour devenir Petites-femmes comme leurs Mères. L'Épous est despotique dans sa famille ; il a droit de vendre ses Femmes & ses Enfans ; excepté qu'il ne peut que répudier sa principale Épouse : lorsque le divorce est arrêté , le Mari rend la dot qu'il a reçue , & les Enfans se partagent de la sorte : la Femme a le premier & tous les nombres impairs , & le Mari le second , & tous les nombres pairs ; de-sorte que si le nombre total est impair , la Femme en a un de plus. Une Veuve hérite du pouvoir de son Mari , mais avec cette restriction , que sans le consentement des Parens , elle ne peut vendre les Enfans du rang paire : l'un & l'autre , après le divorce , restent maîtres de vendre les Enfans qui leur sont tombés en partage. L'adultère est un crime presqu'inconnu à Siam , & quoique toutes les Filles n'y soient pas absolument chastes , lorsqu'elles sont mariées elles ont si peu d'occasion de se déranger , que la sagesse chés elles tourne heureusement en habitude : cependant un Mari qui ferait convaincu de son deshonneur , a le droit de tuer sa Femme ou de la vendre. Le voyageur *Laloubière* dit à ce sujet , que les Femmes du Roi trouvent quelquefois le secret de se faire des Amans , & que la manière ordinaire dont ce Prince les punit , est de les soumettre d'abord à un cheval , qui est accoutumé à l'amour des Femmes ; après quoi , il leur fait donner la mort : Il

y a quelques années (ajoute-t il) qu'on en abandonna une aux tigres : ces animaux l'ayant épargnée, le Roi voulut lui faire grâce ; mais cette Femme refusa la vie, avec tant d'injures, que la regardant comme enragée, il ordonna qu'elle mourût ; on irrita les tigres, qui la déchirèrent en sa présence : Il n'est pas si sûr qu'il fasse mourir les Amans ; mais au moins, il les fait bien châtier : l'opinion commune est que ce fut une faute de cette nature qui causa la dernière disgrâce du feu *Barcalon* ou premier Ministre, frère aîné du premier Ambassadeur de Siam qu'on ait vu en France : le Roi son maître le fit bastonner très-rudement, & cessa de le voir, sans néanmoins lui ôter ses charges ; au contraire, il continua de se servir de lui, pendant six mois qu'il survécut à son châtimement. Les seigneurs Siamois vendent celles de leurs Filles qui ont eu une faiblesse, à un certain Homme, qui moyennant un tribut qu'il paye au Roi, a droit de les prostituer : on raconte qu'il en a eu jusqu'à six-cents, toutes Filles d'Officiers de considération : cet Homme achète aussi les Femmes, quand les Maris les vendent après les avoir convaincues d'infidélité.

INDÉS. Les *Indiens* du Gange, ou Asiatiques, sont divisés en six castes, quoiqu'ils n'en comptent que quatre ; celle des *Bramines* ou Prêtres ; celle des *Settréas* ou Nobles ; celles des *Veinsjas* ou Marchands, & celle des *Soudras* ou Artistes, Artisans & Laboureurs : Les deux autres auxquelles les Indiens ne daignent pas donner ce nom, sont

les *Perréas* ou Manœuvres ; & les *Siripères* ou Tanneurs. Les Indiens des trois premières classes ne doivent , selon le *Vedam* ou livre de la loi , n'épouser que des Filles qui n'aient pas encore les marques de la puberté : Les *Settréas* sont les moins scrupuleux sur cet article. Lorsqu'un Bramine va demander en mariage une Fille pour son Fils , il examine avec soin en sortant , tout ce qui peut se présenter à lui , & il en tire d'heureux ou de malheureux présages : Si le signe est mauvais , il rentre chés lui ; si une seconde & une troisième fois les présages ne deviennent pas meilleurs , il renonce à son entreprise. Lorsque les Parens sont d'accord , on choisit un jour heureux pour la cérémonie , & l'on se présente réciproquement du *bétel* ; ensuite on allume le feu *homan* , avec le bois nommé *ravasitou* , qui est réputé sacré : Le Bramine prend trois poignées de riz , & les jète sur la tête de l'Épouse ; qui fait la même chose à son tour sur la tête du Prétendu : Le Père de la Fille lave les pieds à l'Épous , tandis que la Mère verse l'eau : Cela fait , le Père prend la main de sa Fille & la met dans la sienne , en versant quelques gouttes d'eau ; puis y ajoutant plusieurs pièces de monnaie , il la présente à l'Épous , en prononçant ces paroles : *Je n'ai plus rien à faire avec vous , & je vous remets au pouvoir d'un Autre*. Jusque-là le mariage peut se rompre ; ce ne sont que des formalités préliminaires indifférentes ; celle qui suit est proprement le nœud qui

lie indissolublement. On prend le *tali*, espèce de ruban auquel pend une tête d'or ; on le montre à la compagnie, & après quelques prières, l'Épous l'attache au cou de son Épouse. La fête est terminée par un festin. Pour l'ordinaire les réjouissances durent cinq jours : le septième les deux Épous sortent pour se rendre chés le Marié, souvent aux flambeaux & suivis de tous leurs Amis. Si la Nouvelle-épouse n'est pas encore nubile, elle ne demeure que quatre jours avec son Mari, après lesquels elle est ramenée chés son Père pour jusqu'au temps convenable.

L'inceste est rigoureusement puni chés les Bramines : le Védam prononce que l'Incestueux doit perdre les parties qui servent à la génération ; & comme il n'est pas permis de panser le Coupable, cette opération est toujours mortelle. Il n'y a point de peine portée contre les Femmes, parce qu'on suppose que la séduction a occasioné leur crime : Un Bramine peut cependant épouser les deux Sœurs ; il se marie à la Fille de sa Tante paternelle, à celle de sa Sœur ; mais le mariage serait réputé incestueux, s'il épousait la Fille de son Oncle paternel, ou celle de son Frère. Les Soudras se sont mis au-dessus de cette distinction ; & les quatre castes usent ordinairement du privilège que leur accordent le *Védam*, touchant la pluralité des Femmes. Toute Indienne convaincue d'adultère, peut être enfermée dans une étroite prison par son Mari. Si l'Épous l'aime assez pour lui pardonner sa faute, comme sa maison doit être supposée im-

pure, & qu'il n'est permis à aucun Bramine d'y entrer, sous peine d'être souillé, il faut qu'il fasse préparer un festin, qu'il y invite plusieurs Bramines & quelques San-Jasiis (*), & qu'en suite la Femme adultère serve elle-même les Convives : Sitôt qu'ils ont reçu les premiers mets de ses mains, le crime est effacé & le Mari n'en court aucune honte à vivre avec elle comme auparavant.

(*) Les San-Jasiis se condamnent à ne vivre que d'aumônes; ils ne mangent qu'une seule fois le jour : le mariage, tous les plaisirs, & jusqu'à l'usage si commun du bétel leur sont interdits : un simple habit de toile peinte avec une terre rouge, une tasse de terre pendue à la ceinture, un bâton de bambou à la main composent toute leur parure; c'est un crime irrémissible pour eux de toucher à l'or, à l'argent, ou d'en porter dans leurs poches : privés de tout domicile permanent, ils ne doivent pas même coucher deux nuits de suite au pied du même arbre : cependant ils peuvent dans le cours de l'année choisir un lieu réputé saint, & y demeurer l'espace de deux mois, & même toute leur vie, pourvu qu'ils s'attachent à combattre les six ennemis qui leur livrent sans cesse la guerre; c'est-à-dire la concupiscence, la colère, l'avarice, l'orgueil, l'amour des choses du monde, & le desir de se vanger. Tous les pays chauds où la dépense de l'entretien est presque nulle, sont remplis de ces Hommes détachés de tout; & l'on ne saurait s'empêcher d'entrevoir qu'il y a là une sorte de philosophie & d'amour de la liberté; mais cette philosophie n'est pas favorable à l'esprit social, & sur-tout elle est impraticable dans nos climats froids, où les rigueurs de l'hiver auraient bientôt dompté l'imagination échauffée d'un San-Jasiis; outre que la multitude de nos besoins réels, l'aurait arrêté dès les premiers pas.

INDOUSTAN:
BANIANs du
MOGOL.

Les *Banians* considèrent le mariage comme la plus parfaite & la plus respectable action de l'Homme , & craient que le dernier des malheurs est de mourir sans avoir été uni avec une Femme: aussi dès l'âge de sept ou huit ans , a-t-on soin de marier les Enfans de l'un & de l'autres sexe. Lorsque les Parens sont d'accord entr'eux , le Père du Futur envoie des présens au Parens de la Fille , & les fait accompagner par des Musiciens , qui ne manquent pas de chanter des vers à la louange de l'Accordée : La même cérémonie s'observe de la part de la Fille : On consulte alors les Bramines , qui décident de l'instant heureux auquel on doit achever la solennité du mariage : L'avantveille de ce grand jour , le Marié revêtu de ses plus beaux habits , se promène dans les principales rues de la ville , pour annoncer au Peuple l'état honorable dans lequel il va entrer ; dans cette cavalcade , il porte une couronne de pierreries sur la tête : le lendemain , c'est le tour de la Mariée ; elle paraît en public avec la même pompe que son Prétendu , & toutes les Jeunes filles de sa tribu l'accompagnent. Sitôt que la nuit est venue , on procède aux cérémonies du mariage ; car la régularité exige que cette union ne soit consommée qu'après que le soleil est couché : Alors on allume un grand feu entre les Mariés , pour signifier l'ardeur qui doit accompagner leur amitié réciproque ; puis un Bramine les lie ensemble avec un cordon de soie , pour prouver que leurs liens sont indissolubles , & que rien dans le monde ne

doit les contraindre à se séparer. Ceci fait, on passe un voile entre les deux Épous, afin de leur faire entendre qu'ils ne doivent point commettre d'inmodestie avant le mariage : Après cette cérémonie, le Bramine fait un sermon, sur l'obligation que contracte le Mari de pourvoir à tous les besoins de sa Femme ; & sur la fidélité que celle-ci doit à son Épous ; il les bénit, & leur souhaite beaucoup d'Enfans : ensuite on ôte le voile, & l'on détache le cordon de soie.

Les cérémonies du mariage des Banians, diffèrent un-peu suivant les lieux : Du côté de *Bénarès*, le Jeune-homme & la future Épouse se rendent sur les bords du Gange avec un Bramine, une vache & un veau, & tous ensemble entrent dans le fleuve : le Bramine étend un morceau de toile sur la vache, & la prend par la queue en prononçant quelques prières : les futurs Épous posent aussi une main sur la queue de la vache, tandis que de l'autre ils serrent la main du Bramine, de façon néanmoins que tous-deux se tiennent ensemble-temps : le Bramine fait en ce moment tomber de l'eau sur la queue de la vache, & par conséquent sur les mains des Mariés, dont il noue ensemble les vêtemens : on fait ensuite trois-fois le tour de la vache & du veau, & le mariage achevé, la vache & le veau appartiennent au Bramine. Le Voyageur *Herbert* prétend que dans plusieurs endroits de l'Inde, les Filles prêtes à se marier sont obligées de faire à leurs Idoles le sa-

crifice de leur virginité , & qu'elles font , pour cet acte de dévotion , conduites au temple par leurs Parens : Il avance qu'il a vu un Bramine , gardien d'une Idole à laquelle les Filles venaient assés ordinairement sacrifier leur virginité , qui trop âgé pour recevoir de pareilles offrandes , en faisait commerce avec les Étrangers. De semblables faits , pour être crus , devrait être autorisés du témoignage de plus d'un Voyageur.

Dans le *Décan* , les deux Épous , accompagnés de tous leurs Parens , se placent auprès d'un grand feu , dont ils font sept-fois le tour , en récitant quelques prières. *Tavernier* décrit dans le tome III de ses Voyages , une autre cérémonie nuptiale. « La veille des noces (dit-il) , l'Épous , accompagné de tous ses Parens , va au logis de l'Épouse , avec une paire de gros brasselets de l'épaisseur de deux doigts , mais qui sont creus par dedans & de deux pièces , avec une charnière au milieu pour les ouvrir : suivant la richesse de l'Épous , ces brasselets sont plus ou moins précieux , ou d'or , ou d'argent , ou d'étain ; les plus pauvres n'en ont que de plomb : l'Épous étant arrivé , met un brasselet à chaque jambe de sa Femme , pour montrer qu'il la retient désormais enchaînée , & qu'elle ne peut plus s'éloigner de lui : le lendemain , on prépare un festin au logis de l'Épous , où tous les Parens de part & d'autres se trouvent , & sur les trois heures après midi , on y amène l'Épouse : Plusieurs Bramines s'y rendent aussi , &

leur Supérieur faisant aprocher la tête de l'Épouse de celle de l'Épous , prononce plusieurs paroles , en leur jetant toujours de l'eau sur la tête & sur le corps : Puis on apporte sur des plats , ou sur de grandes feuilles de figuier , plusieurs sortes de mets , & des pièces d'étofes ou de toile ; le Bra mine demande à l'Épous , Si tant que Dieu lui donnera quelque chose , il n'en fera pas part à sa Femme , & s'il ne tâchera pas de la nourrir par son travail ? & quand il a dit *oui* , tout le monde va s'asseoir au festin préparé , mais chacun mange à-part. Suivant que l'Épouse est riche & qu'il a du crédit parmi les Grands , les noces se font avec plus de somptuosité. Il est monté sur un Éléfant , l'Épouse dans un chariot , tous ceux qui l'accompagnent ayant un flambeau à la main : Il emprunte pour cette pompe , tant du Gouverneur du lieu , que d'autres grands Seigneurs de ses Amis , autant d'Éléfants qu'il peut , & de chevaux de parade , & on les promène ainsi une partie de la nuit , avec des feus-d'artifices , que l'on jète dans les rues , & dans les places : Mais une des plus grandes dépenses qui se fait , est en eau du Gauge , pour ceux qui en sont éloignés de trois ou quatre cents lieues : car comme cette eau est sacrée pour les Banians , & qu'ils en boivent par dévotion , il faut qu'elle leur soit apportée de si loin par les Bramines , & dans des vaisseaus de terre vernis par-dedans , que le Grand Jagarnat a remplis lui-même de l'eau la plus nète du fleuve , & auxquels il

appose son cachet : on ne donne à boire de cette eau que sur la fin du repas : plûs le Mari en fait boire , plûs il est estimé magnifique : Le Grand-Bramine se fait payer un tribut pour ces eaux , dont il se consomme quelquefois pour des sommes considérables dans un mariage de distinction ».

Du côté de *Surate* , après la cavalcade , les Mariés se placent auprès d'une table , l'un vis-à-vis de l'autre ; ils étendent les mains , & se les joignent ensemble : le Bramine alors leur couvre la tête d'un espèce de grand bonnet , qu'il leur laisse pendant les prières nuptiales , ensuite il les sépare. Le Voyageur *Schouten* dit , que dans d'autres endroits des Indes , la cérémonie du mariage se fait par le simple échange de deux noix de coco.

Parmi les Banians , il n'y a jamais de douaire que les pierreries que la Mariée apporte le jour de ses noces ; & l'on doit observer que chaque tribu à ses usages particuliers. Par-exemple , il n'est permis à aucune Femme de se remarier , si ce n'est dans la tribu des *Wises* , c'est-à-dire des Artisans : Les Hommes , dans toutes les tribus , peuvent se marier deux-fois , excepté les Bramines : on ne peut choisir une Femme dans une autre tribu que la sienne ; & dans la tribu des *Wyses* , il faut qu'un Artisan se marie à une Fille de la même profession.

Une Femme ne peut voir , pendant les dix premiers jours de ses couches , que sa seule Garde , & ne doit préparer le manger que quarante jours

après. C'est le principal Bramine qui donne les dispenses pour le mariage , & qui prononce le divorce lorsqu'il en est requis. Une Femme séparée de son Mari peut en prendre un autre , & la marque de cette permission lui est imprimé sur l'épaule droite avec un fer rouge.

Les Femmes Baniânes sont vêtues d'une toile de coton si fine , qu'elle en est transparente : cette espèce d'habillement leur descend jusqu'à la moitié de la jambe , & vers les reins il est attaché avec un cordon : l'été elles portent des sabots de bambou , & l'hiver , des souliers de cuir doré , ou faits de riches étofes : les Enfans vont exactement nus jusqu'à l'âge de six ans : les Baniânes ont la physionomie agréable , les cheveux noirs & longs , attachés en boucles par-derrière avec un ruban : leurs dents , qu'elles noircissent par l'usage du bétel , les défigurent beaucoup aux yeux des Européens.

Les Filles & les Femmes musulmanes , portent autour du corps un grand morceau de fine toile de coton , qui fait trois ou quatre fois le tour de la ceinture , & qui pend ensuite jusqu'aux pieds : sous cette toile , elle ont un caleçon d'étoffe légère ; de la ceinture en haut , elles sont ordinairement nues chès elles ; mais lorsqu'elles sortent , elles jettent négligemment une espèce d'écharpe sur leurs épaules , de sorte que ces deux habillemens qui voltigent sans cesse , ne dérobent presque rien de leurs charmes : leurs cheveux , qui sont ordinairement noirs , sont arrangés avec art , & noués en boucles sur le dos. Les Femmes , en public ,

ont toujours le visage couvert d'un voile de soie ; excepté celles du Peuple.

Les *Parfis* de l'Inde , qui sont les anciens naturels de la Perse , marient leurs Enfans dès le plus bas-âge ; mais ils ne permettent aux Jeunes-épous d'habiter ensemble , qu'entre quinze & seize ans : leurs Veuves ont la liberté de se remarier. Les Femmes *Parfis* sont plus belles que les autres Indiennes.

GOLKONDE.

Les cérémonies du mariage parmi les *Golkonda* sont fort simples : lorsque les Parens sont convenus de leurs faits , les deux Épous sont promenés dans les rues & dans les places publiques , sur un palanquin , dont la richesse est proportionnée aux facultés des Parens : Cette promenade achevée , un Bramine qui les attend à la maison , étend une pièce de toile , sous laquelle il fait passer la jambe nue du Mari , pour presser celle de la jeune Épouse , qui est aussi sans chaussure. Ils n'ont aucun égard aux degrés de parenté dans le mariage , qu'ils contractent toujours avec ceux de leur tribu. Les Pères & les Mères ont le pouvoir absolu de marier leurs Enfans , sans les consulter : les Filles n'ont point de dot , & c'est l'Épous futur qui est obligé de faire quelque présent au Père de la Fille. On marie les Filles à trois ans , & les Garçons à cinq : A dix ou douze ordinairement la Femme devient Mère , sans presque connaître les douleurs de l'enfantement : souvent deux heures après leur délivrance , ces Indiennes vont se baigner ; mais elle ne passent jamais trois jours sans user de ce remède salu-

taire : leurs Enfans n'exigent pas plus de soins ; jusqu'à l'âge de sept ans , ils restent nuds , avec cette seule attention de les laver chaque jour. Lorsque le Mari meurt avant la Femme , il n'est pas permis à la Veuve de se remarier , quand même le mariage n'aurait pas été consommé : elle doit rentrer dans le sein de sa famille , où elle est obligée , de remplir les emplois les plus durs & les plus humilians ; il arrive souvent de-là , que les Femmes qui se trouvent dans cette triste situation , s'échappent furtivement , & se livrent à la débaûche ; mais malheur à elles , si les Parens découvrent leur retraite , car pour-lors elles risquent d'être empoisonnées. La loi de Golkonde permet encore aux Femmes de se brûler avec le corps de leurs Maris ; mais elle ne les y assujétit pas ; le faus honneur qu'on attache dans le pays à cette action effrayante , ou un excès de tendresse , peuvent seuls les y engager ; nous en remarquerons les funestes effets dans l'article de l'île de *Céilan* : On attribue la rigueur de la loi qui obligeait anciennement les Femmes à se brûler avec le corps de leurs Maris , à l'excessive débaûche de ces lubriques Épouses , qui les poussait à se servir du poison pour se débarrasser de leur Mari , & se livrer en liberté à leurs panchans : mais il y a beaucoup d'apparence que le seul motif a toujours été l'envie de montrer son courage & l'empire sur soi-même ; motif qui fit que *Calanus* se brûla devant Alexandre : les Femmes imitent volontiers les Hommes , & ensuite les Femmes imitent d'autres Femmes par vanité.

Au cap *Comorin* , les Hommes épousent ordinairement quatre Femmes ; la première est d'une naissance égale au Mari , & a le titre de *Beghum* , (Femme heureuse) ; les trois autres sont inférieures : viennent ensuite les Concubines & les Esclaves : Elles doivent être toutes entretenues suivant leur rang.

CÉILAN.

Les *Chingulais* , habitans de cette grande île , sont issus des Indiens , si les Indiens ne sont pas sortis d'eux : c'est la même division par castes absolument séparées. Il ne peuvent donc s'aler à d'autres Femmes qu'à celles de leurs tribus : Ce sont les Parens qui déterminent le mariage ; lorsqu'ils sont d'accord , il est censé fait. Le Garçon envoie à sa future Épouse les présens & les habits de noces , & l'on prend un jour pour achever la cérémonie. Le Fiancé , accompagné de ses Amis , va trouver la Fiancée ; ils se mettent à table , & mangent dans le même plat , pour marquer l'intimité qui doit régner entre Mari & Femme : quelquefois ils se lient les pouces ensemble , & vont ainsi se coucher ; le lendemain les deux Époux doivent prendre possession de leur maison ; la Femme marche la première ; le Mari la suit. Il y a souvent d'autres cérémonies observées dans le mariage ; l'Homme tient le bout de la toile qui enveloppe la Femme , & la met autour de ses reins , tandis qu'elle tient l'autre bout : on leur verse dans cet état de l'eau sur le corps , & le mariage est fait. Le divorce est permis , suivant les lois de Céilan : quand deux Époux cessent de s'accorder , ils peuvent se séparer ; le Mari , rend à sa Femme ce qu'il

qu'il en a reçu , & il est permis à cette dernière de prendre un autre Mari , dès que celui-ci choisit une autre Épouse : Les Enfans se partagent ; les Garçons suivent le Père ; les Filles vont avec la Mère. Il est assés ordinaire de voir des Hommes & des Femmes se marier quatre ou cinq fois , & se séparer de-même. Les Chingulais ne peuvent avoir qu'une Femme , mais il arrive souvent qu'une Femme a deux Maris , qui sont les deux Frères , & que les Enfans reconnaissent également pour Pères. Lorsqu'une Femme s'est enfin fixée , elle doit garder à son Épous une fidélité inviolable. L'adultère est puni de mort , & l'Épous qui trouve sa Femme avec un Galant , est en droit de les tuer tous-deux : Cependant , en certaines occasions , les Chingulais permettent à leurs Épouses d'accorder les droits de l'hymem à leurs Amis ou à quelques Grands-seigneurs , & lorsque cela leur arrive , elles en sont plus glorieuses : mais la plus grande insulte qu'on puisse faire à une Femme , c'est de lui dire qu'elle a favorisé un Homme d'une caste inférieure. Lorsque le temps des infirmités des Femmes arrive, elles doivent en informer toute la maison , parce qu'on serait souillé , si l'on approchait du lieu qu'elles habitent, jusqu'à ce que la maladie soit passée. C'est un usage reçu dans tous les mariages , que la Femme , quelque riche qu'elle soit , aprête elle-même les viandes , & craigne de les laisser toucher aux Esclaves. En servant son Mari , elle a toujours un voile sur la bouche.

afin que son haleine ne puisse gâter ce qu'elle lui présente. Malgré ces devoirs , qui semblent tenir de la servitude , les Chingulaises sont traitées avec beaucoup de complaisance de la part de leurs Maris: Les terres dont elles héritent ne paient rien au Roi ; leur sexe est respecté jusque dans les animaux , car par une loi qui est unique dans le monde connu , on ne paie rien pour tout ce que porte une bête femelle : & cependant , la Femme , par respect , ne doit jamais s'asseoir devant son Mari. Les Pères sont maîtres suprêmes de leurs Enfans , & peuvent les vendre ou leur ôter la vie , lorsqu'ils en ont un trop grand nombre , ou qu'ils les prennent en aversion.

Ile de JAVA. Les Javanais sont les plus atroces de tous les Hommes (*) ; un Frère n'aborde jamais son Frère que le poignard à la main : ils se vengent lâchement par l'assassinat, le poison &c. Il y a deux Religions à Java , la Mahométane , & l'Indienne ; & dans toutes les deux , la pluralité des Femmes est permise : la polygamie est en effet nécessaire dans un pays où il se trouve dix Femmes contre un Homme. Outre les Femmes légitimes , ces Insulaires entretiennent un grand nombre de Concubines , qui sont comme les Servantes des Épouses , & forment leur suite , lorsqu'elles se promènent dans la ville. Pour coucher avec son Maître , il

(*) C'est dans l'île de *Java* que les Hollandais ont bâti la fameuse ville de *Batavia* , entrepôt de tout leur commerce aux Indes.

faut que la Concubine en obtienne la permission de la Femme légitime ; mais elle ne lui est jamais refusée , & l'Épouse qui ôserait s'y opposer , se couvrirait pour jamais de honte. Les Enfans des Concubines ne peuvent être vendus , quoique leurs Mères soient Esclaves , ils appartiennent aux Femmes légitimes ; mais ces Marâtres s'en défont le plus souvent par le poison. Les Enfans de l'un & de l'autre sexe vont exactement nuds jusqu'à l'âge de neuf à dix ans , excepté les parties naturelles , qui sont couvertes de plaques d'or , d'argent , ou d'autre métal , suivant la fortune ; les Filles y joignent des brasselets. A l'âge de douze ans , & plutôt même , lorsqu'elles sont formées , les Filles sont obligées de se couvrir tout le corps , & elles ne tardent pas à être mariées par leurs Parens , pour les empêcher de tomber dans le libertinage. Une autre raison sert à précipiter cette union , sans laquelle elles ne pourraient hériter de leurs Pères ; c'est que la loi de Bantam , Capitale d'une partie de l'île , adjuge au Roi les Filles , la Femme & les Enfans d'un Homme qui meurt. La dot des Filles consiste en une certaine somme d'argent , & plusieurs Esclaves. Comme l'incontinence est le vice dominant des Javanais , un Seigneur ou un riche Marchand ne manquent pas de moyens pour se procurer l'objet de leur passion. En-général , tous les Citoyens sont pauvres , & il n'en est aucun qui refuse l'argent qu'un Homme opulent veut bien

lui prêter ; or celui-ci est autorisé à saisir la Femme & les Enfans de l'Emprunteur , s'il ne s'acquiesce pas au temps marqué : Cette voie indigne épargne les soupirs , abrège les embarras , & ne manque jamais de réussir. Le jour déterminé pour les noces , la cérémonie commence par une espèce de procession nuptiale , qui traverse la ville , au bruit des tambours & des bassins de cuivre , pour se rendre à la maison de la Mariée : elle est composée des Parens , des Amis & de tous les Voisins du Marié. Les uns portent des queues de cheval en guise d'étendards ; les autres sont armés , & figurent diverses sortes de combats durant la marche : Les Filles , les Femmes & les Esclaves portent les présens de noces , & les autres pièces du ménage ; le Marié est à cheval. On se rend de la sorte au logis de la Mariée , qui attend son Futur à la porte avec une cuve pleine d'eau : Sitôt qu'elle le voit , elle avance deux pas , se met à genoux , lui lave les pieds & les essuie : On entre alors dans la maison , mais on n'y reste que le temps nécessaire pour faire des complimens aux Parens de la Future , & l'on se remet en marche dans le même ordre ; pour gagner la maison de l'Époux , à l'exception que cette fois il est à pied , & conduit son Épouse par la main. Dès que la compagnie est arrivée , on laisse seuls les Nouveaux-mariés , & ce n'est qu'à leur retour que les réjouissances commencent. Les Femmes de-qualité sont étroitement renfermées , & il n'est pas permis , même à leurs

Fils de les visiter : Elles sortent peu , & les Hommes qui se trouvent alors sur leur route , sans en excepter le Roi , doivent se retirer à l'écart : Ce n'est qu'avec la permission de leur Mari qu'elles peuvent être vues , & cette permission est bien rarement accordée : Jour & nuit ces Femmes s'amuse à mâcher du bétel , & à se faire grater la peau par leur Esclaves. Il n'y a point de jour qu'elles ne prennent cinq ou six bains. Lorsqu'elles sortent , on ne peut guères les distinguer des Femmes du Peuple ; toutes ont le corps entièrement couvert par deux pièces d'étoffe ou de toile , l'une depuis la tête jusqu'au dessous du sein , & l'autre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Un usage singulier dans cette île , c'est que si le feu prend à quelque bâtiment , les Femmes seules sont obligé de l'éteindre , tandis que les Hommes se tiennent sous les armes pour écarter les Voleurs.

Les Chinois établis à Java ne peuvent y mener des Femmes de leur nation ; la loi de la Chine s'y oppose ; ils achètent des Esclaves qui leur en tiennent lieu : Lorsqu'ils s'en retournent dans leur pays , ils vendent ces Femmes , & conduisent leurs Enfans dans leur Patrie. Un de ces Chinois extrêmement riche , & qui avait eu soixante Enfans de plusieurs de ces Femmes-esclaves , se disposant à partir pour la Chine , avait déjà vendu toutes ses Femmes , & voulut se débarrasser de ses Enfans : On en instruisit le Roi de *Bantam* , qui secrètement fit acheter tous les Enfans que ce

Père dénaturé fesait mettre en vente ; ce Prince en avait déjà cinquante-fix , lorsqu'il fit arrêter le Chinois prêt à s'embarquer avec les quatre autres : Envain voulut-il excuser son crime , & offrit-il de reprendre ses Enfans, en facrifiant la moitié de fes richesses pour les racheter ; le Roi méprisa fes offres , & lui dit qu'un Père capable de vendre fes Enfans , fans y avoir été forcé par l'indigence , ferait capable de les tuer par avarice : Il fut jeté dans un cachot , où la crainte de mourir lui caufa bientôt la mort : Le Prince rendit la liberté au Enfans , & leur reftitua la plus grande partie des biens du Père , qui lui étaient acquis par droit de confiscation. C'est ainfi que même à Java , l'humanité eft quelquefois vengée.

SUMATRA. La manière de fe marier de ces Infulaires refemble beaucoup à celles des Moluquois & des *Bornéyens* : nous en parlerons ailleurs. Ainfi que les Moluquois, les Jeunes-gens de *Sumatra* ne peuvent fe marier qu'après avoir aporté à leurs Maitreffes quelques têtes étrangères ou d'Ennemis , car ces deux mots font fynonymes chés ces Barbares. Un-jour un Homme s'étant avisé de monter fur un mur de fa maifon pour voir la Femme d'un Voifin qui fe baignait , cet Femme fe plaignit à fon Mari de l'infulte qui venait ne lui être faite. Auffiôt cet Homme fut chercher le Curieus indiscret , & le traduisit devant le Juge : le procès fut bientôt terminé ; le Coupable fut condané à recevoir trente coups fur les épaules. Le Roi d'*Achem* , principale

ville de cette île, a un grand nombre de Femmes ; on a compté dans son sérail jusqu'à vingt Filles de Rois .

Les Femmes de l'île de *Bornéo* sont brunes , BORNÉO. chastes , & fort intelligentes dans le comerce : les mœurs , relativement au mariage , sont comme à l'article suivant.

Comme les *Moluquois* , & les Peuples des îles ILES MOLUQUES. dont nous venons de parler, n'ont point de Prêtres qui dirigent leur culte religieux, leurs mariages s'achèvent sans beaucoup de cérémonies.

Ce sont les Parens qui règlent les conditions de l'alliance : Le Père de l'Épous prétendu fait à la future Épouse les présens dont on est convenu , & le Père de la Fille est chargé des frais du festin. La fête commence par les bruyans accords du tambour , du rabana & du tifa , sortes d'instrumens de l'invention des Sauvages ; on forme des danses ; alors le mariage est fait , & les Nouveaux-épous en vont remplir les devoirs les plus essentiels. Les *Moluquois* connaissent le divorce ; lorsqu'ils en viennent à cette extrémité , & que c'est la Femme qui le demande , elle doit d'abord rendre les présens de noce ; après quoi il faut qu'elle fasse la cérémonie de verser de l'eau sur les piéds de son Mari, pour marquer qu'elle veut absolument se néroyer de l'impureté qu'elle a contractée avec lui : Si dans ce pays le mariage se contracte aisément, les nœuds se brisent avec la même facilité.

• Dans l'île d'*Amboine* , (une des *Molques*)

on marie les Enfans dès le berceau. Aussitôt qu'une Fille est nubile, tous les Parens en témoignent leur joie par des danfes, & l'on donne un grand festin aux Amis de la maison : mais avant ces réjouissances, la Fille, pendant quelques jours, ne doit vivre que de racines, & s'abstenir de se laver. Le jour marqué pour la cérémonie du repas, de vieilles Matrones viennent prendre la Jeune-fille au logis de son Père ; elles la conduisent sur le bord d'un ruisseau, & elles lui lavent exactement tout le corps, en prononçant quelques paroles mystérieuses : ensuite elle la couvrent d'habits neufs : C'est dans cette pompe, & couverte d'un voile, qu'elles la reconduisent à la cabane : Pendant cette marche, les Jeunes-garçons lui jettent des citrons & des goyaves à la tête.

Dans quelques autres decesîles, lorsque les Filles sont attraqués de certaines incomodités périodiques, on les relègue au milieu d'un bois, dans une hutte construite de feuillages ; car une telle impureté pourrait attirer les plus grands malheurs sur la maison paternelle.

Les présens que les Jeunes-garçons font aux Pères de leurs Futures sont plus ou moins considérables, proportionnément à la qualité & aux grâces de la Fille. Ces présens consistent en Esclaves, en joyaus & autres ornemens d'or & d'argent, en étofes de soie, & en toiles peintes. Après ces préliminaires, les Futurs vivent dans la plus intime familiarité, & l'on pourrait assurer qu'a-

lors il ne manque rien pour rendre le mariage valide.

Les Insulaires de l'île de *Ceram* ne permettent à leurs Jeunes-gens d'entrer dans les liens du mariage, qu'après qu'ils ont apporté quelques têtes de leurs Ennemis : mais une coutume bien plus singulière, c'est qu'il n'est pas permis à ces Jeunes-gens de porter des habits, pas même de couvrir ce que l'honnêteté défend de montrer, ni de demeurer dans une maison couverte d'un toit, jusqu'à ce qu'ils aient fourni une tête pour le toit, & une autre pour les habits. Toutes ces têtes sont portées sur une grande pierre, consacrée sans-doute pour recevoir ces affreuses offrandes.

Les Femmes des îles Moluques sont d'une taille médiocre, blanches, vives & voluptueuses: Elles s'occupent à filer du coton: ce sont elles qui vendent le poisson & les autres denrées nécessaires à la vie. Une Fille, encore moins une Femme Moluquoise n'oserait manger des fruits doubles, dans la crainte d'accoucher de jumeaux. Le Peuple craint qu'une Femme qui meurt en couche, ou dans le temps de sa grossesse, se transforme en Vampire, qu'elle erre dans les bois, dans les villages, voltigeant continuellement autour de son Mari, & qu'elle fait peur aux gens. Pour empêcher que la Femme morte ne se métamorphose de la sorte, on lui place un œuf sous chaque aisselle; elle craint tenir ses Enfants, & reste tranquille. Dans toutes ces contrées, les Femmes mâchent des clous de gérofle, pour se fortifier l'estomac.

MACASSAR
où îles
CÉLÈBES.

La Religion Mahométane domine dans les îles *Célèbes*, & les cérémonies du mariage sont réglées d'après les rits de cette Religion. L'habit des Femmes y est magnifique & propre : elles ont de longues chemises de mouffeline, sous lesquelles elles portent des culottes de brocard, qui descendent jusqu'au dessous du gras de la jambe. Par-dessus elles mettent un petit jupon d'une étoffe légère, ou d'une mouffeline rayée, qui laisse voir la richesse de la culotte ; leurs cheveux sont élégamment relevés en boucles sur leur tête. Les lois de *Célèbes* défendent aux Pères de vendre leurs Enfants : on ne connaît presque point d'Esclaves dans ce pays, & contre l'usage des autres îles, les Femmes y ont l'administration du ménage.

Îles
PHILIPPINES.

Les mœurs des Sauvages des *Philippines* (en partie soumises aux Espagnols) sont celles de Bandits sans frein : Le Père qui a racheté son Fils de l'esclavage, en fait son propre esclave ; & le Père devient l'Esclave du Fils, si celui-ci lui rend le même service. Les Femmes de *Mindanao*, une de ces îles, prouveraient ce que nous avons dit plus haut, dans la Note [A] sur la *Beauté* ; on n'en trouve guère qui ne porte sur son visage l'empreinte de la laideur. Les fêtes qui précèdent & suivent le mariage durent quatre jours, après quoi la Femme conserve l'habit blanc qui lui a servi pendant la cérémonie, & le Mari en prend un rouge. L'adultère est regardé comme une faute légère ; peut-être parce que les Femmes sont naturellement chastes & modestes.

Les Femmes des *îles Marianes* jouissent à-peu-près des mêmes prérogatives que nos Dames de France & d'Angleterre : Un Homme peut avoir plusieurs Femmes ; mais il n'use guère de ce privilège : La Femme est maîtresse absolue dans la maison ; le Mari n'y peut disposer de rien : S'il est mécontent de son Épouse , il n'ose le témoigner , parce qu'alors la Femme a le droit d'emporter ce qui lui appartient , & de se marier à un Autre : Les Enfans suivent la Mère , & regardent son nouveau Mari comme leur Père propre : ce qui fait qu'un Homme se trouve quelquefois en un moment sans Femme & sans Enfans. Bien-plûs , si la Femme est convaincue que son Mari l'a trahie pour une Autre , elle assemble les Femmes de l'habitation ; & , la lance à la main , elles vont toutes assiéger la maison du Coupable ; elles desolent ses terres , dépouillent ses arbres , & fondant ensuite sur lui , elles le chassent ignominieusement. Une telle coutume éloigne les Jeunes-hommes du mariage , & contribue beaucoup à entretenir le libertinage dans la nation. Ces Peuples étaient de ceux qui ne reconnaissaient aucune Divinité.

On distingue les Peuples qui habitent cette TARTARIE. vaste partie de l'Asie , que nous apelons *Tartarie* , en *Tatars* , & en *Mongols*. Ces Peuples ont une ou plusieurs Femmes , selon le climat qu'ils habitent : mais la plupart se contentent d'une Épouse , quoique la polygamie leur soit permise , tant par

la Religion mahométane , que par celle du Grand-Lama. Les Prêtres de cette dernière Religion sont également fourbes , ignorans & libertins ; il n'est pas de Femme qui soit à l'abri de leurs impudiques tentatives , & la prévention des Mongols est si grande en leur faveur , que les plus considérables de la Nation se tiennent honorés de leurs visites , qu'ils prennent leurs conseils dans toutes les affaires , & leur cèdent le pas dans tous les endroits où ils les rencontrent.

Les Tartares *Eluths* ou *Kalmucks* n'ont point de loi qui restreigne le mariage à certains degrés ; ils ont autant de Femmes qu'il leur plaît d'en choisir , & autant de Concubines qu'ils veulent en tirer du nombre de leurs Esclaves : mais sitôt que les Femmes cessent d'être en état d'avoir des Enfans , ils cessent de les voir , & ces Malheureuses deviennent souvent les Esclaves de leurs Servantes , qui les réduisent aux fonctions les plus basses du ménage. Les Enfans des Concubines sont regardés comme légitimes , & ont la même part que les autres à l'héritage du Père ; avec cette seule différence , que le Fils de la Concubine d'un Khan ou d'un Tay-Kis , ne succède à son Père qu'au défaut des Fils de la Femme légitime. Les Enfans des Femmes-publiques n'ont aucun droit aux successions , parce que leur naissance est trop incertaine. Le respect des Enfans pour les Pères est établi comme à la Chine. Les Femmes Kalmucks sont d'une taille médiocre , mais bien prise ; elles ont

la tête moins large & moins grosse que les Hommes ; le visage plat ; les yeus noirs & brillans , un peu trop éloignés l'un de l'autre & peu ouverts , quoique très-fendus ; le nêz plat , & presque au niveau du visage ; les oreilles très-grandes , & sans rebords ; les cheveux noirs , la bouche petite , les dents blanches , & le reste de leurs membres bien proportionnés : elles ne manquent cependant pas d'agrémens ; aulieu que les Hommes sont fort laids , avec les mêmes traits que nous venons de décrire. Elles portent un bonnet rond & creus , fait d'écorce d'arbre , revêtue d'une étofe de soie , audeffus duquel s'élève un cône quarré , surmonté de plumes de paon , & orné de pierres précieuses : elle lient leur robe audeffus des reins , avec une écharpe bleue : un morceau d'étofe de même couleur qui leur prend sous les yeus , & leur pend sur la poitrine , leur couvre tout le bas du visage. Le lit du Chef de la famille occupe la place qui fait face à l'entrée de la tente ; les Hommes se rangent à droite , & les Femmes à gauche : audeffus de l'endroit où se tient le Mari , est une image qui représente le Dieu tutélaire de la famille : l'Épouse principale a une pareille Idole auprès de son lit , & une seconde avec une tétine de vache , qui a le visage tourné vers les Servantes , pour leur rapeler que leur emploi est de traire ces animaux : Du côté des Hommes , il y a une troisième Idole , avec une tétine de cavale , pour marquer qu'ils doivent aussi traire les jumens. Un

Tartare Eluth ou Kalmuck ne peut se marier, que lorsqu'il est en état d'acheter une Femme : sitôt que le marché est conclu , la Prétendue va se cacher dans quelque tente voisine. Le Mari vient la demander au Père , qui lui répond : —Ma Fille est à vous ; vous êtes le maître de la prendre où vous la trouverez—. En-conséquence de ces mots, il la cherche , il la trouve , & la conduit dans sa hute comme une conquête qu'il ne doit qu'à son courage. Dans toutes cette vastes contrées , l'amour réciproque ne décide point les unions ; parce qu'il n'y a point d'égalité : La Femme est achetée ; on la livre , & elle se soumet. Dans les réjouissances des Tartares, tous les Domestiques d'ensant , tandis que les Maîtres mangent , les Hommes devant le Mari , les Servantes devant la Femme principale. Le *Contaisch* , ou Grand-Khan des Eluths , loge sous des tentes ; mais son camp est disposé comme une ville : ses Femmes , au lieu de tentes , sont renfermées dans de petites maisons de bois qui se démontent très-prompement , & que l'on charge sur des chariots , lorsqu'on veut décamper.

TIBET.

Il y a le *Grand* & le *Petit-Tibet* : Le premier n'a été découvert que fort récemment. La loi de ces deux pays ne permet à l'Homme de prendre qu'une seule Femme ; mais elle tolère que les Femmes soient épousées par plusieurs Maris , qui sont presque toujours frères ou proches Parens : l'on apuie cette coutume sur la rareté des Femmes dans ce Royaume , dont le nombre est bien moins grand que celui des

Hommes. Le premier Enfant appartient de droit au Mari le plus âgé ; les autres s'emparent de ceux qui suivent ; suivant le degré de l'âge. Les Tibétanes ont la taille plus grosse , & sont plus vigoureuses que les Hommes ; mais elles sont sujettes à des enflures de gorge , qui en font périr un grand nombre : En été , elles portent pour tout habillement une grande pièce de toile de chanvre ; en hiver , c'est une sorte de feutre fort épais. Elles ont des brasserelets ; leurs coliers sont de soie tressée , au bout desquels pendent des grains d'ambre ou de corail , ou une dent de sanglier qui bat sur la poitrine : leur ceintures sont boutonnées du côté gauche , avec des grains de corail. Il y a des Religieuses comme les nôtres au Grand-Tibet ; mais on prétend qu'elles ne sont pas inutiles , & qu'elles soulagent les Lamas du vœu de continence.

Les Femmes de la *Grande-Bukkarie* sont grandes, BUKKARIE. bienfaites , & leurs traits sont admirablement bien proportionnés : elles portent des chemises & des hautes-chaussés de *calico* , & leurs cheveux entressés , entremêlés de perles & autres joyaux : elles se couvrent la tête d'un petit bonnet plat ; leurs robes de cérémonie sont longues , & flottent majestueusement autour d'elles ; leurs pantoufles ressemblent à celles des Femmes du nord de l'Inde ; au lieu que les Femmes de la Petite-Bukkarie ont des botines de cuir de Russie sans talons & sans semelles , avec des sandales dont les talons sont très-hauts. On distingue les Filles Bukkariennes

par une bande de toile qu'elles portent sous leurs bonnets, & qui venant entourer leur cou, se noue par derrière, un des bouts tombant jusqu'à la ceinture. Un Bukkarien qui a plusieurs belles Filles, est assuré de devenir bientôt riche; on les lui marchande, & il les accorde à celui qui lui en offre le plus. Avant le mariage, les Futurs épous n'ont, depuis les fiançailles jusqu'à la célébration, ni la liberté de se parler, ni même celle de se voir. La cérémonie des noces dure trois jours. La veille du mariage, toutes les Jeunes-filles du quartier s'assemblent chés la Prétendue, & passent la nuit à chanter & à danser; le lendemain matin cette même compagnie s'occupe à parer la Mariée, & lorsque ces préliminaires sont achevés, on avertit l'Épous; il arrive, accompagné de ses Parens & de ses Amis, de plusieurs Musiciens & de l'Abis, ou Prêtre, qui chante, en batant sur deux petits tambours: Ordinairement il se fait une course de chevaux, & le Marié distribue des prix aux Vainqueurs, en proportion de ses richesses: ce sont des peaus de martres, de pièces de damas, de calico, &c. Durant la cérémonie du mariage, les Épous ne se voient pas encore: ils répondent séparément aux questions que le Prêtre leur fait; le Mari retourne ensuite chés lui, où il traite sa compagnie, & après le dîner, il va chés sa Femme, avec laquelle on lui permet d'avoir une courte conversation: il la quitte aussitôt, & ne doit revenir qu'à la nuit: alors il la trouve

lit, se couche auprès d'elle tout-habillé en présence de quelques Matrones. Cette cérémonie se renouvelle pendant trois jours ; ce n'est que le quatrième, que le Mari entre enfin dans tous les droits du mariage, & qu'il peut enmener son Épouse chés lui. La polygamie passe pour un péché grave chés quelques Bukkariens, tandis que d'autres ont jusqu'à dix Femmes : si une est renvoyée, elle a droit d'emporter tout ce que son Mari lui a donné pendant la société : si la Femme demande le divorce, elle ne peut rien répéter.

Les *Khasats*, qui habitent tout ce pays, sont TURKESTAN. les plus hardis brigands de l'univers ; leurs Femmes sont grandes, bienfaites, assés agréables, vêtues comme les Femmes Kalmukques, excepté que leurs bonets sont pointus, & repliés du côté droit. Ce sont elles qui sont chargées de tous les travaux du ménage, du soin des troupeaus &c. Les Maris ne s'occupent qu'à la chasse. Le commerce des Esclaves est le seul qu'on puisse faire dans ce pays ; mais les *Khasats* réservent toujours pour eux les Jeunes-femmes & les Filles Russiennes qu'ils peuvent enlever dans la Sibérie. Tout ce qui concerne le mariage, ressemble aux usages des Kalmuks.

Les *Arabes du Desert* se nomme *Bédouins* : ARABIE. Leurs Femmes & leurs Filles n'ont aucune communication avec les Hommes qui ne sont point de leur famille ; ainsi un Bédouin ne peut devenir amoureux d'une Fille, que sur le raport d'autrui :

Lorsqu'il a résolu de choisir une Jeune-personne pour Femme , il tâche d'engager le Père à lui permettre de se cacher dans quelqu'endroit de la tente pour l'examiner ; ce qui arrive quelquefois , & souvent la Fille elle-même , si le Parti lui plaît , feint de laisser tomber son voile , afin d'être vue de son Amant. Après ce préliminaire , le Prétendu convient avec son futur Beau-père du nombre de moutons , de chameaus ou de chevaux qu'il donnera pour obtenir la Fille : On dresse un contrat , & le Cadi écrit au bas le nom des Témoins. Alors on conduit la Mariée au bain , on lui parfume les cheveux , on la pare de ses plus beaux habits ; elle monte sur un chameau , ou sur un cheval , couvert d'un tapis & orné de fleurs ; & au son des instrumens , elle est menée en triomfe à la tente où doit se faire le mariage. Le Mari est conduit avec la même pompe. Après le repas , les Femmes & les Filles se mettent à danser , tandis que les Hommes de leurs côté se réjouissent tranquillement. Le soir , la Mariée se rend avec son cortège à la tente de son Mari , où toute l'assemblée félicite les Épous. A l'instant de se mettre au lit , la Jeune-femme est présentée à son Mari par sa Mère & par ses Parens ; elle doit se prosterner à ses genoux , & ensuite lui appliquer sur le front une pièce d'or ou d'argent , & pendant cette cérémonie , il faut qu'il soit sérieux , & qu'il ne profère aucune parole ; ce qui se répète trois-fois , & ordinaire-

ment l'Épouse change trois-fois d'habits : à la dernière, le Mari se lève, embrasse sa Femme, & la prenant entre ses bras, il la porte au lit qu'ils doivent occuper : ils y restent un quart-d'heure, ils se relèvent, se lavent l'un & l'autre, changent d'habits, & vont séparément rejoindre l'une les Femmes, & l'autre les Hommes. On expose aux yeux de la curieuse assemblée les marques de la virginité, & tout le monde se retire. Pendant la consommation du mariage, le Père de la Fille ne peut honnêtement demeurer dans aucune de ses tentes ; la bizarre idée des Bédouins sur l'honneur, lui défend d'approcher les endroits où sa Fille perd sa virginité.

Dans certaines tribus, il est d'usage, que l'Épous, à la tête de quelques Jeunes-gens armés, fasse des efforts pour enlever son Épouse, s'il veut consommer son mariage le premier jour ; ce sont les Femmes qui la défendent, & la plaisanterie ne se passe pas sans meurtrissures. On doit remarquer que les Bédouins, malgré la liberté qu'ils ont d'entretenir des Concubines, sont exactement fidèles à leurs Femmes, & qu'ils regardent avec le plus grand mépris ceux d'entr'eux qui tiennent une conduite différente : ses seuls Émirs ont des Concubines. Parmi cette Nation, une Femme infidèle ne deshonoré point son Mari ; il la répudie, & elle n'est plus sa Femme. Mais le Frère d'une Bédouine coquette est deshonoré, parce que sa Sœur ne peut cesser d'être sa Sœur. Les Femmes

des Arabes Bédouins portent une chemise de toile bleue , un manteau & un voile , & dans l'hiver , elles ajoutent à cet habillement une camisole piquée. Celles des Emirs & des Chefs mettent plus de coquetterie dans leurs ajustemens : leurs chemises sont de mouffeline brodée de soie , ainsi que leurs caleçons ; elles portent de petites camisoles de drap d'or ou de soie , qui ne joignent que par deux boutons au-dessus d'une petite ceinture , & laissent le sein à l'aise & un peu decouvert : les vestes de dessus sont de satin ou de brocard ; en été elles en ont de tafetas : dans l'intérieur de leur demeure , elles se servent de babouches ; lorsqu'elles vont en visite , elles mettent de petites botines , & se couvrent la tête , les épaules & la gorge d'un grand voile de mouffeline , qui descend jusqu'à la ceinture : leurs jambes sont ornées d'un cercle , où pendent plusieurs petits anneaux , qui sonnent comme des grelots ; ajoutez qu'aux tresses de leurs cheveux , sont autant de sonnètes qui avertissent qu'elles vont passer , afin que chacun se retire : leurs coiffures sont un morceau d'étoffe d'or ou d'argent , fait à-peu-près comme une écuelle , qui est entouré d'une mouffeline brodée d'or ou de soie , avec un bandeau de gaze , qu'elles lient sur le front : Ces Femmes sont assez blanches , & peuvent passer pour jolies. Dans leurs visites , elles chantent & dansent entr'elles ; mais leur chant est langoureux , & elles n'ont aucune connaissance de la musique ; on ne leur

connaît pour instrumens que des castagnètes, une sorte de tambour-de-basque, & des flûtes de bois ou de roseau.

L'*Yémen* ou l'Arabie heureuse, est un pays fertile, où se trouve la célèbre ville de Moka, si connue par le café de Sanaa, de Galbane & de Betelfagui, qu'on y transporte pour le commerce. Le Roi d'*Yémen* entretient un nombreux sérail, que l'on fait monter jusqu'à six ou sept cents Femmes, entre lesquelles il y a toujours des Georgiennes d'une rare beauté. Les Femmes de Moka se montrent rarement dans les rues pendant le jour; le soir, elles usent de la liberté qu'elles ont de se visiter entr'elles : leur habillement est en tout semblable à celui des Femmes de l'Orient; un grand voile d'une toile déliée, leur cache absolument le visage, & ne les empêche pas de voir à-travers; elles portent pour chaussure de petites botines de maroquin : quelle que soit l'apparence de leur modestie, la galanterie a ses droits à Moka comme en Europe; cette ville est à cent-vingt lieues de *Mouab*, résidence du Roi.

Nous allons commencer par les *Guèbres*, anciens naturels du Pays. L'Historien *Prideaus* dit formellement, que les Mages permettaient autrefois l'inceste, & qu'ils l'ordonnaient même à leurs Prêtres; & pour preuve, il raporte que dans la tribu sacerdotale, ceux qui étaient nés du mariage d'un Fils avec sa Mère, étaient regardés comme les plus dignes d'être élevés aux sublimes fonctions du ministère. Zoroastre,

lorsqu'il prêcha sa réforme , trouva cette loi établie , & sa politique ne lui permit pas de la détruire : cet Homme habile flatait les passions , pour opérer par elles ce qu'il regardait comme un bien. Les Prêtres des Guèbres ne peuvent épouser qu'une Femme. Cependant , en cas stérilité , si l'Épouse légitime le permet , il leur est libre d'en prendre une seconde pour avoir des Enfans ; parce que le *Sadder* (livre sacré) recommande particulièrement la propagation de l'espèce. *Celui qui aura procréé beaucoup d'Enfans , dit Zoroastre , sera favorisé au jugement dernier.* Le Souverain-Pontife & les principaus Prêtres ne peuvent se marier qu'une fois. Les Guèbres ont cinq sortes de mariages , 1 celui des Enfans en bas-âge ; 2 Celui des Veufs qui se remarient ; 3 Celui de deux Personnes libres qui se marient de leur propre choix ; 4. Celui d'une Fille qui est morte avant d'avoir été mariée ; dans lequel cas on la marie après sa mort , dans la persuasion que sans cette cérémonie , elle serait moins heureuse dans l'autre monde ; 5. Enfin le mariage d'adoption ; qui s'appelle ainsi , parce que c'est un Père adoptif qui marie celui ou celle qu'il a adoptés. Les mariages se célèbrent toujours avant l'heure de minuit : la cérémonie s'en fait devant le feu. Le Marié & la Mariée ont chacun de leur côté un Prêtre particulier ; ils sont assis l'un auprès de l'autre sur un lit , le Prêtre du Marié demande à la Future , en lui posant le premier doigt de la main sur le front :

Voulez-vous que cet Homme soit votre Épous ? Elle répond, *Oui* ; & le Prêtre de la Mariée réitère la même cérémonie pour l'Épous ; après quoi les Mariés se donnent mutuellement la main ; l'Épous fait présent à l'Épouse de quelques pièces d'or ; les Prêtres répandent sur eux des grains de riz en signe d'abondance ; on récite plusieurs prières , & le mariage se termine par la bénédiction que donnent les Prêtres. Zoroastre recommande à ses Sectateurs de se marier jeunes , & , pour entretenir la paix dans leur ménage , de n'épouser que des Femmes de leur religion. Après leur accouchement , les Femmes sont astreintes à certaines cérémonies , pour se purifier des souillures qu'elles ont contractées : tant qu'elles sont enceintes , il ne leur est pas permis de s'approcher des Persones censées pures , ni de fixer leurs yeux sur les alimens , les eaux courantes , le Soleil , la Lune & les Étoiles.

Les *Musulmans* de la Perse ont des cérémonies pour le mariage , un-peu différentes de celles des Turcs. La première chose que le Cazi ou Juge demande à un Jeune-homme qui se présente pour être marié , c'est , *Si le Diable lui a déjà sauté sur le corps ?* c'est-à-dire , s'il a déjà ressenti quelques mouvemens involontaires de concupiscence : & lorsqu'il a appris de la bouche du Jeune-homme que le Diable a réitéré plusieurs-fois le saut , il procède au mariage. La question que font au Jeune-homme les Prêtres mahométans est un-peu dif-

férente; ils lui demandent , *S'il a de l'eau d'homme sur lui ?*

Les Femmes du Roi & celles des Grands restent toujours dans leur sérail , ou se font porter à la campagne sur des chameaus , dans de grandes corbeilles entourées de voiles , ou dans des espèces de litières : Ces sérails sont de véritables prisons pour le sexe : étroitement gardé par des Eunuques ombrageux , qui possèdent toute la confiance des Pères & des Maris , il ne jouit pas même de l'ombre de la liberté. Lorsque ces Victimes de la jalousie doivent passer dans les rues ou dans les chemins, des Domestiques les devancent , & crient à haute-voix , *Kourouk* , Que tous les Hommes aient à se retirer. C'est sur-tout quand le Roi sort avec ses Femmes & ses Concubines que cette loi s'observe avec la plus grande rigidité : il y va de la vie , pour quiconque ne s'éloigne pas : Mahomet à l'agonie , prononcé , disent les Persans , *Gardez votre Religion & vos Femmes.*

Les Persanes n'apportent en dot à leurs Maris que des bijoux & quelques meubles : Si elles sont répudiées , elles ont droit de réclamer une certaine somme d'argent portée dans leur contrat , qui leur sert de préciput ; mais elles doivent en exiger le paiement avant que d'avoir passé une nuit hors de la maison de leur Mari. Il ne leur est permis d'emporter de leurs habits , que ce qu'elles en peuvent embrasser. Le consentement des Pères est inutile pour la validité des mariages : Les Enfants

nés des Concubines & ceux des Femmes légitimes ont le même droit à la succession de leurs Pères. Pour obtenir des Enfans , les Femmes ont la superstition de faire ramasser des aumônes par leurs Servantes dans les rues d'Ispahan , afin que se nourrissant un certain temps du produit de ces quêtes , qui les assimilent aux saints Religieux , le Ciel daignent les rendre fécondes : il y en a qui portent l'extravagance jusqu'à avaler des prépuces de Circoncis ; d'autres qui se baignent dans l'égoût des bains qui ont servi aux Hommes ; & d'autres enfin qui passent & repassent sous les corps morts des Criminels , que l'on a exposés aux portes des villes.

Ispahan , & toutes les grandes villes de la Perse sont remplies de Courtisanes, qui ont des quartiers affectés, où elles se gouvernent par certaines lois particulières : Elles paient au Souverain une espèce de capitation ; par cette raison on les inscrit sur les registres publics : les plus en vogue sont désignées par le prix qu'elles mettent à leurs charmes , la *Trois-tomans*, la *Deux-tomans* &c. Il est à présumer qu'elles ne conservent pas bien des années le même nom , & que celle qui portait six mois auparavant celui de la pièce de la plus haute valeur , est souvent réduite à prendre la dénomination de la moindre pièce de monnaie. Ce qui se passe journellement dans nos villes à cet égard , montre qu'il y a toujours une certaine affinité de mœurs entre les Peuples même les plus éloignés. Il y a aussi des différences sensibles : En Perse , les Danseuses de profession doivent quitter la

troupe , lorsque leurs apas sont audessous de la taxe de deux tomans (90 livres). Au reste , il y a peu de villes aussi peuplées de Courtisanes qu'Isphan ; on en compte au-de-là de douze mille.

Les Persanes sont à-peu-près habillées comme les *Syriennes* , ci-après. Mais il y a encore un Peuple en Perse , nommé les *Aghwans* , dont les Femmes portent un caleçon fort large fait de toile , avec des botines ; une robe traînante , qu'elles attachent avec une ceinture audessus des mamelles : elles ont la tête rasée , & pour ornement , elles y attachent des queues de cheval , qui après avoir fait un tour , tombent sur leurs talons ; leurs oreilles sont chargées de pendans-de-verre d'une longueur considérable : Ces Femmes se montrent à visage découvert , & les Filles sont toutes voilées.

SYRIE OU
SOURIE.

L'amour , ainsi que dans nos contrées , ne préside guère aux mariages des *Syriens*. Le jour de la cérémonie est celui où se fait la première entrevue des Épous , dont l'alliance s'est traitée par les Parens des deux côtés. Lorsque tout est arrangé , & que l'on a obtenu la permission du Cadi , on nomme des Pareins , dont la fonction est d'acheter & de vendre la Future. Le *Maïum* ou Prêtre arrive , & demande à l'un d'eux , s'il veut acquérir la Future pour une certaine somme qu'il fixe ; & à l'autre , s'il veut la vendre pour la même somme. S'ils répondent affirmativement (ce qui est toujours) , il joint leurs mains ensemble , on com-

pte l'argent ; le marché est conclu ; & la cérémonie se termine par la lecture d'un chapitre de l'Alcoran. Le Nouvel-épous peut alors enmener son Épouse chés lui ; mais la politesse exige qu'il donne avis de son arrivée à sa famille ; aussitôt il lui dépêche un Messager , & la Jeune-femme est conduite par ses Parens dans l'appartement qu'elle doit occuper. Les Hommes vont se divertir jusqu'au soir dans une autre sale de la maison. Vers le coucher du Soleil , les Garçons de la noce habillent le Marié , & le conduisent à la porte de l'appartement des Femmes , qui le reçoivent en dansant & en chantant , au bas de l'escalier. L'Épouse ornée d'un grand voile rouge , & le front paré de feuilles d'or découpées , vient audevant de lui , & l'introduit dans la chambre nuptiale , où personne n'entre avec eux. Comme les Femmes s'achètent en *Syrie* , ont voit peu de Musulmans en avoir plus de deux légitimes , quoique la loi leur en permette jusqu'à quatre : mais en recompense , ils ont une assés grand nombre de Concubines. Le divorce y est en grande vigueur , & un Mari peut répudier sa Femme , sans être obligé de justifier par aucune raison l'affront qu'il lui fait. Il lui est permis de vendre ses Concubines , lorsqu'elles sont stériles. La jalousie des Maris Syriens ne connaît point de bornes. Les Femmes Musulmanes , Chrétiennes & Juives sont toute voilées , & portent toutes le même habillement , à-l'exception que les Chrétiennes mettent une chemise de lin par-des-

sur leur doliman , & qu'elles ne se donnent pas la peine de cacher leur mains lorsqu'elles vont en ville. Les jeunes Juives ont sur la tête une sorte d'ornement d'argent ou d'airin doré , qui laisse pendre leurs cheveux , envelopés ordinairement dans du velours. Quelques Mahométanes se peignent le front , les paupières , les joues en bleu , & les ongles en rouge : elles aiment beaucoup , les coliers , les brasselets , & certains cercles qu'elles attachent à leurs jambes. Il y a peu de belles Femmes en Syrie , & toutes passent leur vie assés désagréablement ; elles ne mangent que rarement avec les Hommes , & aussitôt qu'un Esclave est parvenu à douze ans , il ne lui est plus permis d'entrer dans l'appartement des Femmes. Les Esclaves ne jouissent pas d'une plus grande liberté que leurs Maitresses ; elles peuvent bien se marier avec d'autres Esclaves , mais les Enfans qui proviennent de ces alliances appartiennent au Maître en toute propriété.

MONT-
LIBAN.

Les Chrétiennes Maronites vont à l'Eglise , & y sont absolument séparées des Hommes : plus elles sont de distinction , & plus rarement elles vont à la messe : de-sorte que pour exprimer la qualité d'une Dame , on dit , qu'elle n'entend la messe que le jour de Pâques. Lorsqu'une Fille est mariée , elle demeure constamment chés elle deux années entières sans paraître à l'Eglise , quoiqu'elle fréquente les bains & aille aux noces. Il y a chés les Maronites un Monastère de Filles :

pour toute maison , elles n'ont que leur Église ; entre la voûte & la terrasse , on leur a pratiqué de petites chambres. Elles chantent les louanges de Dieu , travaillent à divers ouvrages , & cultivent les jardins , ainsi que les terres qui appartiennent au Monastère.

Les Femmes de *Balbec* , (une des principales villes de la Syrie ,) passaient autre-fois pour les plus belles & les plus galantes de toute l'Asie ; elles sont maintenant à-peine jolies , mais fort réservées.

Tout Juif qui passe jusqu'à vingt ans sans JUIFS. prendre de Femme , est censé vivre dans l'état de péché ; ce qui est fondé sur le commandement que Dieu fit au premier Homme : *Croissez & multipliez*. Lorsqu'on a un Fils & une Fille , le précepte passe pour accompli. Suivant l'institution du mariage , l'Homme ne doit avoir qu'une Femme , & la Femme qu'un Mari : mais le temps des grossesses , & le grand nombre de Femmes dans certains pays , firent faire une exception à cette loi ; suivant divers endroits de l'écriture , il est permis à un Juif d'avoir plusieurs Femmes : Tous les Juifs Lévantins usent de cette permission , parce que le mahométisme autorise la polygamie ; mais en Europe , nos lois les obligent , avec raison , à n'avoir qu'une Épouse légitime. Les Juifs peuvent épouser les Filles de leurs Frères & de leurs Sœurs ; mais il ne leur est pas permis de contracter mariage avec leurs Tantes. La Veu-

ve, ou la Femme qui a été répudiée, ne peut se marier que quatrevingt-dix jours après la mort de son Mari, afin d'assurer la paternité de l'Enfant qui pourrait naître. Si la Femme reste veuve avec un Enfant, elle ne doit se remarier qu'après que la seconde année est révolue, & cette règle a été établie, afin de mieux assurer la première éducation du Pupile. La promesse de mariage doit se faire en présence de témoins, & le Futur doit dire à la Future : *Sois moi pour Épouse* : En-même temps il faut qu'il lui mette un anneau au doigr; mais cet usage n'est pas général. Quelquefois, il se passe plusieurs mois, & même jusqu'à deux années entre les fiançailles & la célébration du mariage, qui se fait, s'il est possible, dans la nouvelle-lune, & un Mercredi ou un Vendredi si c'est une Fille; & un Jeudi, si c'est une Veuve. Dans cet intervalle, on règle la dot de la Fiancée, & l'on dresse un écrit, par lequel l'Épous promet de donner une somme d'argent pour le douaire, qu'il hypothèque sur tous ses biens, même sur son manteau. Les Rabbins ont fixé cette dot, tant pour les Riches que pour les Pauvres, à environ cinquante écus, afin de faciliter, dit-on, les alliances entre les uns & les autres. L'intention peut-être bonne; mais le succès n'a pas répondu à la prévoyance. Toutes les affaires d'intérêt étant arrangées, les Garçons de la noce s'amuse à casser des verrailles & des poteries; ce qui est, selon eux, un présage d'abondance & de prospérité. Le jour fixé

pour la célébration du mariage, les Fiancés se rendent dans une chambre préparée à cet effet; il se-placent sous un dais, ayant autour d'eux des Musiciens & des Enfans tenans des flambeaux qui chantent des cantiques : la Femme est conduite la première en pompe, à la chambre nuptiale par des Femmes & des Filles de ses amies : on la fait asseoir entre deux Matrones, ensuite on lui arrange les cheveux, & on lui jète un voile sur la tête. L'Épouse étant ainsi parée & voilée, l'Épous arrive, accompagné de ses Parens les plus proches & de ses Amis; toute l'Assemblée s'écrie, en le voyant : *Béni soit celui qui vient !* L'Épouse se lève, tourne trois-fois autour de l'Épous, & celui-ci deux-fois autour de l'Épouse, & dans quelques endroits on leur jète alors des grains de bléd sur la tête, en répétant : *Croissez & multipliez*. Ensuite les Epous se placent sur leur trône nuptial, & on leur met sur la tête le *taleð* : le Rabbín qui préside à la cérémonie, prend un verre plein de vin, & après avoir béni Dieu d'avoir créé l'Homme & la Femme, & ordonné le mariage, il en fait goûter aux Mariés. L'Épous passe dans ce moment l'anneau au doigt de sa Femme, & lui dit : *Tu es maintenant mon Épouse, selon le rit de Moïse & d'Israel*. Après la lecture de l'écrit qui stipule la dot, & qui constate que l'Épous l'a reçue, on présente de nouveau du vin aux Mariés; ils en boivent; l'Épous brise avec force le verre contre terre. Le repas de noce est sanctifié par sept bénédictions, ainsi

que l'a été la cérémonie du mariage : on y sert toujours quelques volailles , sur-tout une poule , que l'on place devant la Mariée , parce qu'elle est le symbole de la fécondité. Le festin étant achevé , on conduit les Nouveau-épous au lit nuptial. S'il arrivait que la Mariée fût alors dans le cas de quelqu'incomodité , il faudrait reculer la consommation du mariage ; mais dans le cas opposé , toute liberté est donnée : Cependant il est d'usage que l'Épous , après la première nuit , accorde de la tranquillité à sa Femme pendant plusieurs jours. Aussitôt qu'une Femme est incomodée , elle doit en avertir son Mari , qui ne peut plus rien recevoir de sa main , ni s'asseoir auprès d'elle , ni manger dans le même plat , ni boire au même verre. Ce temps passé , elle doit changer de linge , mettre des draps blancs au lit , se couper les ongles , se laver , se peigner , & ensuite se rendre au bain , qui ne peut être que d'eau courante , ou au moins de pluie , & encore ne faut-il pas qu'un Homme l'ait apportée : Une source , une rivière , la mer , voila des bains qui ont toutes les qualités requises. Lorsqu'une Femme est en couche , son Mari ne peut l'approcher qu'aubout de sept semaines , si elle adonné un Garçon ; si c'est une Fille , le terme est de trois mois.

Le divorce a été autorisé chés les Juifs de tout temps : Il se fait en ces termes : *Moi N. te répudie volontairement , te répudie & t'éloigne , toi N. qui as ci-devant été ma Femme , & te permets de*

te marier à qui te plaira. La Femme ouvre les mains , pour recevoir cet acte , que le Mari lui donne , en disant : *Voilà ta répudiation ; je t'éloigne de moi , & te laisse en liberté d'épouser qui bon te semblera.* La Femme le prend , le donne au Rabbin , qui en fait une seconde lecture , & lui déclare qu'elle est libre ; mais qu'elle ne peut se marier de trois mois, de peur qu'elle ne soit actuellement enceinte. Parmi les Juifs , le Frère était obligé d'épouser la Veuve de son Frère ; mais aujourd'hui cet usage est tombé ; cependant à la mort d'un Frère , il faut en affranchir sa Veuve , par la cérémonie du *caliza* ou du *soulier déchaussé*. La Femme fait la proposition à son Beaufrère , pour la forme ; celui-ci , chaussé d'un certain soulier réservé pour cela , refuse le mariage. Sa Belle-sœur lui dit en hébreu : *Le Frère de mon Mari ne veut point continuer la postérité de son Frère en Israel , & refuse de m'épouser comme Beaufrère ?* A-quoi il répond aussi en hébreu : *Il ne me plaît pas de la prendre.* La Femme se baisse alors , denoue & déchausse le soulier , le jète à terre , crache , & dit , toujours en hébreu : *Ainsi fait-on à l'Homme qui n'édifie point la maison de son Frère , & sa maison sera apelée en Israel , maison du pied nud.* Elle répète trois-fois ces mots , & les Assistans crient , *piéd nud* , & accâblent le Beaufrère de paroles outrageantes & de huées. On délivre à la Femme un acte , par lequel elle est déclarée libre , & peut se remarier. Il y a des Beausfrères , qui ,

dans l'espoir de tirer quelqu'argent de leur Belles : sœurs , feignent d'être disposés à les épouser ; & c'est pour éviter cet inconvénient , que les Pères , en mariant leurs Filles à un Homme qui a des Frères , stipulent dans le contrat , qu'ils affranchiront gratuitement la Veuve , si le cas arrive : d'autres engagent quelquefois le Mari qui est au lit de la mort , à répudier sa Femme.

TURCS. Le mariage des *Turcs* ne doit être regardé que comme un contrat civil , que les Parties peuvent rompre , suivant les circonstances : Mais pour empêcher les fréquentes séparations qui naîtraient de la facilité du divorce , & qui deviendraient trop à charge aux familles , on a établi des lois , qui ne rendent pas toujours la chose aisée. Une Femme est en droit de poursuivre sa séparation , 1 si elle peut prouver l'impuissance de son Epous : 2 S'il est adonné aux plaisirs contre nature : 3 S'il ne lui paye pas le tribut la nuit du Jeudi au Vendredi , laquelle est consacrée au devoir du mariage. Mais si le Mari se conduit honnêtement , s'il fournit à sa Femme du pain , du beurre , du riz , du bois , du café , du coton & de la soie pour filer des habits , elle n'est pas reçue à demander le divorce : Il n'en est pas de-même s'il lui refuse deux-fois la semaine de l'argent pour aler aux bains. Lorsqu'une Femme furieuse renverse sa pantoufle en présence du Juge , cela signifie qu'elle accuse son Mari d'avoir voulu la contraindre à lui accorder des choses défendues ; & si le fait peut être prouvé

(ce qui paraît bien difficile) le Mari ne saurait éviter la bastonnade & le divorce. Un Turc ne manque presque jamais de prétexte pour se séparer d'une Femme qu'il n'aime pas; mais il faut qu'il lui assure son douaire pour le reste de ses jours. On ne peut dire combien cette clause empêche de ruptures. Si après cet éclat, le Mari se détermine à rentrer avec sa Femme, il ne lui est permis de le faire, qu'en la laissant passer vingt-quatre heures avec tel homme qu'il juge à propos de choisir, & sans-doute qu'il jète les yeus sur le plus discret de sa connaissance. Cette cérémonie n'est nécessaire qu'à l'égard des Femmes qu'on a épousées, & non vis-à-vis de celles qu'on prend à pension, ou des Esclaves qu'on a achetées.

Lorsqu'un Garçon a jeté les yeus sur une Fille, pour en faire son Epouse, il s'adresse à ses Parens ou à son Tuteur; & aussitôt que la parole est donnée de part & d'autre, on se rend chés le Cadi, où l'on signe les articles, en présence de deux Témoins. Le Mari doit constituer un douaire à sa Future, qui n'apporte que son trousseau plus ou moins riche. Quelques jours après, l'Épous fait bénir son mariage par un Prêtre, délivre quelques Esclaves, & fait des aumônes aux Pauvres. Le jour des noces, la Nouvelle-mariée, couverte d'un grand voile, monte à cheval, & se promène par les rues sous un dais accompagnée de Femmes, d'Esclaves & de Joueurs d'instrumens: Le trousseau est porté sur des chevaux & des chameaux,

dans des cofres que l'on soupçonne de n'être pas toujours remplis. Après avoir fait beaucoup de courses à-travers la ville, l'Épousée arrive à la porte de son Mari, qui la reçoit avec toutes les apparences d'une vraie tendresse, quoique ce soit la première fois qu'il l'envisage. La cérémonie est terminée par des danses & un festin. Les Hommes se réjouissent d'un côté, les Femmes de l'autre. Au commencement de la nuit, la Mariée est conduite dans la chambre qui lui est destinée, ou par un Eunuque, ou par une Parente, qui la remet entre les bras de son Mari. Dans quelques Provinces de la domination Musulmane, il y a des Femmes préposées pour instruire la Nouvell-mariée de la manière dont elle doit se comporter à l'approche de l'Épous, qui, dit-on, est obligé de la deshabiller pièce à pièce, tandis qu'elle récite de longues prières, & qu'elle multiplie dévotement les nœuds de sa ceinture. L'usage n'est pas général de promener le lendemain des noces le mouchoir ensanglanté.

L'Alkoran oblige les Femmes à vivre sagement; il veut que les Hommes les traitent avec douceur, & pourvoient à leurs besoins. Rien n'est plus sage, & en même-temps plus singulier, que les menaces terribles que le Tout-puissant adresse aux Femmes rebelles du Prophète, au sujet de leurs persécutions pour obtenir de beaux habits :

O Prophète ! dis à tes Femmes : Si vous n'envisagez que la vie présente & ses pompes, venez,

je vous ferai un traitement magnifique , & je vous renverrai d'une manière honorable : mais si vous chérissiez Dieu & son Apôtre ; si vous cherchez la vie à-venir , je vous le dis en vérité , Dieu vous prépare une récompense proportionnée à vos mérites. O Femmes du Prophète ! celle d'entre vous qui sera convaincue de forfait , sera punie deux fois plus sévèrement qu'une autre Femme ; mais celle qui sera soumise à Dieu & à son Apôtre , qui fera ce qui convient , sera récompensée au double , & nous avons préparé pour elle un traitement honorable en paradis : O Femmes du Prophète , vous n'êtes pas comme les autres Femmes ; si vous craignez Dieu , gardez vous d'être trop attirantes dans vos discours , de peur d'exciter la convoitise de ceux qui ont dans le cœur la maladie de l'incontinence. Soyez sédentaires dans vos maisons , & ne vous montrez point en public avec l'offentation des temps d'ignorance. Soyez exactes aux heures marquées pour la prière , & obéissez à Dieu & à son Apôtre ; car Dieu ne veut qu'éloigner de vous les abomination de la vanité.

Ailleurs Mahomet dit aux Hommes : *Il vous est permis de connaître vos Femmes la nuit du jeûne ; elles vous sont nécessaires comme vos vêtements , & vous leur êtes nécessaire aussi comme leurs vêtements. Vos Femmes sont vos labourages , approchez de vos labourages à votre volonté.... Les Femmes mariées vous seront interdites , excepté les Femmes esclaves que vous aurez acquises , &c.*

Si le Mari meurt le premier , la Femme prend son douaire , & rien de plûs. Si la Femme vient à mourir , les Enfans peuvent forcer le Père à leur partager ce douaire. Lorsque les causes de répudiation sont légitimes , la Femme perd son douaire ; si elles ne le sont pas , le Mari est condamné à le continuer , & à nourrir les Enfans.

Le Turc qui se détermine à prendre une Femme à pension , obtient d'abord le contentement du Père & de la Mère de la Fille ; l'on se rend chés le Cadi , qui mer par écrit , *Qu'un Tel veut prendre une Telle pour lui servir de Femme ; qu'il se charge de son entretien & de celui des Enfans qu'ils auront ensemble , à condition qu'il la pourra renvoyer lorsqu'il le jugera à-propos , en lui payant la somme convenue, à-proportion du nombre d'années qu'il l'aura gardée (*)*. A l'égard de leurs Esclaves du sexe , les Musulmans peuvent en faire tel usage qu'il leur plaît. Ce qu'il y a de louable au milieu de cette espèce de débaûche , c'est que les Enfans qui proviennent des différens commerces , héritent également des biens de leur Père. Il faut cependant que les Enfans des Femmes-Esclaves soient déclarés libres par le testament du Père , sans quoi ils resteraient esclaves du Fils aîné.

Le Voyageur *Ricaut* , parle d'un demi-mariage des Eunuques , & nous assure qu'il ont la permission de se marier ainsi , même d'épouser plusieurs Femmes : *ludunt in umbrâ voluptatis*. Le

(*) Les Chrétien. meme font aussi de ces mariages en Asie ; on les appelle mariage à la *Carta*.

même Ricaut nous fait la description des cérémonies usitées dans les mariages des principaux Officiers de la Porte avec les Princesses Ottomanes. Lorsque le Grand-Seigneur a pris ombrage d'un Bacha, ordinairement il lui fait épouser une de ses Sœurs ou une de ses Filles : honneur fort souvent dangereux, & qui l'aperoche de sa chute, ou au moins qui le rend esclave de celle qu'il va prendre pour Femme. Aussitôt qu'un Bacha a reçu la nouvelle de cette faveur, il doit banir de chez lui ses anciennes Épouses. Il faut qu'il fasse de riches présents à sa Future, & qu'il fixe un douaire considérable. Après ces préliminaires, un Eunuque noir conduit le Nouveau-marié dans la chambre de la Sultane : L'usage est que la Sultane en le voyant entrer, tire son poignard, & lui demande impérieusement, Qui l'a rendu si hardi que d'oser pénétrer dans sa retraite ? Il doit avec soumission, lui présenter l'ordre du Grand-Seigneur pour leur mariage. La Sultane, à la vue de ce papier, ne manque pas de se lever, & d'affecter un air de bonté, qu'elle accompagne de quelques paroles obligeantes : C'est dans ce moment que l'Eunuque prend les partouffes du Nouveau-marié, & les place à la porte de l'appartement, pour faire connaître qu'il a été favorablement reçu. Après un compliment respectueux, que doit faire le triste Épous, il se tient dans une posture suppliante, les mains croisées sur l'estomac, jusqu'à ce que la Sultane lui demande de l'eau. Il prend un pot, préparé pour cette céré-

monie , se met à genous , & le lui présente. Alors , pendant que la Sultane boit , il lui est permis de lever un coin du voîle qui la couvre. Les Femmes de la Princesse entrent , & dressent une table , sur laquelle elles placent deux pigeons rôtis , & une assiette remplie de sucre candi : Le Marié invite son Épouse à faire collation , mais elle le refuse avec hauteur , jusqu'à ce qu'il lui ait fait de nouveaux présens : Ils arrivent , & la Sultane , certainement fort desintéressée , paraît s'adoucir. Elle se place à table , prend une cuisse de pigeon de la main de son Mari , & lui met dans la bouche un peu de sucre. Ils s'entretiennent familièrement ensemble , jusqu'à ce que les Amis du Marié viennent au son des instrumens , l'inviter à se réjouir , tandis que son Épouse en fera autant de son côté avec ses Femmes. Vers le point du jour , un Eunuque est chargé d'avertir par signe , l'Épous que la Sultane vient de se mettre au lit : il entre sans bruit dans la chambre , se débarasse de ses habits ; il se jète à genous , lève doucement la couverture , grate affectueusement les piéds de la Princesse , & après les avoir baisés , se coule dans ses bras , où il est reçu avec joie. Quelques heures après , le Marié se rend au bain avec ses Amis , & c'est la Sultane qui lui fournit tous les linges nécessaires pour cette œuvre de propreté. Quelle que soit la liaison intime des Nouveaux-épous dans le particulier , la Sultane affecte toujours en public une certaine supériorité sur son Mari , qui , s'il conserve sa vie ,

& qu'il évite l'exil, a néanmoins le chagrin de voir bientôt ses coffres épuisés.

Il est permis aux Musulmans d'épouser des Femmes de toute autre Religion que la leur, pourvu que cette religion ait ses dogmes écrits, & par conséquent soit en état d'être examinée : Mais ils ne s'unissent jamais avec leurs Parentes, si elles leur sont plus proches que de huit générations inclusivement.

On prétend que les Dames Turques d'un rang élevé, vivent entr'elles avec beaucoup de décence & de retenue ; qu'elles ont les unes pour les autres les plus grandes attentions & la plus grande politesse. Cela peut être vrai, à quelques égards, & il est possible, que prenant un soin particulier de l'éducation de quelques Jeunes-persones, elles se forment à la modestie, à la pureté des mœurs, à toutes les qualités qui sont l'ornement du sexe & le rendent aimable ; mais ce n'est point la conduite ordinaire. On instruit les Femmes à se servir de leurs attraits, pour l'emporter sur leurs Rivaux, & pour enflammer les Hommes dont elles doivent devenir les Esclaves. A leurs charmes, on ajoute, autant qu'il est possible, les talens propres à irriter les passions ; & c'est dans cette vue qu'on leur apprend la musique vocale & instrumentale, certaines affectations dans le parler, dans les manières & la démarche, & un genre de danse qui ne respire que la volupté. Constanment renfermés au fond d'un sérail, & privées du plaisir &

de la liberté, elles desirent l'un & l'autre avec fureur. Dans leurs maisons, elles n'épargnent rien pour corrompre leurs Esclaves; aux bains, elles ébauchent & terminent des intrigues; & lorsqu'elles vont prendre l'air dans les plaines qui bordent le Bosphore, quoique souvent vingt ou trente ensemble, & gardées par des Eunuques noirs, elles trouvent le secret de satisfaire leur passion pour le plaisir. Tel est l'effet de la contrainte.

On remarque dans les Turcs un respect singulier pour le sexe: lorsqu'un Homme rencontre une Femme dans la rue, il détourne la tête, comme s'il était défendu de la regarder: il fuit avec une sorte d'horreur une Femme effrontée, & elle ne lui inspire que du mépris & de l'aversion. S'il s'élève une querelle, soit entre des Turcs, soit entre un Chrétien & un Musulman, une Femme ferme & courageuse n'a qu'à se présenter, le Turc se retirera aussitôt: quoiqu'en colère, & accablé d'invectives, un Turc n'osera jamais porter la main sur une Femme; il quittera plutôt la partie. On en a vu insulter grièvement un Juge sur son Tribunal, & le Visir lui-même en plein divan, sans que ni l'un ni l'autre aient paru s'en ressentir; & souvent il leur ont accordé gain de cause pour s'en débarrasser. Dans une disète de bléd, les Femmes de Constantinople s'atroupèrent, & forcèrent les magasins, qu'elles pillèrent entièrement; la Porte ferma les yeus sur

cette sédition , & dit que ce n'était qu'une mutinerie de Femmes turbulentes. Les Turcs regardent la danse , la musique , & le talent de jouer des instrumens , comme des occupations indignes d'un homme : mais ils prennent un grand plaisir à voir les Danses lascives qu'exécutent devant eux des Danseuses publiques , qui sont pour l'ordinaire des Juives ou des Esclaves Chrétiennes.

Voici un trait singulier , qui marque jusqu'où va l'effronterie des Femmes renfermées dans les Harems. *Deux Français se promenaient un soir sur la rive asiatique du Bosphore , avec des Femmes , des Janissaires & des Domestiques pour les escorter. Comme ils s'en retournaient , ils entendirent un grand bruit : c'étaient deux Harems composés d'environ quarante Femmes. Les Eunucs noirs qui les gardaient formaient une haie de chaque côté. Un des Spectateurs resta en arrière pour les observer ; il s'imaginait qu'elles allaient hâter le pas pour le fuir ; lorsque tout-à-coup il se trouva saisi par une de ces Femmes , qui avec l'empressement le moins délicat , lui jeta au col & tenta de le deshabiller ; toutes les autres s'avancèrent ; il se trouva dans le plus grand embarras ; sa résistance & ses remontrances ne produisirent rien. Un vieux Janissaire de l'escorte des Franks , se tenait à quelque distance du combat dans une sorte de saisissement. La réserve mahométane ne lui permettait pas de s'approcher des Femmes ; il se serait bien gardé de porter les mains sur elles ; tout ce qu'il ôsa se permettre*

dans sa frayeur , fut de s'adresser aux Eunuques noirs d'un front sévère , & de leur crier d'une voix de Stentor , qu'ils étaient des gardiens de Prostituées & non de Femmes honnêtes , & de les presser de se mettre en devoir de délivrer cet Homme d'une violence aussi obstinée ; tout cela fut inutile. Un Jeune-homme de la compagnie , un Etranger , soit qu'il enviât la bonne fortune de l'autre , ou qu'il eût pitié de la détresse où il le voyait , s'avança fièrement à son secours. Comme il parlait beaucoup mieux la langue Turque que les autres , il se mit à apostropher les Dames , tantôt en riant , tantôt d'un ton austère. Soit que sa contenance , sa figure , sa grande jeunesse fussent plus attrayantes pour elles , tout-à-coup elles quittèrent toutes à la fois leur première Victime , & se précipitèrent sur le nouveau Champion avec plus d'ardeur encore & des mains plus curieuses. Tandis que celui-ci essuyait l'impétuosité de leur premier choc , l'autre eut le temps de faire retraite. Le Jeune-homme robuste & dispos , après bien des efforts , vint à-bout de se dégager ; & avec bien de la peine ; il leur échapa enfin par la fuite , bienheureux d'avoir conservé ses habits & d'être en état de reparaître décentement aux yeux de sa compagnie.

Cn sait que le Grand-Seigneur ne se marie pas : il n'a pas même de Concubines ; il ne prodigue ses caresses qu'à des Esclaves achetées : Aussi a-t-on vu fort souvent des Hommes hardis , traiter sa Hauteffe , de *Fils d'Esclave*.

Quoique les *Georgiens* professent le christianisme , le mariage n'est chés eux qu'un espèce de contrat de vente : Les Filles sont vraiment un objet de commerce dans cette contrée , ainsi que dans la *Mingrélie* ; leur nombre , & sur-tout leur beauté sont la richesse la plus assurée des Pères ; car soit que ceux-ci marient leurs Filles , ou qu'ils les destinent au sèrail des Grands , ils les vendent toujours ; ils font marché avec leur Gendre futur , comme avec un Marchand d'Esclaves , & cèdent leur Fille pour un prix qui n'est pas plus fixe que celui de toute autre marchandise. Une Vierge coûte le double d'une autre Fille qui ne l'est pas , & une jeune & jolie Vierge , beaucoup plûs qu'une laide , s'il s'en trouve dans le pays , ou la laideur est assés rare. Le Père du Garçon prépare un festin : le Futur y est avec son argent , qu'il dépose entre les mains du Père de la Fille , avant que de se placer à table. En revanche , on lui fait voir les bijoux qui servent de dot à la Fille. Après le repas , les Parens de la Fille conduisent la Prétendue au logis de l'Épous , & reçoivent à la porte quelques vases remplis de vin , qu'ils répandent autour de la maison , dans l'espérance que cette libation procurera la paix & l'union entre les Nouveaux-épous : On conduit la Mariée dans le principal appartement : elle y trouve sur un tapis une cruche de vin , & un chaudron plein d'une pâte apelée *gom* , qui sert de pain aux *Georgiens* : La Mariée renverse la cruche d'un coup de

piéd; & prenant de pâte à pleines-mains, elle la répand par toute la chambre; ce qui peut signifier l'abondance & la prospérité du ménage. L'essentiel du mariage se fait en secret, dans la crainte des maléfices. Les Mariés se présentent devant le Prêtre; à ses côtés se trouve une table, sur laquelle on a eu soin de placer deux courones de fleurs, un voile, une coupe remplie de vin, du pain, du fil & une aiguille: Le Parein qui accompagne les Épous leur jète un voile sur la tête, & les coute ensemble par leurs habits, tandis que le Prêtre lit (s'il peut) la formule du mariage: Après cela le Parein leur met sur la tête les courones, qu'il change à diverses reprises; il leur fait manger à chacun jusqu'à six petits morceaux de leur pain, & mange le septième; il les fait boire trois-fois dans la coupe, & avale ce qui reste de la liqueur. Ce Parein contracte avec les Épous une sorte de parenté, qui le rend arbitre de leurs différends, & l'engage à chercher les moyens de concilier leurs humeurs: coutume bien sage, si elle n'a pas d'abus.

Les Georgiennes sont habillées à la Persane. Les Mingréliennes portent sur la tête un voile qui n'en couvre qu'une partie, & le reste de leurs coiffures ressemble assez à celle de nos jolies Européennes.

KURDES. Les *Kurdes* sont répandus dans la Perse & la Turquie; ils reconnaissent l'un ou l'autre de ces deux Puissances, ou sont indépendans. Les Femmes de

cette nation sont extrêmement laides , mais courageuses , robustes & farouches (leur genre de laideur est l'indice de ces qualités bonnes & mauvaises) ; chés ces Peuples , l'adultère est puni de mort ; & le Mari , le Frère , ou le plus proche Parent de la Femme coupable , est l'exécuteur de cet arrêt prononcé par la loi. L'Amant peut racheter sa vie , en payant une certaine somme , sinon il est tué sans miséricorde , & tous ceux qui entrent dans la cabane où s'est faite l'exécution , doivent donner un coup-de-poignard au cadavre.

Parmi les *Arméniens* , ce sont presque toujours ARMÉNIENS. les Parens qui se chargent de pourvoir leurs Enfans. Lorsque les conventions matrimoniales sont réglées , la Mère du Garçon vient au logis de la Fille , accompagnée d'un Prêtre & de deux Matrones : elle présente une bague à la Future ; cette bague est le gage muet du Futur , qui en se montrant alors , doit observer beaucoup de gravité : Pendant cette cérémonie préliminaire , la Fiancée est absolument voilée. La veille des épousailles , on se fait des présens réciproques. Le jour des noces , les Gens riches montent à cheval , & accompagnent à l'église les Nouveaux-mariés au son des instrumens. Le Mari marche le premier , la tête couverte d'un filet d'or ou d'argent , ou d'un voile de gaze incarnat , suivant sa qualité. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture , dont la Mariée qui le suit à cheval tient

l'autre bout : elle est entièrement couverte d'un voile blanc , qui tombe jusques sur les jambes du cheval. Arrivés à la porte de l'Église , les Mariés mettent piéd à terre , & s'avancent jusqu'au sanctuaire , en tenant toujours les deux bouts de l'écharpe : le Prêtre leur pose la Bible sur la tête , prononce les paroles sacramentelles , fait la bénédiction des anneaux , & célèbre ensuite la messe. Au retour de l'Église , on trouve un festin &c. Le soir le Mari se couche le premier , après avoir été déchaussé par sa Femme , qui est chargée d'éteindre la lumière , & qui ne quitte son voile que pour entrer dans le lit.

GRÈCE. A *Athènes* , aujourd'hui *Sétines* , les Femmes portent un corps de brocard rouge , ou de brocard d'or , dont la jupe ne descend que jusqu'au genous : celle qui est dessous est plus large de deux doigts ; la chemise & le caleçon sont d'une étoffe de couleur , fine & rayée : leur cheveux sont arrangés en tresses , & leur tête chargé de fleurs : leur coiffure consiste en une toile de coton , sur laquelle elles arrangent plusieurs aunes de mouffeline blanche & gomée , qui forme un grand turban large & plat. Encore oujourd'hui , la beauté & la délicatesse des Dames Grecques étonnent les Voyageurs.

Les Filles de la *Sparte* moderne , qui se nomment *Misitra* , sont jolies ; c'est le seul avantage qu'elle ait conservé ; car les anciennes Spartiates étaient les plus belles Femmes de l'univers.

Presque toutes les *Cypriotes* sont belles , portées
à

à la galanterie , & peut-être serait-il permis de dire à la débaûche : elle ne sont parées que de leurs seuls attraits ; un mouchoir attaché négligemment sur la tête , forme toute leur coiffure ; leurs jupes sont très-courtes , & laissent à découvert la plus grande partie de leur jambe.

Les *Samiennes* ne leur ressemblent pas : leur habillement consiste dans un doliman à la turque , avec une coiffe rouge , bordée d'une tresse jaune ou blanche , qui tombe sur le dos avec leurs cheveux , au bout desquels ces Femmes attachent de petites plaques de cuivre blanchi (*).

LES usages de cette quatrième partie-du-monde *EUROPE*. sont les plus intéressans pour nous ; mais ils sont pour la plupart si connus , que nous abrègerons beaucoup ce que nous avons à en dire.

Lorsqu'un Grec veut se marier , il se présente au Prêtre après la messe , accompagné de ses Paranymphe^{ATHÈNES est en Europe ; c'est une transposition d'Imprimeur , qui l'a placé en Asie.}s , qui sont , autant qu'il est possible , les Pareins & les Maréins des futurs Époux. Le

(*) Autrefois en *Illyrie* , on assemblait tous les ans les Filles & les Garçons dans un endroit marqué : les plus Belles étaient données en mariage aux Jeunes-gens les plus riches , moyennant une somme d'argent , qui servait à marier les plus Laides. Coutume sage qui marquait l'innocence des mœurs ! C'était précisément la même chose en *Affyrie* ; un Crieur public mettait à prix les Filles les unes après les autres ; les Jeunes-gens les plus riches mettaient l'enchère aux Belles , & cet argent servait à marier celles qui n'avaient point trouvé d'Acheteur.

Garçon prend la droite, & la Fille se place à la gauche. Il y a sur la sainte table deux anneaux, l'un d'or, l'autre d'argent. Après beaucoup de prières, & beaucoup de signes-de-croix, le Prêtre donne à l'Épous l'anneau d'or, & celui d'argent à l'Épouse, en répétant trois-fois : *J'engage un Tel & une Telle, serviteur & servante de Dieu : Au nom du Père, &c.* Ensuite le Parein fait l'échange des anneaux : le Prêtre leur met ensuite des courones sur la tête : on fait une procession dans l'Église, & pour dernière cérémonie, il les fait boire l'un après l'autre dans un vase rempli de vin, qui a été précédemment béni ; il leur ôte leurs courones, & les renvoie, en leur donnant la bénédiction & le baiser de paix. Dans tout l'Empire turc, les Femmes sont mariées sans dot ; la répudiation a lieu, mais non la polygamie entre les Chrétiens : mais un Maître a facilement commerce avec ses Servantes.

RUSSIE.

Le mariage est regardé comme l'Acte le plus saint, chés les Russes, & un Polygame y est puni de mort. Leurs Prêtres doivent se marier ; mais si leur Femme meurt, il ne leur est plus permis d'en épouser une autre. Pour les Particuliers, dès qu'un Jeune homme est en état d'être marié, il s'adresse à sa Mère, ou à sa plus proche Parente, à laquelle il confie son dessein. On fait une assemblée de Parens, & s'il y est décidé que la chose est raisonnable, on jère les yeus sur une Fille, on en fait la demande, & toutes les con-

ditions son réglées sans la participation du Futur-épous. On choisit de part & d'autre deux Femmes, qu'on nomme *Swacha*, qui se chargent de tous les préparatifs des noces. Le jour de la célébration du mariage, la *Swacha* de la Mariée se rend en grand cortège à la maison du Marié, pour préparer la chambre & le lit où doit se faire la consommation : Elle arrange quarante gerbes de seigle, que le Mari a eu la précaution d'y faire porter, avec quelques tonnes d'orge, d'avoine, & d'autres grains, & c'est sur ces gerbes qu'on prépare le lit des Nouveaux-épous. Après ces préliminaires, le Marié, escorté de ses Parens, & suivi d'un *Pope* ou Prêtre, se rend au logis de la Mariée; on le conduit dans une chambre, où il trouve une table couverte de trois sortes de mets, auxquels il ne lui est pas permis de toucher. On lui présente une chaise, mais c'est un Ami qui l'y place, & qui n'en sort que moyennant un présent que doit lui faire le Marié. Il prend place enfin, & l'on conduit la Mariée auprès de lui; elle s'assied sur un autre siège; mais les deux Épous ne peuvent encore se voir, & sont séparés par une pièce de tafetas : Le Prêtre fait la cérémonie de bénir plusieurs pains & plusieurs fromages, portés par les Parens, & il les envoie à l'Église. On tresse les cheveux de la Mariée; on les attache en rond sur sa tête, où l'on place une couronne, pendant que les Femmes de la noce forment quelques danses, & qu'un bassin rempli de pièces d'ar-

gent, d'étofes de foie, de foin, d'orge & d'avoine mêlés enfemble, eft donné au pillage à l'afsemblée. C'eft alors que le voîle de la Mariée tombe, & qu'on fait l'échange des anneaus. Après cette cérémonie, on fe rend à l'Église, dont le pavé eft couvert de tapis: Là, les Euxurs Épous fe placent fous un dais, tandis qu'on fait quelques offrandes de poiffon, de viandes rôties & bouillies, & de quelques pâtifferies: Le Prêtre les bénit, & tient fur leur tête les images des Saints qu'ils ont choisis pour leurs Patrons: Après quoi, prenant la main droite du Marié & la main gauche de la Mariée entre les fiennes, il leur demande par trois fois, S'ils consentent de bon-gré au mariage, & s'ils veulent vivre dans une parfaite union? Ils répondent, *Oui*, & le Prêtre entone le Pfeaume 128, dont il chante le 1.^r verfet, les Mariés le 2.^d, & ainfi alternativement jufqu'à la fin: pendant qu'ils chantent, ils dansent auffi en fe tenant par la main: Enfuite le Prêtre leur met fur la tête une guirlande de fleurs, en prononçant ces paroles: *Croiffez & multipliez; que ce que Dieu a joint, l'Homme ne le fépare pas.* Alors tous les Affiftans prennent des cierges alumés; un d'eux présente au Prêtre un verre de vin; il le donne à la Mariée, qui en boit la moitié; le Mari boit le refte, & jète le verre à terre; puis tous deux le foulent aux pieds, en difant: *Ainfi tombent & foient brisés, ceux qui tâcheront d'exciter quelqu'inimitié entre nous!* En-même temps les *Swacha*

jettent sur les Épous de la graine de lin , & du chanvre haché. De retour à la maison , le Marié se met à table avec ses Amis , tandis que les *Swacha* deshabillent la Mariée , & aident à la mettre au lit. On donne avis au Marié que son Épouse l'attend : il vient la trouver ; celle - ci avertie de son arrivée , passe une robe , & va à sa rencontre : ils se mettent tous-deux au lit ; mais ils n'y restent qu'un instant , & en sortent pour se placer ensemble à table. Entre les mets qu'on leur présente , il se trouve toujours une volaille rôtie , dont le Mari doit arracher une cuisse ou une aîle , & la jeter par-dessus son épaule. Après cette cérémonie , on conduit les Épous au lit avec des flambeaux , que les Domestiques éteignent dans les tonnes de grains dont on a parlé , & un seul reste à la porte de la chambre , pour être instruit par le Mari de l'instant de la consommation , afin de donner le signal aux Tambours & aux Trompètes , qui doivent par des fanfares annoncer cette heureuse circonstance. Aussitôt les Épous se relèvent , & on les conduit au bain ; la Mariée présente à son Épous une chemise qu'elle a faite elle-même ; elle lui fait boire un grand verre de quelque liqueur forte , puis tous-deux retournent au lit.

On observe sans-doute moins de cérémonies dans les noces des Persones du commun ; mais les principales s'y retrouvent toujours. Pendant que les Épous sont à table ils ne doivent pas se regar-

der ; mais on place un miroir devant eux , dans lequel il leur est permis de se faire les yeux doux , tandis que les *Swacha* leur jètent sur la tête des poignées de foin hâché menu ; ce qui est regardé comme le symbole de la fécondité ; & qu'un Garçon de la noce , bisarrement couvert d'une peau , leur souhaite autant d'Enfans qu'il y a de poils sur cet habit singulier.

Les Russes ont conservé l'usage du divorce : il était autrefois fort commun ; mais aujourd'hui , ce n'est qu'après les plus exactes informations qu'on permet aux Épous de se séparer. Un Mari qui peut convaincre son Épouse d'avoir violé la foi conjugale , est en droit de la faire raser & de la renfermer dans un Couvent. Une Femme déclarée stérile , ne peut guère éviter le divorce : elle doit prendre l'habit de Religieuse , & six semaines après , le Mari peut se remarier. Un Mari , sous prétexte de dévotion , peut lui-même se séparer de sa Femme , & se retirer dans un Couvent.

A consulter nos Françaises , les Femmes Russes ne doivent pas trouver beaucoup de satisfaction dans l'union conjugale : retirées dans leurs appartemens , elles passent leur vie à faire de petits ouvrages , & ce n'est que dans certains jours , que parées de leurs plus riches habits , leurs Maris daignent les apeler , pour verser des liqueurs fortes à leurs Convives. Ceci ne doit s'entendre que des Femmes des petites villes qui vivent dans leurs

terres ; celles de Peteribourg & de Moscow ont adopté tous les usages de l'Europe. Il n'y a point de Russe qui ôsât connaître une Femme dans un endroit où il y aurait des images des Saints , à moins qu'elles ne fussent couvertes , & s'il n'avait auparavant quitté la croix qu'il a reçue au baptême : Ce jour là , il ne doit se rendre à l'Eglise qu'après s'être lavé & avoir changé de linge ; les plus Dévots s'abstiennent même d'y entrer , & font humblement leurs prières dans le parvis. Les Prêtres s'y présentent après s'être purifiés , mais ils ne peuvent approcher de l'autel. Celui qui connaît sa Femme dans le Carême , ne peut communier de l'année (ce dernier point s'abolit) , & un Prêtre qui tombe dans cette faute , est suspendu pour un an , de toute fonction sacerdotale. Cependant l'opinion qu'une sage politique a répandue parmi les Russes , que le bain suffit pour les laver de beaucoup de péchés , fait évanouir la plupart de leurs scrupules à ce sujet. Si la Femme d'un Prêtre est faite Esclave par les Infidèles , il doit la racheter , & la reprendre ; parce qu'elle n'est pas coupable des violences qu'elle peut avoir souffertes.

On fait qu'autrefois les Czars choisissaient leurs Epouses parmi leurs Sujètes , à-peu près comme nous avons dit que fesaient les Empereurs de race chinoise , avant l'invasion des Tartares * : ainsi nous nous contentons de rapeler ici cet ancien usage , aboli depuis Pierre-le-grand. Les Descendans de ces familles où les Czars ont pris

* Cet usage n'avait lieu que depuis Ivan III, en 1580.

des Epouses , forment la quatrième classe de la noblesse Russe.

LAPONIÈ Les mariages se font en *Laponie* , par le ministère d'un Entremetteur , qui va de la part du Garçon chés les Parens de la Fille , muni de quelques bouteilles d'eau-de-vie , ce qu'on appelle *le vin de la bien-venue*. Lorsque les conditions sont réglées, c'est-à-dire , quand on a examiné ce que les Futurs-épous peuvent réunir de Rennes pour commencer leur établissement , on permet au Prétendu de voir sa Maitresse ; mais on retarde la conclusion autant qu'il est possible , parce que l'Amant doit jusqu'à ce jour faire de petits présens aux Parens de la Fille. Cet instant décidé , les Lapons idolâtres s'assemblent dans une cabane ; le plus âgé de la compagnie prend un morceau de fer qu'il frappe contre une pierre-à-feu , pour en tirer quelques étincelles , ce qui donne la perfection à l'union conjugale. Après cette cérémonie , l'Épous doit servir son Beaupère une année entière ; aubout duquel temps , il est libre de se retirer avec sa Femme , & ce qu'elle lui apporte en dot. Les Lapons n'ont point l'usage de la polygamie : Ils sont fort jaloux ; cependant autrefois ils permettaient à leurs Hôtes de passer une nuit avec leurs Femmes , dans l'idée que par ce moyen , elles leur donneraient de plus beaux Enfans.

SIBÉRIE. A *Tomsk* , & dans presque toute la *Sibérie* , si l'on surprend un Garçon & une Fille en conversation , ils sont obligés de s'épouser. Une Feme

nie convaincue d'avoir attenté à la vie de son Mari ; est enterrée vive jusqu'au cou.

Chés les *Kamichadals*, une des Nations de la vaste contrée, dont nous parlons, il n'y avait pas d'autres Souverains que les Vieillards, avant que les Russes y eussent étendu leurs conquêtes. Sous leur climat glacé, ces Peuples aiment passionément les Femmes ; ils ne faisaient autrefois la guerre à leurs Voisins, que pour se procurer des Concubines. *Aujourd'hui, lorsqu'un Kamichadal veut se marier, il cherche une femme dans une autre habitation que la sienne. Dès qu'il a choisi, il se rend dans la cabane du Père & de la Mère ; il leur déclare son intention, demeure avec eux, & y travaille pour leur faire voir son adresse & son activité ; il montre plus de soin & d'empressement que ne fait un Domestique. Après quelque temps de service, il demande la permission de toucher sa Future. Si le Père & la Mère sont contens de lui, ils le permettent ; mais s'ils ne le sont pas, ils le renvoient. Lorsque l'Amoureux a obtenu cette permission, il guette l'occasion de se jeter sur elle, quand il y a peu de monde, ce qui n'est pas aisé, parce que la Fille est alors sous la garde des Femmes de l'Ostrog (village), qui ne la quittent que rarement. D'ailleurs, dans le temps que le Prétendant peut la toucher, elle est revêtue de deux ou trois caleçons avec des camisoles, & tellement entortillée & envelopée de filets & de courroies, qu'elle ne peut pas se remuer, & qu'elle est comme une statue. Si l'Amant a le bonheur de la*

trouver seule , ou si elle n'est gardée que par quelque Femmes , il se jète sur elle avec impétuosité , arrache & déchire ses habits , les caleçons & les filets donc elle est envelopée , afin de pouvoir toucher aux parties naturelles ; car c'est en quoi consiste chés eux toute la cérémonie du mariage. Mais la Future , ainsi que les autres Filles & Femmes , poussent de grands cris , & celles-ci tombent sur l'Amoureux , le battent , lui égratignent le visage , & emploient toutes sortes de moyens pour l'empêcher d'exécuter son dessein. S'il est assez heureux pour réussir , il s'éloigne aussitôt de sa Maîtresse , qui lui donne dans ce moment des marques de son triomphe , en prononçant d'un ton de voix plaintif & tendre , ni ni. L'Amant ne réussit pas toujours ; il passe quelquefois des années entières sans voir la fin de ses tentatives ; & souvent il est si maltraité , qu'il a besoin de plusieurs jours pour se guérir de ses blessure & pour recouvrer ses forces. Quand il est venu à-bout , il a la liberté de venir coucher la nuit suivante avec sa Maîtresse ; le lendemain il la mène dans son habitation sans aucune cérémonie ; il revient quelque temps après chés les Parens de sa Femme pour célébrer sa noce. Toutes ces cérémonies n'ont lieu que pour ceux qui se marient pour la premières-fois ; il n'y a pas tant de façon avec une Veuve ; on convient de ses faits avec elle , & cela suffit. On ne consomme néanmoins le mariage qu'après qu'elle a été purifiée de ses fautes ; il faut qu'elle ait commerce avec un autre homme que celui qui l'é-

pouse ; mais il n'y a qu'un Étranger ou quelqu'un au dessus du préjugé qui puisse rendre ce service aux Veuves. Les Kamitchadals regardent cette action comme très-deshonorante ; aussi les Veuves ne trouvaient autrefois qu'avec beaucoup de peine & de dépense des Hommes qui voulussent bien les purifier ; elles étaient souvent obligées de rester Veuves très-longtemps faute d'en rencontrer qui eussent pitié d'elles : mais elles ne sont plus livrées à ce desagrément, depuis que les Cosaques sont établis dans le pays ; ils leur rendent volontiers ce service.

Les Samoyèdes habitent la Sibérie , & les Ostiaques sont à l'embouchure du fleuve Oby. Ils prennent plusieurs Femmes ; & lorsqu'ils ont conçu de la jalousie contre l'une d'entr'elles , ils coupent quelques poils sous le ventre d'une Ourse , & vont les présenter à celui qu'ils soupçonnent son complice ; s'il est innocent , il accepte ce poil ; mais lorsqu'il est coupable , il avoue ingénûment son crime , & convient avec le Mari du prix de sa Femme : car s'il en usait autrement , ces Sauvages sont persuadés que la peau d'où les poils ont été coupés dévorerait l'Adultère aubout de trois jours.

[Comme le rit Luthérien est commun aux LUTHÉRIENS. Royaume dont on va parler , & dans presque tout le nord de l'Europe ; nous allons commencer par en donner le formulaire.]

Dans la partie d'Allemagne où l'on professe le Luthéranisme , les cérémonies du mariage sont ,

qu'après la publication des bans ou annonces, s'il ne se trouve aucun empêchement, les Futurs-épous se rendent à l'Église ; ils se présentent devant le Pasteur , qui reçoit leur consentement mutuel , leur fait donner la main droite , & échange les anneaux : Ils dit à-peu-près : *Tel & Telle voulant se marier l'un à l'autre en présence de toute l'Église, je les déclare mariés , Au nom du Père , &c.*

Les noces , à *Dantzic* , ont quelque chose de particulier : Les Dames s'assemblent à midi dans la maison où se doit faire le mariage ; les Hommes amènent l'Épouse dans le vestibule , & pour cette cérémonie si grave , ils font une espèce de procession , car ils marchent deux-à-deux. Il en est de-même de la Mariée , qui arrive conduite par un cortège de Filles ; mais elle marche la dernière entre les deux plus âgées de la troupe. Cette Mariée est en noir ; les autres Filles sont en habit de couleur. Le Ministre qui doit unir les Épous , se tient vis-à-vis d'un banc qu'on met au milieu du vestibule , entre lui & les Mariés. C'est-là qu'il leur lit le formulaire Luthérien du mariage ; après quoi il leur fait une exhortation , & achève la cérémonie par la bénédiction , qui ne manque pas d'être suivie du chant & de la musique. Immédiatement après la bénédiction du mariage , on mène l'Épousée tout près de la porte , & c'est-là que tous ceux qui son invités aux noces viennent la féliciter & lui apporter des présents.

Pour rendre les mariages valables en *Dane-DANOIS. mark*, il faut, outre le consentement de la Fille, celui de ses Parens ou de ses Tuteurs, qui sont en droit de retenir l'administration de ses biens, si elle se marie contre leur gré. Mais si le Tuteur ne marie pas sa Pupile après dix-huit ans, les Parens peuvent l'y obliger, en requérant l'autorité souveraine.

On trouve chés les Anciens Frisons une coutume bien remarquable; ils ne mariaient leurs Filles qu'en habit de Veuve, pour les faire ressouvenir que les liens du mariage sont indissolubles, & que la mort seule doit les rompre.

Les anciens Danois avaient un grand respect pour les Femmes; mais ils se mariaient fort tard, parce qu'auparavant ils voulaient mériter leur Maitresse par quelque exploit guerrier. Une jeune Norvégienne refusa de partager le lit d'un Monarque, avant qu'il eût terminé une aventure périlleuse qu'il avait commencée. *Ananga*, simple Paysane, ne se rendit aux vœus du Roi *Lodbrog*, qu'après qu'il fut revenu victorieux d'une entreprise. Ces Femmes étaient chastes & fidelles. Les dots sont très-fortes en Danemark, & les biens y sont communs entre le Mari & la Femme, comme en France.

Les Femmes des anciens Suédois, aussi coura-^{SUÉDOIS.} geuses que leurs Maris, combataient à leurs côtés, & leurs chasteté était à toute épreuve. Celles d'un rang distingué se couvraient de robes étroites :

leur coïfure était composée d'une toile fine , bordée de longues franges , & pardeffus , elles portaient des courones d'or enrichies de pierreries. Leur ceinture était une longue lame d'or ou d'argent , ou un tissu de fil d'or de la largeur de deux doigts : Les Filles étaient distinguées des Femmes mariées par un espèce de scapulaire de soie ou de toile blanche ; elles portaient aussi des courones. Les Femmes du commun avaient à leurs robes des manches fort larges , & sur le haut de la tête un morceau de drap rouge étroit & pointu , avec une courone dorée. La plus glorieuse récompense d'un Duelliste non marié (le duel était regardé chés ces Peuples comme la plus haute marque de courage) était une Vierge belle & riche.

Les Ancêtres de ces deux Peuples (les *Suëdois* & les *Danois*) avaient dans leurs Livres sacrés les plus belles maximes sur les Femmes : *Louez la beauté du jour quand il est fini ; une Femme quand vous l'aurez eue ; une épée quand vous l'aurez essayée ; la glace quand vous l'aurez traversée ; la bière quand vous l'aurez bue ; la Fille quand elle sera mariée. Ne vous fiez pas aux paroles d'une Fille , ni aux sermens d'une Femme ; car leurs cœurs ont été faits tels que la roue qui tourne , & la légèreté a été mise dans leurs cœurs. Ne vous fiez ni à la glace d'un jour , ni à un serpent endormi , ni aux careffes de celle que vous devez épouser , ni à une épée rompue , ni au Fils d'un Homme puissant , ni à un champ nouvellement semé. La paix entre*

des Femmes malignes ! c'est comme de vouloir faire marcher sur la glace un cheval qui ne serait pas ferré ; ou comme de se servir d'un cheval de deux ans ; ou comme d'être pendant une tempête dans un vaisseau sans gouvernail, &c.

Dans ces deux pays rigoureux , les Femmes ont leur coquèterie comme ailleurs. *De petits morceaux de verre ou d'os de poisson leur tiennent lieu de pompons & d'aigrettes ; à la place du fard & du rouge , elles se brodent sur les joues , autour des yeus & de la bouche , différentes figures , avec un fil enduit de noir de lampe , qu'elles passent entre la chair & la peau. Un Homme qui veut se marier ne s'inquiète que de savoir si la Filie qu'il recherche est entendue au ménage , & si elle sait bien coudre ; celle-ci de son côté , demande si son Amoureux est adroit à la chasse & à la pêche , s'il y est heureux & assidu.... Les Parens consultés , ils font parler à ceux de la Fille ; ces propositions sont faites ordinairement par de vieilles Femmes : celles-ci amènent insensiblement dans leur conversation l'éloge du Jeune-homme qu'elles ont dessein de proposer , & font ensuite leur demande. La Fille , qui quelquefois est présente , se retire comme par modestie. Dans le cas où les Parens accèdent à la demande des Vieilles , ils rappellent leur Fille pour lui en faire part. Celle-ci dénoue ses cheveux , les éparpille sur son visage , & se met à pleurer , en paraissant marquer quelque répugnance , mais sans dire ni oui ni non ; les Vieilles la prennent aussitôt sous les bras , & l'enmènent avec*

ISLANDE
&
GROEN-
LANDE.

elles. Quand elle est arrivée dans la maison paternelle de son Amoureux, elle reste quelque temps assise, toujours pleurant, sans que celui-ci lui dise un mot. Les Parens sont les premiers à la consoler, en lui disant qu'elle sera contente de son Futur. Il vient ensuite lui parler à son tour, & la prier de venir sans façon coucher à son côté. Elle refuse d'abord; il redouble ses instances; elle cède, & la consommation du mariage termine bientôt la cérémonie. Il arrive quelquefois qu'une Nouvelle-mariée retourne chés ses Parens. Ceux-ci la gardent, & le Mari est obligé de l'envoyer chercher. Lorsque la Mariée a deserté deux ou trois fois de chés son Épous, ce dernier, pour terminer ce jeu, fait faire un sac, & les Vieilles vont la rechercher. Les Parens ne peuvent plus s'opposer à ce qu'on l'enlève de force; les Vieilles mettent la Mariée dans le sac, & le nouent par en-haut, en ne laissant sortir que ses cheveux. Elles traînent ensuite ce sac jusqu'aux pieds du Mari. Celui-ci délie le sac, aide sa Femme à en sortir, & l'embrasse. Alors elle est obligée de rester avec lui malgré elle. Leur façon de s'embrasser est de se mettre nez contre nez.

P.OLOGNE. Le divorce est autorisé en Pologne, & l'Église remarie à d'autres les Epous qu'elle a séparés. Rien de plus fastueux que l'appareil des noces dans ce Royaume républicain, sur-tout de celles des Demoiselles-d'honneur, qui se célèbrent à la cour. Le Roi & la Reine en font ordinairement la dépense, & c'est à Leurs Majestés que le Cavalier doit faire

faire demander la Fille , par une espèce d'ambassade publique. Le Député est suivi quelquefois de deux ou trois-cents Gentilshommes , l'un desquels porte une courone de pierreries entremêlées de fleurs pour la future Epouse. La Reine reçoit cette nombreuse troupe assise sous un dais , & ayant la Jeune-personne à-côté d'elle ; le Député fait la demande , & s'étend ensuite sur l'éloge du Prétendu : Le Chancelier de la Reine répond en son nom , & mêle dans son discours les louanges de la Demoiselle. La Reine reçoit la courone des mains du Député , & la place sur la tête de la future Épouse ; quelquefois , cette cérémonie est terminée par un bal. Peu de jours après , le Fiancé envoie une riche toilète en présent à la Demoiselle , & le jour du mariage , vers le soir , il se rend en grand cortége au Palais ; il y joint sa Prétendue , & ils vont ensemble recevoir une bénédiction préliminaire en présence de Leurs Majestés. Ils entrent ensuite dans la chapelle , où se fait réellement la célébration du mariage. On passe aussitôt à la salle du festin , où il y a quatre tables ; la première est occupée par le Roi , la Reine , les Ambassadeurs & les Nouveaux-épous ; les Sénateurs , les Demoiselles-d'honneur & les Dames de la Cour sont à la seconde ; la troisième est remplie par les Officiers de la Cour & les Etrangers de naissance ; & la dernière par les Parens & les Amis des Mariés , qui y rassemblent les Persones qui ne sont pas de rang à se placer aux tables près.

cédentes. Le bal suit ce festin ; le lendemain la fêre recommence ; mais elle est accompagnée d'une cérémonie fort intéressante pour la Mariée, car elle y reçoit publiquement beaucoup de riches présens. Un Gentilhomme appelle à haute voix tous les Nobles qui ont été invités à cette noce & chacun vient faire un petit compliment à l'Épouse, & lui offrir son présent, qui consiste en pierreries, ou en vaisselle d'argent. Le troisième jour Leurs Majestés conduisent la Mariée chés son Nouvel-épous, qui doit faire les frais d'un ambigü. On assure qu'avant la clôture de la scène, une Épousée qui connaît la décence, & qui ne veut pas donner lieu à d'étranges soupçons, doit verser des larmes abondantes.

Les Reines de Pologne ont un très grand intérêt à être couronnées ; sans cette solennité, la République ne leur doit aucun apanage, si elles deviennent Veuves, & cet apanage est un douaire de deux mille ducats assignés sur les salines & sur les Itarosties de Spitz & de Grodeck.

Les Dames ne sortent jamais en Pologne, qu'en carosse à six chevaux, quand ce ne serait que pour traverser la rue, & elles se font éclairer la nuit par vingt-quatre flambeaux de cire blanche : elles se font souvent porter la queue par des Mores : elles mènent avec elles une Vieille, qu'on appelle Majordome, & un Écuyer, pour leur donner le bras ; cet Écuyer les suit à piéd, & n'entre jamais dans le carosse. Elles sont fort sages, &

n'abusent point (dit-on) de la liberté dont elles jouissent. Elle sont superbes en habits, & portent toute de l'or & de l'argent : leur habillement est un justaucorps d'homme sans être boutonné, & une jupe; elles portent des bottes comme les Hommes, mais dont l'effet est très-galant.

Il existait encore en Pologne, lors du voyage qu'y fit notre Poète *Regnard*, la coutume infame du droit du Seigneur : Si un Paysan avait une jolie Fille, le Noble dont il dépendait, ne manquait pas d'user de ce droit. Nous croyons que cet abus n'existe plus.

Lorsqu'un Mari rentre au logis, sa Femme le salue en lui embrassant la cuisse : c'est la manière la plus ordinaire en Pologne, & on ne saluait point autrement les Femmes de qualité du temps de *Regnard*, qu'en leur embrassant la cuisse : il dit même qu'on le faisait un-peu fortement, & qu'il y avait des gens qui étaient bien-aise de sentir ce qu'ils embrassaient. Le Mari constitue un douaire à son Épouse, à proportion de sa fortune.

Il y a parmi les *Moraves* de *Bertholdsdorf*, en *Lusace*, des classes de Maris, de Femmes mariées, de Veufs, de Veuves, de Filles, de Garçons, d'Enfans : Chaque classe a des Directeurs choisis parmi ses Membres : Tous les jours une Personne de chacune des classes en visite tous les Membres, pour leur adresser des exhortations, & prendre connaissance de l'état actuel de leur famille, dont cette Personne rend compte au Anciens. Les Conducteurs ou Anciens tiennent entr'eux des confé-

MORAVES
de la
LUSACE.

rences ; pour s'instruire mutuellement , & se communiquer leurs vues pour gouverner sagement. Les Membres de chaque classe sont subdivisés , en *Morts* , *Réveillés* , *Ignorans* , *Disciples-de-bonne-volonté* , *Disciples avancés* , qui tous reçoivent des secours convenables à leur état. On veille avec la plus grande attention sur l'éducation de la Jeunesse. Il y a des Assemblées particulières , pour les petits Enfans qui ne peuvent encore marcher ; on les y porte , & on leur fait des discours proportionnés à la faiblesse de leur âge. L'*Ancien* , le *Co-ancien* , & le *Vice-ancien* ont l'inspection générale sur toutes les classes. Ce sont les *Anciens* qui font les mariages , & il faut leur consentement pour rendre cette union valide. Toute Religion est admise dans cette société. L'égalité est entière parmi eux , & leur exemple prouve que si les Hommes le voulaient , l'âge-d'or renaîtrait sur la terre.

(*Les cérémonies des Pays Allemands catholique & de tous ceux dont nous ne disons rien , ressemblent à celles usitées en France.*)

ANGLE-
TERRE. On a vu dans la I.^{re} Partie , page 195 , la manière dont les Femmes sont considérées en Angleterre. Les Lois de cette île exigent que ceux qui veulent s'unir par les liens du mariage , fassent publier cette intention dans leurs Églises respectives , pendant trois Dimanches consécutifs. Après cette formalité , les futurs Époux se rendent dans la nef du Temple , avec leurs Parens & leurs

Amis ; ils se présentent au Ministre ; qui leur fait une exhortation sur les devoirs de l'état dans lequel ils vont s'engager. Si quelqu'un veut s'opposer à la célébration, il doit donner caution, & déposer la valeur des frais que doit occasioner aux Mariés la suspension de la cérémonie. S'il ne se trouve point d'opposition, le Ministre demande aux futurs Épous, S'ils veulent mutuellement se prendre pour mari & femme ? & sur leur réponse affirmative, il leur fait donner tour-à-tour la main droite, en disant réciproquement : *Moi N. je te prens pour ma Femme (ou pour mon Mari), & je te promets de t'aimer préféablement à d'autres ; qui sont meilleures, ou pires que toi, plus riches ou plus pauvres, &c, suivant les commandement de Dieu, jusqu'à ce que la mort nous sépare, & j'en donne ma foi.* Ensuite l'Épous pose un anneau sur le livre de la lithurgie ; le Ministre le prend & le présente au Marié, qui le place au quatrième doigt de la main gauche de la Mariée, en répétant après le Prêtre : *Je t'épouse de cet anneau ; je t'honore de mon corps, &c.* Ceci fait, ils se mettent à genous, les deux mains droites jointes ensemble, & reçoivent la bénédiction que le Ministre leur donne, en faisant un signe-de-croix sur eux. Il est rare qu'en Angleterre les Gens de distinction se marient le jour : On se rend à l'Eglise avant le lever du soleil, & après la cérémonie, on se rassemble dans une maison particulière, où l'on se divertit jusqu'à la nuit. Le soir les

Nouveaux - épous sont reconduits chés eux sans bruit : les Paranymphe , qu'on appelle vulgairement Garçons & Filles de noces , sont chargés de les mener au lit nuptial. Les Garçons ne doivent pas oublier de dénouer les jarrettières que porte l'Épouse , & d'en parer leurs chapeaux : ensuite les Filles achèvent de la deshabiller , & particulièrement de lui ôter toutes les épingles , car s'il en restait une , ces Filles ne pourraient espérer d'être mariées dans l'année (disent les Bonnes-femmes.) Lorsque les Épous sont couchés , ces Jeunes-gens se placent sur le pied du lit , & prenant les bas des Mariés , ils les jettent par-dessus leurs têtes , essayant de les faire tomber sur celles des impatiens Épous. S'il arrive que le bas du Marié , jeté par une Fille , retombe sur la tête du Nouvel-épous , c'est un signe *certain* que celle qui l'a jeté sera incessamment mariée : Il en est de même par rapport aux Garçons , & l'on assure que cette plaisanterie , qui amuse toute cette Jeunesse , malgré sa frivolité , ne laisse pas de former beaucoup d'alliances. Les mariages clandestins tolérés autrefois , sont abolis depuis quelques années.

Par une loi bizarre autant qu'injuste , lorsqu'une Fille se trouve enceinte , elle peut désigner qu'il elle juge à-propos pour père de l'Enfant qu'elle doit mettre au monde : Ordinairement (dit-on) une Fille qui se trouve dans ce cas , jette les yeux sur quelque Bourgeois fort riche , que souvent elle ne connaît pas : elle le fait appeler chés le Juge , & là , en sa présence , elle jure sur

la Bible , *Qu'elle reconnait & déclare pour Père de l'Enfant qui doit naître , un Tel , par elle assigné devant le Juge-de-peace* : En vertu de cette formalité , ce Père designé est condamné à une amende arbitraire , & à convenir d'une somme d'argent destinée à l'entretien de l'Enfant.

On sent déjà en *Espagne* l'influence du climat : ESPAGNE. la Religion empêche qu'on n'y ait plusieurs Femmes , mais l'usage autorise les Jeunes-gens à y avoir une *Amancébade* , qu'ils conservent même après être mariés , & dont l'Épouse légitime n'est pas jalouse , parce qu'elle la regarde comme une sorte de Concubine qui lui est inférieure. Une chose plus extraordinaire encore , c'est que bien souvent les Enfans de l'Amancébade sont élevés avec les légitimes , sans que l'Épouse s'en plaigne. Il est très rare de voir des brouilleries entre le Mari & la Femme , & beaucoup plus rare qu'ils se séparent : la Justice n'est point étourdie des démêlés domestiques. Une Dame dont un Cavalier est amoureux , n'est pas jalouse de son Amancébade ; elle la regarde comme une Femme du second ordre , & ne craint pas que cela puisse entrer en comparaison avec elle ; de-sorte que très souvent un Homme à sa Femme , son Amancébade , & sa Maitresse. Cette dernière est presque toujours une Femme de qualité ; c'est elle qu'on va trouver la nuit , & pour qu'il l'on hasarde sa vie.

Il arrive quelquefois qu'une Dame couverte de sa grande mante unie , ne montrant de tout son

visage que la moitié d'un œil , vêtue fort simplement , pour n'être pas connue , & ne voulant point se servir d'une chaise , va à pied au lieu du rendezvous : le peu d'habitude qu'elle a de marcher , ou bien souvent son air la fait distinguer. Un Cavalier se met à la suivre & à lui parler : incommodée d'une telle escorte, dont il ne lui est pas aisé de se défaire , elle s'adresse à quelqu'autre qui passe , & sans se faire connaître : —Je vous conjure , lui dit-elle , empêchez que cet Importun ne me suive davantage ; sa curiosité pourrait nuire à mes affaires—. Cette prière tient lieu d'un commandement au Galant espagnol ; il demande à celui dont on se plaint d'où-vient il veut fatiguer une Dame malgré elle ? & quelquefois l'on s'entretue , sans savoir pour qu'il l'on s'est exposé. Cependant la Belle gagne au pied , les laisse au mains , & va où elle est attendue : Et quelquefois c'est le Mari ou le Frère , qui donne lieu à la Dame de se rendre dans les bras de son Amant. Il arrive aussi qu'un Homme , qui n'a pas sa maison proche du quartier où le hasard lui fait rencontrer sa Maitresse , entre sans façon dans celle d'un autre , soit qu'il le connaisse ou non ; il le prie civilement de vouloir bien sortir de sa chambre , parce qu'il trouve l'occasion d'entretenir une Dame , & que s'il la perd , il ne la recouvrera de longtemps. Cela suffit ; le Maître fort , & cède quelquefois la chambre à sa propre Femme. Les procédés d'un Espagnol avec les

Femmes font extrêmement respectueux : cela va même si loin , que lorsqu'un Homme de quelque qualité qu'il soit , présente un bijou ou une lettre à une Dame , il met un genou en terre ; & il en fait autant , quand il reçoit quelque chose de sa main. Si un Mari est aux arrêts , ou en prison , pendant tout le temps de sa détention , sa Femme ne doit pas sortir une seule fois de chés elle.

Les Dames de la Navarre Espagnole ont un singulier usage : Elles sont toujours accompagnées d'un jeune Ecclésiastique qui attend la prêtrise , & qu'elles nomment leur *Estudiantès* , qui est à-peu-près comme les *Intendio* des Dames Italiennes ; & les *Sicisbés* des Piémontaises. Les Galans s'avisent quelquefois de jouer ce rôle d'*Estudiantès* , pour s'introduire auprès de leurs Belles ; mais ces déguisemens ne manquent presque jamais de produire des catastrofes funestes , qui finissent souvent par des coups de poignard.

Il n'y a pas longtemps qu'on pouvait se marier sans le consentement des Pères & Mères. Une Fille qui voulait épouser son Amant , l'avertissait de se trouver le soir avec un Prêtre devant la porte de sa maison : dès que l'heure du rendezvous sonnait , elle sortait de l'appartement où elle était souvent au-milieu de sa famille , & allait se marier par la fenêtre de quelque rez-de-chaussée , ou dans la cour. Elle rentrait quelques minutes après , sans que personne se doutât de la cérémonie , & le lendemain plusieurs Prêtres & Moines venaient la demander à son

Père au nom du Mari : S'il la refusait, on l'arrachait de ses bras , malgré ses cris & ses larmes ; & pour le consoler, on l'assurait que telle était la volonté de Dieu & de la sainte Vierge.

Les Dames veuves Espagnoles passent la première année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir , & la seconde dans une chambre grise : elles ne peuvent avoir ni tableaux , ni miroirs ni cabinets , ni belles tables , ni aucuns meubles d'argent : cette grande contrainte les porte bientôt à se remarier.

ITALIE.

A *Florence* , les Demoiselles sont gardées avec soin , & même renfermées dans des Couvens jusqu'à ce qu'elles se marient. Dès qu'elles sont accordées ou promises , elles ont la liberté de s'entretenir avec leur futur Épous , & celui-ci ne peut parler à d'autres , dans quelque compagnie qu'il se trouve avec elles : Du moment qu'ils sont mariés , ils ne peuvent plus s'entretenir ensemble , sans choquer le bel usage. Celui d'embrasser les Dames , qui est si commun en France , est sévèrement pros crit en Italie ; mais une chose qui ne surprend pas moins les Étrangers , c'est que les Femmes & les Filles qu'on choquerait en les embrassant lorsqu'on va chés elles , sont quelquefois les premières à venir baiser les mains de leurs Hôtes ; ce serait même un manque de civilité que de les refuser. Mais lorsquelles reçoivent des Français , elles ne font nulle difficulté de les baiser sur la bouche ; car elles ne connaissent point d'autre manière d'em-

brasser : elles s'imaginent même que c'est l'usage en France , & l'on ne cherche pas à les détromper ; mais ceci n'a pas lieu chés les Gens-de-condition.

A *Rome*, les Femmes du Peuple sont toutes glorieuses & fainéantes ; on se donne peu de peine pour les former au travail ; la facilité qu'elles ont à se procurer des dots contribue sans-doute à les entretenir dans cette disposition paresseuse. Il y a plusieurs Eglises où il y a des fondations pour distribuer à chaque fête solennelle des dots aux pauvres Filles , soit pour prendre le voile , soit pour se marier , suivant leur goût : ces dots sont fixées , ainsi que le nombre des Filles qui doivent les recevoir. Quand une Fille du commun a la protection du Bâtard de l'Apothicaire d'un Cardinal , elle se fait assurer cinq ou six dots dans cinq ou six Eglises , & ne veut plus apprendre à coudre ni à filer ; un Homme l'épouse par l'apât de cet argent-comptant : La Femme veut qu'on lui fasse sur son argent de beaux habits & bonne-chère à sa noce : tant que la somme dure , on n'a garde de songer à travailler ; quand elle est finie , on en est aux expédiens ; mais c'est le Mari qui est chargé de tout le ménage : la Femme est élevée dans l'oisiveté , ne fait rien faire , pas même ce qui concerne la nourriture : elle se fait servir avec une morgue singulière ; & ne manque pas de répéter à son Mari , Qu'il n'avait pas le sou quand il l'a épousée ; qu'il a mangé l'argent qu'elle lui a apporté , & qu'elle est bien malheureuse.

Pour se consoler ; elle passe son temps à regarder à la fenêtre les Passans. Les Marchandes même ne sont pas plus actives : Un Français doit être bien étonné de s'entendre dire dans une boutique , lorsqu'il y demande quelque chose : *Monsieur, nous en avons ; mais cela est placé si haut ! Revenez s'il vous plaît.*

NAPLES. Quel que soit le nombre des Filles dans une maison Napolitaine, il n'y en a ordinairement qu'une qui se marie ; les autres sont enfermées dans des Couvens dès l'âge de trois ans ; elles n'ont dans la suite que la liberté de choisir la maison où elles veulent s'engager pendant toute leur vie ; elles n'en sortent que lorsqu'il se présente quelque Gentilhomme qui veut les épouser sans dot ; & ces occasions arrivent rarement : Aussi le nombre des Religieuses est-il considérable : la seule communauté de Sainte-Claire en compte plus de deux-cents , & les autres à-proportion.

GENES. Au temps de Louis XII , les Dames Gênoises , avaient un Homme choisi , qui était leur *Intendio* , c'est-à-dire celui auquel se rapportait leurs pensées : Une belle Dame , nommée *Thomassine Spinola* , charmée de la bonne-mine du Roi de France , & de sa popularité , s'enhardit un jour jusqu'à le prier d'être son *Intendio* , & d'accepter qu'elle fût la sienne. Le Prince y consentit , & cette Dame porta l'attachement & la délicatesse si loin , qu'elle ne voulut plus avoir de relation avec aucun autre homme.

Nota. La Reine Anne de Bretagne , Épouse de Louis XII, avait établi un Ordre, qui doit faire le plus grand honneur à sa mémoire : c'était l'Ordre de la Cordelière , dont le cordon n'était donné qu'à celles qui avaient conservé leur honneur exempt de toute tache. Cet Ordre ne subsista que pendant la vie de la Reine : on trouva sans-doute que les preuves étaient trop difficiles : Mais une SOUVERAINE adorée pourrait le rétablir , & son exemple donnerait des Sujets pour le remplir.

Les *Corfès* ne se crairaient pas bien mariés, s'ils CORSE. ne l'étaient de la main des Moines: Un Père qui a une Fille, engage le premier Religieux qui possède sa confiance , de lui chercher un Épous. Celui-ci va la proposer aux Garçons : quand il en a trouvé un , il l'amène ; il touche la main de la Future , & ne peut plus se dédire ; il va tous les jours râcler de la guittare chés sa Maitresse. Ayant fait l'amour de cette facon pendant un mois auplûs , la Fille , parée magnifiquement , d'habits qu'elle ne reporte de sa vie , est conduite à l'Église , quelquefois en pleurant , sans qu'on s'embarrasse si elle aime ou si elle n'aime pas celui auquel on l'unit pour toujours. Quand elle est mariée, les Parens la conduisent à son nouveau mènage , tandis que des Femmes du village lui jètent sur le corps plusieurs sortes de grains , pour marquer l'abondance qu'elles lui souhaitent. Le Nouvel-épous, qui a eu bien de la peine à se trouver à l'Église pour se marier, régale toute la noce d'une

très-petite & frugale colation. Sitôt que ce chétif repas est fini , il n'a pas la complaisance d'attendre jusqu'au soir pour consommer le mariage ; il fait un simple signe-de-tête à la Nouvelle-mariée de le suivre , & sur-le-champ elle quitte ses Parens pour aler le trouver dans une chambre où il est à l'attendre. C'est-là que la Femme commence à donner des marques de la plus profonde obéissance , en se deshabillant toute-seule , & se mettant sans chemise entre les bras de son Mari. Une demi-heure après , l'Épous la quitte ; les autres Femmes viennent la féliciter , & le lendemain elle travaille à la terre , coupe du bois , le fend , le voiture sur la tête &c. Quand un Paysan Corse se marie étant veuf , & qu'il épouse une Fille , il donne à chaque Garçon du village , un sequin , pour le récompenser du tort qu'il leur fait , en leur enlevant cette Fille. De-même , quand une Veuve se marie avec un Garçon , elle donne à chaque Fille un sequin : de-sorte que les Veufs & les Veuves ne se remarient guère ensemble , que par la pauvreté , qui les empêche de donner le sequin. Les Femmes Corfes sont accablées du travail , du vivant de leur Mari , & beaucoup plus malheureuses à sa mort. Les autres Femmes viennent donner les aubades à la Veuve. *Misérable !* (lui disent-elles) *il faut que tu te ressouvienes du grand jour où tu perds un si beau & si brave Mari.* Alors toutes ces Furies l'entourent , la décoiffent , lui arrachent les cheveux , & lui met-

tent avec leurs ongles tout le visage en sang. Cette pauvre Femme faisant des cris effroyables , elles lui disent : *Vois-tu bien comme ton Mari t'entend? recommence donc , & crie plus fort.* Alors , pour la faire mieux pleurer , elles l'accablent de coups de poing , jusqu'à ce qu'elles en soient fatiguées. Les Corles sont très-jaloux . si leurs Femmes sont seulement soupçonnées d'avoir parlé à un Homme , ils ne leur épargnent pas les coups-de-bâton : elles y sont si accoutumées , qu'une Femme qui n'en reçoit qu'une ou deux fois par semaine , se trouve très heureuse. (Ceci rapelle les usages des *Hottentots* , des *Hurons* &c : les Peuples barbares ont par-tout les mêmes mœurs).

Nous nous arrêterons ici : Les usages que nous omettrons sont connus , & nous n'avons eu intention que de faire un tableau des principales coutumes des differens Peuples , relativement au mariage , qui pourraient paraître trancher avec les nôtres.

Le mariage, parmi nous, est une union indissolu- FRANCE.
ble , que la mort seule ou l'impuissance absolue peuvent rompre. Les avantages du mariage sont innombrables : C'est un port assuré , où des Épous raisonnables trouvent toujours le repos. La propriété la plus sacrée , est celle dont les Epous jouissent l'un sur l'autre : c'est la plus consolante des pensées , que celle d'un mutuel attachement , qui ne doit jamais finir. Il serait trop long de parler ici de tous les effets civils du mariage , qu'on peut

voir dans les Livres qui en traitent : Les effets moraux sont à-la-vérité mêlés de grands abus ; mais le Projet de Règlement que nous avons proposé , y remédierait. Puisse-t-on bientôt travailler à cette Réforme utile , & nos Enfans en recueillir les fruits !

Le *Maréchal de Saxe* dans ses *Réveries* , a proposé une chose singulière : *Il faudrait , dit-il , qu'aucun mariage ne se fît que pour cinq années , & qu'il ne pût se renouveler sans dispense , s'il n'était né aucun enfant pendant ce temps ; mais aussi les mêmes Épous , qui auraient renouvelé leur mariage jusqu'à trois-fois , & qui auraient eu des Enfans , seraient inséparables & obligés de vivre ensemble le reste de leur vie. Tous les Théologiens du monde ne sauraient prouver l'impiété de ce système , parce que le mariage n'est établi que pour la propagation. [Deux autres causes également contraires à propagation , sont le mariage même & l'éducation]. Les plus belles années (ajoute-t-il) passent dans l'attente d'un Mari ; la nature cependant ne perd point ses droits , & la jeunesse fait des choses qui détruisent les parties de la génération. La coquetterie , la débaûche les accompagnent , & la réputation de passer pour vierge ne contribue pas peu à la diminution de l'espèce. Si on refuse à la nature ce qu'elle demande , la faculté d'engendrer se perd , & de cent Femmes qui se livrent au manège des Filles , à-peine y en a-t-il dix capables de génération. Combien donc de Femmes*

mes inutiles dans un état , & peu propres à remplir les devoirs pour lesquels l'Auteur de la nature les à créées ? Si chaque Femme était en droit de se choisir un Mari selon son inclination & pour un temps limité , on ne leur verrait point faire des choses contraires à la nature , ni de celles où elles courent risque de la vie. Le temps des amours viendrait , & ce temps serait tout employé à l'amour. L'on ne verrait point de débauche , parce que les Hommes ni les Femmes n'y auraient point recours pour satisfaire aux lois de la nature , qui est sage , & cette facilité de se marier & de se quitter , ferait que tout le monde se marierait. [On ne s'attend pas à une refutation sérieuse d'un système si contraire aux principes de notre religion ; le meilleure que l'on puisse faire est de dire , comme M. le Maréchal de Saxe , que ce sont des Réveries.

Terminons cette Note par le portrait non flaté que fait J. J. Rousseau des Femmes de Paris , & par un trait historique qu'on peut regarder comme un phénomène.

Elles ont un extérieur de caractère aussi-bien que de visage , & comme l'un ne leur est guère plus favorable que l'autre , on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles sont tout au plus passables de figure , & généralement plutôt mal que bien... Menues plutôt que bien faites , elles n'ont pas la taille fine ; aussi s'attachent-elles aux modes qui la déguisent... Leur démarche est aisée & commune..... Elles ont le teint médiocrement blanc , & sont communément un-

peu maigres ; ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge , avec des corps fortement serrés , elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur..... Leurs traits sont peu réguliers..... Leurs yeus vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux..... Elles ont vu que le Peuple avait en horreur le rouge , elles s'en sont appliqué quatre doigts..... Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au Public ; elles ont largement échancré leurs corps..... Elles ont vu..... oh bien des choses que ma Julie , toute Demoiselle qu'elle est , ne verra sûrement jamais..... Cette pudeur charmante qui distingue , honore & embellit ton sexe , leur a paru vile & roturière ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence , & il n'y a point d'honnête-Homme à qui leur reegard assuré ne fasse baisser les yeus..... Quant au maintien soldatesque & au ton grenadier , il frappe moins , attendu qu'il est plus universel..... Depuis le faubourg Saintgermain jusqu'aux Halles , il y a peu de Femmes à Paris dont l'abord , le regard , ne soit d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable en son pays... C'est encore pis sitôt qu'elles ouvrent la bouche..... C'est un certain accent dur , aigre , interrogatif , impérieux , moqueur , & plus fort que celui d'un Homme.... Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante , jointe à la laideur , & il est sûr qu'on couvrirait plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté.

Chés les anciens Français , on traitait à table toutes sortes de questions , même des affaires d'État fort librement ; mais il était défendu de parler mal-des Femmes. Cependant un Évêque fit agiter dans un Concile , Si les Femmes étaient des créatures humaines ? Les Pères décidèrent qu'elles fesaient partie du genre-humain.

L'Histoire Gauloise nous fournit un beau trait de générosité , relativement au mariage : Ménécrate , jurisconsulte de Marseille, célèbre par ses talens , les employa à soutenir une mauvaise cause : il fut deshonoré , & ses biens confisqués. Il n'avait qu'une Fille , mais fort laide ; un de ses Amis nommé Zénothémis , l'épousa , parce qu'elle était dans l'infortune : cette belle action fut récompensée ; il naquit de ce mariage un Fils parfaitement beau ; Ménécrate prit un-jour cet Enfant , le vêtit de deuil , lui mit une courone de laurier , & le porta dans la salle du Sénat , pour implorer sa miséricorde. Toute la grâve Assemblée fut touchée des grâces de l'Enfant , & de la générosité de son Père , qui était connu de tout le monde : la fortune de Ménécrate lui fut restituée , & il ne soutint plus que des causes justes.

On lit dans les *Mémoires du Chevalier de GRAMMONT* : En *Hollande* , les Filles sont de facile accès & de bonne composition ; mariées , autant de *Lucrèces* : En *France* , coquêtes avant le mariage , & beaucoup plus après : En *Angleterre* , elles n'écoutent que sur le ton du sacrement.



S E I Z I È M E L E T T R E.

De la M È M E.

Nous n'attendons pas votre Réponse, mon Amie, pour vous en voyer la suite de nos Notes. Tout va bien ici pour vos chers Enfans. Septimanie accompagne son Mari dans sa tournée: elle est partie d'hier; ainsi nous sommes réduits à nous quatre. Nous allons achever aujourd'hui tout ce qui regarde notre Projet.

Note [D], *Soumission.*

I Partie,
p. 194.

LA *soumission* du second-sexe envers le premier, est principalement établie chés les nations sauvages, qui se sont le moins éloignées de la nature: ainsi elle nous paraît naturelle. C'est d'après ce principe, qu'on doit envisager ce que nous allons dire, contre le préjugé de notre nation, & sur-tout de notre siècle.

Toutes les Femmes devraient avoir présent ce mot de Louis XII à la Reine Anne son Épouse: *Sachez, madame, qu'à la création du monde, Dieu avait donné des cornes aux biches comme aux cerfs: mais les biches se voyant un si beau bois sur la tête, entreprirent de faire la loi aux cerfs: le Souverain Créateur en fut indigné, & leur ôta cet ornement, pour les punir de leur arrogance.*

Voici dans toute la vérité possible les vrais ca-

ractions de l'amour des Épouses : AMOUR de fidélité & d'obéissance. *Femmes qui croyez aimer votre Mari , obéissez-vous avec zèle à tout ce qu'il vous commande ? S'il se trouve un seul point auquel vous contreveniez , fussiez-vous fidelle à tous les autres , dites que vous êtes sans amour , & que vous n'en avez pas seulement la première étincelle. C'est ainsi qu'en pensent les Hommes ; nous ne reconnaissons point pour Épouse une infidelle qui , de propos délibéré , va contre nos intentions connues , & s'oppose à l'exécution de nos volontés. Le véritable amour respecte les ordres de son Bien-aimé , & exécute avec courage tout ce qu'il lui prescrit.*

Amour de soumission & de dépendance. *Une Femme qui aime sincèrement , & qui d'ailleurs est vraiment pénétrée des faiblesses & des infirmités de son sexe , n'a pas de plus grand plaisir que de s'abaisser & de s'humilier aux yeux de son Épous. Elle le regarde comme son Souverain , son Seigneur & son Maître ; elle goûte une joie parfaite à vivre sous son empire , & rien ne la flatte davantage , que de penser que son abaissement & son humiliation peuvent servir en quelque sorte au triomphe & à la gloire de son Bien-aimé. Qu'il est doux de s'abaisser & de s'anéantir , pour-ainsi-dire , devant un Homme qu'on aime éperduement ! on sent alors que le plaisir de la dépendance serait préférable à l'honneur de la souveraineté.*

Amour de distinction & de préférence : c'est-à-dire , que ce qui attache une Femme à ses En-

fans , à ses Amis , à ses Parens , à ses biens , à son honneur , à sa vie même , doit être tellement subordonné à ce qui l'attache à son Mari , que dans la nécessité de choisir , elle soit disposée à tout perdre , à tout rompre , plutôt que de perdre son Épous & de rompre avec lui ; *que dans la concurrence de tous les objets possibles d'enchantement ou de terreur , elle defie la terre , l'enfer , l'univers entier de rien lui présenter qui puisse débaucher son cœur à ce qu'elle aime.*

Amour de conformité & de ressemblance. *Tout ce qui est chér à votre Mari doit vous être précieux ; tout ce qui lui est odieux doit vous paraître haïssable. Si vous méprisez ce qu'il estime , si vous rebutez ce qu'il chérit , dites que vous n'avez pour lui aucun amour ; que serait-ce aucontraire , si vous preniez pour l'homme de vos amusemens , pour le confident de vos secrets , pour votre guide , votre oracle , celui qui trahit , qui offense , qui outrage votre Épous ? N'aurait-il pas droit de vous dire : Si vous m'aimez de la sorte , je ne veux point de votre amour ; je me félicite de votre indifférence : je cesse de vous regarder comme une fidelle Compagne , comme une Épouse affectionnée ; ces tendres noms , ces titres honorables ne vous conviennent plus.*

Amour d'attention & de complaisance. *Une Femme vraiment éprise n'est occupée que de son amour ; elle a soin d'écarter tout ce qui peut l'en distraire ; elle ne se plaît que dans les lieux que son Épous fréquente ; elle n'aime que les discours ,*

que les entretiens où l'on parle de son Bien-aimé. Lui seul absorbe ses pensées, épuise son attention ; & concentrée, pour ainsi-dire, dans cet Objet, elle le cherche quand il est absent, elle le saisit lorsqu'il se présente, & elle languit quand il lui échape.

Amour de zèle & de bienveillance. Une véritable Épouse, uniquement occupée du bonheur & de la gloire de son cher Mari, met tout en œuvre pour lui procurer une fortune brillante ou un poste distingué. Elle est toute de feu quand il s'agit de soutenir ses droits & de défendre ses intérêts. Elle prend un vrai plaisir à publier ses perfections, à célébrer ses vertus, à exalter son mérite.

Amour de générosité & de constance : Un amour de ce caractère est à l'épreuve des plus fâcheux événemens. Froideur, caprice, légèreté, contradiction, colère même, aigreur, emportement de l'Objet aimée, tout est pardonné. Je dis plus : quand même cet Objet serait accablé de vieillesse, de misère & d'infirmités, quand tous les malheurs ensemble viendraient fondre sur lui, ces terribles catastrophes qui saisiraient d'effroi l'Épouse desolée, ne seraient point capables d'ébranler sa constance, ni d'amortir la vivacité de son amour.

Enfin amour de desir & de concupiscence. Il ne suffit pas d'avoir fait une précieuse conquête, il faut encore se disposer à partager avec elle ces innocens plaisirs, ces ravissantes douceurs, ces voluptés licites, ces momens enchanteurs qui sont les fruits naturels d'un véritable amour. Ainsi des

qu'une Femme est parvenue au point de fixer son Épous , elle doit sans aucun scrupule , se livrer à tous les transports que la décence approuve , s'abandonner aux doux excès qu'un légitime amour lui inspire , employer les caresses les plus tendres pour se procurer à soi-même les délices & les agrémens de l'union conjugale.

[Ces passages sont extraits de l'Ouvrage d'un Curé , qui par expérience connaît l'intérieur des consciences , & sur-tout le cœur des Femmes].

Il est horrible (dit Madame Ely de Beaumont) d'élever les Filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maitresses en se mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance , &c.

Il faut observer, que les Femmes vivaient très-retirées chés les Anciens , & que leurs mœurs restèrent pures tant que dura cette séquestration. Mais cette retraite ne ressemblait pas à celle des Orientales de nos jours ; elle était plutôt l'effet de l'usage & des mœurs , que de la contrainte. Le genre-humain aurait-il donc dégénéré ? ou les desordres apportés par les irruptions des hordes Tarrares , fermenteraient-ils encore ? C'est ce qu'il faut présumer. Ces Tartares étaient tous fort laids ; ils trouvèrent de belles Femmes dans les meilleurs contrées de l'Asie , qui ne pouvaient guère les aimer ; ils établirent l'usage de la contrainte , & cet usage subsistera longtemps encore ; mais il n'y a rien d'éternel.

[NOTA. On a vu sous la Note [C], les usages des différens Peuples , que nous avons promis de donner dans celle-ci : Le Lecteur y aura recours.]

Note [E], *Fidélité.*

I Partie,

P. 201.

LA *fidélité* du second-sexe, est fondée sur les motifs les plus puissans : Si le droit qu'ont les Hommes sur la *fidélité* de leurs Femmes, n'était pas aussi sacré qu'il l'est, l'infidélité seule relâcherait les liens de la société. A-la-vérité, chés un Peuple connu, les Lacédémoniens, où les Enfans étaient ceux de l'État, il pouvait y avoir des occasions, où l'adultère, consenti par le Mari qui prêtait sa Femme, pouvait être toléré; mais dans certe République même l'adultère furtif était un crime punissable; parce qu'il ôtait toutes les douceurs de la paternité, auxquelles l'adultère consenti ne touchait pas. Parmi des hordes sauvages, telles que les Peuples de la Californie, où l'Homme quitte la Femme dès qu'il en a joui, ou d'ailleurs aubout d'un commerce très-court, il ne peut y avoir d'adultère, parce qu'aucun Homme n'a de droit exclusif sur une Femme; parce qu'aucun ne prétend aux droits de la paternité, les Enfans étant à la nation, & les Anciens pouvant seuls en disposer : Mais cet usage barbare, ne peut exister dans une nation policée; il priverait les Citoyens de l'avantage auquel ils sont le plus sensibles (*).

(*) A ne regarder le mariage que dans des idées purement spirituelles (dit M. de Montesquieu) la violation est la même des deux côtés; comme le Mari pouvait demander

La fidélité du premier-sexe envers le second n'est pas moins obligatoire ; quoique les conséquences de l'infidélité paraissent moins graves : C'est au Mari honnête qui desire que sa Femme lui soit fidelle , à voir s'il veut lui donner l'exemple dangereux de la violation du premier devoir. Dans notre climat sur-tout , les Hommes sont physiquement inexcusables ; mais on ne saurait en dire autant sous le point-de-vue moral : la familiarité dans laquelle vivent les deux sexes , multiplie les occasions de chute : il semble même qu'on prenne à-râche dans les ouvrages d'agrément , soit dramatiques, soit romanesques, de tourner en ridicule des craintes qui ne sont que trop légitimes ; & l'on dirait, à entendre le ton général du monde , que les trois-quarts-&-demi de la nation soutiennent leur propre cause , en applaudissant au relâchement des mœurs.

Les Maris eux-mêmes sont très-souvent les tentateurs de la fidélité de leurs Femmes : combien n'en voit-on pas , comme celui dont parlent les vers suivans :

Il se croyait tellement fait pour plaire
Et pour que sa Moitié l'aimât uniquement,
Que son passe-temps ordinaire

la séparation à cause de l'infidélité de son Épouse, la Femme, suivant les principes du Droit canonique , l'obtenait autrefois à-cause de l'infidélité de son Mari : Mais les Lois civiles & politiques de tous les Peuples ont avec raison distingué ces deux choses , à-cause des suites différentes qui en résultent.

Était de la laisser seule avec quelqu'Amant :
 Puis retirés le soir dans leur appartement ,
 Ils se rendaient un compte réciproque
 Des faits & dits de chaque jour.
 Souvent même il la provoque
 Par de petits contes d'amour :
 Tantot c'est madame une Telle
 Qui pour lui seul cesse d'être cruelle.

.
 Il en fit tant que sa Femme offensée ,
 Pour se venger écouta les douceurs
 Que lui contait un Militaire. &c.

Si les infidélités sont actuellement communes en France, il faut plutôt l'attribuer au manque de principes, qu'à la force des passions: *Ce n'est plus (dit M. Dorat) ce commerce de sentimens tendres, de soins délicats & de plaisirs voilés que l'autre siècle connaissait encore ; c'est un trafic déclaré de faussetés, d'inconséquences, quelquefois de noirceurs, un mensonge convenu entre les deux sexes. L'amour-propre attaque une Femme ; le manège en vient à-bout ; on la deshonne par reconnaissance. Rien n'est si comique que d'entendre nos Jeunes-gens ridiculiser l'amour, le persiffler comme comme un défaut d'usage, le traiter enfin comme un Dieu de la vieille Cour, & s'applaudir bonnement de ce qu'ils n'ont plus que des plaisirs factices & un bonheur empoisonné. Que dirait-on d'un Homme qui serait bien-aise qu'on infectât le canal d'où ses prairies empruntaient leur abondance & leur agrément ? Telle est l'image de ces jolis Plaisans ; ils s'imaginent être des Philosophes, &*

ne sont que des sots très-malheureux. L'ennui profond d'une âme stérile perce bientôt à-travers ce rire d'étiquette. Emprisonés dans un cercle d'intrigues qui les dégradent , ils vieillissent en pirouettant & en benissant le siècle fortuné où l'on s'est défait de toutes les jouissances qui nous étaient ménagées par la nature..... Qu'est devenu cet esprit national , cette politesse , ce respect pour le sexe , source de tant de plaisirs , en un mot cette délicatesse Française qui se mêlait au génie guerrier , ennoblissait l'Amour , & faisait naître d'un besoin des sens la noble émulation de la vertu ? Nous répétons avec transport les noms des Baïards , des Vendômes , des Nemours , &c ; mais que nous sommes loin de les imiter !... Nous payons bien chère de froides Courtisanes , qui , pour notre argent , nous dispensent d'être aimables... C'est d'après ce calcul qu'elles veulent bien débarrasser la plupart de nos Merveilleux de leur santé , de leur argent & de leurs principes , mais tous cela lestement , sans leur inspirer même de ces passions vives qui les justifieraient..... Tout ce que je pourrais dire de nos Phrynés ne détruira point ce qu'elles savent faire. Il est de notoriété publique que leur Bienfaiteur est toujours leur dupe de prédilection : n'importe ; il faut être au courant , pensionner le vice , végéter au pieds de l'Idole & la couvrir de diamans , pour être cité comme un Homme essentiel dans les coulisses de l'Opéra. On voit , d'après cet exposé , qu'il n'est pas tout-à-fait inutile de réveiller parmi nous les idées d'une

volupté vraie , qui naît de la nature , se développe par l'estime , se nourrit dans l'âme , la concentre & ne l'isole , que pour la faire jouir avec plus de recueillement & de vivacité.

Les passions fortes produisent de grands desordres , & de grandes vertus : On lit dans un *Voyage aux Indes orientales* , traduit de l'anglais , une forte preuve de la fidélité de la Femme d'un Naïre de *Surate* : Ce Naïre , ou noble , avait une Femme d'une grande beauté , avec laquelle il vivait dans la plus grande union. Un matin que , suivant sa coutume , elle allait à la rivière pour y puiser de l'eau , un Seigneur Mogol mahométan que le hazard fit passer par-là à cheval , fut si frappé de ses charmes , que cédant à l'impétuosité de sa passion , il la saisit , la mit sur sa selle , & l'enmena malgré ses cris. Personne ne put informer son Mari du nom du Ravisseur ; de-sorte qu'il lui fut impossible de réclamer contre cette violence. La vie lui étant devenue odieuse , il résolut de quitter sa maison , & de se faire Prêtre errant , tant pour dissiper ses ennuis , que pour être plus à-portée de chercher sa Femme. De son côté , le Seigneur Mogol ayant contenté ses desirs & eu deux Enfants de cette Victime de sa brutalité , la retint enfermée dans sa maison. Au-bout de deux ans , son Mari vint par-hazard à la porte du jardin où elle était , & lui demanda l'aumône. Elle le reconnut au son de sa voix , & dans le transport de sa joie elle l'embrassa , lui raconta ses aventures ,

lui garantir l'innocence de son cœur dans tout ce qui lui était arrivé , & finit par lui proposer de s'enfuir avec lui. Son Mari lui objecta sa loi , qui ne lui permettait pas de la reprendre pour Femme , ni d'avoir aucune communication avec elle. Ils convinrent cependant que le Mari irait consulter un des Principaus d'entre les Prêtres , sur ce qu'il y avait à faire pour la réintégrer dans son premier état de pureté. Il en revint quelque temps après avec un air qui annonçait les plus tristes nouvelles. Il aprit à sa Femme , qu'elle ne pouvait être relevée de son excommunication qu'à des conditions impossibles à effectuer. Elles portaient qu'elle devait donner la mort aux Enfans de son Ravisseur , afin de ne laisser aucun monument vivant de profanes embrassemens d'un profane Musulman. Ensuite elle devait fuir avec son Mari pour se retirer dans un Temple. Là, on devait lui verser du plomb fondu dans la gorge ; c'était le seul moyen de la purifier, & de la réunir à sa Tribu pour y mourir , puisqu'elle ne pouvait pas y vivre. Quelque terribles que fussent ces conditions , cette Femme s'y soumit, malgré tous les efforts de son Mari pour l'en détourner. Son amour pour lui , sa haine contre son Ravisseur & son zèle pour sa Religion , ne lui firent voir dans ses Enfans que ceux d'un Homme qu'elle détestait. Elle les sacrifia , & accomplit ainsi la première partie de la loi qui lui avait été imposée par les Prêtres. Elle trouva ensuite moyen de s'échaper avec son Mari , & elle alla se

présenter au Temple avec intrépidité. Après une courte prière, on lui banda les yeus ; mais , au lieu de lui jeter dans la gorge du plomb fondu , on lui versa de l'eau froide ; & dans ce moment , les Prêtres l'assurèrent que sa résignation au sacrifice ayant été aprouvée par la Divinité , il lui était permis de vivre desormais avec son Mari.



Note [F], *Jalousie.*

I Partie p.
206.

LA *Jalousie* est Fille de l'amour , ou plutôt elle est son ombre , puisqu'elle ne le quitte jamais. Il n'est pas de sentiment dont on ait dit plus de mal en France que de celui-là : cependant , il y a pour le moins autant de bien à en penser , qu'on en a publié d'atrocités. Nous en apelons à tous les Amans bien épris ; est-il un sentiment plus flatteur , & qui assure davantage la possession d'un cœur que la crainte , même excessive de le perdre ? Mais , comme nous l'avons dit dans la Note précédente , il n'y a plus de véritable amour : ainsi la jalousie doit être la plus incomode & la plus insupportable des passions : Elle n'est plus la compagne de l'amour ; c'est un sentiment égoïste , révoltant , qui tend à gêner un Objet , qui fait trop-bien tout ce qu'il a de desobligeant pour lui. La jalousie est presque mal nommée de nos jours , & le mot de Défiance injurieuse conviendrait mieux pour l'exprimer. Disons donc que la vraie jalousie est la chose la plus desirable , la plus flatteuse , la plus glorieuse pour celui ou celle qui l'inspire :

qu'elle tient l'amour en haleine , & qu'elle en est la marque assurée : Aussi a-t-elle toujours transporté de plaisir les véritables Amans. Quelle douleur , de rassurer une Maitresse adorée sur la crainte obligeante d'avoir perdu notre cœur ! de lui rendre compte de toutes ses démarches ; de lui prouver qu'on n'a pensé qu'à elle ! comme le cœur s'épanouit alors ; comme la sensibilité s'accroît ! quelle volupté de partager le plaisir que lui donne l'assurance de notre fidélité ! Un sourire charmant l'embellit ; on voit son bonheur , & l'on se dit : C'est moi qui le cause ; il est mon ouvrage ; je fais son destin , & mon attachement est à ses yeux le plus grand des biens. Mais (& nous le répétons) la jalousie , pour une Femme coquette , qui n'aime rien moins que son Mari , qui ne cherche qu'à le tromper ; qui veut jouir , au sein de la société , de la même liberté que les Sauvages Californiennes , est le plus affreux des vices ; les Hommes qui ont intérêt de séduire ces Femmes , ont dû en faire le plus odieux des ridicules.

Il y a cependant une jalousie atroce : mais elle tient du caractère ; c'est moins la Jalousie , que l'atrocité d'âme du Jaloux , qui s'est manifestée par cette passion , dans les exemples que nous allons en rapporter.

Aladin , roi d'*Achem* , dans l'île de *Sumatra* , ayant entendu parler d'une belle Esclave , la demanda à son Maître , qui en jouissait depuis plusieurs années : l'Achémois s'en priva par complaisance

sance pour son Prince. Mais loin de lui en savoir gré, le Sultan le fit empaler quelques jours après, parce qu'il avait eu les prémices de cette Femme si belle : Et dans la suite, il fit aussi mourir l'Esclave; furieux de n'être pas le seul qui l'eût possédée.

L'Empereur Théodose-le-jeune avait épousé *Eudocie*, Fille d'un Professeur d'éloquence nommé *Léonce*. Il l'aimait passionément, & lui en donnait tous les jours des marques : Un jour on lui présenta une pomme admirable par sa grosseur & par sa beauté : il l'envoya à Eudocie. Elle en fit à son tour don à *Paulin*, maître des offices, qui pour-lors était malade, en défendant à celui qu'elle chargea de cette commission, de dire de qu'elle part elle venait. Paulin, rétabli de sa maladie, vint faire sa cour à l'Empereur, & lui présenta cette même pomme. Théodose surpris, courut chés l'Impératrice, & lui demande ce qu'elle a fait de la pomme. Elle répond, qu'elle l'a mangée; & le soutient avec serment. L'Empereur étonné, se livre à toutes les fureurs de la jalousie, lance un regard terrible sur Eudocie, & la quitte. La nuit, il fait trancher la tête à Paulin, & dès que le jour paraît, il envoie ordre à l'Impératrice de sortir de la Cour

Françoise de Foix, Comtesse de Châteaubriand, avait passé les premières années de son mariage dans les terres de son Épous; elle ne vivait que pour lui seul. Il ne put goûter son honneur sans

le révéler ; il vanta la beauté de sa Femme à ses prétendus Amis , qui bientôt firent parvenir cette espèce de découverte jusqu'aux oreilles de *François-premier*, le plus galant des Hommes , qui ne manqua pas de demander à voir la Comtesse. Arrivée à la Cour , elle devint maîtresse du Monarque. L'inconstance & les malheurs du Roi la rendirent bientôt à elle-même : elle retourna avec son Mari. Le Comte enferma sa Femme dans une chambre du château, en lui laissant, pour toute compagnie , sa Fille, qui n'avait que sept ou huit ans ; la chambre était tendue de noir. Sa Fille vint à mourir : Alors le Comte entra dans la chambre de sa Femme, accompagné de six Hommes & de deux Chirurgiens , qui , après avoir saigné la Comtesse, la laissèrent sans secours perdre son sang : spectacle dont son Mari se repaissait avec plaisir ; ses prières , sa beauté , rien ne put émouvoir ce Barbare ; il la vit expirer.

1250. *Tricline Carbonelle* , était Femme de Rémond , seigneur de Séhilans , dans le Roussillon ; Homme d'un caractère féroce , impérieux , dissimulé , autant que jaloux , & dont l'amour ne s'était encore signalé que par des violences. *Guillaume de Cabestan* , jeune Poète fort recherché des Dames , devint éperdûment amoureux de Tricline , & fut toucher son cœur. Les deux Amans convinrent ensemble, que Guillaume affecterait pour Rémond une amitié qui pût tromper ses soupçons , & que dorenavant , il produirait sous le nom du Ma-

ri, les vers qu'il ferait à la louange de la Femme. Cette ruse, assés ordinaire aux Poètes de ce temps-là, réussit quelques mois au malheureus Guillaume; ou plutôt Rémond ne parut fermer les yeus, que pour mieux assurer l'horrible vengeance qu'il méditait. L'amour du jeune Poète l'attirait quelquefois dans la solitude des forêts : Un jour qu'il y promenait ses amoureuses rêveries, il vit venir à lui le Seigneur de Séhilans, qui l'abordant avec une feinte douceur, le saisit au collet, & lui porta un coup d'épée qui l'étendit mort. Mais la fureur de Rémond n'était point encore satiffaite; il coupe la tête à l'infortuné Cabestan, lui arrache le cœur, & retourne chés lui, bien résolu de pousser plus loin sa vengeance. Son premier soin fut de faire cuire avec beaucoup d'aprêts, le cœur de son Ennemi, & de le servir à sa malheureuse Épouse. Dès que Tricline en eut mangé suffisamment pour assouvir la rage de son barbare Épous; —Comment trouvez-vous ce ragoût, lui dit-il? —Il est d'un goût exquis, répondit cette Dame, & je ne me souviens pas d'en avoir mangé de meilleur. —Je n'ai pas de peine à le croire, repliqua Rémond d'un ton plus élevé; car c'est ce que tu as aimé le mieux—. Et aussitôt il lui montra la tête de Cabestan, qu'il tenait par les cheveux. A ce spectacle, Tricline recula d'horreur, & perdit l'usage de ses sens. Mais aussitôt qu'elle fut revenue à elle, & qu'elle eut donné quelques larmes à la mort de Guil-

laume : —Rémond, s'écria-t-elle d'une voix assurée, ce mets était si bon ! que je n'en mangerai jamais d'autre—. En-même-temps elle se porta deux coups d'un petit couteau dans le sein, & perdit à l'instant la parole & la vie. [*Cette aventure arriva dix ans avant celle de Gabrielle de Vergi & de Raoul de Couci.*]

Guillaume, Prince d'Orange, & depuis roi d'Angleterre, était bien aussi jaloux que ce Rémond ; mais il fit céder, cette passion fougueuse à l'ambition, plus puissante en lui. Il voulait engager le Duc de Monmouth dans ses intérêts, & il mit tout en œuvre pour y réussir : On vit l'héritier du flegme & du nom de *Guillaume le Taciturne*, consacrer à danser dans la chambre de sa Femme avec le jeune Monmouth & les Filles de la Princesse, les heures de la nuit qu'il donnait ordinairement aux affaires. De Mari jaloux avec toute la mauvaise-humeur & la tyrannie d'un Espagnol, il devint tout-à-coup Mari commode & facile. Il présenta Monmouth à la Princesse pour son Sicif bée ; il voulut qu'elle perdît l'habitude qu'il lui avait fait prendre, de passer des semaines entières dans un appartement, sans autre compagnie que celle de deux Femmes. La Princesse, docile aux ordres de son Mari, admit le Duc de Monmouth à l'entretenir en particulier pendant son dîner, à lui enseigner les contredanses à la mode. La galanterie du Mari, auparavant si sévère, cela jusqu'à ordonner à sa Femme d'apprendre

à patiner sur la glace avec le jeune Duc : La Princesse d'Orange, vêtue d'un court jupon , les deux pieds tremblans sur deux patins mal-attachés , le visage exposé à la bise , tâtait la glace à côté de son Cousin. *Voilà comme une passion plus forte , éteint cette même jalousie , qui n'est que le canal par où s'échappent les mauvaises dispositions du Jaloux : C'est aux Femmes sensées à leur faire prendre un autre cours , en ne se permettant rien qui réveille cette dangereuse frénésie.*



Note [G], Coquèterie.

I Partie ;

NOUS prenons ce mot sous les deux acceptions. P. 212.
qu'il présente : *Passion de subjuguier tous les Hommes , & le goût de la parure.*

1. La *coquèterie*, ou l'envie de faire des conquêtes , est le dérèglement d'un sentiment légitime dans les Femmes ; & ce dérèglement est si dangereux , qu'il tend à rendre nulle leur destination physique & morale. L'amour , ce sentiment aveugle de préférence , n'existe pas dans les animaux ; car l'attachement qu'ont l'un pour l'autre , dans certaines espèces , le mâle & la femelle , soit à toujours , soit pendant une gestation , ne nous paraît pas de l'amour , mais un instinct de besoin : puisque si c'était de l'amour , il arriverait que dans le nombre , il se trouverait quelques passions qui viendraient à la traverse , & qui desuniraient deux couples au-milieu du temps que doit durer leur

union, pour en former deux unions nouvelles : or cela n'arrive point ; ce qui prouve, qu'il n'y a qu'un instinct de besoin qui les réunisse, & non un sentiment de préférence : Ils se choisissent fortuitement, & demeurent unis, parce qu'aucun autre individu de leur espèce ne peut leur plaire davantage que celui avec lequel ils vivent. Il suit de-là, qu'on peut conjecturer que dans l'état naturel & sauvage, il n'y avait pas d'amour de tendresse (& l'exemple des Californiennes le prouverait assés ; elles paraissent recevoir également tous les Hommes) ; & que par-conséquent les Femmes absolument sauvages ont une envie de plaire générale, une vraie coquèterie : Mais ce sentiment, en Californie, où il n'y a point de droits de paternité ; où aux fêtes dont nous avons parlé, les deux sexes se mêlent indistinctement, ce sentiment disons nous, ne reverse aucunes lois positives : S'il existe parmi nous, aucontraire, où les droits de famille & de paternité, les droits de propriété, exclusive sur le corps de la Femme & sur l'existence des Enfans, font toute la douceur de la vie (*), il est certain que la coquèterie qui porte une Femme à vouloir plai-

(*) Le Célibataire est le plus infortuné des êtres. « Malheureux (lui dit M. Qay, cet Anglais, auteur du fameux Opéra *des Gueus*,) tu n'as point d'Enfant qui bégaie ton nom ; point de Frère qui t'embrasse au retour d'un voyage ; point de Parent qui te rencontre avec joie ; point de Sœur qui te salue à ton arrivée ; tu ne vois point un Père qui se félicite en ta postérité ».

re à tous les Hommes , est un sentiment criminel & destructif de la sociabilité. C'est donc un vice dangereux ; & nos Romans , nos Pièces de Théâtre , où il est à tout moment excusé , flaté , protégé , doivent être absolument prohibés par le Gouvernement. L'envie de plaire dans une Femme sociale , doit être particulière ; elle ne doit avoir qu'un Objet ; & si c'est contrarier la nature , c'est qu'alors la nature est contraire à l'ordre , & par conséquent à la vertu. Car ce qui est naturel , peut être réellement un vice , lorsqu'il est opposé aux institutions sociales : la liberté absolue , le droit à tout , sont naturels : la rebellion , & le vol sont pourtant des crimes , &c.

2. La seconde espèce de coquèterie , qui a pour objet la parure , est subordonnée à la première , dont elle émane : ainsi elle est criminelle ou légitime , suivant que la première est conforme ou non au régime social. Dans le premier cas , la coquèterie est une qualité essentielle dans les Femmes ; elle remplit le but pour lequel elles existent , qui est de plaire : Dans le second , au contraire , c'est une effronterie punissable. Distinction que ne font pas assez nos Moralistes ; parce que n'envisageant la coquèterie des Femmes que par les desirs vagues qu'elles excitent , ils la condamnent sous ce seul point-de-vue , qui au fond n'est rien. Sans la familiarité , sans la fréquentation , la liaison , les aveus , l'accord mutuel des sentimens , ce qu'inspire une Femme est peu dan-

gereus : nous en apelons , non aux Moralistes ; mais aux Gens-du-monde , qui connaissent par expérience les ressorts du cœur humain. Ce serait donc une très-grande sagesse d'interdire la familiarité , si ce n'est entre ceux qui sont destinés à s'unir , & dans le temps convenable : cet inconvénient paré , tout le reste ne doit pas inquiéter ; l'amour ressemble à une de ses filles qu'il n'ose avouer , tant elle est infame ; il faut le *contact* pour qu'il soit vraiment contagieux. La coquetterie , le goût , l'élégance de nos Femmes tiennent le desir éveillé , mais ne le fixent pas ; tout cela n'excitera jamais ces frénésies , & n'aura point ces suites atroces qu'on voit à l'amour de passion.

C'est jouer avec le feu , que de badiner avec la galanterie , lorsqu'on est familier avec une Femme , dit le Marquis d'Halifax : Mais les Femmes de leur côté n'ont point de plus dangereux ennemis que les Amans respectueux : le respect est un poison lent , mais il est sûr : semblable aux sucs envenimés qui enflent ordinairement la partie du corps où ils agissent davantage , le respect produit une espèce d'engourdissement léthargique dans l'esprit , qui le prive de toutes ses facultés : dès qu'une fois il a triomphé du jugement , il devient mortel pour lui ; en-conséquence , le plus sûr moyen est de le traiter comme un ennemi adroit.

Il faut qu'une Femme proportionne sa gaîté , & sa parure à son âge ; la coquetterie de la parure est un ridicule odieux dans une certaine saison ;

& la vivacité de la jeunesse dans un âge mûr , ressemble à une parure neuve sur une vieille robe.

La coquèterie de nos Femmes tient à nos mœurs actuelles ; impossible qu'elles cessent d'être coquètes , si nous ne changeons nos mœurs.

L'honneur , dans les Femmes , est l'opposé de la coquèterie , & *l'honneur est la vie des Femmes* , dit un Poète anglais. Une Femme peut être coquète (dans sa parure) pour plaire à son Mari ; & c'est une obligation , s'il l'exige : car elle doit en tout se conformer à son goût : Nous trouvons à ce sujet dans l'*Économique* de *Xénophon*, d'excellentes maximes : il introduit deux Interlocuteurs , *SOCRATE* , & *ISCHOMAQUE*. *Socrate* demande à ce dernier ce qu'il a fait pour mériter le nom d'homme de-bien. *Ischomaque* répond ; Que sa conduite est simple : Sa Femme est chargée de l'intérieur de sa maison ; il l'est des dehors. Une Femme doit être formée par son Mari ; elle est ordinairement trop jeune pour l'être déjà lorsqu'elle se marie. *Ischomaque* dit à la sienne , après le tumulte des noces , qu'ils se sont mariés pour vivre heureux , pour agir de-concert : l'un & l'autre ont apporté des richesses ; il ne s'agit pas de disputer sur le plus ou le moins ; il s'agit d'en faire usage & de les conserver. Il entre à cet égard dans des détails qui ont rapport aux mœurs anciennes. Alors , une Épouse avait l'œil sur son ménage , conduisait ses Domestiques , veillait à leur travail , s'occupait elle-même pour

leur donner exemple ; elle filait , elle tissait , cou-
pait , cousait les habits de son Mari , & les siens
Ces occupations ne sont plus de mode aujourd'hui ;
nos Femmes ignorent ce que c'est que le travail ;
elles portent un sac à ouvrage pour la forme seu-
lement ; la navète & les nœuds sont toute leur
occupation : encore n'est-ce que dans certaines
occasions ; elles s'en servent avec nonchalance ,
& les ouvrages qui en résultent sont souvent jetés
au feu ; ainsi le discours d'Ischomaque sur le ma-
riage , la propreté , l'arrangement d'une maison ,
le soin des Domestiques est en pure-perte pour
nous : c'est tout auplus un Roman agréable ; des
détails de la vie champêtre , des peintures de
l'âge-d'or , dont J. J. Rousseau a fait un char-
mant usage dans sa *Nouvelle-Éloïse*.

Ischomaque parle ensuite de la parure ; Un
jour il vit sa Femme ayant le visage couvert de cé-
ruse & de vermillon ; elle voulait ajouter l'artifi-
ce au blanc & au rouge que la nature lui avait
donné ; des talons plus élevés rehaussaient sa taille :
*Je lui dis : Répondez moi , ma Femme : Mes biens
ne devant faire qu'un avec les vôtres , si avant mon
mariage je vous avais exagéré mes revenus au-delà
de la vérité ; si je vous avais montré des couleurs
fausses & passagères pour de la pourpre excellente ,
des morceaux de bois recouverts adroitement de
quelque matière brillante pour des brasselets de per-
les véritables , m'aimeriez vous mieux que si je
vous eusse exposé au-juste & sans vous tromper , à*

quoi monte ce que je possède ? La Femme ne doute pas de la probité de son Mari , & est fort étonnée de ces questions ; *Ischomaque* les renouvelle ; il lui demande, si elle aimerait mieux qu'il l'eût épousée avec un corps mal-sain , cassé , mais brillant de couleurs étrangères , plutôt qu'avec un tempérament robuste , fortifié encore par l'exercice ? Elle lui répond : *J'aimerais certainement mieux vous caresser que du vermillon , & j'aurais plus de plaisir à voir l'éclat de votre teint & de vos yeus que des couches de purpurisse.* ISCHOMAQUE. Éh-bien , ma Femme , je pense comme vous : je préfère vos couleurs naturelles à celles que vous empruntez de l'art , & j'aime mieux vous voir telle que vous êtes sortie de la main des Dieux , que telle que vous voulez vous refaire vous même. Les femelles des animaux ne se fardent point pour plaire à leurs mâles. La loi de la nature doit être la même pour nous. Des Étrangers & des Inconnus peuvent quelquefois être la dupe de l'imposture ; mais jamais elle n'abuse ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre tous les jours. Il est mille occasions où la nature perce & où l'art nous abandonne. Tous les jours on peut vous surprendre ou dans votre lit ou à votre toilette , ou même au bain ; une larme , une goutte de sueur peuvent vous trahir. SOCRATE. Qu'est-ce qu'elle vous répondit ? ISCHOMAQUE. Son changement fut sa réponse. Ce dialogue est naïf & plein de raison & de sens. Nos Dames trouveront peut-être *Ischomaque* un peu grossier ; mais je ne puis m'em-

pêcher de trouver sa Femme bien docile : ce qui paraîtra plus merveilleux encore, c'est que beaucoup d'Arhéniennes l'étaient autant qu'elles.



I Partie, Note [H], *Tribunal des Femmes.*
p. 227.

LA Reine *Anne de Bretagne*, avait établi un Ordre pour les Femmes, qui tendait à maintenir les mœurs pures, même à la Cour : établissement utile, s'il en fut jamais. (*Voyez*, Note [C] page 477.)

A Sparte, les Femmes âgées avaient une inspection sur la conduite des jeunes Épouses ; elles leurs rapelaient leurs devoirs, après les en avoir instruites, & punissaient les fautes.

On a vu dans la Note [C], qu'il y a une nation où les Femmes s'assemblent pour punir l'Épouse infidelle, & vanger sur elle l'honneur de leur sexe.

* S. Augustin, de la *Cité de Dieu*, l. II, c. 26, dit : On expose en public les actions infames des Dieux, & ce n'est qu'en secret (dans les Mystères) qu'on enseigne ce qu'il y a de bon & d'honnête, &c.

Il y avait en Grèce & à Rome des Assemblées particulières des Femmes, pour régler les mœurs ; & tel était le but de la célébration des Mystères nommés Thesmophories, ou d'Eleusis, & ceux de la bonne-Déesse*. On y traitait des devoirs, des plaisirs, des peines du ménage, des maladies des Femmes, & de celles des jeunes Enfants : les Anciennes instruisaient les jeunes Femmes de mille détails que l'expérience leur avait appris. Voilà pourquoi la célébration de ces Mystères était secrète, & si sévèrement dérobée aux regards des Hommes. A-présent, il n'y a plus rien de tout

cela : nos Prêtres & nos Médecins se mêlent d'instruire des choses que de Femmes éclairées sauraient toujours mieux qu'eux , s'il existait un Établissement qui fixât leur attention sur ces objets.

Aussi , dans le cas même où l'exécution entière du Projet des *Gynographes* , paraîtrait difficile , nous proposerions de réaliser l'établissement d'un *Tribunal-de-Femmes* , qui aurait , 1 , Inspection sur la conduite des Jeunes-filles qui ne seraient plus sous les yeus de leurs Parens : 2 , Ce Tribunal instruirait les Fiancées deux ou trois jours avant leur mariage , des premiers devoirs à remplir , de la complaisance , de la soumission ; en-un-mot , il déchirerait le voile trompeur qui cache aux Jeunes-filles les obligations réelles des Femmes : 3 , Les Jeune-femmes en recevraient des avis , des consolations , & même de l'apui ; celles qui auraient des torts , seraient réprimées : 4 , Les Femmes-faites s'éclaireraient mutuellement ; elles se consoleraient dans leurs peines , & s'encourageraient à les supporter : 5 , Enfin , ce Tribunal serait le refuge & le conseil des Veuves , & par conséquent des Orfelins.

Nous n'étendrons pas davantage cette Note ; qui deviendrait trop longue , si l'on voulait rapporter toutes les preuves qui nous restent des Associations des Femmes relativement aux connaissances particulières à leur sexe : On peut dire que jamais les mœurs n'ont été plus dénuées d'apui que de nos ours , & dans le siècle le plus éclairé.

 Note [I], *Luxe.*

I Partie ,
p. 231.

LE *luxe*, & la coquèterie pour la mise & le goût de la parure , sont deux choses très différentes. Nous avons dit que la coquèterie de goût était louable, lorsque le motif en était honnête, pour les Femmes de toutes les conditions: Mais le luxe est dans un cas bien opposé: c'est une question s'il peut être permis , même aux Persones du premier rang; & c'est une chose qui paraît certaine , qu'il doit être interdit à toutes les classes inférieures. Le mot *luxe* signifie *superflu* , *surabondance*: Il ne peut donc convenir qu'aux Persones qui non-seulement *surabondent* en richesses , mais qui sont obligées à se donner une sorte d'éclat d'ostentation; tels sont les Souverains , les Princes de leur sang , & les Ambassadeurs. Tous les autres Particuliers ne doivent pas seulement examiner , si leur fortune leur permet le luxe , mais encore , si leur superflu , qui appartient l'humanité en-général , ne peut & ne doit pas être employé à des choses d'utilité commune ou particulière.

Nous savons bien tout ce qu'on pourrait dire en faveur du luxe: C'est un stimulant qui existe l'émulation , aussi bien que les passions dangereuses; la cupidité même & l'ambition sont le principe du mouvement dans le régime social. *Le patriotisme* (disait un Avocat général , M. GUITON) a souvent appelé les lois somptuaires au secours des

mœurs expirantes : il a connu le mal ; a-t-il trouvé le remède ? Jugeons-en d'après ce mot de SOLON : On lui demandait , Si les lois qu'il avait données aux Athéniens étaient les meilleures ? — Je leur ai donné , répondit-il , les meilleures de celles qu'ils pouvaient souffrir—. Le sévère SULLA lui-même avouerait aujourd'hui , que ses lois somptuaires ne sont plus faites pour nous ; qu'elles ne serviraient qu'à rendre irrévocable l'inégale distribution des biens ; qu'à ôter à l'indigence les ressources de l'industrie ; à perpétuer la misère où elle se trouve , & à amortir en quelque sorte les richesses dans les mains qui les possèdent..... Tant que les mœurs se conservent dans leur pureté , les lois somptuaires sont inutiles ; l'opinion publique prévient les excès qu'elles pourraient réprimer. Mais quand les mœurs ont changé , on se flatterait en vain de les corriger par des lois somptuaires. Rome en fit l'épreuve dans les derniers jours de sa République ; on respecta la lettre ; on en éluda l'esprit : de nouvelles inventions plus somptueuses , succédèrent à celles qu'on venait de proscrire , & l'exécution même de la loi servit à prouver combien les lois ont peu d'empire sur les mœurs.

D'un autre côté le luxe emploie cent mille bras utiles , & les travaux de nécessité avilis , abandonnés , épuisent la richesse de la nation , pour lui donner un lustre qui ne peut être qu'éphémère , puisque le fondement solide lui manque.

VOILA notre tâche remplie. Nous laissons à

une plume plus habile le soin d'aprofondir le caractère primitif des Femmes, d'en suivre les développemens, d'étudier les premiers mouvemens de leur cœur; de distinguer leurs affections naturelles, de celles qu'elles reçoivent de la société; d'observer le genre de leurs goûts, de leurs penchans, de leurs passions, le degré d'activité qu'elles peuvent leur donner; de déterminer parfaitement ce que nous n'avons fait qu'ébaucher, la sphère de leur esprit, & d'en marquer les bornes: d'indiquer les époques auxquelles le caractère & les mœurs des Femmes ont changé; d'assigner les causes physiques, morales ou politiques qui ont concouru à ces révolutions; d'établir sur des preuves solides, la véritable destination originelle des Femmes, & leur manière d'être plus conforme aux vues de la nature; de fixer leurs idées sur l'étendue de leurs devoirs, de leurs droits & de leurs prérogatives. Pour nous, mon Amie, nous avons montré les abus actuels; nous crayons avoir suggéré les moyens de les réformer; mais nous serions assés heureuses, si notre travail donnait seulement l'idée d'un Ouvrage plus parfait.



C'EST par cette Note que M. Destianges & M. d'Alzan ont terminé leurs observations sur notre Projet. Ils y ont seulement ajouté une liste des Femmes qui se sont illustrées; nous vous la montrerons à votre retour ici.

DIXSEPT.^{ME} & DERNIÈRE LETTRE.

Réponse de madame DES-ARCIS.

Nous venons de rendre les derniers devoirs à ma Tante , mon Amie : cette respectable Femme emporte nos regrets , & les biens qu'elle nous laisse , ne diminuent pas notre douleur ; ils l'augmentent , puisqu'ils sont la preuve de son affection pour nous. Ce séjour m'est devenu insupportable : je presse tous les jours M. Des-Arcis de partir ; & il vient de se déterminer à laisser une procuration. Dans huit jours je vous reverrai , avec les deux aimables Dames dont je vous ai parlé dans ma dernière.

Cependant comme j'ai du temps de reste , je vais vous faire part de nos idées , à Madame D. G. T. , à Madame de-Mériadec & à moi , sur la destination des Femmes.

D'après votre Projet de Règlement , nous sommes absolument passives , & notre éducation doit tendre à cette destination. En-effet , il semble que c'est la marche de la nature , toutes les fois qu'il y a deux êtres qui ont entr'eux des rapports nécessaires , que l'un soit actif , & l'autre passif : Le Soleil est actif , la Terre est passive ; elle ne produit que d'après l'influence qu'elle reçoit de l'astre qui l'échauffe. Ainsi , nous sommes à l'égard de l'Homme dans une dépendance physique & morale absolue , & cette dépendance est aussi naturelle dans le

moral, que dans le physic : l'une est l'image de l'autre.

Si nous sommes dépendantes, nous devons être soumises : Mais notre soumission est celle d'Êtres raisonnables, & non d'automates insensibles : Ce qui veut dire, qu'il y a des lois fixes & certaines qui marquent en quoi & comment nous devons être soumis. Loin que ce soit en tout, il y a des circonstances, où c'est un devoir effenciel pour nous de résister aux Hommes & de leur être oposées.

Dans l'état de nature, & abstraction faite de la sociabilité, nous sommes physiquement dépendantes de l'Homme, commé femelles, comme plus faibles, & comme ayant besoin du secours du mâle : Dans l'état social, nous sommes en-outré moralement dépendantes, comme tenant à notre Mari, à son nom, à sa famille (); comme partageant toutes ses propriétés, ses biens & ses maux; comme recevant de lui notre état & un rang dans le monde. Il ne convient pas que celle qui reçoit tous ces avantages ait la prééminence sur celui de qui elle les*

(*) Il faut en excepter l'île *Formose*, & certains Peuples du Pérou apelées *Mexos*, chés lesquels le Mari quitte sa propre famille pour entrer dans celle de sa Femme. Ajoutez-y les Peuples qui n'admettent la succession à la couronne que par les Femmes, & certaines tribus de l'Amérique septentrionale, qui donnent aux Mères l'autorité absolue sur les Enfans. Mais ces usages, il faut le dire, marquent ou une grande dépravation de mœurs, ou des connaissances en physique & en morale extrêmement bornées.

tient ; & puisque la parfaite égalité est une chimère dans la nature , la Femme doit être inférieure , soumise , obéissante à l'égard de l'Homme.

Mais à l'égard de tous les Hommes autres que son Mari , la Femme rentre-t-elle dans l'indépendance absolue ? Il semble que non , d'après votre Projet. Vous voulez que le premier-sexe soit respecté dans tous les Individus qui le composent : Et nous croyons que vous avez raison. Mais cette considération générale exceptée , la Femme est indépendante à l'égard de tous les Hommes ; elle ne leur doit ni défiance ni soumission ; son Mari l'a affranchie à leur égard , en se la soumettant.

Il ne suit pas de notre soumission à l'égard des Hommes , qu'ils puissent nous donner les occupations qu'ils jugent à propos ; ils ne peuvent , d'après votre Règlement lui même , nous employer qu'à ce qui convient à nos forces & à notre destination physique & morale. Ainsi le travail le plus doux est notre lot ; tel est le gouvernement intérieur de la maison , & toutes les choses , qui sans être pénibles ni difficiles , demandent beaucoup de temps & une vie sédentaire. S'il se trouve dans les usages que vous passez en revue dans votre Note [C] , quelques Nations qui fassent le contraire , ou c'est un abus , ou c'est que parmi ces Peuples notre sexe est réellement plus robuste que le sexe masculin.

En Europe , les Femmes sont réellement à leur place pour les occupations , & s'il en est quelques-unes qui sortent de la règle , soit en commandant ,

soit en obéissant , ces exceptions sont rares. En France même , où les abus les plus remarquables se sont glissés , le grand nombre des Épouses remplissent leur destination : Elles donnent la première éducation aux Enfans ; elles s'appliquent aux détails de l'intérieur de la maison ; elles marquent à leurs Maris une déférence qu'on peut nommer soumission ; elles s'acquittent des devoirs qui ne cèdent pas avec la dignité de l'Homme. De-sorte que tout ce que vous recommandez se fait déjà par la saine partie de notre sexe : Nous connaissons notre destination , & nous la remplissons. Il n'y a que les Femmes des Grands , & celle de la dernière classe de Paris , qui semblent avoir interverti l'ordre , & tendre à tout renverser ; exemple dangereux de la part des premières , qui ont eu beaucoup d'Imitatrices dans les classes du milieu : mais nous croyons qu'il serait facile de remédier au mal , & d'établir votre réforme. Voilà quel est le sentiment de Madame D. G. T. , de sa Fille , & le mien.

Je vais terminer ma Lettre par l'Historiète que je vous dois , & dont je ne me crois pas dispensée par nos réflexions.

HUITIEME
NOUVELLE.

IL y avait dans ces cantons , deux Amans , que la volonté de leurs Parens avait séparés , & obligés de se marier chacun au Parti qu'on leur présentait. Quoiqu'engagés contre leur gré , on ne dit pas qu'ils aient mal vécu , l'un avec sa Femme , l'autre avec son Mari ; au contraire , ils paraissaient tranquilles , & tous deux eurent des Enfans. Ils

devinrent veufs l'un & l'autre , à-peu près dans le même temps. Il restait un Fils à la Dame , & une Fille à son ancien Amant. Dès qu'ils se virent libres , ils songèrent à se procurer le bonheur qu'on leur avait fait manquer ; ils s'unirent ; & se trouvèrent si satisfaits , qu'ils voulurent resserrer leurs liens , & les doubler en quelque sorte , en mariant ensemble leurs Enfans. Mais ils étaient bien jeunes ; le Garçon n'avait que treize ans , & la Demoiselle environ douze. Cependant ils les unirent , & pour que l'habitude de se voir ne nuisît pas à l'inclination qu'il voulaient faire naître , ils mirent le Garçon au collège à Paris , & leur Fille auprès d'une Parente très-capable de la bien élever , Prieure d'un monastère dans leur ville.

Au sortir du Collège, le Jeune-homme entra au service ; il s'y distingua , & eut une Lieutenance à l'âge de vingt-deux ans. Il se disposa alors à revenir dans sa patrie pour la première-fois depuis qu'il en était sorti.

Cependant la Jeune-épouse en se formant , était devenue parfaitement belle : Leurs Parens furent curieux de savoir quelle impression elle ferait sur son Mari comme inconnue : Ils l'envoyèrent à Blois chés une Parente , à laquelle ils confièrent leur secret : & d'un autre côté , ils écrivirent à leurs Fils de voir en passant une autre Parente dans la même ville , & de rester chés elle quelques jours , parce qu'ils pourraient l'y aler joindre , ayant une affaire qui les apelait dans ce pays-là.

Le Jeune *Delaloge* (c'est le nom du Jeune-homme) obéit aux ordres qu'il avait reçus ; & dès le lendemain de son arrivée , la Parente le conduisit dans la maison où était la jeune Épouse : Ils se virent , sans se reconnaître , par l'attention qu'on avait eue depuis longtemps , de changer le nom du Jeune-homme , sans en avertir la Femme : celle-ci de son côté , depuis son mariage , s'était toujours appelée Mademoiselle , ses Parens lui ayant fait entendre que cela convenait mieux à son âge & à sa situation. L'on ne put trop juger de l'impression qu'ils firent l'un sur l'autre à la première visite : Mais à la seconde , *Delaloge* commença de rechercher Mademoiselle de *Saintgyran*. Il goûta sa conversation , & marqua le lendemain beaucoup d'empressement pour elle.

Cependant *Delaloge* , en véritable Officier ; s'affichait hautement pour le Soupirant de Mademoiselle de *Saintgyran* ; il alla même jusqu'à écrire assés plaisamment à ses Parens, qu'*il les priait de presser leur arrivée, & de conduire sa Femme avec eux ; sans quoi il ne leur répondait plus de son cœur , qui était si vivement attaqué , qu'il ne pouvait plus le défendre , à-moins qu'on ne lui amenât le corps de réserve.*

Ils se hâtèrent de se rendre à Blois , pour jouir de la scène qu'ils avaient préparée , & qui leur paraissait annoncer un dénouement prochain. *Delaloge* fut audevant d'eux : il avait l'air chagrin en les abordant , & l'impression que Mademoiselle de *Saintgyran* avait faite sur son cœur était si pro-

fonde , qu'il n'avait plus rien du ton de plaisanterie de sa Lettre. Il était curieux tout-à-la-fois , & craignait de voir sa Femme ; desorte qu'en apprenant qu'elle n'était pas avec ses Parens , il devint plus tranquile. C'était l'effet d'une singuliere résolution qui lui trotait dans la tête depuis quelques jours : il se proposait de les engager à faire casser son mariage , & il avait tant de confiance dans leur amitié pour lui , qu'il ne desespérait pas de les amener-là. Ce fut même à son Beaupère qu'il s'adressa pour cette confidence délicate.

—Eh-mais ! cela se peut faire , lui répondit en riant le Père de Mademoiselle de Saintgyran ? Je ne veux pas , mon Ami , que tu gardes ma Fille malgré toi : votre mariage n'a pas été consommé ; nous tâcherons d'y trouver quelque autre bagatelle qui le rende nul ; tu n'auras point de contradicteur ; car je t'avouerai que ma Fille de son côté est éprise d'un fort beau Jeune-homme ; tu deviendras libre , heureux , & nous resterons les meilleurs Amis du monde—. Delaloge ne fut pas aussi enchanté de cette réponse que s'y attendait son Beaupère , & que lui-même se l'était figuré ; il fut désagréablement surpris d'apprendre que sa jeune Épouse changeait comme lui , & souhaitait la rupture : Cependant l'image de la belle de Saingyran fit évanouir cette faiblesse ; il remercia son Beaupère , & le pria de ne pas différer.

On fit semblant de commencer une procédure ; des Avocats furent consultés ; leurs réponses s'accordèrent , & la cassation parut ne plus tenir à

rien. Mademoiselle de Saingyran, qui jusqu'alors s'était tenue dans la plus grande reserve, s'attira l'estime de tout le monde par sa conduite. Elle vint un-jour trouver ses Parens; elle les embrassa les larmes aux yeus, & leur représenta ensuite le scandale d'une cassation: elle les conjura de ne pas y donner les mains, & d'agréer qu'elle réclamât ses droits: — Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que j'aime un Mari que je ne connais pas, & qui a des procédés aussi étranges avec moi; mais je pense qu'il ferait de la prudence, avant de faire un éclat, que nous nous vissions, & qu'on essayât s'il n'y aurait pas quelque moyen de conciliation. Je vous promets, continua-t-elle, de faire violence à mon cœur, peut-être prévenu pour un autre, & de ne rien négliger pour gagner mon véritable Mari; je jure en-même-temps de n'en jamais épouser d'autre, si je n'y puis réussir: je me croirais la Femme de deux Hommes—.

Son Père & sa Bellemère pressèrent tendrement dans leurs bras cette Fille tendre & raisonnable ils ne crurent pas devoir la laisser plus longtemps dans l'incertitude; ils lui découvrirent que c'était d'elle que son Mari était amoureux, & il le nommèrent. L'excès du ravissement de Mademoiselle de Saintgyran montra toute sa vertu & l'empire qu'elle avait eu sur elle-même. On la pria de seconder le dessein qu'on avait, en lui faisant entendre, que c'était le moyen d'assurer son bonheur & celui de son Mari. Elle s'y prêta, avec d'autant plus de plaisir, que ce rôle lui procurait la satis-

faction d'entendre sans scrupule les fleurètes que lui débitait son Amant.

Dès que Delaloge fut écouté sa passion , n'eut plus de bornes : il était d'une impatience qui amusait beaucoup ceux qui étaient du secret. Enfin un jour , on lui avoua que son mariage , loin de pouvoir être cassé au Parlement de Paris , allait être confirmé ; parce que sa Femme n'avait pas voulu consentir à la dissolution , & on lui conseilla de la voir , pour tâcher de l'y déterminer. Il marqua quelque répugnance : mais le soir même comme on était prêt à se mettre à table , on vint annoncer qu'elle allait paraître. Delaloge fut extrêmement troublé : tout le monde s'étant levé pour la recevoir , on vit entrer mademoiselle de Saintgyran. Delaloge fut audevant d'elle en rougissant ; il lui dit tout-bas la nouvelle de l'arrivée de sa Femme , qu'on lui venait d'apprendre. — Je le savais , lui répondit-elle tout-haut ; & soyez sûr , monsieur , qu'elle attendait avec impatience l'heureux moment de vous montrer toute sa tendresse. — Te voila tout-étonné lui dit son Beau-père : gageons , qu'en disant un mot , je te reconcilie avec ta Femme , & te fais tomber à ses pieds. — Voila celle que j'adorerai jusqu'au dernier soupir , s'écria Delaloge. — Et voila ma Fille , & ton Épouse— , reprit vivement le Beau-père. A ces mots , mademoiselle de Saintgyran se jeta dans les bras de son Mari. Mais le pauvre Delaloge était si ému , si ravi , qu'il ne pouvait concevoir son bonheur. Il pressa son Épouse contre son

cœur , & se mit à ses genoux , en lui disant :
 — Il faut obéir à mon Père. Ah ! ma charmante
 Amie ! on a voulu augmenter mon attachement ,
 en donnant du ressort à mon cœur ; mais ce moyen
 était inutile ; je vous ai adorée dès le premier ins-
 tant où je vous ai vue , & mon premier desir ,
 qu'un souvenir confus de vos traits autorisait , a
 été que vous fussiez pour moi ce que vous êtes—.

Cette heureuse union fut célébrée les jours sui-
 vans par une fête brillante : l'histoire de ces jeunes
 Épous attirait la foule sur leurs traces ; tout le
 monde a voulu les voir. Je trouve que cet éclat est
 un bien pour eux ; ce sera un motif de-plûs pour
 les engager à ne se jamais démentir.

*Voilà , je crois , mes bonnes Amies , le dernier
 tribut que je vous paye pour vos Lettres instructi-
 ves : le plaisir de vous embrasser bientôt , & de
 voir ma petite famille me transporte trop , pour ne
 pas en hâter le moment.*

Je suis , &c. HONORINE DES-ARCIS.

P. S. Nous vous avons trouvées bien indulgentes sur
 l'article du luxe. Il est porté aujourd'hui à un
 excès qui annonce une révolution : Il n'est plus
 possible aux Filles du commun de se mettre au
 courant , pour leur parure , & d'être honnêtes :
 Plus de mœurs , si une loi efficace ne vient à leur
 secours. Dans de grandes Villes , où le frein de
 l'opinion publique est presque nul , une Jeune-per-
 sone n'hésite guère entre être souillon ou deshonnête.
 Mais on sait l'insuffisance des lois somptuaires
 isolées.



NOMS DES FEMMES CÉLÈBRES,

Par ordre alfabétique.

ABAS, fille de Xénophanes tyran d'Olbus, ville de Cilicie, qu'elle régissait au nom de son Père, sous la protection d'Antoine & de Cléopâtre.

Abusaid ; l'Épouse de ce Roi de Perse, gouverna le royaume avec une sagesse digne d'être comparée à celle de CATHERINE II.

ACA-LAURENTIA : voyez à son sujet, le *PORNOGRAPHE*, édition de Hollande, pag. 271.

ADELAÏDE, veuve de Lothaire, Roi d'Italie, dont toute l'Europe admira l'esprit & la vertu.

ADRICHOMIA (Cornelia) à mis en vers, dans le seizième siècle, les Pseaumes de David.

ÆDESIE, fille d'Hermea, fut l'honneur de l'Égypte par sa chasteté & toutes les vertus de son sexe.

AGALLE, fille savante de Corfou, dont les Anciens ont fait grand cas, enseignait la rhétorique.

AGANICE, savante Thessalienne dont parle Plutarque, prédisait les éclipses. Sénèque la nomme **MICALÉ**.

AGLAE (la joie) c'est le nom de l'aînée des Grâces ; pour marquer que la qualité la plus essentielle aux Femmes, c'est l'enjouement & l'égalité d'humeur.

AGNODICE. Les Médecins d'Athènes avaient obtenu de l'Archéopage un privilège exclusif pour toutes les parties de leur art, qui comprenait alors la Chirurgie : La jeune *Agnodice* indignée que des Hommes accouchassent les Femmes, se déguisa en Jeune-homme, & fréquenta les écoles, pour ne s'appliquer qu'à cette partie. Elle y réussit admirablement, au point d'exciter la Jalousie de toute la Faculté médico-chirurgicale d'Athènes : on la calomnia, on l'accusa de corrompre les Femmes ; Agnodice ne fit que rire de l'accusation : elle demanda seulement au Sénat de prouver son innocence : Elle n'eut besoin que

de découvrir son sexe. En-conséquence les Juges abrogèrent la loi, & permirent aux Femmes d'être Sages-femmes.

AGNÈS Sorel, Maitresse de Charles VII, plus recommandable par la bonté de son cœur, que par sa beauté : on l'appelait la Belle des Belles. **AGNÈS** de Bourgogne, Duchesse de Bourbon, reconcilia son Mari avec le Duc de Bourgogne, & ce dernier avec Charles VII.

AGRÉDA (*Marie*) célèbre par un Ouvrage où elle met la Vierge un-peu plus haut que Dieu même : ce Livre fut condamné par la Sorbonne.

AGRIPPINE femme de Germanicus, le suivait dans les camps. **AGRIPPINE** sa Fille, Mère de Néron.

AIGREMONT (la Barone d') Languedocienne, a fait des traductions d'Ouvrages italiens dans le seizième siècle.

ALANÇON (la Duchesse d') Sœur de François I, après s'être inutilement plainte au Roi de l'insolence de l'Amiral Bonnier, qui était amoureux d'elle, ne parvint à le réprimer, qu'en l'égrotant de manière à lui faire garder la chambre pendant cinq semaines.

ALBRET (*Jeanne d'*) le seul titre de Mère de Henri IV, la rendrait chère aux Français ; mais c'était d'ailleurs une Femme du premier mérite.

ALCESTE, femme d'Admète, Roi de Thessalie, se livra à la mort pour sauver la vie à son Mari.

ALCMENE, mère d'Hercule, Femme adraite s'il en fut jamais.

ALCISTHÈNE, Princesse célèbre, dont parle Plin, L. 35. C. 11.

ALEXANDRINE, ou *Cassandre*, fille de Priam, était d'une prudence consommée : elle fut violée par Ajax, & depuis sa conduite fut fort irrégulière. Cependant sa statue devint un refuge

524 NOMS DES FEMMES

pour les Filles qu'en importunait trop; dès qu'elles l'avaient embrassée, elles étaient inflexibles.

ALEXIOWNA (*Catherine*) femme de Pierre le grand. Quel spectacle pour l'Univers, & pour l'Observateur philosophe, qu'une pauvre Esclave, qui monte sur le trône d'un vaste empire; qui se maintient dans les bonnes grâces du plus fantasque des Époux, & qui gouverne après la mort avec autant d'autorité que ce Prince le plus absolu qui ait jamais régné.

AMALAZONTE, Reine des Visigoths entendait le grec, le latin, & les langues barbares, au point de n'avoir jamais besoin d'interprète pour répondre aux Députés qu'en envoyait de toutes parts à son Père.

ALCYONE, femme de Cécrops, fut comme Alceste un exemple frappant de l'amour conjugal.

AMAZONES, rien de plus certain que leur existence: Il y en a eu en Asie, il en existe en Afrique & en Amérique.

AMESSIS, fille d'Aménophis, gouverna sagement le Royaume après la mort de son Père.

ANASTASIE, sœur de Constantin le grand, fit bâtir des bains à Constantinople.

ANAXARÈTE était si sage, qu'elle ne put se résoudre à laisser pénétrer ses sentimens au jeune Iphis: mais cet Amant étant mort de douleur de ne pouvoir la toucher, la tendre Anaxarète le suivit au tombeau.

ANCHITÉE, Reine de Sparte, fit elle-même périr son fils Pautanias, qui avait voulu livrer sa patrie à Xerxès, Roi de Perse.

ANDICINI, (*Isabelle*), chanteuse & Comédienne charmante; elle aimait les lettres & son talent pour la poésie la fit agréger dans l'Académie des *Intérêts* de Padoue: Elle fut toujours vertueuse.

ANDROMACHE, femme d'Hector, aimait tellement son Mari, qu'elle allaitait ses Bâtards; ce trait est le plus beau de sa vie.

ANGOULEME, (*Louise de Savoie*,

Duchesse d') mère de François premier, fit presque autant de mal à la France que Catherine de Médicis.

ANJOU (*Marie d'*) Reine de France, femme de Charles VII fut une des trois Femmes qui soutinrent le courage du Roi: (c'était la Reine. Agnès Sorel, & la Pucelle). **ANJOU** (*Marguerite*) femme de Henri VI, Roi d'Angleterre, fut une des plus infortunées Reines de cette île; elle fut détronée, & vit poignarder son Fils unique par l'Usurpateur.

ANIA, veuve Romaine: Quelqu'un l'excitant à se remarier parcequ'elle était encore jeune & jolie, elle répondit: — Je n'en ferai rien; car si j'avais encore un bon Mari, comme celui que les Dieux m'ont ôté, je serais toujours tremblante de le perdre: si au contraire, je tombais entre les mains d'un mauvais, qu'elle triste comparaison n'aurais-je pas à faire-?

ANITA, fille dont parle Vossius, qui faisait des vers grecs.

ANNE de France, Fille de Louis XI, dame de Beaujeu, gouverna avec gloire pendant la minorité de son frère le roi Charles VIII.

ANNE de Bretagne, sa Belle-sœur, Reine de France institua l'Ordre dont il est parlé, p. 477.

ANNE d'Est, Duchesse de Guise, était une excellente Princesse; ses défauts viennent du malheur des temps. **ANNE STUART**, Reine d'Angleterre, a fait trop de bien à notre nation pour n'en pas être respectée: ce fut elle qui sauva la France par la paix qu'elle fit avec Louis XIV, lors de la succession d'Espagne.

ANTICLÉE, mère d'Ulysse, subit un sort bien triste; comme on la conduisait à Laërte son Mari, elle fut enlevée par le voleur Sisyphus, qui lui fit violence, & la rendit à son Mari enceinte d'Ulysse.

ANTIGONE, Fille d'Œdipe: cette fille tendre voyant son Père aveugle condamné à l'exil par

Créon son successeur, lui servit elle même de guide: ayant ensuite donné la sépulture à ses frères Étéocle & Polynice, malgré la défense de Créon, elle fut mise à mort avec Argie, Femme de Polynice.

ARCHIDAMIE, Spartiate, fille du Roi Cléomène, fit révoquer l'ordre du Sénat qui ordonnait que les Femmes fortiraient de la ville: elle arma ses Concitoyennes, & ce furent elles qui soutinrent le premier assaut de Pyrrhus: ensuite elles travaillèrent aux retranchemens &c.

ARÉTAPHILE, de Cyrene, épouse de Phidime, ayant été forcée d'épouser le tyran Nicocrate, meurtrier de son Mari, elle le fit tuer par le moyen de Léandre frère du Tyran, dont elle fut ensuite procurer la perte.

ARÉTÉ enseigna à son Fils Arisippe le jeune, les sciences & la philosophie.

ARÉTHUSE; — Je n'étais jamais touchée des louanges qu'on donnait aux traits de mon visage, disait cette belle Nymphé & je regardais comme un crime de chercher à me faire aimer des Hommes—. Alcée voulut lui faire violence, & elle se noya de desespoir dans la fontaine qui porta son nom.

ARGENTARIA-POLLA, femme de Lucain, corrigeait souvent les vers de son Mari. Elle épousa en secondes nocces le poète Stace.

Aristomènes, le nom de ce grand Homme général des Messéniens, n'est pas ici déplacé: dans ces temps de barbarie, il fit une action qui l'honorerait de nos jours: ayant fait prisonnières douze jeunes Lacédémoniennes dans la ville même, il sortit heureusement du territoire de cette République avant le jour: ses Compagnons se voyant en fureur, voulaient, suivant le droit des vainqueurs, attenter à la pudicité de leurs Prisonnières; mais Aristomènes en empêcha autant qu'il

put: les voyant déterminés à passer outre, il tua les plus mutins, ce qui intimida les autres. Ces Filles furent ensuite rachetées; mais elles ne voulurent quitter Messène qu'après avoir obtenu la grâce du Défenseur de leur pudicité, qui était alors accusé de meurtre: trait qui honore ces généreuses Spartiates.

ARIE, femme de Cecinna-Pétus, voyant que son Mari hésitait à se donner la mort pour éviter l'infamie du supplice, se perça, le sein d'un poignard, & le lui rendant. — *Pétus*, lui dit-elle, *il ne fait point mal.*

ARSINOË, sœur de Cléopâtre, Reine d'Égypte, servit d'ornement au triomphe de César, sur lequel elle avait d'abord remporté quelques avantages.

ARTEMISE, fille d'Hécatombe, Reine de Carie, célèbre par le tombeau que l'amour conjugal lui fit élever à son mari Mausole. Elle avait une sœur nommée Ada, qui épousa Hydrieus son propre frère. **ARTEMISE**, aussi Reine du même pays, qui vivait 120 ans avant celle-ci: ce fut elle qui commandait un vaisseau dans la flotte de Xercès contre la Grèce, dont elle empêcha la perte entière par son courage.

ASPASIE, fille d'Axiochus de Milet, était d'abord Courtisane; elle fut ensuite à l'école de Socrate, & profita si bien de ses leçons, que Périclès ne la crut pas indigne du titre de son Épouse.

— Une autre **ASPASIE**, concubine Cyrus, roi de Perse, refusa un présent trop considérable, que lui faisait ce Prince, disant, qu'il était digne de la reine *Parysatis*: La Princesse touchée de ce procédé, fit des présens à la Concubine de son Mari, qui les rendait au Roi, qui avait plus de besoin qu'elle de richesses. Ce trait est beau!

ASTRÉE, Princesse extrêmement sage; ce qui fit dire qu'elle était fille de Jupiter & de Thémis. Elle avait pour père un Prince

526 NOMS DES FEMMES

nommé Atreus, l'un des Titans, & Aurore pour mère.

ASTIANASSA, femme de chambre d'Hélène : elle a la première fait un livre obscène, de *variis concubitus modis* : elle fut ensuite imitée par *Éléphantine* & *Philenis*.

ASTIMÉDUZE, femme d'Œdipe ; après qu'il eut répudié Jocaste sa mère, accusa les Enfants du premier lit d'avoir attenté à sa pudicité. Ce trait imité de l'Égyptienne femme de Putiphar, s'est souvent répété.

ATALANTE, femme d'Acaste, fils de Pelias Roi de Thessalie : Elle aima Pélée, & n'en pouvant rien obtenir, l'accusa auprès de son Mari. Acaste attaqua Pélée dans une forêt où il le desarma, & l'exposa aux bêtes féroces ; mais Chiron le délivra : Pélée tua depuis Atalante & son Mari.

AUBÉPINE, (*Madeleine de l'*) dame de Villeroi, a fait une traduction des Épitres d'Ovide, que l'on Rontard.

AUGUSCIVOLE, (*Sophonisbe, Lucie & Europe*), trois sœurs italiennes, qui excélaient dans la peinture, du temps de Philippe II, Roi d'Espagne.

AUNOI (la Comtesse d') auteur d'*Hippolyte*, comte Douglas, d'un *Voyage d'Espagne* en trois volumes fort estimé, &c.

AUTRICHE (*Marguerite d'*) fille de Maximilien I, & gouvernante des Pays-bas, qu'elle régita avec sagesse. Elle eut trois Maris ; mais elle épousa trop-jeune Charles, Dauphin de France, & fut renvoyée à l'âge de 14 ans ; ensuite à 18 ans Jean, dit le Beau, Infant d'Espagne, qui n'était qu'un enfant ; enfin Philibert II, Duc de Savoie, qui mourut au bout de quatre ans. Enfant joindre son second mari, elle fut assaillie d'une violente tempête, & fit son épitaphe.

AYSCHA, fille d'Abuaker, & femme de Mahomet, montra un courage digne des plus grands

Capitaines : malheureusement elle attaqua un des Princes les plus vertueux & les plus dignes du trône, Ali, gendre de Mahomet. Elle avait fait inferer dans le Coran le vingt-huitième chapitre pour justifier ses galanteries.

BALAGNI, (Madame de) Femme d'un Gouverneur de Cambrai : cette place ayant été surprise par les Espagnols, tandis que le Gouverneur étonné ne savait où se réfugier, sa Femme descendit dans la place la pique à la main, & se fit admirer des Ennemis eux-mêmes.

BALDRACA, Fille pauvre, mais vertueuse, qui refusa de se rendre aux desirs de l'Empereur Othon, qui lui faisait des promesses magnifiques.

BAPTISTE, fille de Galéas, prince de Pezaro, & Femme de Guido, comte d'Urbino, était appelée *Prodige de science* ; elle a composé plusieurs ouvrages estimés.

BATHILDE, veuve de Clovis II, gouverna la France pendant dix ans avec tant de sagesse, qu'il n'arriva aucun trouble dans les états de son Fils.

Beauvais : cette Ville fut sauvée par les Femmes en 1472 : Louis XI permit en-conséquence aux Dames de cette ville, de se parer comme elles voudraient sans être sujètes aux lois somptuaires.

BECTOZ ; il y a deux Savantes de ce nom. *Claudine*, surnommée la Scholastique, a fait différents Ouvrages français & latins tant en prose qu'en vers : *Catherine*, sa parente, était une Fille d'une érudition profonde.

BELLEVILLE, (*Jeanne de*) Veuve d'Amauri de Clisson, vengea sur les Français la mort de son Mari à qui Philippe de Valois avait fait trancher la tête ; elle exerça le métier de Pirate, & rendit son Fils, Olivier de Clisson un brave guerrier : il fut connétable de France sous Charles VII. & succéda à Bertrand Duguesclin.

BERENICE, Femme intrépide dont parle Valère Maxime: ayant vu tuer son Fils dans une bataille, elle monta sur un chariot bien armé, pour suivit le Meurtrier, le terrassa, lui fit passer les roues sur le corps, & revint saine & sauve au travers des troupes ennemies. **BERENICE**, Femme de Ptolomée Evergète, voua sa chevelure à Venus, si son Mari revenait victorieux: ce sacrifice, parut si beau pour le temps, qu'on donna le nom d'une consécration à cette belle chevelure. **BÉRÉNICE**, qu'aima Titus. V. la *Tragédie de Racine*.

BERTHE, femme de Pepin-le-Bref, contribua beaucoup à mettre la couronne de France sur la tête de son Mari: Cette Princesse tenait une cour de Dames, à l'imitation de celle des Pairs ou Seigneurs du Royaume. Une autre **BERTHE**, fille de Charibert, roi de France, épousa Ethelbert, roi de Kent en Angleterre; & polica son Mari & ses sujets.

BIBLIE, femme de Duillius, le premier des Romains qui ait triomphé sur mer, n'avait jamais regardé fixement d'autre Homme que son Mari.

BINS, (*Anne de*) d'Anvers, a fait d'excélens vers sur des sujets de dévotion: François Suvert la comparait à Sapho.

BLANCHE: c'était le nom apellatif des Reines douairières de France, qui portaient le deuil en blanc: on les apelaient *Reines Blanches*: La Mère de S. Louis Gouverna sagement pendant la minorité & la 1.^{re} croisade de son Fils. Elle avait pourtant une maxime dangereuse: C'est qu'une Princesse peut inspirer de l'amour aux Grands, pour les retenir dans le devoir. Elle le fit à l'égard du comte de Champagne. **BLANCHE**, ou **BIANCA**, épouse de Batisle de la Porte, citoyen de Padoue, qui commandait en 1233 la garnison de Bassano, dans la marche Trévisana,

fut prise malgré son courage, par le tyran Acciolin, qui avait fait massacrer son Mari. Elle alumina une violente passion dans l'âme du Vainqueur, qui l'aurait violée sur le-champ, si elle n'avait évité sa brutalité en se jetant par la fenêtre: les feux du Barbare ne firent que s'accroître par la résistance: il se fit ramener la Fugitive; on l'attacha sur un lit, & il assouvit sa passion & sa fureur: mais Bianca ne fut pas plutôt en liberté qu'elle courut au tombeau de son Mari, elle y descendit, & fit ensuite de se faire écraser par la pierre qui le recouvrait. **BLANCHE BORROMÉE** de la même ville, parlait avec facilité plusieurs langues étrangères.

BLANCHETTI, (*Jeanne de*) de Bologne, savait le latin, l'allemand & le bohémien.

BLÉMUR (*Marie Jaqueline de*) a composé l'Année bénédictine en plusieurs volumes, & les Éloges de différens Personages du même Ordre.

BONNE, fille Lombarde de basse-extraction, d'abord Concubine, ensuite Femme de Pierre Brunoro, illustre guerrier Parmesan. Elle l'avait tiré des mains d'Alfonse roi de Naples qui le retenait en prison, & obtenu pour lui du Sénat de Venise la conduite des troupes de cette République. Ce fut alors qu'il l'épousa par reconnaissance. Mariée, elle força elle-même le château de Pavano, dans le Milanais, & défendit avec succès Négrepont contre les Turcs.

BOTILDE, Femme d'Eric II, roi de Danemark, parvint à se faire aimer uniquement de son Mari, en faisant amitié à ses Maîtresses: elles les paraît elle-même, dit l'histoire.

BOUDICÉE, reine des Iceniens en Angleterre, ayant vu violer ses deux Filles par les Romains, rassembla cent vingt-cinq mille hommes, & défit ces Vainqueurs féroces en bataille rangée.

528 NOMS DES FEMMES

- Boulangere** (la) de Crésus , roi de Lydie , refusa une grosse somme qu'on lui offrait pour empoisonner son Maître: Crésus lui fit élever une statue d'or.
- BOURIGNON** (Mlle de) esprit juste & droit au plus haut degré : elle voulait que le bien fût toujours suivi : C'en était assez pour la rendre originale
- BOUSSONET** (*Stella*) excélaît dans le dessin & la gravure.
- BRIGITTE** , avait une piété tendre & ardente : ses révélations étaient l'effet d'une imagination alumée ; mais elle était de bonne-foi ; ses avis d'ailleurs tendaient tous à la réforme des abus.
- BRITOMARTIS** ou **BRITONA** , jeune Crétoise , qui aima mieux se précipiter dans la mer du haut d'un rocher que de se rendre aux desirs du roi Minos.
- BUCA** (*Dorothea*) de Bologne en Italie , mérita en 1436 les honneurs du Doctorat , & professa publiquement dans sa patrie. (En 1750 , on a vu dans la même ville , une Dame qui professait quelques parties de la Philosophie : on lit son introduction dans les Mémoires de cette même année).
- BUSA** , riche & généreuse Fille de la Pouille , dont parle Valère-Maxime , qui nourrit dix mille Romains après la bataille de Cannes.
- BRINVILLIERS** , (la Marquise de) montre dont on doit parler quelquefois pour en inspirer de l'horreur. Elle empoisonna son Père , &c.
- CALLISTO** fut violée par Jupiter ; elle périt malheureusement avec Arcas son Fils ; les Poètes disent qu'elle forme au Ciel la constellation de la grande Ourse , & son Fils celle de la petite.
- CALLIRHOÉ** , Fille de Troie : C'est elle que trompa l'Athénien Cimon , en se faisant passer pour le fleuve Scamandre **CALLIRHOÉ**. Voy. l'*Opéra* de ce nom.
- CALPHURNIE** , romaine qui plaidait elle-même ses causes : elle le faisait avec tant de hardiesse , qu'elle déplut aux Juges , qui défendirent qu'à l'avenir les Femmes parlassent au Barreau.
- CAMBRA** , Fille de Bélin , roi des Bretons , était parfaitement belle & sage : elle inventa la manière de faire & de fortifier les Citadelles.
- CAMILLE** , reine des Volscques. On la connaît assez par l'*Énéide*.
- CAMMA** , Femme du Galate Sinatus , & prêtresse de Diane. Sinorix avait fait périr Sinatus pour épouser Camma ; mais cette vertueuse Femme usa du seul moyen qu'elle eût de se vanger , elle empoisonna le Meurtrier dans la coupe nuptiale , quoi qu'elle ne pût le faire sans s'empoisonner avec lui. Th. Cornille a traité ce sujet de tragédie.
- CANDACE** , reine d'Éthiopie gouverna ses Peuples avec tant de sagesse , que toutes les Reines qui lui succédèrent se firent honneur de porter son nom.
- CARESTO** (*Constance de*) , Napolitaine , célèbre par sa science.
- CARMANTE** , mère d'Évandre : On lui bâtit un temple à Rome , où les Dames célébraient des fêtes en son honneur.
- CARO** (*Anne*) , Espagnole , a composé plusieurs comédies.
- CASSANDRE** , Vénitienne , savait le grec & le latin ; elle soutint à Padoue des thèses de philosophie.
- CASTRO** (*Anne de*) Espagnole ; célèbre par quelques ouvrages , dont Lopés de Vega nous a conservé les noms.
- CATHERINE** d'Alexandrie , en Égypte , & Fille d'un nommé Coste , disputa pour la Religion chrétienne à l'âge de dix-huit ans. **CATHERINE** d'Arragon , Femme de Henri VIII , a composé deux Ouvrages de piété.
- CATHERINE** d'Autriche , reine de Portugal , gouverna le royaume avec sagesse pendant la minorité de son fils Sébastien.
- CATHERINE** de Médicis , reine de France

France ; elle est assés connue.

CATHERINE de Parthenai, & *Anne* de Rohan sa Fille, soutinrent avec une constance héroïque les horreurs du siège de la Rochelle.

CATHERINE Fille de la précédente, épouse du Duc de Deux-ponts fit cette belle réponse à **Henri IV** ; *Je suis trop pauvre pour être votre femme ; & de trop bonne maison , pour être votre maitresse.*

CATHERINE de Pologne reine de Suède, contribua beaucoup au bonheur des Suédois , lorsque le roi Jean son Mari eut succédé à **Éric**. **CATHERINE** de Portugal, duchesse de Bragançe , savait le grec, le latin , & les mathématiques, elle instruisit elle-même ses Enfants dans les Belles-lettres.

CATHERINE de Sienné ; âme tendre , qui eût fait une excélente mère-de-famille : ce fut elle qui engagea le Pape Grégoire XI à quitter Avignon , pour retourner à Rome. **CATHERINE CANTONI** , Italienne, s'est immortalisée par le dessin & la broderie.

CATHERINE des Roches, & *Madeleine Neveu* sa Mère , se signalèrent tellement dans le Poirou par leur esprit & leurs talens, vers 1634 , qu'il ne passait pas un Homme-de-lettres dans leur Province , sans se détourner pour les aler voir. *Madeleine de Chemereau* , autre savante , était parente de Catherine Des-Roches.

CARLIER (Angelique Nicole) fit périr **M. Tiquet** son Mari , & finit en Grève.

CÉNIS : c'est la première femme qui de fille soit devenue garçon. Elle porta le nom de *Cénéus*.

CERDA (Bernarde) Portugaise , savait presque toutes les langues de l'Europe , la Rétorique , la Philosophie de l'École , les mathématiques &c.

CÉRÉTI (Laura) de la ville de Bresce en Italie , soutint à dix-huit ans des thèses de philosophie. On a un Recueil de ses Lettres , & quoiqu'écrises dans

le 16.^e siècle, elles sont toujours admirées.

CERRATON (Anne) Espagnole , écrivait parfaitement en latin , & fut très-considérée à la cour du roi d'Arragon.

CESONIA , Femme de Caligula , était si attachée à ce Monstre , qu'elle ne voulut pas lui survivre.

CHATELET , (*Gabrielle-Emilie de Breteuil* , Marquise du) joignait aux connaissances sublimes de Newton, le coloris brillant de Voltaire. Elle a fait les *Institutions Newtoniennes*.

CHÉLONIDE, fille de Léonidas roi de Sparte , & Femme de Cléombrote , fut également bonne fille & bonne épouse : Elle suivit toujours dans leur exil , ou son Père, ou son Mari; celui des deux qui était le plus malheureux paraissait avoir toute sa tendresse.

CHÉRON (*Élisabeth-Sophie*) cultivait au comencement de ce siècle, la peinture avec succès. Elle fit le portrrait de *M.^e Des-Houlières*, qui s'en estimait heureuse.

CHIOMARA, Dame Galate, ayant été violée par un Capitaine Romain, elle choisit le moment où on pesait l'or de sa rançon pour se faisir d'un sabre dont elle lui coupa la tête , qu'elle mit dans son tablier. En arrivant auprès de son Mari , elle jeta cette tête à ses pieds : Sur ce qu'il lui représenta, qu'elle n'aurait pas dû manquer à la foi jurée , elle répondit : — Et aucun autre Homme que toi , ne doit pouvoir se vanter de m'avoir possédée.

CHRISTINE , reine de Suède , imita Cléobuline , & donna l'exemple de la plus grande force sur soi-même en quittant sa couronne : heureuse si elle ne s'en fût pas repentie ! **CHRISTINE** de Danemarck , Duchesse de Lorraine , eut la gloire en 1558 de faire la paix entre la France & l'Espagne. **CHRISTINE** de France , Fille de **Henri IV** , Duchesse de Savoie, fut conserver les États à son Fils , malgré les efforts de ses Beaufrières.

530 NOMS DES FEMMES

CLAUDIA, Vestale, accusée injustement d'avoir manqué à son vœu de chasteté, prouva son innocence par un miracle, dit Tite Live, en faisant avancer par sa présence un vaisseau qui portait l'image de Cybelle, & qui s'était arrêté au milieu du Tibre. Ce miracle prouverait plutôt le contraire, & la fourberie des Devins consultés.

CLÉLIE, jeune Romaine donnée en otage avec ses Compagnes à Porfenna, les engagea à se sauver à la nage en traversant le Tibre, effrayée de se voir au milieu d'un camp où leur vertu pouvait être insultée : les Romains les renvoyèrent : Mais Porfenna fut si touché du noble motif de la fuite de Clélie, qu'il rendit toutes ces jeunes Prisonnières sans rançon.

CLÉOBULINE, Fille & seule héritière de Cléobule, roi des Rhodiens, céda généreusement, son droit à la couronne à Aristide ; — Parce que, disait-elle, c'est à un Homme à commander aux Hommes —. Plutarque la fait trouver au banquet des 7 Sages.

CLÉOPATRE, Femme d'Antoine, reine d'Égypte, célèbre par sa beauté, sa galanterie, & ses malheurs. **CLÉOPATRE**, sœur d'Alexandre-le-grand, fut se conserver la Macédoine après la mort de son Frère.

CLÉOFÉE, reine des Massagas dans l'Inde, se défendit contre Alexandre, avec tant de courage, qu'elle mérita son estime.

CLERMONT-VIVONE (Catherine de) duchesse de Retz, parlait facilement le latin, le français & le polonais. Elle servit d'interprète aux Polonais qui vinrent en France demander le Duc d'Anjou pour roi.

CLOTILDE, reine de France, femme de Clovis I, est assez connue.

CLUSIA, Fille du roi Tusculum, se jeta par la fenêtre, pour éviter la violence que voulait lui faire Valerius-Torquatus ; mais

elle ne se fit aucun mal, le vent qui entra ses jupes l'ayant portée doucement à terre.

COLONNE (*Victoire*) femme de Fernand - François d'Avalos, était la perle des Femmes ; elle aimait tendrement son Mari, & lorsqu'il fut mort, elle chérit sa mémoire, & fit un Poème en son honneur, où elle décrivait toutes ses belles actions.

COMNENE (Anne) ressemble à la précédente, en ce qu'elle a écrit en quinze livres l'histoire du règne de son Père.

CORA, fille d'Adès, roi des Molosses, sur les rives de l'Acheron : c'est elle que Pirithoüs & Thésée voulaient enlever, à cause de sa beauté, mais Pirithoüs y périt.

CORINNE, la Deshoulières des Grecs, remporta cinq ou six fois le prix de la Poésie sur Pindare.

CORNARA-PISCOPIA, dame Vénitienne, reçut à Padoue le bonnet de Docteur en Philosophie.

CORNÉLIE, femme du grand Pompée, savait la Géométrie, la Philosophie, la musique, & jouer parfaitement de la lyre ; elle était belle, spirituelle, & d'un caractère excellent. **CORNÉLIE**, mère des Grecques, enseigna une éloquence mâle à ses Enfants.

CORNIFICIA, sœur du Poète Cornificius, sous Auguste, préférerait la sience à tous les biens périssables.

CORONEL, (*Marie*) épouse de Jean de la Cerda, craignant de ne pouvoir vaincre une tentation violente, qui la pressait d'être infidèle à son Mari, se fit mourir en s'enfonçant dans les entrailles un tison ardent.

COSTE-BLANCHE (*Marie de*) Parisienne, a fait différentes traductions espagnoles, entr'autres celle de trois Dialogues *de la nature, du ciel, & de la terre, par P. Messia* : outre les langues savantes, elle savait la Philo-

sophie & les Mathématiques.

CRATÉSIPOLIS, reine de Siccyone, après la mort d'Alexandre son Mari, se mit à la tête de quelques troupes, & soumit les Révoltés qui lui disputaient le sceptre.

CUNITZ, (Marie) Silesienne, savait, le latin, le grec, l'hébreu, le polonais, l'allemand & le français : l'astronomie lui était si familière, qu'elle a fait d'excellentes Tables Astronomiques.

CYDIPPE, cette Belle devrait servir de modèle à nos jolies Parisiennes; elle se crut obligée de tenir une promesse faite par surprise, puisqu'elle ne fit que lire ce qu'Acconce avait écrit sur une boule qu'il jeta devant elle dans le temple de Diane: les Femmes de nos jours sont bien éloignées de cette délicatesse!

CYNÀ, sœur d'Alexandre-le-grand, remporta des victoires à la tête des troupes Macédoniennes.

DACIER (ou mademoiselle le-Ferre) savante célèbre, qui a traduit Homère, Anacréon, & différens Auteurs latins.

DAMIGELLA Trivulzi, de la famille des Trivulces, savait le grec & le latin, & prononça diverses harangues de sa composition devant les Papes.

DAMO, fille de Pythagore, garda scrupuleusement les secrets de la philosophie que son Père lui avait découverts, en lui défendant de les révéler. On présume que ces secrets, contraires à la religion du pays, lui eussent attiré des persécutions.

DAMOCRITE, lacédémonienne, femme d'Alcippe, illustre citoyen de Sparte: son mari ayant été envoyé en exil par ceux de la faction opposée, on l'empêcha de le suivre, & on poussa la barbarie jusqu'à interdire le mariage à ses filles, pour qu'il ne vînt point de vengeur à Alcippe. Damocrite indignée attendit une nuit, où les principales Dames

de Sparte s'assembloient pour célébrer les mystères convenables à leur sexe; & ailée de ses filles, elle entoura l'édifice de matières combustibles & y mit le feu: les Hommes étant accourus au secours, Damocrite égorga ses filles, & se tua elle-même ensuite.

DAMOPHILE, de Lesbos, poétesse contemporaine de Sapho.

DANAË, elle était fille d'Acrisie, roi d'Argos; Jupiter en pluie d'or descendit dans la tour où son Père la tenait renfermée. Cette Princesse a donné un exemple célèbre de la triste vérité, que l'or peut tout corrompre.

DAPHNÉ, fournit à son sexe un exemple contraire: rien ne put la séduire. **DAPHNÉ**, poétesse Thébaine, qui vivait du temps de la guerre de Troie, & qui (dit-on) a fourni à Homère les principales beautés de son Iliade & de son Odyssée.

DÉBORA, Juive célèbre, qui gouverna les Hébreux avec sagesse.

DÉJANIRE, célèbre beauté, fille d'Œneus, roi d'Étolie, & femme d'Hercule.

DÉIDAMIE, * fille Lycomède, roi de Scyros, chés lequel Achille était caché déguisé en fille, pour ne pas aler à la guerre de Troie; elle se laissa surprendre par le jeune hôte de son Père, & en eut Pyrrhus.

DESHOULIÈRES, (Poétesse Française du dernier siècle, connue de tout le monde, sur-tout par ses Idylles, que M. Fréron l'accuse d'avoir pillées: mais ce plagiat ressemble à ceux qu'il attribue à M. de Voltaire, il faut avoir du génie pour en faire de pareils.

DESNOYERS (madame) Auteur amusante, mais peu véridique: Elle fut un triste exemple du peu d'estime qu'on doit faire de ces prétendus Zélés, qui s'expatrient pour cause de religion: elle alla jusqu'à prostituer sa fille cadète en Hollande.

DEVAUX (Anne) se distingua en

532 NOMS DES FEMMES

servant comme Soldat : Elle fut blessée à la fameuse attaque de la porte Saintantoine. Le Maréchal de la Ferré lui offrit une compagnie, après qu'elle eut été prise dans les troupes Lorraines, & reconnue. *V. ci-ap. p. 554.*

DIA, **CASSIA** & **CORNUSTIBIA**, filles de Job, qui étaient douées du plus grand mérite : elles furent écrasées sous les ruines de la maison d'un de leurs Frères.

DIANE de Poiriers, sauva la vie de son Père condamné à mort, en se jetant aux pieds de François I. Elle fut maîtresse de Henri II, fils de ce Prince. **DIANE** de Volterre, habile graveuse en taille douce : sa grande Bacchante, d'après Jules Romain, est un chef-d'œuvre.

DIDON, fille de Bélus, roi des Tyriens, & fondatrice de Carthage. Elle était veuve de Sichée, que Pygmalion roi de Tyr fit mourir : arrivée en Afrique, où elle s'était réfugiée, elle y bâtit la ville de Carthage : Iarbas roi des Gétules, ayant voulu l'épouser, Didon, fidelle à la mémoire de son premier Mari, monta sur un bucher, & s'y poignarda, après avoir exhorté les Ambassadeurs d'Iarbas à porter leur Maître à la paix, & ses Sujets à se bien défendre. Virgile a profité de ce fond d'histoire, pour ajuster la fable de son *Enéide*.

DIGNA ; après la prise de la ville d'Aquilée, cette Femme courageuse voyant qu'Attila roi des Huns se disposait à lui faire violence, elle le pria de se retirer avec elle vers le haut de la maison : mais dès qu'elle y fut arrivée, elle se précipita dans la mer, en lui disant, — Suis moi, si tu veux me posséder—.

DIOTIME grèque, femme philosophe, dont Socrate avait pris les leçons.

DIRCÉ, femme de Lycus, roi de Thèbes, ayant succédé à l'adultère Antiope, qu'elle fit enfermer, en fut punie dans la suite par les deux Fils que cette An-

tiope avait eus de Jupiter (*Amphion* & *Zétus*) qui l'attachèrent à la queue d'un cheval indompté. **DIRCÉ**, babylonienne, ne fut guère plus heureuse ; elle fut changée en poisson, c'-à-d. noyée par Pallas, qu'elle avait méprisée, en s'enorgueillissant de sa beauté [*Les Anciens ont souvent ramené cet apologue de Femmes punies de l'orgueil que leur beauté leur inspirait.*]

DUCHEMIN (*Catherine*) femme du célèbre Girardon, peignait très-bien les fleurs.

ÉLECTRE (la blonde) fille d'Agamemnon & de Clitemnestre ; nom célèbre par la Tragédie de M. de Crébillon.

ÉLISABETH de Bohème, Princesse palatine, protégea Descartes, & professa la Philosophie : Elle obtint l'abbaye d'Hervorden, dont elle fit une Académie philosophique. **ÉLISABETH**, reine d'Angleterre, est assez connue. Sixte-V disait qu'elle était une des trois seules personnes qu'il crût digne de régner (*lui, Henri IV, & Elisabeth*). Le même disait un jour à un Anglais : — Votre Reine gouverne bien ; il ne lui manque qu'une chose, c'est de se marier avec moi, pour donner au monde un autre Alexandre—.

EMPUSE, célèbre danteuse, aujourd'hui surpassée, par les *D. Illes Hallard, Guimard, &c.*

EPICHARIS, femme de basse naissance, était de la conjuration de Pison, contre Néron, & savait tout : mais ni le fouet, ni le feu, ne lui firent rien avouer, tandis que le poète Lucain dénonçait sa propre Mère.

EPPODICE, dame Gauloise, femme de Julius-Sabinus, étant devenue grosse, & par-là exposant son Mari cru mort, à être découvert, se fit enfler tout le corps par un certain onguent, & accoucha sans jeter un cri.

ERIGONE, fille d'Icare, que des Paysans ameutés avaient tué, s'étrangla de douleur : les Dieux

souchés de sa piété, la transportèrent dans le ciel, où elle est le signe de la Vierge.

ERINNA, Poëtesse, native de Ténos, vivait dans la CVII.^e Olympiade.

ERIPHILE, trahit le secret de son mari Amphiaraius, pour un collier d'or & de pierres que lui donna Polynice.

ERIXO, femme d'Arcésilaüs, roi de Cyrène, vengea la mort de son Mari, que Laarchus avait empoisonné, & rendit la liberté aux Cyrénéens.

ERO, Amante de Léandre: est un exemple des malheurs qui suivent une passion trop écoutée.

ESTHER, femme Juive, dont un livre de la Bible porte le nom.

EVADNÉ, femme de Capanée, ayant appris la mort de son Mari à la guerre de Thèbes, demeura d'abord immobile de douleur; & lorsqu'elle vit le corps sur le bucher, elle s'y précipita, & fut consumée avec lui.

EVE, femme d'Adam.

EURULE, PRAXITELE & TÉOPE, filles de Léos, fils d'Orfée;

MACAIRE, fille d'Hercule; la fille d'Aristodème roi des Messéniens; celle d'un nommé *Embarus*, athenien; **PANDORE** & **PROTOGÉNIE** filles d'Erectée, roi d'Athènes: Toutes ces Héroïnes s'inmolèrent volontairement, & coururent audevant de la mort pour sauver leur Patrie.

EUYDICE, femme d'Orfée, en fuyant Aristée, qui la voulait séduire, périt de la morsure d'un serpent.

EUTICHE, femme de Thessalie, qui eut trente enfans, & qui fut portée au bucher par vingt d'entr'eux.

EUSTOCHIUM, demoiselle Romaine, savait le grec & l'hébreu.

FARA, demoiselle Gauloise, du temps d'Héraclius, pleura si amèrement de ce qu'on voulait la marier, qu'elle en perdit la vue.

FATUA, femme de Faunus, était d'une si grande retenue, qu'elle ne sortait jamais du Gynécée, &

que jamais elle n'envisagea d'autre Homme que son Mari. Les Dames Romaines célébrèrent sa fête dans la suite; c'est-à-dire qu'elle s'assembloient ce jour-là pour traiter entr'elles des devoirs & des maladies de leur sexe. C'était un crime capital aux Hommes de chercher à pénétrer dans le lieu où les Matrones étaient renfermées.

FONTAINE, (madame de la) femme du célèbre Fabuliste, corrigeait souvent les ouvrages de son Mari.

Fontevrault: Un Prince étant devenu amoureux d'une Religieuse de cette Ordre, chargea son Confident de lui déclarer sa passion. Le Courtisan s'en acquira, & se servit de la phrase ordinaire, *vos beaux yeux l'ont charmé*. La Religieuse se retira, en demandant un moment pour répondre; elle revint bientôt, portant sur une assiette, ses deux yeux, dont elle avait enlevé la prunelle, en disant: — Puisque votre Maître est amoureux de mes yeux, vous pouvez les lui porter —.

FOREST, (la) servante de Molière, à laquelle il récitait ses Comédies: Elle avait le jugement fort sain.

FORTIA, (Marie de) Religieuse de Poissi, était fort savante.

FRANCESCA, pauvre jeune-fille de Casal, en Italie, qui fit des prodiges de valeur à la défense de cette place en 1630: Le Maréchal de Thoiras, lui donna la paye de quatre Soldats, & une de cheval léger dans sa compagnie.

FULVIE, dame Romaine, découvrit la conspiration de Catilina. **FULVIE**, femme d'Antoine, ne respirait que les combats: mais ces Femmes des temps corrompus de la République romaine n'avaient que des qualités dangereuses.

GABRIELLE de Bourbon, fille de Louis de Bourbon, comte de Montpensier, a composé *l'In-*

534 NOMS DES FEMMES

truction des Jeunes-pucelles , & d'autres Ouvrages.

GAILLARD, (Jeanne) de Lyon; Miroir fit un Rondeau à sa louange; elle y répondit par un autre Rondeau qui surpassait en beauté celui du Restaurateur de notre Poésie.

GALINDO, (*Beatrix*) de Salamanque, en Espagne, savait si bien le latin, qu'on la surnomma la latine.

GANGA, ou *Anna Singa*, princesse africaine, dont il est parlé dans cet Ouvrage p. 321.

GANGE, (Marie de Rossan, marquise de) femme aussi belle qu'infortunée: elle fut massacrée par ses deux Beaufrères.

GERTRUDE, s'est distinguée par des Traités de dévotion.

GONZAGUE, (*Cécile*) fille du duc de Mantoue, écrivait en grec dès l'âge de dix ans.

GOODVINE, épouse de Léofride, comte de Coventry, en Angleterre, ayant demandé à son Mari la suppression d'un impôt fort onéreux, Léofride crut éluder, en lui prescrivant une condition que la Comtesse ne remplirait pas; ce fut qu'elle traverserait la ville toute nue à cheval en plein midi. L'envie de soulager le Peuple l'emporta sur la pudeur; la Comtesse fit avertir les Habitans de se tenir renfermés chés eux sous peine de la vie à l'heure qu'elle indiqua; & par ce moyen obtint la grâce, sans blesser la décence. Un Boulanger seul contrevint: il fut surpris à sa fenêtre, & exécuté; on voit encore sa statue en pierre au même endroit d'où il avait regardé.

GOURNAI (Marie Jars de) surnommée la Sirène française, fit imprimer les *Essais de Michel de Montaigne*, son Beaufrère, les corrigea, & les dédia au Cardinal de Richelieu.

GUALDRADE, ou *Baldrace*, florentine: son Père ayant offert de la livrer à l'Empereur Othon IV, qui en était épris, la Jeune-personne lui dit courageusement:

— Mon Père, vous me permettez de vous assurer, que jamais personne ne me touchera, s'il n'est mon légitime Époux.— L'Empereur charmé de sa vertu, la maria à l'un des Seigneurs de sa cour.

GUÉBRIANT, (la Maréchale de) fut revêue du caractère d'Ambassadrice extraordinaire pour mener en Pologne la Princesse Marie de Gonzague. Elle avait fait casser son premier mariage avec un Homme riche sans naissance, & elle épousa un Cadet de Bretagne qui n'avait que la cap & l'épée; mais elle lui fit faire son chemin.

GUÉMENÉ (la Princesse de) savait l'hébreu: on connaît le bon-mot du Prince son mari, qui voyant entrer tous les matins le Maître d'hébreu assés mal en ordre dans la chambre de sa Femme, ne savait que penser: Enfin rencontrant un-jour cet Homme avec un haut-de-chausse déchiré, il demanda à la Princesse, ce qu'il venait faire. — Il me montre l'hébreu, répondit-elle. — Madame, reprit le Prince, il vous montrera bientôt le derrière.

GUYON (Madame): On fait toutes les traverses que lui causèrent ses chimères dévotives: C'est un exemple pour toutes les Femmes, qui ne doivent point se mêler des disputes de religion. Elle fit beaucoup de bruit du temps de madame de Maintenon, par la querelle du Quiétisme dans lequel elle donna, & ses relations avec M. de Fénélon.

HABERT, (*Susanne du Jardin*) savait l'italien & l'espagnol: M. Habert évêque de Vabres, son Neveu, a fait imprimer quelques-uns de ses Ouvrages de dévotion.

HACHETTE (*Jeanne*) de Beauvais, en 1442, fit prendre les armes à toutes les Femmes, défendit la ville contre les Bourguignons qui l'assiégeaient, & renversa de sa main l'étendard, en tuant le Porte-en-seigne qui l'avait déjà planté sur la brèche.

HARPALICE, fille de *Lycargue* roi de Thrace, amassa une troupe d'Hommes aguerris, se mit à leur tête, & courut délivrer son Père, que les Gètes avait fait prisonnier.

HÉCALÉ, pauvre femme, qui éleva *Thésée* : son indigence & son honnêteté passèrent en proverbe.

HÉCUBE, épouse infortunée du roi *Priam*, dont les malheurs furent causés par la faiblesse qu'elle eut pour *Paris*.

HAIE - VAUTELAI (*madame de la*) fut Ambassadrice de France à Venise ; ce qu'elle ne dut qu'à son rare mérite.

HÉLÈNE, beauré célèbre, par les malheurs qu'elle causa (& qui tous les jours arrivent en petit. Elle était fille de *Tyndare* roi de *Spartes* & de *Léda* : Voyez le *PORNOGRAPHE*, p. 264. **HÉLENE**, reine des *Adiabéniens*, se fit admirer par sa bienfaisance ; comme depuis l'empereur *Julien*, elle fournit gratis à son Peuple pendant une famine, du blé & des raisins secs, qu'elle faisait venir d'*Alexandrie* & de *Chypre*.

HÉLISENNE de Crenne, demoiselle de *Picardie*, à traduit les quatre premiers Livres de l'*Énéide*, & composé un livre, intitulé, *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*.

HÉLOÏSE, nièce du chanoine *Fulbert*, écolière & maîtresse d'*Abbeilard* : elle est assez connue par les *Héroïdes* de *Colardeau*.

HÉRINE, poétesse Grèce, dont quelques épigrammes surpassent celles de *Sapho*.

HÉRITIER de Villandon (Mlle l') parisienne, a fait les *Épithètes* de M^{me} De - Hère fille de la comtesse d'*Aunoy*, & de *Françoise Masquière*, aussi parisienne ; elle a traduit les *Épîtres amoureuses* d'*Ovide*, en vers français & en prose, assez passables. En 1692, elle remporta le premier prix au *Palinod* de Caen.

HOLDA, femme sage, consultée par le roi *Josias*, qui lui envoya

pour cela *Helcias* le grand Prêtre. **HERMAN** (*Catherine*), Hollandaise : ayant appris que son mari avait été fait prisonnier par les Espagnols, elle vendit tout ce qu'elle avait, & s'étant déguisée en Homme, elle se rendit à *Oltende*. Mais sa figure & son accent donnèrent des soupçons ; on la mit comme espion dans un cachot, qui se trouva celui de son Mari : ils se reconnurent : alors Catherine offrit tout ce qu'elle avait pour délivrer son Mari ; ajoutant qu'elle était prête à le suivre à la rame, si on l'y condamnait, ou même à la potence, pourvu qu'on ne les séparât pas : M. de *Bucquoi*, général Espagnol, fut si charmé de ce dévouement, qu'il les fit mettre tous-deux en liberté.

HÉRODIADE, femme d'*Hérode*, Trélarque de *Galilée* : *Caligula* ayant condamné cet *Hérode* à l'exil, sa Femme l'y voulut accompagner : *Caligula* lui fit offrir de rester en *Judée*, & l'amende qu'on tirait de son Mari : mais cette Femme généreuse répondit qu'il n'était pas juste d'abandonner dans la mauvaise fortune, celui qu'elle s'était honorée d'avoir pour épous dans la prospérité. Le lâche *Galigula* ne fut pas touché de ce trait ; il ôta l'argent à cette vertueuse épouse, & rendit forcé l'exil volontaire qu'elle subissait.

HERSILIA, femme de *Romulus*, était une des *Sabines* enlevées : elle fut choisie par le Chef, parce qu'elle exhortait ses Compagnes à la vertu.

HÉSTIÉE, dame d'*Alexandrie*, a fait une Dissertation pour examiner, si ce qu'*Homère* rapporte est une histoire, ou une fable.

HILDEGARDE, théologienne, dont le pape *Eugène III* ne dédaignait pas de prendre les avis.

HIPPARCHIA, jeune *Athénienne*, qui éprise de la beauté de la philosophie, préféra *Cratès* le *Cynique*, laid, pauvre, contrefait, aux meilleurs *Paris*, disant à ceux qui lui reprochaient son

536 NOMS DES FEMMES

goût, qu'elle ne voulait un Mari ni plus riche, ni plus beau, ni mieux fait. Elle a composé plusieurs Ouvrages qui sont perdus.

HOMONÆA, jeune & chaste, Romaine, femme d'Atimetas, qui mourut à 20 ans, & qui avait déjà toutes les vertus de son sexe : Elle aimait mieux mourir, que d'exposer la vie de son Mari aux fureurs d'un Grand, qui était devenu amoureux d'elle.

HORTENSIA, seconde fille de Hortensius, plaida devant les Triumvirs la cause des Femmes qu'on avait, contre tout droit, condamnées à un impôt particulier : Hortensia représenta que son sexe ne formait pas un corps à part, & qu'il n'avait de nom & d'existence qu'un à l'homme ; qu'ainsi c'était une dérision de le taxer nommément, &c.

HYLONOME, femme du Centaure Cyllare, au désespoir de la mort de son Mari, s'ôta la vie, en se précipitant sur l'épée de Cyllare.

HYPATHIA, d'Alexandrie, fille du philosophe Théon, & femme d'Isidore ; l'évêque Synésius l'appelait sa maîtresse de philosophie ; & Paul le silencieux fit une épigramme en son honneur. Elle vivait dans le IV.^e siècle, & fut tuée dans une émeute en 415.

HYPERMNESTRE, la seule des Damaïdes qui sauva la vie à son Mari. On connaît assez ce sujet par la Tragédie de M. Lemaître.

HYPICRATÉE, femme de Mithridate, roi du Pont : vaincu par Pompée, ce Prince fut toujours fidèlement accompagné de son Épouse, qui le consolait & l'encourageait : elle s'était de bonne heure accoutumée à la fatigue, présumant bien que son Mari ne résisterait pas toujours au bonheur & à la force des Romains.

ILIA ou *Rhœa*, fille de Numitor, nièce d'Amulius, roi d'Albe, & mère de Rémus & Romulus. Amulius la força de se faire vestale (crime souvent renouvelé de nos jours) & la fit enterrer vive

sur les bords du Tibre, pour avoir violé son vœu de chasteté. **IO**, l'histoire de cette Nymphé, aimée de Jupiter, & persécutée par Junon, prouve qu'il y a toujours plus à perdre qu'à gagner en aimant le Mari d'une autre.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, se soumit à recevoir la mort par obéissance pour son Père ; en quoi elle fut un modèle de soumission. Toutes les religions se sont emparées de ce beau trait de dévouement.

Irlandaise âgée de onze ans, dont parle Bayle, qui savait l'algèbre.

ISABELLE de Castille, reine d'Espagne, en 1474 : elle fut héritière des états de Castille ; elle épousa Ferdinand, roi d'Aragon, ce qui réunit la monarchie Espagnole. Elle avait de l'esprit, de la valeur, & de grands desseins. Mais elle est assez connue. Elle avait à sa Cour *Beatrix de Galinda*, & *Catherine Badajoz*, femmes savantes & vertueuses.

ISAURE (*Clémence*) rétablit les Jeux floraux de Toulouse, au 14.^e siècle.

JACQUETTE GUILLAUME, Parisienne, a publié à Paris, en 1665, un Livre de sa composition, avec ce titre : *DES DAME ILLUSTRÉS, où par bonnes & fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute sorte de genre le sexe masculin*. Cet ouvrage (& les suivants) ne pouvait être qu'une plaisanterie : c'est comme si l'on voulait prouver que la lune échauffe & éclaire davantage que le soleil. En 1643, autre ouvrage, intitulé : *LA FEMME généreuse, qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus savant plus vertueux, plus économe que celui des Hommes*. En 1650 Ouvrage italien, *LA DONNA migliore dell' Uomo* ; c'est-à-dire, *La FEMME meilleure que l'Homme*. **LUCRECE - MARI-NELLI**, dame Vénitienne, intitulait un de ses Ouvrages : *La NOBILI-*

TA & l'essellenza delle Donne, con diffetti & macamenti degli Uomini. (La noblesse & l'excellence des Femmes, comparées avec les défauts & les imperfections des Hommes) **MODESTA POZZO**, autre dame Vénitienne, s'est contentée de prouver, que son sexe n'était pas inférieur au masculin. Voyez l'art. de Mlle de **GOURNAI**. Un sieur *Poulain*, en 1676, fit un discours, *DE L'ÉGALITÉ des deux sexes, où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés.* Mais il en eut honte, & se critiqua lui-même, par un *Traité, DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, contre l'Égalité des deux sexes.* En 1737, il parut une *APOLOGIE des Dames*; en 1743, une Traduction espagnole, *DÉFENSE ou éloge des Femmes.* L'on peut encore citer *LAGALERIE des Femmes fortes*, par le P. *Le moine*, jésuite, 1646.

JEANNE de Navarre, reine de France, femme de Philippe-le-bel, ala en personne s'opposer au Comte de Bar, qui ravageait la Champagne, & le fit prisonnier: elle fonda le collège de Navarre. **JEANNE de Bourbon**, fille de Pierre I du nom, femme de Charles V, roi de France, était admise dans tous les Conseils, à cause de la justesse de son esprit. **JEANNE d'Albret**, mère de Henri IV, accoucha de ce Prince en chantant, pour gagner un pari fait avec son Père. **JEANNE de Flandre**, comtesse de Montfort, défendit courageusement Hennebon contre le Comte de Blois: pendant que ce Prince donnait un assaut, elle sortit à la tête de soixante hommes par un endroit qui n'était pas assiégé, & ala brûler les pavillons des Ennemis; ce qui fit diversion, & contraignit le Comte de lever le siège. **JEANNE de Penthièvre**, femme du comte de Blois, avait les mêmes vertus que Jeanne de Flandres, qui fut son antagoniste. **JEANNE Inès de la Croix**, est très-connue en Espagne par ses

poésies savantes & spirituelles. **JÉSABELLE**, femme d'Achab, qui rendit son Mari méchant: son exemple prouve combien les Femmes influent sur la bonne ou la mauvaise conduite des Hommes.

JOYE (Élisabeth de) Espagnole, prêcha dans l'église cathédrale de Barcelone; & ensuite à Rome, où elle convertit un grand nombre de Juifs.

JUDITH, Juive, qui coupa la tête d'Holoferne. Son histoire passe pour un Romans pieux.

JULIE, fille d'Auguste, fut galante & sans mœurs; mais ses débordemens empoisonnèrent le bonheur de son Père. **JULIE**, femme de Sévère, cultiva la philosophie: heureuse si elle n'eût pas été mère d'un monstre tel que Caracalla!

Juvenal: nous citons cet Auteur; à cause du beau morceau de sa 6.^e Satyre, qui a fourni à Molière les plus beaux traits de deux de ses meilleures Comédies. *Que votre Femme ne raisonne point en forme & par enthymème; qu'elle ne sache point ce que c'est que le genre sublime, le médiocre, le rampant, non-plûs que l'histoire. Il est bon qu'elle n'entende point tout ce qu'il y a dans les Livres: Je ne puis souffrir une Femme qui feuillette continuellement la Grammaire de Palémon; qui s'attache scrupuleusement aux règles du beau langage; qui vous cite des vers & d'anciens passages ignorés; qui reprend son Amie sur des mots, que des gens habiles ne s'avisent point de reprendre. Ah! dumsins, qu'un Mari puisse faire impunément un solécisme!* (Ce dernier trait est charmant.)

KERTON BLOCK (Jeanne) Hollandaise, excella dans la peinture & la sculpture: mais ce qui la rendit célèbre, ce furent ses découpures, par lesquels elle exécutait des fleurs, des animaux, des marines, des paysages, & même des portraits. Le Czar Pierre lui rendit visite.

538 NOMS DES FEMMES

- LABÉ** (*Louise*) surnommée la *Belle Cordière*, naquit à Lyon en 1526, & se rendit célèbre par son esprit, sa beauté & ses galanteries. Elle savait le latin, l'italien & l'espagnol; elle écrivait en prose & en vers; &c. Elle a fait un *Dialogue de l'Amour & de la Folie*. **CLÉMENCE de Bourges**, sa compatriote & sa contemporaine se distingua aussi par son esprit & ses talens.
- LALA**, native de Cyzique en Mysie, fut célèbre dans la peinture, & par des sculptures en ivoire, dans lesquels elle surpassait *Sopile* & *Denis*, les deux plus habiles ouvriers de son temps.
- LAODAMIE**: entre plusieurs femmes de ce nom, la femme de *Protesilas* est à remarquer. Ayant appris que son mari avait été tué par *Hector*, à la guerre de Troie, elle demanda pour toute grâce aux Dieux de voir l'ombre de ce cher Époux: sa demande fut accomplie, & *Laodamie* expira dans les bras de *Protesilas*.
- LASTHÉNIE**, femme de *Mantineé*, qui avait une si grande avidité d'apprendre la philosophie, qu'elle se déguisa en homme, pour aller entendre *Platon*.
- LAVINIA - FONTANA**, de Bologne, vers 1602, exécutait le portrait, & fit quelques tableaux d'église: son coloris était fort agréable.
- LAURE**, beauré célèbre dont *Pétrarque* était amoureux: elle était académicienne de la Cour d'Amour: Elle fut toujours vertueuse. François I passant par Avignon, voulut voir son tombeau, & fit des vers à sa louange.
- LAUTIER** (*Jeanne de*) excélaît dans toutes sortes de sciences, & sur-tout dans les mathématiques.
- LEBRIXA** (*Françoise de*) Espagnole fille d'*Antonius Nebrissensis*, donnait des leçons publiques dans l'université d'Alcala à la place de son Père lorsqu'il était malade.
- LÉDA**, femme de *Tyndare*, roi de Sparte, & mère d'*Hélène*.
- LÉONTIA**, Ahénienne de basse condition, car elle était herbière, reprit un jour *Théophraste*, l'auteur des *Caractères*, pour une expression qui n'était pas attique.
- Léostènes**, capitaine Arhénien, qui fut tué dans la guerre de *Lamia*: Son épouse fille de *Demotion*, chef de l'Aréopage, ne voulut pas lui survivre.
- LEUCOTHOÉ**, étant devenu grosse d'*Apollon*, fut enterrée vive par ordre d'*Orchame*, roi de *Babylone*, son père.
- LÈVÈQUE** (*Louise Cavalier*), femme d'un Gendarme de la garde, nommé *Lévêque*: Elle était d'une très-belle figure, & composait bien en prose & en vers.
- LICINIA**: c'est le nom de deux filles de *L. Crassus*, qui se distinguèrent par leur éloquence.
- LIVIA**, épouse d'*Auguste*: cette femme ambitieuse, allait jusqu'à favoriser la passion de son Mari pour d'autres Femmes. **LIVIA-ANTONIA**, femme de *Drusus-Germanicus*, beaux-fils d'*Auguste*, fut pudique dans un temps où cette vertu était extrêmement rare. Restée veuve, elle refusa des secondes noces, & ne s'occupa que de l'éducation de ses trois Enfants, *Germanicus*, *Claude* & *Liville*.
- LOGES** (*madame des*) Parisienne: les Académiciens se rendaient chés elle: *Balzac*, *Bautru*, *Voiture*, *Malherbe* même ne pouvaient assez l'admirer; & l'on sait que *Malherbe* n'était pas louangeur.
- LORIOS** (*Françoise de*) traduisit à l'âge de douze ans du latin en espagnol, la vie de la bienheureuse Angelle de *Fuligno*, qui fut imprimée en 1518.
- LOSA** (*Élisabeth*) de Cordoue, savait les langues hébraïque & latine.
- LOTIS**, Nymphé chaste, qui fuyant les poursuites de *Priape*

fut changée en lotos; c'est-à-dire qu'elle se tua.

LOUISE de *Lorraine*, princesse de Conti, se plaisait à faire des vers; c'est dommage qu'il ne nous restât d'elle qu'un *Roman royal*, ou *Avantures de la Cour*, publié en 1621, sous le nom du sieur *Pilouff*.

LUCÉIA, Comédienne, dont parle Pline, qui jouait encore à l'aide d'un masque dans la Tragedie à l'âge de cent ans.

LUCRÈCE, Romaine, femme de Collatin, célèbre par sa chasteté. Elle fut violée par Tarquin; ou plutôt, elle sacrifia la pudicité de son corps à celle de sa réputation, si l'on peut s'exprimer ainsi; puitque Tarquin la menaça de tuer un Esclave à côté d'elle, pour faire croire qu'il les avait trouvés couchés ensemble, & que la crainte d'être soupçonnée, lui fit souffrir ce qu'elle n'aurait jamais permis sans cette cruelle menace.

MACAIRE, fille d'Hercule, se dévoua à la mort pour sauver Athènes sa patrie, qui ne pouvoit se défendre contre Eurysthée, roi de Mycènes.

MADELEINE, ame tendre qui embrassait le bien dès qu'il était connu, avec plus d'ardeur qu'elle n'avait suivi le desordre & la galanterie.

MAINTENON (*Françoise d'Aubigné* marquise de) femme de mérite, dont l'étonnante fortune excite l'admiration. Elle parvint à la plus grande faveur du Roi, & de Harlai, archevêque de Paris, bénit leur union en 1686. Elle a fondé Saintcy, établissement fait dans de grandes vues, & y mourut en 1719 âgée de 83 ans. *La Baumelle* lui a supposé des Lettres.

MALIS, servante d'Omphale, si belle, qu'Hercule la préférerait à sa maîtresse, & qu'il en eut un fils nommé Acélus.

MAMMÉE, mère de l'empereur Alexandre-Sévère, inspira à son fils la douceur avec laquelle il gouverna.

MANDANE, mère du grand Cyrus, qu'elle éleva avec le plus grand soin.

MARCELLE, dame Romaine, interrogée par sa mère, si elle était bien aisée d'avoir été mariée: —Beaucoup, répondit-elle; mais je ne voudrais pas recommencer--.

MARCIA, fille de M. Varon, peignait supérieurement; mais elle était si chaste, qu'elle ne voulut jamais représenter que des Femmes.

MARCIA - PROBA, femme de Guithelind, roi en Angletterre, fit des lois fort sages, que Gildas a traduites en latin, & le roi Alfred en saxon.

MARGUERITE de Lorraine, mère de Marie Stuart, gouverna sagement l'Écosse pendant l'absence de sa fille. **MARGUERITE de Valdemar**, reine de Norwège, fit la conquête de la Suède & réunir les trois couronnes de Danemark, de Norwège & de Suède. **MARGUERITE de Valois**, sœur de François I, duchesse d'Alençon, puis reine de Navarre, a composé plusieurs Ouvrages pleins de délicatesse & d'érudition. Elle mourut en observant une comète. **MARGUERITE**, duchesse de Florence, fille naturelle de Charles V, gouverna les Pays bas. **MARGUERITE** duchesse de Berri & de Savoie, fille de François I, fut douée de toutes les belles qualités qui forment les Héroïnes. **MARGUERITE**, première femme de Henri IV; il nous reste des Poésies & des Mémoires de sa façon. Elle consentit à la dissolution de son mariage, & revint en Cour après que la nouvelle Reine eut des Enfants,

MARIE de Bourgogne, fille unique de Charles, duc de Bourgogne, & femme de Maximilien, étant tombée de cheval, & s'étant blessée, aimait mieux mourir, que de souffrir que le Chirurgien blessât la pudeur en la visitant. **MARIE d'Autriche**, sœur de

540 NOMS DES FEMMES

Charles V, reine de Hongrie & de Bohême: elle déclara la guerre à Henri II, pendant que son frère assiégeait Metz, & vint en personne à la tête des troupes ravager la Picardie. **MARIE d'Har-court**, comtesse de Vaudemont, voyant cette place assiégée, lorsqu'à-peine elle relevait de couches, monta à cheval, se mit à la tête de la garnison, & fondit sur les Ennemis, qu'elle obligea de lever le siège. **MARIE, de Barbançon**, étant veuve, du temps des guerres civiles sous Charles IX, dans son château de Bénégon en Berri, elle s'y défendit avec tant de courage, qu'elle tint encore quinze jours après que les tours & les murs furent renversés: elle obtint une capitulation honorable, & le Roi fut si touché de sa bravoure, qu'il lui fit remise de la rançon qu'elle avait offert pour elle-même. **MARIE-DE-FRANCE**, (non de la maison Royale) a traduit en françois les *Fables d'Ésope moralisées*. **MARIE de la Présentation**, a fait un livre, intitulé, *La Ruine de l'Amour propre, & le bâtiment de l'Amour divin*. **MARIE de Portugal** était une Princesse savante, qui entretenait à sa Cour plusieurs Dames d'esprit. **MARIE**, reine d'Angleterre, Princesse imprudente & faible, mais zélée pour sa religion. **MARIE Stuart**, d'abord Dauphine en France, ensuite reine d'Écosse, dont elle était héritière: ses malheurs sont connus; sa mort fut un échafaud est la plus grande tache que la reine Élisabeth ait faite à son règne. **MARIE-THÉRESE d'Autriche**, reine de France, femme de Louis XIV, fut une des meilleures Princeses de cette auguste maison, si intimement liée à celle de nos Rois. **MARIE**, sœur de Moïse, fit un Cantique, ou Poème fort beau, pour célébrer le passage de la mer rouge.

MARILLAC (Louise de) Religieuse de Poissy, a fait une traduction

des Pseaumes, publiée en 1621; **MARPESSA**, fille d'Évéus, & femme d'Ida, le plus beau des Hommes de son temps, comme elle était la plus belle des Filles. Elle fut mère de Cléopâtre, femme de Méléagre, encore plus belle que sa Mère. Apollon ayant enlevé Marpessa, Ida tira une flèche contre ce Dieu: Marpessa n'ayant pu retourner avec son Mari, en mourut de douleur.

MARQUET (Anne de) a fait de très-bons vers, pour le temps: elle savait le grec & le latin.

MARULLE, fille du gouverneur de Coccin, capitale de l'île de Stilmène, du temps de Mahomet II, défendit cette place contre les Turcs après la mort de son Père, & refusa les récompenses qu'on voulait donner à son courage.

MASQUIERES (Françoise) Parisienne morte en 1728; ses Poésies furent estimées de son temps.

MATHILDE, comtesse de Tofcane, du temps de Grégoire VII dont elle soutint la mauvaise cause contre l'empereur Henri-IV: Elle fut accusée d'un commerce criminel avec ce fougueux Pontife; ce qu'il ne faut pas croire légèrement.

MAUVIA, reine des Arabes, remporta plusieurs victoires sur ses Voisins, du temps de l'empereur Valens, qu'elle secourut contre les Goths.

MÉDÉE, fille d'Aète, roi de Colchide, aujourd'hui la Georgie, & femme de Jason, auquel elle facilita la conquête de la Toison d'or: femme détestable, dont l'histoire prouve que la beauté n'est rien sans la bonté du caractère.

MEDULLINA, jeune Romaine, à laquelle son Père avait fait violence dans les ténèbres: ayant reconnu l'Auteur de ce forfait par l'anneau qu'elle lui avait arraché, elle se jeta sur lui furieuse, le traîna devant un autel, l'y poignarda, & elle ensuite.

MÉLANTHO, fille de Protée,

que Neptune séduisit en se jouant devant elle sous la forme d'un dauphin ; (Toute fable renferme des instructions ; celle-ci enseigne aux Femmes à se défier des Adulateurs.)

MÉLISSA, paysane qui la première fit usage du miel , & devint ainsi une bienfaitrice du genre-humain.

MENA, nom d'une Mattrone , en l'honneur de laquelle les dames Romaines s'assembloient pour traiter ensemble particulièrement des maladies de leur sexe.

MONYME, femme de Mithridate, dont Racine a défiguré l'histoire pour l'adapter au Théâtre. Elle se pendit avec son diadème , lorsque son Mari eut été vaincu par les Romains ; mais le diadème s'étant rompu , elle obligea un Eunuque de la poignarder.

MÉRIAN (*Marie-Sybille*) peintresse allemande , née à Francfort en 1647 ; s'est immortalisée à peindre les insectes & les fleurs.

MESSALINE , femme de l'empereur Claude , porta l'impudence jusqu'à se marier avec Silanus du vivant d'un Mari qui pouvait tout : Elle fut condamnée à mort.

MICALE, Thessaliennne, qui ayant la connaissance des éclipses , faisait accroire à ses Compagnes que la lune disparaissait lorsqu'elle le lui ordonnait : C'est de-là qu'est venue l'opinion que les Magiciennes faisaient descendre la lune du ciel , &c.

MIGALOSTRATE , maitresse d'Alcmeon , poète lyrique de Messène : elle réussissait parfaitement dans le même genre de poésie.

Milésiennes ; il y avait une sorte d'épidémie parmi les filles de Milet , qui consistait dans le dégoût de la vie , causé par les peines dont la nature a grevé leur sexe : les Magistrats ne trouvèrent pas d'autre moyen d'empêcher cette manie , que de porter une loi qui condamnait à être traînées nues toutes celles qui

attenteraient sur elles-mêmes ; ces filles avaient tant de pudeur , que la menace de ce traitement suffit pour les contenir.

MILETIA & HIPPO ; selon d'autres , **ÈVEXIPPE & THÉANO**, filles d'un Sedasius , citoyen de Leuctres , ayant été violées par quelques Lacédémoniens , auxquels leur Père avait accordé l'hospitalité , en conquirent tant de douleur, qu'elles se donnèrent la mort. Les Anciens ont observé , que le même endroit où ces deux Filles infortunées furent ensevelies , servit depuis de champ-de-bataille à la célèbre défaite de Leuctres , où les Lacédémoniens furent entièrement défaits , par les Thébains, sous la conduite du sage Épaminondas.

Milton, était aveugle ; mais il avait trois filles , toutes-trois fort savantes , qui lui lisaient des manuscrits syriaques & arabes, pour la composition de son Poème.

MIRA , de Byzance , qu'on croit mère d'Homère le Tragique , se fit admirer par son érudition.

MIRAUMONT (*madame*). Pendant les guerres civiles sous Henri III , était toujours à cheval , suivie de soixante Gentilshommes.

MIRTILLE, dame Grèque , avait enseigné la poésie à Pindare.

MONTENAI (*Georgette de*) Demoiselle de la Reine de Navarre , composa cent Emblèmes ou Devises , expliqués par des *huitains*, qu'elle dédia à la reine Jeanne d'Albret.

MORATA (*Fulvia ou Olympia*) , savait le grec & le latin , & parlait avec une éloquence admirable : il reste des Opuscules de sa façon.

MOREL (*Camille , Lucrèce & Diane*) trois sœurs , nées à Paris dans le 16.^e siècle , savaient le grec & le latin : Camille était la plus savante ; elle possédait parfaitement l'italien & l'espagnol. *Antoinette* de Loine leur mère avait aussi beaucoup de savoir. **MORUS** (*Marguerite*) fille du

542 NOMS DES FEMMES

célèbre anglais Thomas Morus, avait une grande connoissance des belles-lettres & des sciences. *Myrsilus*, autrement Candaule, roi de Lydie; son histoire est une leçon pour tous les maris: il avait une femme parfaitement belle, qu'il fit voir nue à son favori Gygès; mais cette femme supporta si impatiemment cette offense, qu'elle engagea Gygès à tuer Myrsile, à s'emparer du trône, & à l'épouser.

NANTILDE, reine de France, femme de Dagobert, eut beaucoup de part aux affaires de l'État, & gouverna seule la Neufrie pendant quatre ans avec sagesse.

Nausimènes, citoyen d'Athènes; son Épouse ayant surpris leurs enfans dans un inceste, elle en fut tellement frappée d'horreur, qu'elle perdit la voix pour toujours.

NÉOBULE, fille de Lycambès: Elle avait été refusée au poète Archiloque, qui l'avait demandée en mariage; ce Satyrique s'en vengea par des vers si piquans, que le Père & la fille se pendirent de desespoir. Aujourd'hui une Française en pareil cas, loin de se pendre, se ferait gloire de la célébrité que la satire lui donnerait, & n'en trouverait qu'un meilleur établissement.

Nevizan, jurisconsulte italien, qui avait écrit contre les Femmes: Un jour les Piémontaises le chassèrent de Turin à coups-de-pierre, & il ne put y rentrer, qu'après avoir fait amende honorable à genoux.

NITOCRIS, reine célèbre de Babylone, qui fit construire un pont superbe sur l'Euphrate, & gouverna ses états avec une grande sagesse. Cette Princesse fit graver sur son tombeau, une inscription qui promettait de grands trésors à celui qui l'ouvrirait; Darius, longtemps après, n'y trouva que ces mots, *Si tu n'eusses pas été insatiable d'argent, tu*

n'aurais pas violé la sépulture des morts. **NITOCRIS**, reine d'Égypte & d'Éthiopie, régna avec plus de gloire que tous les Rois: Ce qui n'est pas extraordinaire; les Souveraines sont ordinairement servies par les Hommes avec plus d'affection que les Princes; les Ministres n'ont point d'excuse, & ils ne peuvent éviter l'exécution publique, &c.

NOGAROLLE (*Isotta, Angelle, Antoinette, Geneviève & Laure*,) toutes de la même famille, étaient savantes, & sont célébrées par les Auteurs italiens pour leur beauté & leurs vertus.

NOVELLA, italienne, fille du Jurisconsulte André: Elle enseignait le droit canon, & pour que son extrême beauté ne causât pas de distraction à ses Écoliers, elle tirait un rideau devant sa chaire.

NYCTIMÈNE, fille de Nycteus & d'Amalthée, de l'île de Crète, conçut de coupables feux pour son père, & satisfait sa passion par le secours de sa Nourrice. Cette histoire a quelque rapport avec celle de Loth & de ses filles: aurette le même fait peut-être arrivé plusieurs fois.

NYCTOKIX, reine de Babylone, qui suivant Hérodote a surpassé Sémiramis: nous la croyons la même que *Nitocris*.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, & femme de Marcellus, dont elle eut deux filles. C'était la plus belle & la plus vertueuse Dame de son siècle: elle sauva la vie à une infinité de Proscrits, qui eurent recours à son intercession auprès des Triumvirs.

OCYRRHOË, fille de Chiron, fut comme son père, habile dans la connoissance des simples & dans la médecine.

ŒNONE, première femme de Paris, exerçait la médecine par les simples, suivant l'usage de ce temps-là.

OLYMPIAS, mère d'Alexandre-le-grand: femme ambitieuse, & dont l'âme élevée approchait de

celle d'un Homme. Elle gouverna sagement la Macédoine (avec Antipater sous elle) pendant qu'Alexandre était occupé à ses conquêtes. On rapporte un trait qui fait beaucoup d'honneur à cette Princesse : Elle était fort jalouse d'une jeune Courtisane que Philippe son Mari aimait à l'idolâtrie : quelqu'un lui dit que cette Fille s'était servie d'un philtre : Olympias la voulut voir, & la trouva si belle, qu'elle l'embrassa, en lui disant : *Ton philtre, ma belle Fille, c'est ta beauté.*

OPPIA, vierge vestale, qui n'ayant pu tenir le vœu imprudent, ou plutôt forcé de conserver sa virginité, fut enterrée toute vive.

ORANGE (*la Princesse d'*) fille de Jacques II, la même dont il est parlé, p. 500, avait un perroquet d'une grande beauté, qui se tua pendant qu'elle était à la chasse : toutes ses Femmes étaient dans la plus grande inquiétude, & ne savaient comment annoncer ce malheur ; leurs larmes le firent connaître à la Princesse, qui leur dit en souriant, ces paroles, bien dignes de servir de leçon à son sexe : — *M'avez-vous donc crue assez faible, que d'avoir un attachement déraisonnable, pour une chose qui ne doit être qu'un léger amusement : Je n'ai d'autre peine que celle où je viens de vous voir.* Ce trait est d'autant plus beau, qu'il contraste davantage avec ceux rapportés dans la petite Comédie *Du Cercle*, par le très-petit Poinset.

ORITHIE, fille d'Eriothée, roi d'Athènes, qui fut enlevée par Borée, roi des Thraces, auquel on avait refusé de la donner en mariage, à cause de l'état de barbarie où vivait son peuple. ORITHIE, reine des Amazones, qui succéda à *Marpesia* : Il serait bien extraordinaire qu'il n'y eût pas eu d'Amazones, après tous les détails où les Anciens

OUCHI (*la vicomtesse d'*) a fait une *Paraphrase de l'Épître de St Paul aux Romains*.

PAMPHILE, savante Égyptienne, écrivit une Histoire mêlée, en 3 livres, fit un abrégé des ouvrages de Crésias, &c.

PANTHÉE, femme d'Abtradate, roi de Suse, aussi recommandable par sa beauté que par sa vertu. Ayant été faite prisonnière par le grand Cyrus, elle en fut traitée avec tous les égards dus à son sexe & à son rang ; & en eut tant de reconnaissance, qu'elle gagna son Mari, dont elle fit un des plus zélés partisans du Vainqueur. Mais Abtradate eut le malheur d'être tué, en combattant pour Cyrus, & Panthée ayant découvert son cadavre, elle le lava dans le Pactole, donna ses ordres à sa Nourrissante sur ce qu'elle aurait à faire, s'inclina sur le corps de son Mari, & se tua.

PARTHENAI (*Anne de*), femme d'Anroine de Pons, comte de Mareunes, fut l'ornement de la cour de madame Renée de France, duchesse de Ferrare ; elle savait les langues grecque & latine ; les abus dans l'Eglise la frappaient si vivement, qu'elle pancha pour la nouvelle réforme. Catherine de PARTHENAI, nièce de la précédente, fille de Jean de Parthenai, seigneur de Soubise, & femme de René vicomte de Rohan, donna à ses Enfants la plus belle éducation : l'aîné fut ce fameux duc de Rohan, dont nous avons les Mémoires, qui soutint le parti calviniste avec tant de prudence & de courage ; son second fils fut le duc de Soubise, qui fut aussi un très-grand homme : sa troisième fille épousa le Duc de Deuxponts. Nous en avons parlé à l'article Catherine.

PARYSATIS, fille de Cyrus, & mère d'Artaxerce.

PASIPHAË, femme de Minos, roi de Crète, calomniée par un conte populaire, que Ser-

544 NOMS DES FEMMES

vius a voulu rendre vraisemblable, en disant qu'elle s'était éprise d'un Secrétaire de son mari, appelé *Taurus*, & que Dédale leur prêtait sa maison.

PAULINE, femme de Sénèque, se fit ouvrir les veines en même temps qu'on les ouvrait à son Mari par l'ordre de Néron. **PAULINE**, belle Romaine, dont un Jeune-homme nommé *Mundus* était amoureux : Elle fut sourde à ses agaceries, & il ne vint à-bout de satisfaire sa passion, qu'en gagnant les Prêtres de Serapis, qui persuadèrent à la belle Innocente que le Dieu voulait passer la nuit avec elle. Ce crime occasiona la ruine du Temple, des Prêtres & du Dieu.

PÉLOPÉE, fille de Thyeste, frère d'Atreé : Par une suite des horreurs ordinaires dans la maison de Tantale, elle eut de son propre Père un fils d'une merveilleuse beauté ; elle le fit exposer pour cacher sa turpitude ; mais il fut trouvé par un Pasteur, qui le fit allaiter par une chèvre, d'où il fut nommé *'Aigisthos* (Egiste) : cet Enfant devenu grand, à l'instigation de Thyeste, tua son oncle Atreé, corrompit Clytemnestre femme d'Agamemnon, qui était à la guerre de Troie, le tua à son retour, & fut ensuite lui-même par Oreste, son Cousin.

PÉNÉLOPE, fille d'Icare, femme d'Ulysse, garda la fidélité à son mari pendant vingt ans : Exemple peut-être unique.

PENTHESILÉE, reine des Amazones, qui succéda à Orithie, & se trouva à la guerre de Troie.

PENTHIÈVRE (*la Comtesse de*), nous en avons déjà parlé à l'art. *Jeanne* : Cette digne Épouse du comte de Blois, fut résister aux Anglais que la comtesse de Montfort avait amenés contre son Mari, qu'ils firent prisonnier : elle conserva toutes ses places, & ne reçut aucun échec : elle obtint même la liberté de son

Mari, que les Anglais avaient enmené à Londres.

PERO, fille de Nélée, & sœur de Nestor, était la plus belle fille de son temps, & fut recherchée par tous les Héros de la Grèce ; mais Nélée, qui en voulait pour lors à Hercule, jura de ne la donner qu'à celui qui lui amènerait les bœufs de ce Héros. Elle resta fille.

Phédon, Athénien, que les XXX Titans tuèrent dans un festin : Il avait plusieurs filles encore vierges, qui voyant qu'elles ne pourraient éviter la violence qu'on se préparait à leur faire, s'embraslèrent étroitement & se jetèrent dans un puits.

PHÉDRE, fille de Minos, épouse de Thésée, & belle-mère d'Hippolyte, qu'elle accusa fausement d'avoir voulu lui faire violence. Ce trait souvent répété, n'est plus de nos mœurs.

PHÉDYME, fille d'Ottanis, noble Persan, d'abord concubine de Cambyse, ensuite du faus Smerdis : Ce fut elle qui découvrit que Smerdis n'était pas le fils de Cyrus, mais un Mage, au moyen de ses oreilles qui étaient coupées.

PHÉMONOË, première Profetesse du temple de Delfes, inventa les vers hexamètres ou héroïques.

PHÉRÉNICE, femme grecque, qui conduisit elle-même son Fils aux Jeux-olympiques : Les Présidens des Jeux lui ayant défendu d'être spectatrice, elle répondit, Que cela devait être permis à la fille, à la sœur, & à la mère de Vainqueurs aux Jeux-olympiques : Elle resta donc, & ramena son fils victorieux : honneur immortel chés les Grecs.

PHILA, fille d'Antipater, roi de Macédoine, donnait à son Père d'excellens conseils, qu'il s'applaudissait d'avoir suivis ; & dans la suite, elle tira son Mari Démétrius des mauvaises-pas où il s'engageait.

PHILIPPINE de Hainaut, femme d'Édouard III, roi d'Angleterre, & mère du célèbre Prin-

ce de Galles qui gagna la bataille de Poitiers. Son Mari, qui connaissait ses belles qualités, l'avait mise à la tête de son Conseil, & il ne décidait rien sans avoir son approbation. Elle remporta une victoire complète sur l'armée de David roi d'Écosse, pendant qu'Édouard faisait le siège de Calais : Enfin étant venue au siège de cette ville, elle couronna toutes ses belles actions, en sauvant la vie aux six Bourgeois de Calais qui s'étaient dévoués : Elle se jeta aux pieds du Roi fondante en larmes, & le fléchit : Elle fit ensuite venir les six Bourgeois, leur donna des habits, les fit manger, & leur fournit de l'argent, pour les conduire où ils voudraient aller.

PHILOMÈLE, fille de Pandion, roi d'Athènes, à laquelle Térée son beaufrère fit violence ; il lui coupa ensuite la langue, pour qu'elle ne révélât pas son crime ; mais Philomèle traça son aventure sur des tapisseries qui furent portées à sa sœur Progné. *Voyez les Métamorfoses d'Ovide.*

PHILOTIS : Voyez son article dans le Tome I des *Idées singulières*, p. 274.

PISAN (*Christine de*), Dame savante sous Charle IV, a composé deux Ouvrages, *Le chemin du grand étude*, & *le Trésor de la Cité des Dames*.

PITA, espagnole, en 1589. Au siège de la-Corogne par les Anglais, voyant la garnison prête à capituler, elle reprocha aux Espagnols leur couardise avec une véhémence qui embrâsa leur courage ; elle prit elle-même une rondache, & courut à la brèche, en criant, que quiconque avait de l'honneur n'avait qu'à la suivre : on tua quinze-cents hommes aux Assiégeans, qui levèrent le siège : Philippe II recompensa Pita, en lui donnant le rang & la paie d'Enseigne en place.

PLACIDIE, fille de l'Empereur Théodose, célèbre par ses talens,

sa sagesse, sa beauté & son courage.

PLOTINE, épouse de l'empereur Trajan, femme digne des premiers siècles de Rome, par toutes les vertus de son sexe, qu'elle possédait au plus haut degré. Elle avait accompagné son Mari déguisée en homme, le (qu'il avait été exilé sous Domitien, sans être effrayée des fatigues qu'elle aurait à essuyer.

PO (*Therese de*), Napolitaine, habile dans la peinture, au commencement de ce siècle : On voit plusieurs morceaux de sa main dans les palais de Naples.

POLYXÈNE, la plus belle des filles de Priam roi de Troie, avait été fiancée à Achille ; mais Pâris profita de la circonstance pour tuer ce Héros : Lorsque Troie fut prise, Phyrus fils d'Achille & de Déidamie, eut la barbarie de couper la tête à Polixène sur le tombeau de son Père. On remarque que cette infortunée Princesse s'arrangea pour tomber décentement en recevant le coup mortel.

POLYXO, Lemnienne, & Prêtresse d'Apollon : Ce fut elle qui fut l'auteur & qui conduisit la détestable entreprise de ces Femmes envers leurs Maris, contre lesquels elles conspirèrent, & qu'elles massacrèrent tous ; On dit que la cause de ce forfait inouï, fut la jalousie ; toutes ces Femmes avaient l'odeur forte, ce qui éloignait d'elles les hommes, qui prenaient des Concubines en Thrace. (Ce trait d'histoire, mêlé de fable, prouve combien une scrupuleuse propreté est importante pour le second-sexe.

POPPÉE (*Sabine*), Romaine d'une beauté parfaite, que l'impudique Néron enleva à Othon son mari, qui l'avait imprudemment louée devant ce monstre. Poppée ne fut jamais heureuse ; sa beauté fit son malheur : Crispus Rufus son premier Mari la repudia par jalousie ; elle fut arrachée à Othon qu'elle aimait, & périt

346 NOMS DES FEMMES

d'un coup-de-piéd que lui donna le brutal Néron étant grosse.

PORCIA, fille ou petite-fille de Caron le Censeur, entendant un-jour vanter la vertu d'une Veuve qui venait de se remarier, elle dit: *Une Femme vertueuse ne se marie qu'une fois.* **PORCIA**, fille de Caron d'Utique, & femme de Brutus, chef de la conjuration contre Cesar. Cette célèbre Romaine causant un-jour avec son Mari, se plongea un rasoir dans la cuisse: Brutus effrayé de voir couler son sang, lui demanda la raison de cet étrange procédé? — Je voulais voir, lui répondit Porcia, dans l'état de malheur où nous sommes, ce que j'aurais le courage de faire, si votre projet ne réussissait pas —. Lorsque dans la suite elle eut appris la mort de de Brutus, on s'aperçut qu'elle voulait se donner la mort: on lui en ôta les moyens: mais ayant demandé du feu sous quel que prétexte, elle avala des charbons ardents, qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

POSTHUMIA, vestale, qui fut accusée d'inceste (c'est le nom que l'on donnait à l'impureté de ces Vierges) seulement parce qu'elle était trop recherchée dans sa parure: Elle se justifia; mais le Souverain Pontife lui interdit l'assistance aux jeux publics & la coquetterie.

PRAT (*Anne Séguier DU*), Dame d'Auvergne, a fait des Ouvrages où il paraît beaucoup d'érudition: **ANNE-DUPRAT** sa fille possédait la langue latine, & fesait très-bien des vers. **PHILIPPINE-DUPRAT** sœur de la première, savait les langues grèque & latine.

PRAXILÉE, dame grèque qui, au rapport d'Eusèbe, inventa une sorte de poésie qui fut nommée de son nom, & fit des Odes qui furent admises.

PUCELLE-d'Orléans, fille célèbre, nommée *Jeanne d'ARC*, qui sauva la France sous Charles VII, par son courage, & la noble confiance dont elle était

remplie, vertus qui se communiquent à tous nos Guerriers. On remarque ici avec plaisir, que presque toutes les grandes révolutions des Empires ont été occasionnées ou effectuées par des Femmes. La modestie de la Pucelle égalait son courage: A la honte éternelle des Anglais, elle fut brûlée à Rouen, par leurs ordres, comme forcrière.

PULQUÉRIE, fille de l'Empereur Arcadius, gouverna l'empire de Constantinople avec sagesse, au nom de Théodose-le-jeune son frère. (Voyez la tragédie de P. Corneille qui porte son nom). Elle fit épouser à son frère Athénaïs, fille du Philosophe Léonce, qui prit le nom d'Eudoxie: (Voyez ce qui regarde cette Impératrice, p. 497). Il y eut une autre **EUDOXIE** fille de la précédente, que l'usurpateur Pétro-ne-Maxime épousa, après avoir fait périr Valentinien III, qui avait corrompu sa Femme: **Maxime**, dans un transport d'amour, eut l'imprudence d'avouer son forfait à Eudoxie, qui outrée d'être la femme de l'Assassin de son 1.^{er} Mari, apela Genéric roi des Vandales, qui dévasta l'empire, & l'enmena elle-même captive: les Femmes ont souvent occasionné par leurs vengeances, de ces malheurs publics qui font frémir: on doit les élever à tout souffrir, & à ne se venger jamais.

PYRENE, fille de Bebryx, à laquelle Hercule fit violence, & qui fut ensuite déchirée par les bêtes féroces, donna son nom aux monts Pyrénées.

PYRRHA, femme de Deucalion, qui survécut au déluge.

QUINAULT Dufrene, trois sœurs Actrices célèbres du théâtre français, depuis 1718 jusqu'à 1741. (*Nous ne mettrons pas ici les noms des Femmes qui se sont distinguées dans cette profession; comme nous avons renvoyé pour les Courtisanes au PORNOGRAPHE, nous renvoyons pour les Comédiennes, à la MIMOGRAPHE pp. 457 &*

suiv. mais nous nous proposons de suppléer quelque jour aux omissions des deux premiers volumes.)

RAAB, cananéenne de Jéricho, qui faisait le métier infame, & qui cacha les Espions envoyés par Josué pour reconnaître son pays: cette trahison fut récompensée par ceux qu'elle favorisait; on lui sauva la vie & à toute sa famille.

RAHEL, fille de Laban, & femme chérie du Patriarche Jacob, qui servit son beau-père 14 ans pour l'avoir, quoique la convention ne fût que de 7: Car Laban trompa son Gendre, en lui amenant dans l'obscurité Lia, sœur aînée, laide & chassieuse, au lieu de la jolie Rahel: Jacob offrit de servir encore 7 ans, à condition qu'on lui donnerait sur-le-champ celle qu'il aimait: ce qui lui fut octroyé.

RAMBOUILLET (*Julie d'Angennes*, Marquise de), duchesse de Montausier, 1.^{re} Dame d'honneur de Marie-Thérèse d'Autriche, & gouvernante de M.^{gr} le Dauphin. Cette Dame aimait les sciences: mais son exemple doit intimider toutes les Amatrices, que les Adulateurs égarent: à force de vouloir chercher la délicatesse, l'hôtel de Rambouillet devint l'école du précieux, de l'affectation, & du ridicule.

REBECCA, ou **RIBCAH**, fille de Nachor, sœur de Laban, & femme du Patriarche Isaac: rien de plus touchant & de plus naïf que la manière dont cette belle Personne rencontra & parla à Eliézer, domestique d'Abraham, qui venait la demander en mariage pour le Fils de son Maître.

RENÉE de France, duchesse de Ferrare, 2.^e fille du Roi Louis XII & d'Anne de Bretagne, avait beaucoup d'esprit & d'érudition; elle savait le grec & le latin, l'histoire, les mathématiques, l'astrologie, la théologie; elle aimait la poésie & pratiquait les Savans: notre Clé-

ment Marot fut son secrétaire. **RESPHA** Juive, concubine du roi Saül, donna un bel exemple de pitié: Les Gabaonites avaient eu la cruauté de demander à David sept mâles de la famille de Saül, pour se venger sur eux des maux que ce Roi leur avait causés: Ces 7 Malheureux furent crucifiés: Respha, mère de deux d'entr'eux, fondante en larmes, étendit un cilice sur une pierre, & passa tout le temps de la moisson à les garder, pour qu'ils ne fussent pas déchirés par les oiseaux, jusqu'à ce que David eut enfin l'humanité de les faire ensevelir.

RHODIE, nymphe marine, fille d'Océan & de Thétys, ainsi nommée de la rougeur qui colore les joues des Jeunes-filles.

RHODOGUNE, fille de Darius, roi de Perse, qui étant devenue veuve, tua sa nourrice dans un transport d'indignation, parce qu'elle lui conseillait de se remarier. Il y eut une autre **RHODOGUNE**, que Cléopâtre sa belle-mère voulait empoisonner dans la coupe nuptiale. C'est le sujet de la Tragédie de P. Corneille qui porte ce nom.

ROXANE, fille de d'Oxyarthe, & femme d'Alexandre-le-grand, dont elle eut un fils posthume: elle périt malheureusement avec son fils, par la trahison des Capitaines successeurs d'Alexandre.

ROCHE - GUILHEM (*mademoiselle de la*), a fait plusieurs Traductions espagnoles; *l'Histoire des Favorites*, & divers autres Romans, au commencement de ce siècle.

ROHANI (*Marie-Éléonore de*) a fait différens ouvrages de piété; entr'autres, *La morale du Sage*.

ROMIEU (*Marie de*) Auteur des *Instructions pour les jeunes Dames*, en 1573: *Briefs Discours, que l'excellence de la Femme surpasse celle de l'Homme*, en 1585.

RONCERAI (*Marie-Justine-Benoîte du* (dite mademoiselle de

548 NOMS DES FEMMES

Gentilli) épouse de M. Favart ,
 l'est distinguée sur le Théâtre
 Italien, par son jeu, & par la com-
 position de quelques Pièces , en
 société ; telle est la *Parodie du*
Devin-de-village ou *Bastien &*
Bastienne , à laquelle elle a eu
 quelque part.

ROSSI (*Properce*) fut célèbre
 pour ses beaux dessins , & ses
 admirables figures en marbre ,
 du temps du Titien.

ROSWIDE , religieuse Alleman-
 de , savait le grec & le latin ;
 Elle a écrit la *Vie d'Othon I* , par
 l'ordre d'Othon II , en 1501.

ROZÉE (*Mlle*) de Leyde en Hol-
 lande , se servait de brins de
 soie de toutes les nuances possi-
 bles au lieu de couleurs : Elle a
 fait ainsi de très-beaux ouvrages.

RUFFINA (*Claudia*) anglaise ,
 qui fleurissait vers le temps de
 Néron.

RUTH , jeune fille Moabite bru
 de NOËMI , Juive vertueuse &
 pauvre : Ruth fut un modèle de
 piété envers sa belle-mère ; c'est
 de pareilles Femmes dont la
 mémoire mérite d'aler à la pos-
 térité : elle nourrissait Noëmi par
 son travail , se soumettait à ses
 conseils , & parvint , en les sui-
 vant , à faire un mariage avan-
 tageux avec Booz.

Saba , pays où commandait cer-
 te Reine qui vint voir Salomon :
 Les Femmes y régnaient exclusi-
 vement , & le Mari n'était que
 pour la procréation des Enfants.
 Il en était de-même dans la pré-
 sente île de *Méroé* , (ainsi nommée
 d'une île de Cambyse roi de
 Perse) qui faisait partie de l'É-
 thiopie.

SABLIÈRE (*madame de la*) que
 notre Lafontaine a immortalisée
 en lui dédiant quelques-unes de
 ses Fables : Elle avait un esprit
 supérieur & capable de toutes
 les sciences.

SABUCO de Nantès (*Donna*
Oliva) sous Philippe II , espa-
 gnole native d'Alcaraza , a la pre-
 mière parlé de fluide nerveux ,
 & l'a fait regarder comme le

principe de la vie & du mou-
 vement.

SAINT-BALMONT (*Madame*) née
 en Lorraine , a fait la Tragédie in-
 titulée , *Marc- & - Marcellin* ,
 1690.

SAINT-MARTIN (*madame de*)
 Auteur de la *Reine de Lusita-
 nie* , 2 vol. in-12 , 1698.

SAINT-PHALIER (*mademoisel-
 le de*) différentes Poésies : *La*
Rivale confidente , comédie
 en prose. *Le Portefeuille rendu* ,
 ou *Lettres historiques* , 2. vol.
 in-12. *Les Caprices du sort* , ou
Histoire d'Émilie , 2 vol. in 12 ,
 1750.

SALISBURY (*la Comtesse de*)
 aimée d'Édouard III , roi d'An-
 gleterre , mais dont il ne put
 obtenir aucune faveur : un-jour
 elle laissa tomber sa jarrettière ,
 le Roi la ramassa , en disant à ses
 Courtisans* qui riaient : *Honni*
soit qui mal y pense : le lende-
 main il fit faire des cordons-
 bleus de la couleur de cette jarre-
 tière , sur lesquels il fit mettre
 les mots qu'il avait prononcés ;
 le Roi se para de ce cordon , &
 en donna à ses Favoris ; il insti-
 tua en 1345 l'Ordre de la *Jarre-
 tière* , avec une pompe toute
 royale , non pour marquer son
 amour , mais pour prouver la
 vertu de la Comtesse.

SALIZ (*Madame de*) née à Albi ,
 était agrégée de l'Académie des
Ricovrati de Padoue , & érigea
 elle-même en 1704 la *Société*
des Chevaliers & Chevalières de
Bonne-foi.

SAPHO , célèbre Poétesse grecque ,
 native de Mytilène capitale de
 l'île de Lesbos. Elle inventa les
 vers sapphiques , & n'eut point
 d'égale , pour la beauté & la dé-
 licatesse de l'esprit : Elle devint
 amoureuse de Phaon , qui l'a-
 bandonna : de desespoir elle fit
 le saut de Leucate , qui la gué-
 rir de son amour , en lui ôtant
 la vie.

SARA , femme du patriarche Abra-
 ham : Elle était belle & ver-
 tueuse , sa beauté se conserva jus-

- ques dans sa vieillesse ; le badinage que quelques Beaus-esprits ont prétendu faire de ses charmes à 80 ans, est une indecence : n'avons-nous pas vu en France la célèbre NINON faire une passion à ce même âge ?
- SARROCHIA (*Margareta*) a fait un Poème héroïque, de la vie de *Scanderberg*, roi d'Albanie.
- SAULT (*la Comtesse de*) du temps de Henri IV, était toujours à cheval, à la tête de quelques Troupes : heureuse si elle les avait employées pour son légitime Souverain !
- SAUMAISE de Chazan (*Charlotte de*) Comtesse de Bregy : on imprima ses *Œuvres galantes* en 1566, en un vol. in-12.
- SCALA (*Alexandra*) fille de Barthélemi Scala, Florentin ; dès l'âge de quize ans, elle était au-fait de la poésie, & sa composition avait un air d'aisance, de liberté & de grandeur tout-à-la-fois. Elle épousa le savant Marulle.
- SCÈVE (*Sybilie de*) en 1659, se distinguait à Lyon par son talent pour les vers.
- SCHONAUGIE (*Élisabeth*) au XII.^e siècle, a fait un ouvrage, sur l'origine de *Onze mille Vierges*. Son frère Egbert qui a écrit la vie, prétend qu'elle eut des révélations : ce qui veut dire sans-doute qu'elle avait beaucoup de prudence, pour conjecturer d'après les causes présentes, quels devaient être leurs effets.
- SCHURMANN (*Mlle de*) de Cologne, au XVII.^e siècle, savait le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, le kaldéen, l'arabe & l'éthiopien ; elle entendait le français, l'anglais & l'italien : l'allemand était sa langue naturelle. Elle cultivait en-outr la peinture avec succès : ce qui donnait le prix à tous ces beaux talens c'est qu'elle n'en était pas moins modeste pour les posséder.
- SCUDÉRI (*Mlle de*) fille célèbre & très connue : elle a fait 49 vol. savoir, *l'illustre Bassa*, *Artamène, ou le grand Cyrus* ; *Célie* ; *l'Esclave reine* ; *Céline*, *les Femmes illustres* ; *Mathilde d'Aquilar* ; *la Promenade de Versailles* ; &c.
- SCYLLA, fille de Nysus, roi de Mégare, étant devenue amoureuse de Minos, qui assiégeait cette ville, trahit son père & sa patrie : mais Minos profita de la trahison, & méprisa la trahison, qui se donna la mort. SCYLLA, fille Phorcus, que Ci cé noya, parce que cette jeune Nymphe lui enlevait le cœur de Picus qu'elle aimait. C'est de cette dernière qu'est venue la fable de Charibde & Scylla.
- SEGLA de Montaignut (*Jeanne de*) maîtresse des Jours Flo-raus, à Toulouse vers 1749.
- SEGUIER (*Anne*) a fait en 1550 des *Poésies Chrétiennes précédées d'un Dialogue en prose de vertu, honneur, plaisir, fortune, & de la mort*.
- SEMIAMIRE, dame Romaine, qui fut créée par Héliogabale présidente d'un Sénat féminin, que cet Empereur voulait établir pour juger les causes entre les Femmes.
- SÉMIRAMIS, femme de Ninus, roi de Babylone, succéda à son Mari, qu'elle avait empoisonné, & régna avec une gloire qui brille encore aujourd'hui : elle construisit des jardins sur la ville même de Babylone, qu'on mettait au rang des 7 merveilles du monde : Elle fit un tombeau magnifique au Roi son mari, sur la montagne de Magistene, qu'elle avait fait tailler en statue ; elle fit pratiquer des grands chemins dans des endroits presque inaccessibles, &c.
- SEMPRONIA, belle Romaine dont parle Salluste, intrigante & libertine : elle a eu bien des imitatrices en France.
- SÉRÈNE, femme de Stilicon, & mère de MARIE, qui épousa l'empereur Honorius. Le poète

550 NOMS DES FEMMES

- Claudien a célébré les vertus de Séréne.
- SERVATON** (*Anne*) fille-d'honneur de la reine *Germaine* de Foix, n'était pas seulement la plus belle personne de la Cour, mais elle était celle qui avait le plus d'esprit. Elle s'appliqua aux belles-lettres, & y réussit très-bien : on a encore des Lettres que lui écrivit Frédéric de Tolède duc d'Abbe, qui l'aimait avec passion, & les réponses spirituelles qu'elle lui fit.
- SÉVIGNÉ** (*la Marquise de*) mère de la marquise de GRIGNAN, à laquelle sont adressées ces Lettres qui rendront immortelles la Mère & la Fille : c'est un modèle parfait du style épistolaire, qu'aucune Femme des autres Nations n'a encore pu égaler, pour le naturel, l'élégance & la légèreté de la diction.
- SEYMOUR** (*Anne, Marguerite, Jeanne*) trois Sœurs anglaises, qui composèrent cent quatre Dyptiques latins, sur la mort de la reine de Navarre, sœur de François I : on les traduisit en quatre langues différentes, comme on le voit par le livre intitulé, *LE TOMBEAU DE MARGUERITE DE VALOIS*, Paris 1551.
- SIGÉE** (*Louise*) de Tolède en Espagne, savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe & le syriaque : elle écrivit dans ces cinq langues une Lettre au pape Paul III.
- SINOPE**, fille d'Asopus roi de Thèbes, qu'Apollon enleva, & conduisit dans le Pont, où il en eut Syrus, qui donna son nom aux Syriens.
- SISIGAMBIS**, femme de Darius, roi de Perse, vaincu par Alexandre, qui en usa de la manière la plus généreuse envers cette Princesse.
- SMILAX**, jeune fille qui fut victime de son amour pour le jeune Crocus ; elle tomba en langueur & mourut. Tant il est vrai qu'on doit éviter cette dangereuse passion !
- SOFONISBE**, fille d'Asdrubal, général Cartaginois, se voyant prisonnière des Romains, se donna la mort.
- SOFRONIE**, dame Romaine, surnommée la Lucrèce chrétienne ; voyant qu'elle ne pouvait éviter la violence que se préparait à lui faire l'empereur Décus, se poignarda du consentement de son Mari.
- Solophytus**, fils d'un Roi des Scythes, ayant été chassé par les Principaux du pays avec son frère Ilinus, engagea beaucoup de Jeunesse à le suivre dans la Capadoce, où il s'arrêta sur les bords du Thermodon ; il soumit les Thémiscyres, & régna sur eux. Mais s'étant adonné au pillage, il fut tué ainsi que son frère par les Peuples voisins, qui leur avaient dressé des embûches. Mais leurs Femmes vengèrent cruellement leur mort : elles ne firent grâce à aucun homme, & après les avoir tous détruits, elles admirèrent des Étrangers à leur lit pour la propagation : c'est ainsi que commencèrent les Amazones.
- SOSIPATRA**, femme de Lybie, épouse du Philosophe Aedesius, était si savante, qu'on disait qu'elle avait été instruite par les Dieux.
- SPACO**, femme de Mitrydates, bouvier d'Astyages roi des Mèdes, qui nourrit le grand Cyrus, que sa Mère avait été obligée d'exposer. *Spaco*, en langue Mède, signifie Chèvre, d'où vient la fable que Cyrus avait été allaité par une chèvre.
- SPILEMBERGE** (*Irène de*) Peintresse Vénitienne : on confondait quelquefois ses tableaux avec ceux du Titien, son contemporain.
- Spurina*, jeune-homme de la plus belle figure, qui voyant que sa beauté inspirait une criminelle passion aux hommes & aux femmes, se taillada le visage : (Nous rapportons cette action, d'après Valérius, parce

que ce trait de pudeur est du sexe féminin, & peut inspirer de la retenue aux Jeunes-persones du sexe).

STATIRA, fille de Darius & de Sisigambis.

STESICLÉE, jeune grèque d'une admirable beauté, qui fut aimée d'Aristide & de Thémistocle, que la rivalité rendit ennemis.

STHÉNOBÉE, femme de Prætus, roi de Corinthe ou d'Argos, qui étant devenue amoureuse de Bellérophon, qu'elle ne put engager à répondre à son amour, l'accusa auprès de son Mari, d'avoir attenté à sa vertu.

Straton, roi de Sidon, se voyant prêt à être pris par les Perses, hésitait à se tuer pour éviter leurs railleries & leur cruauté; il prenait & quittait le poignard: Sa femme voyant que l'Ennemi approchait, lui arracha le fer de la main, & le lui plongea dans le flanc: puis après avoir arrangé le cadavre, elle se jeta sur lui, & l'ôta la vie.

STRATONICE, femme de Déjotarar, roi de Galatie, voyant qu'elle ne pouvait avoir d'Enfans de son Mari, qui l'aimait, lui donna une belle Captive, qu'elle para de ses propres mains, & reconnut pour siens les Enfans qu'il en eut. Il y a eu plusieurs STRATONICE; une femme d'Eumène roi de Pergame; une Autre femme d'Antiochus &c.

STROZZI (Laurence) italienne, au 15^e siècle, savait le latin, le grec, la musique & plusieurs autres sciences: elle composa un Livre d'hymnes latines pour toutes les Fêtes; ouvrage qui a été traduit en vers français, & mis en musique par Jacques Mauduit.

Struthopodes, femmes des Indes, dont la race n'existe plus, qui étaient d'une si courte taille, qu'on les apelaient *Petits-pieds*, ou *Pieds d'oiseau*.

STYMPHALE, jeune fille à laquelle Aristoclède, tyran d'Ochomène voulait faire violence, &

qui s'étant enfuie dans le temple de Diane, & ayant embrassé la statue, de sorte à n'en pouvoir être séparée, fut massacrée en cet état.

SUCCA (Marie) Liégeoise, aprit facilement l'arithmétique & la musique; & ce qui tient du prodige, elle ne fut que six mois à apprendre la langue latine, assés bien pour la parler avec aisance, & entendre parfaitement les Auteurs.

SULPICIA, épouse de Calénius, qui vivait du temps de Domitius, s'est distinguée dans la Poésie. Martial, tout satyrique qu'il est, n'a pu s'empêcher de faire son éloge. Il dit que ses Ecrits étaient propres à entretenir l'amour conjugal entre les Epous. *V. liv. 10, Epigr. 35.* Une Autre SULPICIA, femme de Leutulus Crustellien, aimait mieux encourir la proscription, que de ne pas suivre son Mari, envoyé en exil par les Triumvirs.

SUZANNE, célèbre Juive, qui a donné un bel exemple de chasteté: Elle fut attaquée comme Locrèce par la crainte de l'infamie, & elle ne succomba point.

SUZE (Charlotte-Rose de Caumont de la Force, Comtesse de la) fille de Gaspard III de Coligni, a fait des *Élégies* & diverses autres Poésies, qui son dans les mains de tout le monde.

Sybilles; c'étaient des Prêtresses, que la crédulité consultait respectées dans les temps d'ignorance, on ne les aurait appelées du nôtre que *vieilles Sorcières*. Elles écrivaient leurs sentences sur des feuilles d'arbres que le vent enlevait, & que ceux qui les consultaient, tâchaient de rassembler. On compte neuf Sybilles, SAMBETHE, ÉLIZE, HÉROPHILE, CUMÉE, ERI-THRÉE, PHRYGA, HELLEPONTINE, TIRUTINE.

SYLVIA, la même qu'ILLIA, ou RHÉA.

SYRINX, jeune Nymphe, qui

552 NOMS DES FEMMES

aimait la chasse, & qui se trouvant un jour pressée par un Habitant des forêts, se noya dans un marais rempli de joncs.

SYRITHA, fille d'un roi de Danemarck, nommé Silvadus, qui était d'une si grande beauté, que mille Prétendans se disputaient l'honneur de la posséder; mais la sage Princesse comprit qu'en faisant un choix, elle attirerait sur ses États une foule d'Ennemis; en conséquence, elle déclara qu'elle voulait garder le célibat.

TANAQUIL, femme de Tarquin l'ancien, roi de Rome: c'était une Princesse d'un grand sens, & très-habile dans les sciences des Étrusques.

TANFELD (*Elisabeth*) Anglaise, qui vivait dans le XVII^e siècle, parlait avec facilité l'hébreu, le grec, le latin & le français: Elle traduisit en Anglais la réponse du cardinal du Perron au Roi de la Grande-Bretagne.

TARQUINIA, (*Molza*) de Modène, était versée dans les belles-lettres, & savait les langues hébraïque, grèque & latine. Elle faisait l'ornement de la cour d'Alphonse II, duc de Ferrate, avec LIVIA PRÉPARATA, & URSINA CAVALLETA. Tarquinia était en si haute estime, que le Senat de Rome lui accorda, ainsi qu'à toute sa famille, le privilège des Citoyens Romains.

TAYCÈTE, fille d'Atlas & de Pleione, & mère de Lacédémone, lequel fonda la célèbre ville de ce nom, autrement Sparte.

TELESILLA, ou **TÉLÉSIS**, dame Grèque, défendit Argos sa patrie contre Cléomènes & Demarate rois de Lacédémone: cette belle défense valut aux Argiennes l'institution d'une fête appelées *Nabristica*, (l'infamie) où les femmes portaient des faves & des manteaux à l'usage des Hommes: Il fut ordonné de plus que les nouvelles-mariées

auraient une barbe postiche; pour faire entendre, que les Femmes avaient eu plus de valeur que les hommes. Télésilla, suivant Pausanias, avait le talent des vers.

TERENTIA, femme de Cicéron, qui la répudia: Salluste la rechercha, & l'épousa pour connaître les secrets de Cicéron, qu'il haïssait. Ce fut elle qui affranchit le philosophe Tyrannion dont on lui avait fait présent. Elle vécut CXVII ans.

TEUCA, reine d'Ilyrie, qui indignée de l'ambition des Romains, fit mourir deux Ambassadeurs qu'ils lui avaient envoyés, P. Junius, & T. Coruncanus.

TEUTHA, autre reine des Illyriens, que sa vertu & la chasteté de ses mœurs, maintinrent longtemps sur le trône de cette nation féroce & difficile à gouverner.

THALESTRIS, ou *Minithée*, reine des Amazones, qui vint trouver Alexandre en Hyrcanie avec 300 femmes, afin d'avoir de la race de ce Conquérant.

THÉANO, Crétoise, fille de Pythoxas, & femme Pythagore: elle a fait un *Poème héroïque*, des *Ouvrages de Philosophie* & des *Apophtegmes*. Diogenes-Laërce parle de deux autres Savantes du même nom, dont une fit des Poésies lyriques, & l'autre mit en vers la philosophie de Pythagore. Suidas cite une **THÉANO** de Métaponte; & Homère une autre, qui était prêtresse de Pallas, & femme d'Antenor.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Attharis, retint le gouvernement, & mit la couronne sur la tête d'Agilulphe en l'épousant: elle gouverna encore dix ans après la mort de ce second Mari.

THÉODORE, impératrice de Constantinople, & veuve de Théophile; elle gouverna l'empire avec sagesse pendant la minorité de son fils Michel.

THÉOXÈNE, femme grèque, qui

se voyant environnée par les Soldats de Philippe, roi de Macédoine, de manière à ne pouvoir échaper, aima mieux se précipiter dans la mer, que de tomber entre leurs mains.

THESTIS, femme de Polyxène, & sœur de Denys le tyran, répondit courageusement à ce dernier, qu'elle aurait accompagné son Mari dans sa fuite, si elle avait connu son dessein; qu'elle se glorifiait d'être la femme de Polyxène, & rougissait d'être la sœur de Denys. Les Syracusains récompensèrent cette magnanimité après l'expulsion du Tyran.

THÉTIS, femme de Pélée, roi de Thessalie, & mère d'Achille: Homère profite de la ressemblance de nom avec **TÉTHYS** (la mer) fille de Cœlus & de Vesta, & sœur de Saturne, pour créer une fable intéressante, & rendre son Héros plus respectable.

Thibaud, marquis de Spolète, *eunuquait* tous les Grecs qui lui tombaient entre les mains à la guerre: une Femme dont le Mari fut pris, alla se jeter à ses genoux, en lui disant, qu'on était surpris qu'un Guerrier tel que lui s'amusât à faire la guerre aux femmes: — Comment cela, dit le Marquis? — Seigneur vous les mutilez—. Thibaud se mit à rire, & la renvoya avec son Mari, & tous les autres Prisonniers: ensuite il la fit rapeler, pour lui demander ce qu'on ferait à son Mari, s'il était repris les armes à la main? — Seigneur, il a des yeux, des oreilles, un nez, &c, tout cela est à lui; mais laissez-le, s'il vous plaît, ce qui m'appartient—.

THISBÉ, jeune Babylonienne, amante de Pyrame, s'étant échappée de la maison paternelle, & étant arrivée au rendez-vous, avant son Amant, fut effrayée par une lionne, s'enfuit, & laissa tomber son voile: Pyrame arrive, voit le voile plein de sang; il croit sa Maîtresse dévo-

rée; il se poignarde. **Thibé** revient, trouve son Amant prêt à expirer, & l'ôte la vie avec le même fer.

THIMARÈTE, fille de Micon le jeune, fut la première femme qui excéla dans la peinture.

THISHEM (Catherine) anglaise, savait, l'italien, le latin, & possédait le grec, au-point d'entendre Galien.

THUSCA, jeune fille de Toscane, enlevée par des Soldats, se précipita dans la rivière pour sauver son honneur.

THYIA, fille de Cephisus, fut la première qui célébra les Orgies en l'honneur de Bacchus.

TORNABONI (Lucrece) de Florence, mère de Laurent de Médicis, traduisit en italien une partie de la Bible, & fit plusieurs autres ouvrages.

TIMANDRE, fille de Tyndare & de Leda, sœur de Clitemnestre; elle épousa Echemonus.

TIMOCLÉE: lorsqu'Alexandre-le-grand eut pris Thèbes, la ville fut mise à sac: Un capitaine Thrace viola Timoclée, & lui demanda ensuite ses trésors: l'Infortunée Thébaine le conduisit auprès d'un puits, en lui disant: *C'est là que je les ai cachés*. Le Thrace se baissa pour regarder; Timoclée le précipita dans le puits, où elle l'accabla de pierres: ses Soldats s'en étant aperçus, la menèrent devant Alexandre, qui lui demanda, Qui elle était? Elle répondit: *Je suis sœur de Théagène, qui était général des Grecs à la bataille de Chéronée, où il combattit contre ton Père pour notre liberté, & où il mourut glorieusement*. Alexandre admira son courage, & la renvoya libre avec ses Enfants.

TINTORET (Marie) vénitienne, fille du Peintre de ce nom, excéla dans le portrait.

TOMYRIS, reine des Massagètes, attira le grand Cyrus dans une embuscade, où il périt avec son armée: Elle lui fit couper la

554 NOMS DES FEMMES

rière, & la jeta dans un vase plein de sang, en prononçant ces paroles mémorables : *Saoule - toi donc de sang, toi qui en fus toujours altéré.* Cyrus avait fait périr le Fils de cette Reine.

TRIARIA, Romaine, femme du frère de l'Empereur Vitellius, combatit auprès de son Mari auquel ceux de la faction opposée voulaient arracher la vie.

TRILLO, (Catherine) savait les langues & les belles-lettres ; étant demeurée veuve avec un Fils unique, elle l'instruisit elle-même, & en fit un habile Jurisconsulte.

TUCCIA, ou **TUTIA**, vestale qui ayant été accusée d'avoir violé son vœu de virginité, rapporta de l'eau du Tybre dans un panier.

TULLIE, fille de Servius-Tullius, 6^e roi de Rome, fut un monstre d'impiété : elle fit passer son char sur le cadavre de son Père, pour aler se faire couronner avec Tarquin-le-superbe son Mari. **TULLIE**, fille de Cicéron, était (dit-on) encore plus éloquente que son Père.

TYRON, fille de Salmonée, roi de Thessalie, dont Neptune eut Nélée & Pélias.

VALASCA, Bohémienne, se mit à la tête d'une conspiration contre les Hommes, & établit un gouvernement féminin, qui ne dura que sept ans, au rapport d'Enéas-Sylvius ; mais cela suffit pour marquer la possibilité des anciennes Amazones.

VALERIA, romaine, sœur de Messala : ayant perdu Servius son Mari, on lui demandait, Pourquoi elle ne se remariait point : *Parceque*, répondit-elle, *Servius est toujours mon mari.*

VALLIÈRE, (Louise-Françoise-la-Baume-le-Blanc, duchesse de la) fut aimée de Louis-XIV : Elle vécut comme Agnès Sorel, & eut les mêmes qualités : son nom signifiait encore aujourd'hui la sensibilité noble, & la tendresse la plus désintéressée.

VASTA (Anne de) savait parfai-

tement le latin : La Princesse Marie de Portugal la retint à sa cour à-cause de son esprit.

VAUX (Anne de), flamande d'un village auprès de Lille : s'engagea avec une de ses Compagnes sous le nom de *Bonne-espérance*, l'autre sous celui de *la-Jeunesse* : Elles servirent avec honneur, & méritèrent d'être placées dans la cavalerie, ce qui était alors une récompense qu'on n'accordait qu'à la valeur. *Bonne-espérance* obtint par son mérite une Lieutenance. Mais ayant été surprise avec sa troupe, & prise par les Eunuques, qui la dépouillèrent, elle fut reconnue, & se vit obligée de quitter le service, où elle ne pouvait plus demeurer avec bien-séance. Elle fut conduite à Nancy, au maréchal de Senneterre, qui lui promit une compagnie, avec promesse de tenir son sexe caché : mais elle le refusa, pour ne point servir contre son Prince-légitime : Elle revint dans son pays, où elle se fit religieuse sous la protection de l'Empereur Léopold.

VENILIA, sœur d'Amate, femme du roi Latinus. (Selon d'autres, elle était femme de Neptune, & se nommait aussi *SALACIA*.)

VÉNUS, ou la beauté : Ce nom a été porté par plusieurs Courtisanes célèbres. *V. le PORNOGRAPHE*, p. 275.

VERGNE (Marie-Madèle-Pioche de la) comtesse de la Fayette, est auteur de l'*Histoire de M.me Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*, 1720; des *Mémoires de la Cour de France*, 1731.

VESTA, fille du Temps & de la Terre. C'est le feu ; mal-à-propos les Anciens ont-ils féminisé ce nom, puisque le feu est le seul élément mâle : Vesta est vierge, disaient-ils, puisqu'elle ne laisse aucune semence : mais l'élément mâle développe les germes, les vivifie, voilà son lot &c. Les *VESTALES*, à Rome, étaient consacrées à Vesta, &

par une suite du mal-entendu , obligées au célibat.

VÉTURIE, célèbre Romaine, mère de Coriolan , qui ramena ce Fils à son devoir , en l'alant trouver dans le camp des Volsques , qu'il commandait contre sa patrie. **VOLOMNIE**, épouse du même Coriolan , accompagnait sa belle-mère. C'est un des plus beaux traits de l'Histoire Romaine.

VIGNE, (Mademoiselle de la) était amie de la Comtesse de la Suze & de madame Deshoulières: Elle se fit connaître de bonne-heure, par son esprit & par ses vers: Elle était fille d'un médecin de Vernon.

VILLEDIEU (*madame de*) elle a fait beaucoup de Romans , recueillis en douze volumes : ils sont attachans , & font une impression profonde; ce qui les rend dangereux pour les cœurs sensibles; mais ils pourraient être utiles aux caractères superficiels.

VILLÉGAS (*Anne de*) savante Castillane , qui écrivait en cinq sorte de langues , & parlait très-bien l'italien & le français.

VILLENEUVE (*madame de*) son principal ouvrage est la *Jardinière de Vincennes* 1750 , qui se vend encore.

URSINE de *Guastalle*, femme de Gui Torelli , fit des prodiges de valeur à la défense de Guastalle , que les Vénitiens assiégeaient en l'absence de son Mari. Elle fit une sortie vigoureuse , & terrassa plusieurs Ennemis de ses propres mains.

WOLTERS (*Henriette*) Hollandaise ; née à Amsterdam , & morte en 1741. Invitée par le roi de Prusse, Frédéric I (qui se disait bien auprès de ce Prince) à aller à Berlin , avec l'assurance d'une fortune , elle lui répondit , qu'elle était née libre , & qu'elle serait déplacée dans un pays où l'on est soumis à toutes les volontés d'un Maître. Elle avait de même refusé une forte pension du Czar Pierre premier, pour aller à Moscow. Elle

excellait dans la miniature. **XANTONGE** (*madame*) entra autres ouvrages elle a fait le Poème de l'Opéra de *Didon*, & de celui de *Circé*.

XANTIPPE & *Myrto*, femmes de Socrate. La première était querrelleuse à l'excès; mais Socrate supportait patiemment ses fureurs, afin de s'exercer à souffrir les injustices des Étrangers. *Myrto* était fille d'Aristide - le - juste. Souvent ces deux femmes se disputaient ; Socrate voulut un jour les mettre d'accord; mais elle se réunirent contre lui , & le poursuivirent longtemps en le frappant de toutes leurs forces. Elles lui reprochaient sa laideur, ses narines de singe , son front entièrement chauve , ses épaules velues , ses jambes grêles & sans molets , &c. Tout le monde fait ce mot célèbre : *Xantippe* ayant longtemps injurié son Mari d'un lieu assés élevé , sans qu'il s'en émut , elle lui jeta enfin sur la tête de l'eau grasse : *Je savais*, dit-il en riant , *que Xantippe après avoir tonné , ne pouvait manquer de pleuvoir*. Socrate avait pris deux femmes, comme les autres Citoyens , après une guerre, qui avait coûté beaucoup d'hommes à la République; de sorte que toutes les Filles ne pouvant trouver de Mari , on ordonna que chaque Citoyen en prendrait deux.

YOLANDE, femme de Pierre de Courtenai , empereur de Constantinople , gouverna pendant deux ans après la mort de son Mari , avec beaucoup de prudence & de sagesse. Mezerai lui donne le titre de *Femme héroïque*.

ZENOBIE, reine de Palmyre , & femme d'Odenat : Elle s'exerça d'abord à la chasse contre les bêtes fauves; ensuite elle se mit à la tête des armées , & conquit la Syrie & l'Égypte : l'empereur Aurélien s'oposa à ses progrès , il la vainquit , l'emmena à Rome pour décorer son triomphe ; & elle y finit ses jours dans l'obscurité.

556 NOMS DES FEMMES

SUPPLÉMENT. AMIA, fille d'Hercule, sœur & nourrice d'Hyllus, que son Père avait eu de Déjanire.

ABIGAIL, femme Juive du temps de David, qui plus prudente que son mari Nabal, fut apaiser la colère de ce Prince fugitif, qui voulait exterminer toute sa maison, à cause d'un refus insultant qu'il avait éprouvé.

ABROTONION, grèque, mère du célèbre Thémistocle, général Athénien.

ACALLIS, fille de Minos, & mère d'Oaxus.

ACANTHE, jeune Nymphé, qui ne fut pas cruelle pour Apollon.

ACCO, femme grecque, qui devint folle dans sa vieillesse, parce qu'elle s'étant regardée dans un miroir, elle se trouva laide. Elle crut toujours que c'était une autre personne qu'elle y voyait; elle lui parlait, la menaçait &c. Une autre folie d'Acco, c'était de refuser les choses dont elle avait le plus d'envie.

AGAVÉ, mère de Penthée, qu'elle déchira de ses propres mains, pour avoir méprisé les orgies de Bacchus.

AGLAURE, **HERSÉ**, & **PANDROSE**, trois sœurs, filles de Cécrops, roi d'Athènes; les deux premières ne purent commander à la curiosité de regarder dans un panier que Minerve leur avait donné.

ALCINOÉ, fut punie de Diane, pour avoir refusé le salaire à une pauvre femme, au-point qu'elle perdit toute pudeur.

ALCITHOÉ, l'une des filles de Minée, qui se racontèrent l'histoire de Pyrame, &c, en travaillant une des fêtes de Bacchus: ce Dieu les changea en chauvesfouris.

AIOPÉ, fille de Cercyon; elle paya de sa vie sa faiblesse pour Neptune, dont elle avait eu Hipporhoüs.

ALTHÉE, mère de Méléagre, vengea sur son fils la mort de ses frères; elle est un triste exemple des effets d'une vengeance inconsiderée sur des objets chers.

AMESTRIS, femme de Xerces, roi de Perse: sa jalousie contre Artayre, sa bru & sa nièce, dont Xercès était devenu amoureux, lui fit jurer de se venger sur la mère de cette Princesse, qu'elle soupçonnait de favoriser cette intrigue: Elle attendit le temps où Xercès faisait un festin solennel, & ayant mandé son Ennemie, elle lui fit couper le nez, la langue, les oreilles & les lèvres, & la renvoya dans cet état à son Épous.

AMPHINOME, mère de Jason, chef des Argonautes, au desespoir de la longue absence de son fils, se perça le sein d'un coup de poignard.

AMYMONÉ, une des Danaïdes; elle épousa Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses nocces, selon l'ordre de son Père. Un jour qu'il l'avait envoyée puiser de l'eau, un Satyre ou Charbonnier la viola: comme elle apelait au secours, Neprune, ou plutôt un Marin accourut, qui la délivra trop tard, & n'en voulut pas moins pour salaire la chose dont elle se plaignait. Elle en eut Nauplius, qui fut père de Palamède.

ANDROCLÉE, jeune thébaine, fille d'Antiphène, qui se dévoua pour procurer la victoire à sa patrie sur les Orchoniens.

ANDROMÈDE, fille de Céphée, roi d'Éthiopie, & de Cassiopée, fut exposée à un monstre marin, par l'ordre de Junon, en punition de ce que Cassiopée s'était préférée à cette Déesse: mais Perteé la délivra prête à être dévorée, & l'épousa.

ANNA, femme du Juif Elcana, & mère du profète Samuel, fut douce, patiente, & pleine de vertu.

ANTIOPE, fille de Mars, & reine des Amazones: Hercule l'ayant prise dans un combat, la donna à Thésée, qui l'épousa: il en eut Hippolyte.

ARACHNÉ, fille d'un Lydien, ou Méonien, nommé Idmon, & habile dans l'art de tisser &

- de broder. On feint qu'elle fut changée en araignée.
- ARGYNNE**, jeune fille de Thessalie, amante de Silemnus, qu'elle cessa d'aimer lorsqu'elle s'aperçut que l'extrême beauté de ce jeune-homme diminuait.
- ARIADNE**, fille de Minos, qui favorisa Thésée, lorsqu'il tua le Minotaure: cette fille, que l'amour rendit traitresse envers sa partie, en fut punie; Thésée l'abandonna, pour Phèdre sa sœur, & la laissa dans l'île de Naxe, alors deserte.
- ARISBÉ**, concubine de Priam, & mère de Thimote; ce Thimote eut un fils qui naquit le même jour que Paris, & comme lui, fut condamné à mourir: ce qui fut exécuté: mais Thimote s'en vengea dans la suite, en donnant le premier le conseil d'introduire dans la ville le cheval de bois.
- ARSINOË**, fille de Nicocréon, roi de Chypre, étant aimée éperdument d'Arcéopane jeune-homme de Salamine, demeura insensible au point de regarder tranquillement ses funérailles lorsqu'il fut mort de douleur: Vénus la métamorphosa en rocher.
- ASTÉRIE**, sœur de Latone, dont Jupiter abusa sous la figure, d'un aigle, & dont il eut Hercule le tyrien.
- ASTIOCHÈS**, jeune fille d'Éphire, ville du Peloponèse, qui fut enlevée par Hercule, & dont il eut Tieptolème.
- ATHALANTE**, fille de Schénée, roi de Scyros: ce fut à elle que Méléagre offrit la hure du fameux sanglier de Calydon: ses oncles outrés de jalousie, voulurent enlever ce présent à Athalante; Méléagre les tua, & Althée sa mère, pour venger ses frères, empoisona son fils.
- ATHALIE**, fille d'Achab & de Jezabelle, & femme d'Ochozias: ayeule cruelle & sanguinaire, elle fit périr tous ses Petits-enfants, pour régner seule sur le royaume de Juda. (*Voyez la belle Tragédie de Racine*).
- ATTIS**, fille de Granais, roi d'Athènes, dont le nom d'*Attique* donné au territoire de cette ville est dérivé.
- AUCHI** (*la Vicomtesse d'*) a fait une parafrase sur S. Paul.
- AUGA**, fille d'Alceus, ayant été exposée sur le fleuve Calvus avec son fils Télèphe, fut reçue par Theurras, roi de Cilicie & de Mysie, qu'il épousa, & adopta Télèphe.
- AUGÉE**, fille de Theurras, eut d'Hercule, un fils nommée Télèphe, qu'elle fut sur-le-point d'épouser, parce qu'elle était le prix d'une victoire que Télèphe avait remportée à la tête des Mysiens.
- AXA**, fille du Juif Caleb, contemporain de Josué, était si belle, que son Père en fit la récompense de celui qui ruinerait la ville de Cariath-Sépher, habitée par les Ennemis du peuple d'Israël.
- BAGOË**, sibylle qui demeurerait chés les Toscans, & la première qui ait exercé l'art trompeur de prédire l'avenir.
- BALETTI** (*Hélène*) dite *Flaminia*: a fait une *LETTRE critique sur la Jérusalem délivrée du Tasse*: Le *NAUFRAGE*, comédie: *ABDILY, roi de Grenade*, comédie.
- BARBIER**, (*Mlle*) est auteur de quelques Tragédies, savoir: *Arric & Pétus, Thomyris; la mort de César*; & de la petite Comédie du *Faucon*.
- BARSINE**, belle princesse du sang de Perse, qui fut prise auprès de Damas, & dont Alexandre devint amoureux: Elle savait la langue grèque & était versée dans les belles-lettres: la beauté de son âme surpassait encore celle de son corps.
- BASINE**, femme d'un roi de Thuringe, & mère de Clovis, parce qu'elle vint trouver Childeric son Amant, père de ce Prince, auquel elle se livra.
- BAUCIS**, pauvre vieille femme, épouse de Philémon; ils étaient tous-deux un modèle de bonté, de piété & d'humanité. Ils re-

558 NOMS DES FEMMES

purent les Dieux déguisés en hommes, que leurs Compatriotes avaient rebutés. Toutes les religions ont adopté ce trait, pour porter les Hommes à exercer l'hospitalité.

BEAUMER, (*madame de*) *Œuvres mêlées : Le Journal des Dames.*

BERNARD, (*Mlle*) *Le Prince de Sicile ; le Comte d'Amboise ; Brutus*, Tragédie ; *Laodamie*, Trag. *Bradamante*, Tragédie.

BERRI, (*la duchesse de*) sauva Charles VI, que tout le monde abandonnait, lorsque dans un bal le feu prit à son habit de masque, en le couvrant de sa robe, & étouffant le feu. **BERRI**, (*la duchesse de*) femme du petit fils de Louis XIV.

BETHSABÉE, d'abord femme d'Uri, ensuite de David, & mère du roi Salomon.

BERTHAUD (*Françoise*) Dame de Motteville : *Les Mémoires de Motteville.*

BERTRUDE, femme de Clotaire qui fit périr Brunehaut, meurt admirée de son Mari, & adorée des Peuples, en 619.

BIBLIS, infortunée qui fit trop d'attention aux charmes de son frère Caunus, & qui mourut en langueur de cette funeste passion.

BISTONIS, mère de Térée, roi de Thrace, qu'elle eut du dieu Mars, ou plutôt de quelque célèbre Capitaine.

BOULENC (*Anne*) femme d'Henri VIII, & mère de la reine Elisabeth. Elle eut la tête tranchée.

BRISÉS, autrement **HIPPODAMIE**, fille de Brisés, captive d'Achille, qu'Agamemnon lui enleva après qu'il eut rendu Chrysis ; ce qui fut cause de la colère d'Achille, principal sujet de l'Iliade.

BROUSSEL (*M.me*) femme de l'illustre conseiller de ce nom, le dernier Orateur de la liberté, fut un modèle d'amour conjugal.

BUFFET (*Marguerite*) *Nouvelles observations sur la langue française.*

CAILLOT (*Mlle ou madame de LINTOT*) *Trois nouveaux Contes*

des Fées ; Histoire de Mlle de Sallens ; la Jeune Américaine ; & les Contes Marins ; Histoire de madame d'Atilli.

CALCIOPE, sœur de Médée, & femme de Phryxus, qu'Aète son beau-père fit mourir pour avoir ses trésors : Calciope fit partir ses enfans pour la Grèce, afin de les dérober à la fureur de leur Ayeul. Quels temps ! & qu'on se plaigne des nôtres !

CALLIRHOÉ, princesse du sang royal de Calydon, que Corésus, l'un des prêtres de Bacchus, aima passionnément. Rebuté des rigueurs de sa Maîtresse, il eut recours à Bacchus, qui frapa les Calydoniens d'une ivresse furieuse, fléau que la mort de Callirhoé pouvait seule faire cesser ; à-moins que quelqu'autre ne se dévouât pour elle ; personne ne se présenta, & Callirhoé, ornée en victime, fut conduite à l'autel : mais Corésus prêt à plonger le couteau dans le sein de sa Maîtresse, s'immola lui-même. Callirhoé touché trop tard de l'amour de Corésus, se tua, pour apaiser son ombre plaintive. **CALLIRHOÉ**, fille du fleuve Scamandre, & épouse de Tros, roi de Dardanie. **CALLIRHOÉ** fille de Lycus, roi de Lybie, qui délivra son mari Diomède des embûches que son Père lui avait dressées : Elle se pendit de desespoir de se voir abandonnée de cet ingrat Mari.

CALLIRHOÉ, fille du fleuve Achelous, qui épousa Alcméon ; dont elle causa la mort, en lui demandant le collier d'Eriphile, qu'il avait donné à Alphésibée ; les frères d'Alphésibée tuèrent Alcméon : Callirhoé au desespoir, demanda aux Dieux qu'ils fissent grandir sur-le-champ ses deux fils, pour venger leur Père ; ce qui lui fut accordé.

CAMBIS (*Marguerite*) *Traité de Jean-Georges Trissin, de LA CONDUITE DE LA FEMME VEUVE.*

CAMPASPE, jeune grèque, maîtresse d'Apelles.

CANACÉE : son aventure ressemble assez à celle de Biblis : Elle

eut un fils de Macarée son frère , que leur Père Eole fit manger par les chiens; ensuite il envoya un poignard à sa Fille, en lui ordonnant de se tuer.

CANENTE, femme de Picus, mourut de douleur d'avoir perdu son Mari.

CASSANDANE, femme du grand Cyrus, dont il honora la mémoire, en ordonnant à sa mort un deuil général par tout son empire.

CASTELNAU (*Henriette Julie de*) comtesse de MURAT : Elle est auteur de *la Comtesse de Châteaubriant, ou les effets de la Jalousie*; des *Nouveaux Contes des Fées*; des *Lutins du château de Kernosy*, &c.

CATHERINE de Bologne (*S.te*) avait du talent pour la peinture.

CAUMONT (ou *mademoiselle de la FORCE*) : Ses Œuvres sont en 9 volumes: *Histoire secrète de Bourgogne, ou Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I : Gustave Vasa : les Fées, Contes des Contes : Histoire secrète de Catherine de Bourbon, comtesse de Bar, ou Mémoires historiques, ou Anecdotes galantes & secrètes de la duchesse de Bar, sœur de Henri-IV.*

CERTAIN (*M.lle*) a fait des Poésies, imprimées en 1665.

CHRISTINE, mère de *Catel*, historien Français, était savante en grec & en latin.

CHRÉTÉIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, qui étant devenue amoureuse du jeune Pélée, & s'en voyant méprisée, fit périr Érigone femme de ce Prince, & l'accusa ensuite lui-même auprès d'Acaste, &c.

CIBO (*Catherine*) Duchesse de Camérino, nièce du pape Léon X, parlait parfaitement toutes les langues savantes : c'est cette Duchesse qui a établi le premier couvent de Capucins.

CLERMONT (*Claude Catherine de*) Duchesse de RETZ, da ne d'honneur de la reine Catherine

de Médicis, possédait si parfaitement les langues savantes, qu'elle répondit en latin aux Ambassadeurs de Pologne, qui vinrent à la Cour de Charles-IX en 1573, demander pour roi le duc d'Anjou, depuis Henri-III.

CLITORIS, jeune fille de la race des Mirmidons ou Pygmées, extraordinairement jolie : Jupiter, pour la posséder, se métamorphosa en fourmi.

CLYMÈNE, mère de Phaéron & de ses trois sœurs Lampétie, Phæ-tuse, & Lampétuse, qu'elle eut d'Apollon.

CORONIS, fille de Phlégias, fut aimée d'Apollon, auquel elle manqua de fidélité pour un jeune-homme de Thessalie nommé Ischis : Apollon la tua d'un coup de flèche; mais il sauva l'enfant dont elle était enceinte : ce fut Esculape. **CORONIS**, fille de Coronée roi de Phocide, poursuivie par Neptune ou un Marin, fut métamorphosée en corneille; c'est-à-dire, qu'elle s'enfuit dans les bois, où elle fut dévorée par les bêtes féroces.

COSNARD (*M.lle*) *Les Chastes Martyrs*, Tragédie.

CORDILLE, fille de Léir, roi d'une partie de l'Angleterre : son Père l'ayant deshéritée, elle n'en fut pas moins tendre à son égard, & le rétablit dans ses états, dont les Maris de ses Aînées l'avaient dépouillée.

CRATÉSICLÉE, mère de Cléomène, se dévoua pour servir d'otage au roi d'Égypte pour son fils : Cléomène s'étant révolté, Cratésiclée souffrit la mort avec un courage héroïque, elle s'interdit les larmes, & toute marque de faiblesse. La femme de Pantéas, noble spartiate, qui fut exécutée avec Cratésiclée, arrangea son corps avec autant de tranquillité, que si le même sort ne l'avait pas attendue.

CRÉUSE, femme d'Enée : elle périt dans l'incendie de Troie, pour n'avoir suivi exactement les traces de son Mari.

560 NOMS DES FEMMES

DAMBROWKA, reine de Pologne, & femme de Miecislav, qu'elle amena à la religion chrétienne par une extrême complaisance : ce ne fut pas le seul fruit qu'elle en tira, son Mari renvoya sept Maitresses.

DENIS (*madame*) nièce de M. de-Voltaire.

DESCARTES, (*Mlle*) nièce du célèbre Philosophe de ce nom ; elle était amie de *Mlle Scuderi*, & de *Mlle de la Vigne* ; ses *Poésies* sont imprimées avec celles de la Comtesse de la Suse.

DESCHAMPS (*Madelaine*) a fait des *Poésies* grecques & latines sur la mort du savant Balduin.

DIBUTADE, fille d'un Potier de Sicyone : Elle peignit son Amant à la *filhouette* (dirait-on aujourd'hui).

DRYOPE, fille d'Eurite, si belle qu'Apollon en devint amoureux : Elle épousa ensuite Andromédon dont elle eut Amphise : Elle fut métamorphosée en lotos, ou plutôt, ayant voulu cueillir une branche de cet arbre, pour la donner à son fils qui la demandait pour s'amuser, elle tomba dans le lac sur le bord duquel elle se promenait avec sa Sœur.

DUPUIS (*Modeste*) un *Traité du mérite des Femmes*, est le principal de ses Ouvrages.

DURAND (*Catherine Bécacier, dame*) est auteur de beaucoup d'Ouvrages, savoir : *Mémoires secrets de la Cour de Charles VII* : *Œuvres mêlées* : *Les belles Grecques* : *Henri, duc des Vandales* : *La Comtesse de Mortane* : *Les petits-Soupers d'été* : *Voyage de Champagne*, par madame la Comtesse de M.** : *Le Comte de Cardone*, ou la *Constance vicieuse*.

DUTORT (*madame*) connue par plusieurs Pièces en prose & en vers imprimées dans les *Mercuries* : Elle était amie de Fontenelle, qui mit au bas de son portrait ces vers cités :

C'est ici madame Dutort ;
Qui la voit sans l'aimer à tort ;

Mais qui l'entend & ne l'adore
A cent fois plus tort encore.

Pour celui qui fit ces vers-ci

Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

EBURNÉA, femme de Pygmalion, de Chypre : ce sculpteur voyant que toutes les Femmes de l'île donnaient dans le libertinage, résolut de garder le célibat : il fit une statue, d'ivoire qui réunissait tous les attraits du beau-sexe, & demanda à Vénus de l'animer. Un Insulaire qui avait une Fille vierge, d'une beauté parfaite, ayant entendu la prière de Pygmalion, eut l'adresse d'enlever la statue, & d'y substituer sa Fille, qu'il avait jusqu'alors élevée dans la retraite, suivant l'usage de ces temps-là ; de sorte qu'à son retour, Pygmalion trouva cette Beauté toute nue sur son piédestal, qui commença à faire divers mouvemens, &c. Cette aventure fut également avantageuse à Pygmalion & à la Jeune-fille ; car les Insulaires lui donnèrent l'autorité souveraine, comme à un Homme favorisé des Dieux ; & lorsqu'en suite il découvrit la supercherie, il n'eut garde de la divulguer.

EGÉRIE & ÉGÉRIE : on prétend que cette Nymphé épousa Numma-Pompilius, second roi de Rome, qu'elle aida dans les soins du gouvernement : Elle mourut de douleur après la perte de son Époux.

EGINE, fille d'Asope, roi de Béotie ; Jupiter, pour en jouir, s'enveloppa d'un tourbillon de flamme.

ELARA, fille d'Orchomène, qui eut de Jupiter le géant *Titye* : pour le dérober à la jalousie de Junon, il l'enferma dans une caverne, ce qui fit dire que *Titye* était né de la Terre, &c.

EUROPE, fille d'Eristée, & femme d'Attrée : Thyeste son beaufrère abusa d'elle, & la faiblesse de cette Femme fut cause de tous les malheurs & des crimes de la maison d'Attrée.

ESTHER de Beauvais, Poétesse, dont les Ouvrages sont imprimés

- ceux de Béroalde de Verville , 1523.
- ESTIENNE (*Nicole*) fille du célèbre Charles Estienne , imprimeur-libraire de Paris , & femme du médecin *Liébault* ; a fait diverses Poésies , qu'elle ne voulut pas laisser imprimer ; & une *Apologie des Femmes , contre ceux qui les méprisent* , 1584.
- ETHRA , mère de Thésée , qui mit Hélène sous sa garde après l'avoir enlevée ; mais Castor & Pollux ayant délivré leur Sœur , ils lui donnèrent Ethra pour esclave.
- EUROPE , fille d'Agénor , roi de Phénicie , qui fut la dupe d'un stratagème dont Jupiter usa pour la faire enlever par un taureau blanc , qui la porta jusqu'à son vaisseau.
- FAGNAN , (*Marie-Antoinette*) : *Kanor , Conte traduit du Sauvage* 1755 ; *Le miroir des Princesses orientales*.
- FAUQUES (*Mlle*) d'Avignon : *Abassî , histoire orientale* ; 1755 : *Le triomphe de l'Amitié : Contes du Sérail , traduits du turc*.
- FERRAND (*Bellisani , Présidente*) *Lettres galantes de Cléanthe & de Belise* : Cléanthe était le Baron de Breteuil.
- FEUQUIERES (*la comtesse de*) fille du célèbre peintre Mignard . Elle était belle , & manquait de mémoire . — Vous êtes trop heureux (dit un jour Ninon à sa Prée , qui l'en plaignait) votre Fille ne citera point-.
- FLEURS (*Philiberte de*) , *Les Soupirs de la viduité* , Poème de 500 vers.
- FLORE (*Jeanne*) : *Contes amoureux , touchant la punition que fait Venus de ceux qui méprisent le vrai amour* . 1532.
- FONTAINE (*M.me de*) : *La Comtesse de Savoie* 1726. *Histoire d'Aménosif , prince de Libye* , 1728.
- FRITIGILDE , reine des Marcomans , fut engager son Mari à faire alliance avec les Romains , pour mettre ses états en sûreté.
- GALANTHIS , servante d'Alcmène : elle trompa Junon , lorsque cette Déesse l'oposait à l'accouchement de sa Maîtresse , qui donnait le jour à Hercule , fils de Jupiter , en lui annonçant qu'Alcmène était délivrée : Elle rit ensuite trop légèrement du succès de son mentonge ; la fière Junon se jeta sur elle , & la tua : la fable dit qu'elle la changea en belète.
- GALIEN (*madame*) de Châteaun-Thierry , a fait une *Apologie des Dames*.
- GARDE (*Mlle Victoire de Thomassin de la*) *Recueil de Lettres & de Poésies* , 1725. 2 vol.
- GORSE (*madame de la*) a été couronnée plusieurs fois par l'Académie de Toulouse.
- GOSTERWICK (*Marianne*) Hollandaise , peignait les fleurs avec le plus grand succès.
- GRAFFIGNI (*Françoise d'Issembourg-d'Apponcourt*) est auteur des *Lettres Péruviennes* , 1748 : de *Cécile* , comédie , 1751 : de *la Fille d'Aristide* , comédie : 1758 : & d'une Nouvelle Espagnole , intitulée , *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices* , 1745.
- GRAVILLE (*Anne de*) le *Roman des deux Amans Palamon & Arcitas , & de la belle Emilie* ; en vers.
- GUÉMENÉ (*la Princesse*) la plus belle personne de la Cour de Marie de Médicis : Le peintre Rubens devina son nom à sa beauté.
- GUÉNERIE (*madame de la*) *Mémoires de mylady B.*
- GUERCHOIS (*madame de*) *Avis d'une Mère à son Fils* , &c.
- GUICHART (*Mlle*) les *Mémoires de Cécile* , tenus par M. De-la-Place.
- GUILLAUME (*Marianne*) : *Discours , Que le sexe féminin vaut mieux que le masculin*.
- GUILETTE (*Pernète du*) : *Un Ouvrage intitulé Rimes de gentille & vertueuse Dame Pernète*.

562 NOMS DES FEMMES

&c ; imprimé en 1545.

HARPALICE, fille de Clymenus. était éperdument aimée de son Père : cependant il la maria : mais s'en repentant bientôt, il courut après son Gendre & le tua : Harpalice, au désespoir, tua son Frère, ou même son Fils, & le fit manger à son Père. Tel est l'effet d'une passion coupable.

HIPPODAMIE, ou **DÉIDAMIE**, épouse de Pirithoüs : c'est à son occasion que se fit le fameux combat des Centaures & des Lapithes. **HIPPODAMIE**, fille d'Énomaiüs, qu'épousa Pélops, après l'avoir gagnée à la course des chars, victoire qu'il dut à la séduction de Myrtille, cocher d'Énomaiüs.

HELPINICE, jeune grèque, fille de Miltiade & sœur de Cimon, devint amoureuse du peintre Polygnote.

HÉRAUT (*Madeline*) parisienne peintresse, copiait supérieurement les tableaux des plus grands Maîtres.

HUBERET (*Françoise*) femme de Garnier, un de nos premiers poètes tragiques, était aussi éloquente, que versée dans la poésie Française, 1584.

HUBERT (*Mlle*) de Genève ; *Le monde fou préféré au monde sage ; Le système des Théologiens anciens & modernes, sur les âmes séparées du corps, avec une suite, en réponse à M. Ruchat. Lettres sur la religion essentielle à l'Homme, &c.*

HYDE (*madame*) belle-sœur du duc d'York (depuis Jacques II) avait le pied le plus mignon d'Angleterre. Elle disait, que les Femmes ne pouvaient se maintenir à la Cour que par la sagesse, ou par d'illustres faiblesses.

HYPsipILE, fille de Thoas, roi de Lemnos ; cette Princesse fut un exemple de la grande vicissitude des choses humaines : Elle sauva la vie à son Père, lors du massacre de tous les Hommes par les Lemniennes, outrées de ce qu'elles en étaient méprisées, à cause de leur mauvaise odeur.

Elle fut élue Reine, lorsque les autres femmes crurent son Père mort ; elle fut aimée & abandonnée de Jason ; elle fut ensuite chassée de ses états, lorsqu'on sut qu'elle avait sauvé son Père ; des Pirates la prirent & la vendirent à Lycurgue roi de Thessalie, qui la fit nourrice de son fils : les Argiens allant à la guerre de Thèbes la rencontrèrent, & lui ayant demandé une fontaine, elle posa l'enfant sous un arbre, pour les y conduire ; un serpent tua l'Enfant, & Lycurgue voulait qu'Hypsipile fût mise à mort, mais les Argiens prirent sa défense.

INO, la jalousie de son Mari Athamas, l'obligea de fuir, & de se précipiter dans la mer avec son fils Mélécerre. Elle avait été marâtre à l'égard de Phryxus & d'Hellé, enfans de Néphélée, première femme d'Athamas : son Mari ayant ouvert les yeux, la rendit malheureuse à son tour.

ISABELLE. d'*Autriche*, sœur de Philippe-IV, fut gouvernante des Pays-bas, & protégea les arts.

IPSEA, ou *Ilda*, femme d'Aëtes roi de Colchide, & mère de Médée, qu'elle instruisit dans l'art magique.

JAHEL, femme juive, qui ayant invité Sisara, général de Jabin, roi de Moab, à entrer chez elle, lui fit boire du lait, le couvrit d'un manteau, & lui planta un clou dans la tempe, lorsqu'il fut endormi.

JARDINS (*Mlle des*), Pièces de Poésie & Sonnets imprimés dans les *Œuvres de Joachim du Bellai*.

JOCASTE, fille de Créon, roi de Thèbes : on sait qu'elle épousa son propre fils sans le connaître. **JONCOURT** (*Françoise-Marguerite*) : *Notes de Pierre Nicole, sur les fameuses LETTRES PROVINCIALES de Blaise Pascal*, traduites en français.

LAMBERT (*Anne-Thérèse-Marguenat de Courcelles*, Marquise de) : Ses *Œuvres* sont imprimées en deux vol. in 12, 1748.

LAUBÉPINE (*Madelcine de*), Dame de Ville-roi : Elle a fait une traduction en vers des *Épîtres d'Ovide*, non-imprimée, vers 1592.

LAVINIE, fille du roi Latinus, qu'Enée enleva à Turnus, roi des Rutules, auquel elle était promise.

LESCLACHE (*madame*) on lui attribue plusieurs Ouvrages de philosophie qui ont paru sous le nom de son Mari. (Exemple rare de modestie.)

LEUCIPPÉ & THÉONOÉ filles du devin Thestor, qui étant prisonnier en Carie, se voyait obligé d'inmoler Leucippé déguisée en garçon, que Théonoé accusait d'avoir voulu lui faire violence : Thestor attendri, prononça le nom de ses Filles; ils se reconnurent tous & se sauvèrent.

LOUVENCOURT (*Marie*) morte à l'âge de 32 ans en 1712, a fait des *Cantrates*, savoir; *Ariane*; *Céphale & l'Aurore*; *Zéphire & Flore*; *Psyché*; *L'Amour piqué par une Abeille*; *Médée*, *Alfée & Aréthuse*; *Léandre & Héro*; *la Musète*; *Pyrane & Thysbé*; *Pygmalion*.

LOYNE (*Antoinette de*) : plusieurs petits *Poèmes* qui se trouvent dans le *Tombeau de la Reine de Navarre*, 1551.

LUBERT (*m. lle de*) : *La Princesse sensible & le Prince Typhon*, conte; *La Princesse Lionnète & le Prince Coquerico*, conte, 1743; *Amadis des Gaules*, réduit en 4 vol. in 12; *Les Hauts faits d'Esplandian*, réduits à 2 volumes, 1752; *Le Prince Glacé & la Princesse Écincelante*, 1753; *La Princesse Couleurderose & le Prince Céladon*, conte, 1753; *Léonille*, nouvelle, 1755.

LUCIA, jeune grèque, maîtresse de Zeuxis; il l'avait peinte, & son portrait excitait sa verve.

LUSSAN (*Marguerite de*) Ses Œuvres contiennent 39 volumes : *Histoire de madame de Gondex*, 1727; *Anecdotes de*

la cour de Philippe-Auguste, 1733; *Les Veillées de Theffaie*, 1751; *Anecdotes de la cour de François I*, 1748; *Annales galantes de la cour de Henri II*, 1749; *Marie d'Angleterre, ou la Reine-duchesse*, 1749; *Histoire de Charles VI*, 1753; *Histoire de Louis II*, 1755; *Histoire de la Révolution de Naples sous le Duc de Guise*, 1757; *La vie du brave Crillon*, 1759.

MANCINI, trois sœurs, nièces du cardinal Mazarin; N. qui fut la première passion de Louis XIV, mais que le Cardinal donna au Connétable Colonne : c'est d'elle qu'est ce mot : *Sire, vous m'aimez, vous pleurez, & je pars!* **OLYMPE** était une brune piquante. **HORTENSE** la cadète, est célèbre par ses malheurs : ce fut-elle qui fit porter au Duc de la Meilleraie son Mari le nom Mazarin. Elle est morte en Angleterre : Saint-Évremond l'a beaucoup célébrée.

MARCHAND (*madame*), a fait, *Nouveau Recueil de Contes des Fées*, 1733; *Histoire d'Émilie, ou les Amours de mademoiselle D***, 1732; *Nouveaux Contes des Fées*, où se trouvait le joli Conte intitulé *Boca*, 1725.

MONICAULT (*m. lle*) s'est fait connaître au Théâtre français vers 1720.

MONLAUR (*Elisabeth*) depuis Présidente **DREUILLET**, dame de la Duchesse du Maine, aimait les sciences & les lettres, & cultivait la poésie.

MONTPENSIER (*Anne-Marie d'Orléans*) qui joua un si grand rôle dans les guerres de Paris, sous la minorité de Louis XIV.

NEMOURS (*Marie d'Orléans-Longueville, duchesse de*) : nous avons d'elle les *Mémoires de la Duchesse de Nemours*, 1709 & 1718.

NIOBÉ, fille de Tantale, & femme d'Amphion, roi de Thèbes. Elle était orgueilleuse, &

564 NOMS DES FEMMES

les Poètes on feint que sa vanité
fut punie par la perte de ses en-
fans.

PASCAL (*Françoise*), Liennai-
se; *Endymion*, tragédie; *Le*
Vieillard amoureux, pièce Co-
mique en vers de 8 syllabes.

PÉRIBÉE, fille d'Alcaouïs, roi
de Mégare, épouse de Télamon
& mère d'Ajax: Son histoire est
un vrai Roman: son intrigue
avec Télamon, fit que son Père
l'exposa sur une barque; que
Thésée la rencontra; qu'il la
conduisit à Talemon qu'elle ai-
mait, & qui l'épousa. Dans la
suite Ajax eut les états de son
Ayeul.

PÉRIMELE est presque dans le
même cas: son Amant Aché-
loüs la reçut dans ses bras lorf-
qu'on la jeta dans la mer. (Il pa-
rait que tout ce que nous apelons
la Fable, n'est autre chose que les
premiers Romains grecs, tels que
ceux de notre Chevalerie: ces for-
res d'Ouvrages sont toujours les
premières productions de l'esprit
humain: Tout cela n'a jamais
existé: envain s'épuise-t-on à y
chercher des analogies).

PERRONNET (*Antoinette*), *L'É-*
pître qui est audevant de *L'In-*
stitution de la vie humaine, tra-
duire du grec en français, 1750.

POMPADOUR (*la marquise de*),
avait une âme forte, des con-
naissances & des lumières dont
les plus Grands-hommes se se-
raient fait honneur: Elle ai-
mait beaucoup M. de Voltaire.

POTAR DULU (*Marie Thérèse*),
a fait plusieurs petits Ouvrages
en vers, imprimés dans les *Mer-*
cur, & cette jolie *Ode ana-*
créontique de douze strophes qu'elle
composa à l'âge de 17 ans:

✱ **A** l'ombre d'un Myrthe assise,
Je m'endormis l'autre jour:
Quel sommeil! quelle surprise!
Je vis en songe l'Amour.

Qu'il me paraissait aimable!
Mon cœur en fut enchanté;
Il n'avait de redoutable.
Que son nom & sa beauté.

Les Zéphirs, de leurshaleines,
Agitaient ses beaux cheveux;
Il me les offrait pour chaînes,
Si je brûlais de ses feus.

Sa main droite était armée,
D'une lyre & d'un carquois.
Vois, dit-il, ta destinée:
Choisis; chante, ou suis mes Loïs.

Prends ma lyre; & dans les ames,
Fais brûler mes feus vainqueurs;
Sauve toi, par-là, des flâmes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus longtemps incertaine:
Mais cédant à son desir,
Je pris la lyre avec peine,
Et dis, avec un soupir:

S'il était, sous ton empire,
Un Mortel semblable à toi,
Je briserais cette lyre;
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je chante,
Le temps n'en est pas venu;
Faut-il donc, pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu?

Reprends ton présent funeste,
Laisse-moi, lui dis-je encor:
Mais, vers la voûte céleste,
Il avait pris son effor.

Ainsi, fatale victime,
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans savoir ce que je fais.

Bergères, craignez vos songes,
Quand vos sens en sont flatés;
L'Amour, des plus doux mensonge
Fait de tristes vérités.

ROGNEDA, princesse de Polotsk,
femme d'Wladimir, grand duc
de Russie en 988, qu'il avait épou-
sée malgré elle, après que son r. er
Mari eut été vaincu & qui l'eut fait
mourir son Père, ainsi que toute
sa famille. Un-jour Rogneda le
voyant dormir, elle résolut de
le tuer; mais s'étant éveillé, il
lui faisait la main. Il lui ordonna
de se parer, & d'aler sur son
trône, recevoir la mort: elle y

ala , & Wladimir étant venu , il trouva la Princesse avec le fils qu'il avait eu d'elle : cet Enfant tenait un sabre nu : il pria son Père de le tuer le premier. Wladimir attendri , pardonna à Rognéda , & la renvoya à Polotsk.

SÉLÉNÉ, fille d'Hypérion , aimait si tendrement son frère Hélion , qu'elle se précipita , en apprenant qu'il s'était noyé dans le Po.

STAAL (*Launai* , *Comtesse de*) : on connaît ses *Mémoires* : Elle fut élevée avec distinction & eut plus d'une faiblesse : Quelqu'un lui demandant , comment elle arrangerait cela dans ses *Mémoires* ; elle répondit , *Je ne me peindrai qu'en buste.*

TENSIN (*Claude Guérin de*) chanoinesse de Neuville ; cette Dame était un prodige de perfections ; elle avait le cœur excellent , la cara tère admirable , dans l'esprit toute la force de ce-

lui de l'homme , mêlé avec la délicatesse de celui des Femmes : elle est auteur du *Comte de Comminges* 1735 , du *Siège de Calais* , 1730 ; des *malheurs de l'Amour* , 1747. Elle donnait tous les ans (& pour cause) une culotte de velours à chaque Savant qui fréquentait sa maison : c'était le rendezvous de tous les Beaus-esprits.

VANDA, reine de Pologne ; princesse très-belle , qui refusa & vainquit Rügiger , Prince allemand : mais après la victoire , elle se jeta dans la Vistule , pour ne plus attirer à son Peuple de pareilles guerres.

VERELST (*m.lle*) anglaise , peignit en petit le portrait & l'Histoire : elle savait l'allemand , l'italien & le latin.

VERTILLAC (*la Comtesse de*) : a donné une *Lettre sur le Style* , que M. Rémond de Saintmard a fait imprimer

NOMS DES DAMES CONTEMPORAINES.

ALÈS du Lude , (*mademoiselle*) de Blois , écrivit la *Vie de M. le Pelletier* , mort à Orléans.

ALISSANT de la Tour , femme d'un Payeur des tentes , a fait une *Épître à Jélote* , & une autre à *m.lle Duménil*.

ANTREMONT (*madame la Marquise d'*) : De très-jolis- vers dans l'*Almanach des Muses*.

ARCHAMBAULT de Laval (*m.lle*) du Bas-Maine : Dissertation , *Lequel de l'Homme ou de la Femme sont plus capables de constance.*

AR** (*m.lle*) *Épître à Acaste* , dans l'*Almanach des Muses* , 1765.

BEAUMONT (*madame Le Prince de*) est Auteur des *Magazins des Enfans* , des *Adolescentes* , &c.

BAUHARNAIS (*madame la Comtesse de*) : Il y a sept pièces de cette Dame dans l'*Almanach des Muses de 1775*.

BASTIDE (*m.lle.*) deux Pièces de vers dans l'*Almanach des muses* 1767 , pp. 49 & 127.

BELLOT (*madame*) aujourd'hui *madame DORCY* : *Histoire de Raffelas* : *Ophélie* , traduit de l'anglais ; *Histoire de la maison de Tudor* , &c.

BENOÎT (*M.me Françoise-Albine de la Martinière*) , de Lyon : *Elisabeth* , roman ; *Agathe & Isidore* , &c.

BERMANN (*m.lle*) *Lequel serait le plus utile , d'écrire des Ouvrages purement de belles-lettres , ou de morale ?* Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Nanci.

BEZUCHET (*m.lle*) des Poésies fugitives ; des Stances sur le *misere*.

BOCAGE (*Marie-Anne le Page du*) , des Académies de Lyon , de Rouen , de Padoue , de Bologne , & des Arcades ; née à Rouen : Les *Amazones* , Tragédie : La *Colombiade* , Poème : *Voyages en Angleterre* , *Hollande* , *Italie* , &c.

BOISMORTIER (*m.lle Suzanne de*) de Perpignan , *Mémoires de la Comtesse de Marienberg* ; His-

566 NOMS DES DAMES

toire de Jacques Féru, & d'Agathe Mignard.

BOURÊTE (madame) dite la Muse Limonadière: Plusieurs petites Pièces de vers sur les événements les plus remarquables.

BROHON (Mlle) *Les Amans philosophes*, conte imprimé dans le *Mercur*.

BRUN (Madame) de Besançon: *Dictionnaire Comtois-français*.

BUSSI (Madame la Comtesse de) Plusieurs jolies petites Pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*.

CASS*** (madame) différentes Pièces dans l'*Almanach des Muses*, Recueil où le choix est très-sévère.

C*** (madame de), *Réverie*, vers qu'on trouve à la p. 101 de l'*Almanach des Muses* 1775.

CHARDON (madame) de Paris: *Mémoires de madame C*.*.

Châteaugiron (M. de) a fait *La Bibliothèque des Femmes*.

CORRON (madame) Sage-femme; *Dissertation en forme de Lettre sur l'accouchement*.

COSSON DE LA CRESSONNIÈRE, (mlle) Différentes Pièces de vers.

DUVAL (mille) Auteur de la musique des *Génies Élémentaires*.

DUDEFENT (madame la marquise de) vers dans l'*Almanach des Muses*.

DUVERDIER, (madame la Marquise de) vers dans l'*Almanach des Muses*.

ELY DE BEAUMONT (madame) *Lettres du marquis de Rozelle*, Roman utile & intéressant.

GOMEZ (Madeleine-Angelique Poisson Dame de) fille de Paul Poisson, Comédien français, est Auteur de *Triomphe de l'Éloquence*; des *Entretiens nocturnes*; des *Journées amusantes*; de différentes Tragédies, &c.

GUYNERIE (mille) d'Angers; *Mémoires de mylady B****.

GUIBERT (madame), différentes Pièces de vers. dont quelques-unes se trouvent dans l'*Almanach des Muses*: *La Coquette corrigée*, Tragédie en un acte.

HECQUET (madame), *Histoire d'une Jeune-fille sauvage*.

HUS (madame) *Plutus*, rival de l'Amour, Comédie.

HUSSON (madame) à donné une édition de *Boca*, conte de Fée.

JULIEN (madame), *Le Quadricide*, ou *Paralogisme prouvé dans la Quadrature de Ma de Causans*.

KERALIO (madame Abeille de), *Fables de Gay*, traduites de l'anglais.

LABOUREYS, (madame) *Les Métamorphoses de la Religieuse*.

LAGORCE (Marguerite de Beauvoir du Roure, marquise de), *L'Amour & la Fortune*, Poème couronné au Jeux-Floraus, &c.

LAISSE (madame la comtesse de) est Auteur de *Contes moraux* estimés.

LAURENCIN (madame la Comtesse), *Épître sur l'obligation où sont les mères d'allaiter leurs enfans*, Pièce qui a remporté le prix à Rouen; insérée dans l'*Almanach des muses* 1776.

LEPAUTE (madame) Parisienne; *Divers Mémoires d'astronomie*; *Carte de l'Éclipse annuelle du 1 avril 1764*, &c.

LESPINASSI (mille), *Essai sur l'Éducation des Demoiselles*; *Nouvel Abrégé de l'Histoire de France*.

LEVÊQUE (madame) Parisienne, *Le Soulier couleur-de-rose*; Roman.

LEZÉ (madame) *Lettre de Julie à Ovide*.

LOISFAU (mille), Parisienne; *La Rose*; *Sapho*, Cantatilles; *Épître à Églé*.

MENON (mille). *L'Assemblée de Cythère*, traduit de l'italien.

MAISONNEUVE (madame de), *Le Journal des Dames*, MM. Mathon & Sautereau de Marfi ont continué sous son nom.

MATENAI de MORVILLE (mademoiselle) a fait des *Contes moraux*: *L'Homme tel qu'il est*, Paris, Valade.

MILLY (mille) *Histoire du cœur*.

MONTANCLOS (madame de), ci-devant Baronne de PRINCEN; a repris le *Journal des Dames*, in-

térompu depuis 1769, temps où M. Marthon de la Cour le fesait : cette Dame l'a cédé à M. MERCIER, qui l'a rendu très-intéressant, non-seulement par une critique judicieuse, mais en attaquant avec courage les petits Defpotes littéraires, en l'élevant contre le *petit goût* des Esprits stériles, & sur-tout par une honnêteté jamais démentie envers les Gens de lettres sans prétention. Versa madame la Comtesse d'Artois, le jour de son mariage.

MOREAU (m.lle) exécute en cheveux des mignatures, &c : ce qui a quelque rapport avec le talent de M.lles Kærten & Rozée.

ORMOY (madame la Présidente d'), *Histoire d'Emélie*, ou *le Danger des passions*, 1776 &c.

PLISSON (m.lle) de Chartres : différentes Pièces de vers sur les naissances de nos Princes : *Réflexions critiques sur les Écrits qu'a produits la Question de la légitimité des naissances tardives*.

PUISIEUX (Madeleine d'Arsonns dame de) *Les Caractères* ; *L'Éducation du marquis de Zurlac* ; *Mémoires d'un Homme-de-bien*, & beaucoup d'autres Ouvrages.

RASSILLI (madame), *Sonnet sur la prise de Luxembourg*, & autres Poésies.

RÉTAU DU FRÈNE (madame), *Histoire de la ville de Cherbourg*.

RICHEBOURG (madame L. G. de) : *Avantures de Clamades & de Clarmonde*, 1723 : *Avantures de Flore & de Blanchefleur* 1737 : *Perfiles & Sigismonde*, histoire septentrionale, 1738.

RICCOBONI (madame Marie de Mesières de Laboras), est Auteur de plusieurs ouvrages, qui sont autant de chefs-d'œuvres de goût, de délicatesse & d'honnêteté : *Lettres de Fanny Buttelier* ; *Le marquis de Cressi* ; *Lettres de Mylady Catesby*, Amélie, imitée de Fielding ; *Histoire de miss Jenny* ; *Ernestine* ; *Lettres de la comtesse de Sancerre* ; *Lettres de Sophie de Valière*, &c.

ROBERT (madame Marie-Anne Roumier) : *La Paysane philosophe* ; *La voix de la nature* ; *Les Voyages de mylord Céton dans les sept Planètes* ; *Nicolas de Beauvais*, ou *l'Amour vaincu par la reconnaissance* ; *Les Ondins*.

SAINT-WAAST (m.lle). *L'Esprit des Poètes & des Orateurs modernes* ; *Éloge de Sulli*.

THOMAS (M.R) de l'Académie française, vient de publier un Ouvrage, intitulé, *Essai sur les mœurs, le caractère & l'esprit des Femmes, dans les différents siècles*.

VILLIERS de BILLI (madame), *Instructions historiques, dogmatiques & morales en faveur des Laboureurs*.

NOTA. Il nous a été impossible d'insérer ici toutes les DAMES CONTEMPORAINES ; Le *Supplément à la France-littéraire* nous aurait été d'un grand secours ; mais ce *Supplément* depuis longtemps attendu, ne paraîtra pas sitôt. Nous y renvoyons pourtant, ainsi qu'au *Parnasse des Dames*.

Nous nous étions d'abord proposé de mettre les NOMS des DAMES vivantes illustres par leur naissance & leurs vertus ; un motif nous arrête ; c'est que la louange aurait été au-dessous du mérite, & que d'ailleurs nous aurions anticipé sur le droit le plus sacré de la Postérité.

LISTE des Ouvrages de l'Auteur:

R O M A N S.

- LA FAMILLE VERTUEUSE , IV Parties.
LUCILE , ou LES PROGRÈS DE LA VERTU , I Partie.
On vient d'en donner une seconde édition , sous le
titre de LA FILLE ENLEVÉE , &c. en II Parties.
LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE , Lettres Angl. II P.
LE PIÉD DE FANCHÈTE , seconde édition , II Parties.
LA FILLE NATURELLE , seconde édition , II Parties.
L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE , IV Parties.
ADÈLE DE COMM., ou LETTRES D'UNE FILLE
A SON PÈRE , V Parties.
La FEMME dans les trois Etats de FILLE ,
d'ÉPOUSE & DE MÈRE , Histoire morale ,
comique & véritable. III Parties.
LE MÉNAGE PARISIÉN , ou DÉLIÉE & SOTENTOUT.
II Parties.
LES NOUVEAUX MEMOIRES D'UN HOMME-
DE-QUALITÉ , II Parties.
LE FIN-MATOIS , ou Histoire du *Grand-Tacaño* ,
traduit de l'espagnol de *Quévêdo* , III Parties.
L'ÉCOLE DES PÈRES , III Tomes.
LES DANGERS DE LA VILLE , ou LE PAYSAN PER-
VERTI , Histoire récente , mise au jour *sur les vé-*
ritables Lettres des Personages , IV T. en VIII Part.
Le NOUVEL-ÉMILE , *sous presse* , IV Tomes.
AMARYLLIS , trad. de l'espagnol de *Figüeroa* , &
MA DERNIÈRE AVANTURE , *sous presse*. II Part.

P R O J E T S.

- IDÉES SINGULIÈRES , trois vol. in-8°, savoir:
LE PORNOGRAPHE , ou LA Prostitution réformée.
LA MIMOGRAPHE , ou LE Théâtre réformé.
LES GYNOGRAPHES , ou la Femme réformée , *qui pa-*
raît actuellement , prix broché , 4 liv. 16 f.

Tous ces Ouvrages se trouvent à Paris , chés

LA VEUVE DUCHENE, HUMBLLOT, LEJAY, VALADE,
rue S.-Jacques : DURAND , rue Galande : DE-HANSY,
Pont-au change : DELALAIN , rue de la Comédie-fran-
çaise , MÉRIGOT , quai des Augustins , & ESPRIT ,
Lib. de S. A. S. m^{gr} le Duc de Chartres , au Palais-royal.

